

Académie Slovaque des Sciences

Association des linguistes slovaques auprès de l'Académie Slovaque des Sciences

Rédacteur scientifique
Jozef Ružička

Secrétaire de la rédaction
Klára Buzássyová

Rapporteurs
Viliam Schwanzer
Ella Sekaninová

**Volume VII Recueil
linguistique
de Bratislava**

**VEDA, Editions de l'Académie Slovaque des Sciences
Bratislava 1984**

*Dédié à Eugen Pauliny
à l'occasion de son 70^e anniversaire*

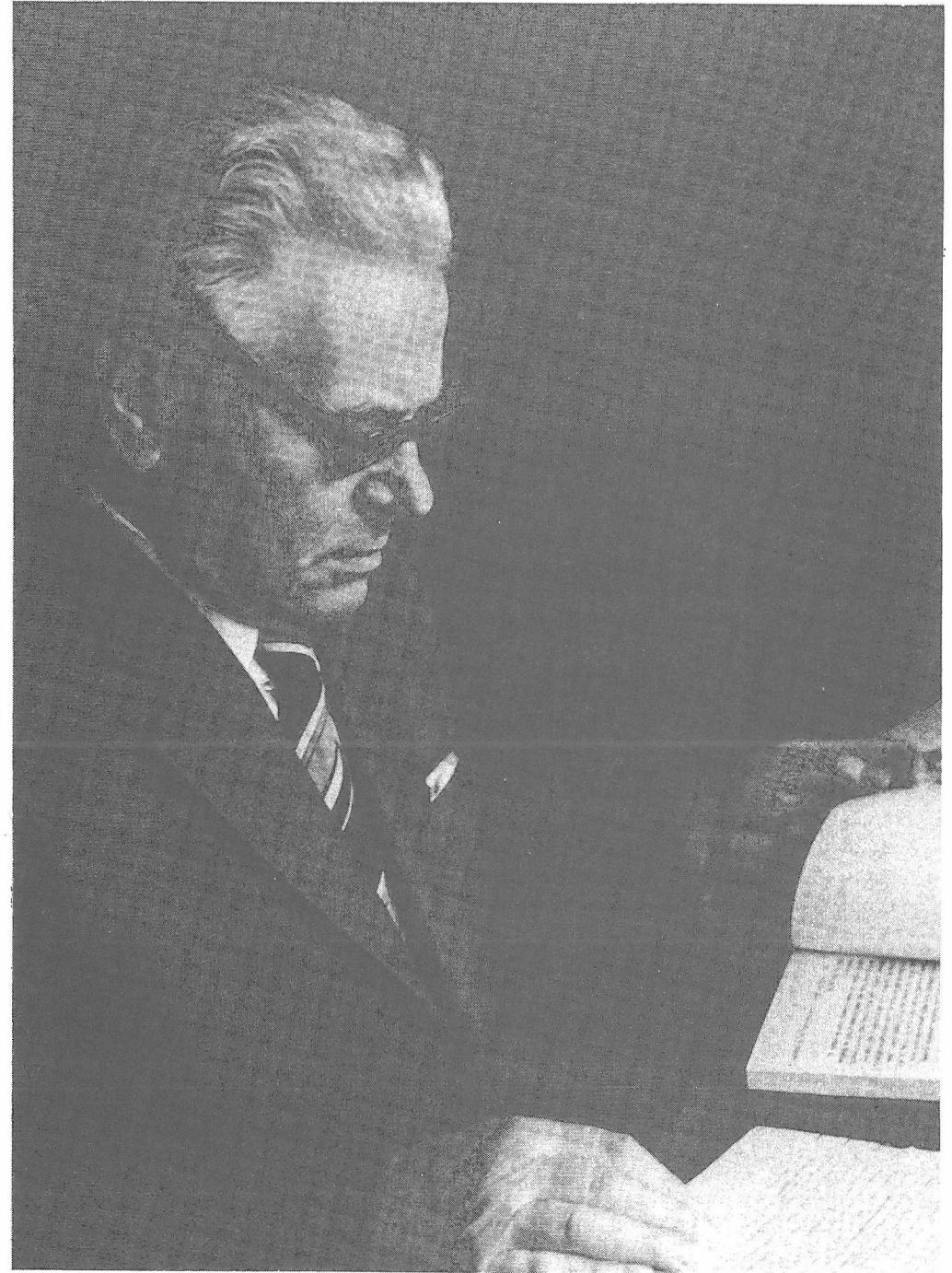


Table des Matières

En l'honneur du 70 ^e anniversaire du professeur Eugen Pauliny	11
Bibliographie des ouvrages du professeur E. Pauliny des années 1972–1983	15
Phonologie, morphonologie et morphologie historique et contemporaine	
SABOL, J.: A Synthetic Phonological Theory	25
VACHEK, J.: Remarks on Phonological Confrontation of Czech and Slovak	31
KOMÁREK, M.: Zur progressiven Aufhebung /sh/=[sx] im Tschechischen	39
DVONČ, L.: Vocalic System of Literary Slovak	45
ONDŘUŠ, Š.: Die mittelslowakische Palatalisierung der Velarlaute und ihre etymologische Indikation	51
RUŽIČKA, J.: Slowakistische Arbeiten N. S. Trubetzkoy	59
KRAJČOVIČ, R.: Versuch einer genetischen Charakteristik substantivischer Paradigmen	65
FERENČÍKOVÁ, A.: Die Nichteinhaltung des rhythmischen Gesetzes in der Verbform des Typs <i>kúpia, súdia</i> in den mittelslowakischen Mundarten	73
PAPP, F.: A Possible Influence of Mass Lexical Borrowings from Slavic on the Hungarian Grammatical System	83
БЕЛИЧОВА, Е.: К отношению категории времени и наклонения в современных славянских языках	89
ORAVEC, J.: Variant Suffixes in Slovak Genitive Sg. of Pattern <i>dub</i>	97
HORÁK, G.: La notion ontologique de la marque et son corrélat de partie du discours	103
Formation de mots et le lexique dans la langue littéraire et dans les dialectes	
HORECKÝ, J.: Privative Causative Verbs in Slovak and Slavic	111
SEKANINOVÁ, E.: Die Rolle der Präfigierung bei der Bildung von Aspektpaaren und Aktionsarten im Russischen und Slowakischen	117
BLANÁR, V.: Comparison of Vocabularies of Related and Unrelated Languages	125
BUFFA, F.: Zur Charakteristik der Differenzierung der Mundarten im Hinblick auf die Wortbildung	131
РИПКА, И.: Карпатизмы в словацкой диалектной лексике	139
HABOVŠTIAK, A.: De l'évolution du lexique dans les dialectes slovaques	145
MAJTÁNOVÁ, M.: Slowakische botanische Mehrwortbezeichnungen und ihre Semantik	153
MATEJČÍK, J.: Zur nichtamtlichen Benennung von Personen	161

Théorie et histoire de la langue littéraire

КОНЕСКИ, Б.: Фактор времени в языковых изменениях	167
ЈЕДЛИЧКА, А.: Die Sprachsituation und die Normentypologie	173
БУЮКЛИЕВ, И.: Значение перевода Манассиевой хроники в развитии болгарского литературного языка в середине XIV века	181

Syntaxe, théorie du texte, stylistique

SGALL, P.: On Some Recent Trends in Grammar and Semantics	191
KAČALA, J.: Die Beziehungen zwischen grammatischer und semantischer Satzstruktur	199
ONDREJOVIČ, S.: Certain Aspects of a Semantic Interpretation of the Conversational Verbs <i>kupovať—predávať</i> (to Buy— to Sell)	207
BUZÁSSYOVÁ, K.: Zum Problem des possessiven Dativs	215
MISTRÍK, J.: Correlation Between the Emitter and Recipient of Oratorical Speech	225
FINDRA, J.: The Expression Structure of the Matter-of-Fact Text	229
MIKO, F.: From the Text to the Sentence	237
BAJZÍKOVÁ, E.: Substantive Demonstrative Pronouns and Text-Syntax	245
RUŽIČKOVA, E.: Dobšinský's Fairy Tales on the Road through the World	251
Auteurs	257

En l'honneur du 70^e anniversaire du professeur
Eugen Pauliny

Eugen Pauliny est né le 13 décembre 1912 à Zvolen où il a fait ses études primaires et secondaires. C'est à la Faculté des Lettres de Bratislava qu'il a étudié les philologies slave et classique. Après avoir terminé ses études universitaires, il a été, de 1935 à 1937, professeur de lycée. Au cours des années 1943—1945, il a travaillé à l'Académie (Slovenská akadémia vied a umení). En 1943, il a présenté sa thèse *Štruktúra slovenského slovesa* (Structure du verbe slovaque) et en 1945 il a été nommé professeur titulaire de langue slovaque à la Faculté des Lettres de l'Université Komenský à Bratislava où il a travaillé jusqu'à l'année 1979. C'est au cours de cette période qu'il a été nommé docteur des sciences philologiques (1958) et est devenu membre correspondant de l'Académie slovaque des Sciences (1968) et qu'il a été décoré de l'Ordre du Travail (1969). A la Faculté des Lettres de l'Université Komenský, le professeur E. Pauliny a dirigé la chaire de langue slovaque (de 1964 à 1977) et dans les années 1969 et 1970 il a rempli la fonction de vice-recteur de l'Université Komenský à Bratislava.

Le domaine de la linguistique qui a d'abord intéressé Eugen Pauliny — lorsqu'il était élève du professeur Václav Vážný — a été la dialectologie. Il a publié ses premières notices sur les dialectes dès l'année 1935 dans la revue Bratislava et dans les recueils *Sborník Matice slovenskej* et *Carpatica*. Le livre qu'il a consacré à ces problèmes a paru à Martin en 1947 sous le titre *Nárečia zátopových osád na hornej Orave* (Le dialecte des villages inondés au nord d'Orava). Auparavant, il avait publié encore *Dve kapitoly o spisovnom jazyku a nárečí* (Deux chapitres sur la langue littéraire et le dialecte, 1946). Le professeur Pauliny a décrit les dialectes qui sont à la base de la langue littéraire. Ses premiers ouvrages déjà sont marqués par une manière originale d'aborder les phénomènes linguistiques. Les procédés traditionnels — pas même les schémas des niveaux de langue — n'ont jamais fait obstacle à ses méthodes de recherche scientifique et à sa langue scientifique — l'horizon de son travail était toujours très large. Il a également publié, en 1947, avec Jozef Štolc, *Dotazník pre výskum slovenských nárečí* (Le questionnaire pour l'étude des dialectes slovaques). Il a participé, en grande partie, à la préparation du projet de

l'œuvre *Atlas slovenského jazyka* (Atlas de la langue slovaque) en qualité d'organisateur, d'inspirateur, de théoricien et de connaisseur de la situation dialectale. Il a été rédacteur scientifique des deux premiers volumes de cette œuvre remarquable (I. Fonetika, 1968 ; II. Morfológia, 1981).

Le professeur E. Pauliny a extrêmement bien connu les fondements de la langue littéraire slovaque, sa formation et son évolution parallèles à celles des dialectes slovaques et de la formation et de l'évolution des autres langues slaves et non slaves. Ses ouvrages concernant la langue contemporaine ont donc une étendue thématique et théorique qui dépasse de beaucoup l'étude de la langue littéraire slovaque. Son premier livre, paru en 1943, *Štruktúra slovenského slovesa* (Structure du verbe slovaque) s'élève déjà au point de vue de la linguistique générale. Il est une source d'inspiration surtout pour les recherches contemporaines dans le domaine de la sémantique de la phrase si bien qu'il résout la question de la relation de la structure sémantique du verbe et de la structure grammaticale de la phrase et qu'il contribue à la résolution de ce que la terminologie moderne nomme relation de la structure profonde et de la structure superficielle de la phrase. C'est pourquoi s'y réfèrent non seulement les linguistes slovaques, mais aussi les linguistes tchèques, et les linguistes de l'étranger. Ses ouvrages sur la langue contemporaine ont alternativement un caractère scientifique et populaire. En 1945, il a publié une brochure portant sur des règles précises *Slovenské časovanie* (Conjugaison slovaque), ensuite il a participé en tant que coauteur (avec J. Ružička et J. Štolc) à la préparation d'un guide pratique qui est devenu plus tard un manuel pour les écoles supérieures et a paru en cinq éditions (1953—1968) sous le titre *Slovenská gramatika* (Grammaire slovaque). E. Pauliny a rédigé les chapitres sur le vocabulaire, sur les substantifs et sur le style. C'était le manuel fondamental des professeurs de slovaque dans les écoles supérieures et secondaires pendant 20 ans. En outre, il est l'auteur de *Krátka gramatika slovenská* (Précis de la grammaire slovaque), qui a paru en deux éditions (1960 et 1963). La publication de *Slovenská gramatika* (Grammaire slovaque), un manuel pour les écoles supérieures (publié en 1981) s'inscrit dans la série thématique de ces ouvrages. Son classement et son investigation des différentes parties de la grammaire rompent avec la tradition. La grammaire est considérée comme une description du système entier de la langue, et cela avant tout du point de vue de la communication linguistique. E. Pauliny a pris part également à la rédaction de manuels pratiques, parmi lesquels *Pravidlá slovenského pravopisu* (Les règles de l'orthographie slovaque) dont il est coauteur, ainsi qu'à la préparation de manuels pour les écoles secondaires. Très au fait de la pratique et de la théorie, il a écrit plusieurs articles et monographies théoriques d'une grande importance qui traitent de la langue moderne. Rappelons ici au moins une étude importante du point de vue de la méthodologie *Systém v jazyku* (Système dans la langue, 1958) où il a délimité les coordonnées du système linguistique à l'aide de marques lexicales et formelles opposées constituant en slovaque les parties du discours principales. Il a publié

beaucoup d'articles sur le slovaque dans les revues spécialisées tchèques et étrangères, surtout russes, allemandes, polonaises, bulgares et hongroises.

A côté du système linguistique, E. Pauliny étudiait toujours les moyens d'expression du style littéraire slovaque, notamment la langue des écrivains, comme Ondrejov, Kukucín, Tajovský, Timrava, M. Figuli, D. Chrobák, J. Kráľ et d'autres. Il a écrit des articles sur la différenciation fonctionnelle de la langue littéraire, sur le monologue et le dialogue et sur le style dans *Životy Konštantína a Metoda* (Biographies de Constantin et de Méthode).

Dans le cadre de ses activités de chercheur dans le domaine de la langue littéraire moderne et de l'évolution de la langue slovaque, il était extrêmement intéressé par les problèmes de la phonologie et de l'évolution phonologique du slovaque. Le livre *Fonológia spisovnej slovenčiny* (Phonologie du slovaque littéraire) a paru en deux éditions (1961 et 1968) et est suivi de *Slovenská fonológia* (Phonologie slovaque, 1979). L'une des thèses principales de Pauliny sur la phonologie est celle que le phonème n'est pas une abstraction d'un élément de la chaîne parlée, mais qu'il est une partie intégrante de la structure phonologique d'une langue. L'auteur arrive à cette thèse par l'intermédiaire de la conception matérialiste de la structure phonologique de la langue, à savoir qu'il existe un parallélisme entre les éléments du signifiant et les qualités distinctives des phonèmes. La largeur de vue de E. Pauliny est donc manifeste : les conclusions qu'il tire de la phonologie slovaque sont valables pour la linguistique générale. Entre la première et la deuxième édition de *Fonológia spisovnej slovenčiny* (Phonologie du slovaque littéraire) a paru *Fonologický vývin slovenčiny* (L'évolution phonologique du slovaque, 1963) qui a fait date non seulement dans l'analyse de la langue moderne, mais aussi dans l'analyse de son évolution dans le cadre des autres langues slaves. La conception structuraliste du professeur E. Pauliny se reflète d'avantage dans ses ouvrages de phonologie. Par ces thèmes il a dépassé aussi les limites de la linguistique slovaque.

Il n'est nullement surprenant que Eugen Pauliny soit l'auteur de la première publication consacrée à l'histoire de notre langue, *Dejiny spisovnej slovenčiny* (L'histoire du slovaque littéraire, 1948 et 1966). Profitant d'un matériau riche en références, il y observe les formes, le destin de la langue slovaque dès ses débuts jusqu'à Ludovít Štúr. Il faut remarquer que l'histoire de notre langue est, au fond, l'histoire de ses styles. Son livre intitulé *Slovensosť a kultúrny jazyk Veľkej Moravy* (La littérature et la langue culturelle de la Grande Moravie, 1964) dans lequel il applique le point de vue sociologique et historique de l'évolution et du destin de la langue des Slovaques à la période de l'empire de la Grande Moravie, n'est pas sans relation avec les ouvrages qu'il a consacré à l'histoire.

Variées et riches sont aussi les activités d'organisateur d'Eugen Pauliny. Tout en étant membre de l'International Society of Phonetics Sciences et d'autres institutions slovaques et tchècoslovaques, il a rempli de nombreuses fonctions importantes. Il a été président de la Société linguistique slovaque (*Slovenská jazykovedná spoločnosť*)

nost) et il a pris part à la conception de vastes recherches de la forme parlée du slovaque littéraire dont les résultats n'ont pas été traités ni appréciés jusqu'à présent. Il a été membre des commissions du Comité International des Slavistes (Medzinárodný komitét slavistov), dans le cadre duquel il a donné des conférences dans plusieurs congrès internationaux. Le professeur E. Pauliny s'occupait intensivement des relations internationales d'amitié de l'Université Komenský et de ses linguistes avec les institutions étrangères. Il a établi des relations utiles avec les universités de l'Union Soviétique, de l'Angleterre, de la Roumanie, de la Pologne, de la Bulgarie et de la République Fédérale Allemande et il a contribué à la fondation des lectorats slovaques à l'étranger. Son apport à la fondation et au développement du séminaire d'été de langue et de civilisation slovaques, *Studia Academica Slovaca*, qu'il a dirigé et perfectionné au cours des années 1965—1969, n'est pas non plus sans mérites.

Collègues, étudiants et tous les philologues slovaques connaissent bien Eugen Pauliny comme un savant d'une large envergure, grand et objectif dans le développement de ses thèses, un homme de culture et un slaviste passionné. Il ne s'est jamais fermé aux courants modernes de la linguistique, il a cherché à être en contact non seulement avec les disciplines scientifiques apparentées à la linguistique, mais aussi avec d'autres, plus éloignées. Dans la conception de ses thèses, il n'a jamais été directif, non plus rigoureux — d'un abord facile dans les discussions ainsi que dans la polémique scientifique. Son style qui est simple, documenté d'une façon scientifique et, en même temps, clair, est sympathique. Il a atteint l'âge de 70 ans encore en bonne santé.

Au moment où ce volume de Recueil linguistique avait déjà été mis sous la presse, le professeur Eugen Pauliny est subitement mort le 19 mai 1983. On l'a enterré au cimetière de Slávičie údolie à Bratislava.

Jozef Mistrík

Bibliographie des ouvrages du professeur Eugen Pauliny des années 1972—1983

PRÉPARÉE PAR LADISLAV DVONČ

Cette bibliographie a été établie sur deux bibliographies précédentes des ouvrages d'E. Pauliny, préparées par L. Dvonč: 1. Súpis prác Eugena Paulinyho (1935—1961), *Jazykovedný časopis*, 13, 1962, pp. 175—181. 2. Súpis prác prof. Eugena Paulinyho za roky 1962—1971. In: *Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského — Philologica*, 23—24, 1971—1972. Réd. Š. Ondruš. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1974, pp. 7—11. Nous complétons la bibliographie précédente portant aux années 1962—1971. Par cette bibliographie nous complétons la liste de tous les travaux de prof. E. Pauliny des années 1935—1983. Un aperçu de titres concernant prof. E. Pauliny est mis à disposition.

a) Supplément de la bibliographie des années 1962—1971
1967

Kształtowanie się słowackiego języka literackiego. In: *Sprawozdania z posiedzeń Komisji Naukowych Oddziału PAN w Krakowie*. Kraków 1967, pp. 699—701.

b) Bibliographie des années 1972—1983
1972

Čeština. Vysokoškolská učebnica. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1972. 8°. 241, [1] pp. + 15, [1] pp. supplément illustré.

Staršie dejiny spisovnej slovenčiny. In: *Studia Academica Slovaca*. 1. Prednášky letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Réd. J. Mistrík. Bratislava, Ústav školských informácií 1972, pp. 137—148.

Kedy som sa rozhodol stať sa lingvistom. Slovenský jazyk a literatúra v škole, 19, 1972/73, pp. 122—124.

[Diskusné príspevky.] In: Hovorená podoba spisovnej slovenčiny. Referáty a diskusné príspevky z konferencie dňa 6.—9. októbra 1965. Réd. J. Horecký. Bratislava, Združenie slovenských jazykovedcov pri SAV 1972, pp. 74—75, 164—165, 211—214, 280—281, 357—359.

[Úvodné slovo.] In: Hovorená podoba spisovnej slovenčiny. Referáty a diskusné príspevky z konferencie dňa 6.—9. októbra 1965. Réd. J. Horecký. Bratislava, Združenie slovenských jazykovedcov pri SAV 1972, pp. 1—9.

[Záver.] In: Hovorená podoba spisovnej slovenčiny. Referáty a diskusné príspevky z konferencie dňa 6.—9. októbra 1965. Réd. J. Horecký. Bratislava, Združenie slovenských jazykovedcov pri SAV 1972, p. 370.

1973

Z problematiky vývinu slovenčiny. In: *Studia Academica Slovaca. 2. Prednášky IX.* letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Réd. J. Mistrík. Bratislava, Ústav školských informácií 1973, pp. 223—229.

Znalosť normy spisovnej slovenčiny v jednotlivých vrstvách obyvateľstva. In: *Govorité formi i slovenskité literatourni yasitsi. Matériali ote vtoroto zassédanié na médounarodnato kommisia za slovenskité literatourni yasitsi.* Réd. B. Konéški et d'autres. Skopie, Makédonска akadémia na naukité i oumětnostité 1973, pp. 81—82.

Slovenský jazyk pre gymnáziá a pre stredné odborné školy. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1973. 8°. 203, [3] pp. (coauteur).

Vedecký záver z konferencie. In: *Universitas Comeniana. Facultas Paedagogica Tyrnaviensis. Spoločenské vedy. Philologia. 3. Slovenčina na rozhraní 19. a 20. storočia. (Materiály z vedeckej konferencie o Samuelovi Czambelovi.)* Réd. V. Betáková et d'autres. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1973, pp. 229—230.

1974

Kontrastívna analýza slovenského a českého hláskoslovia. In: *Studia Academica Slovaca. 3. Prednášky X.* letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Réd. J. Mistrík. Bratislava, Ústav školských informácií 1974, pp. 257—272.

Pramene Štúrovej kodifikácie. In: *Slovenské spisovné jazyky v době obrození. Sborník věnovaný Universitetu Karlovou k 200. výročí narození Josefa Jungmanna.* Réd. A. Jedlička et autres. Praha, Universita Karlova 1974, pp. 67—71.

1975

Die phonologischen Eigenschaften der Sonorlaute im Slowakischen. *Wiener Slavistisches Jahrbuch*, 21, 1975, pp. 214—218.

Protiklad znelosť — neznelosť v stavbe slova v slovenčine. *Slovenská reč*, 40, 1975, pp. 257—265.

Členenie slov na slabiky v slovenčine. *Slovenská reč*, 40, 1975, pp. 321—332.

Kontrastívna analýza slovenskej a českej deklinácie. In: *Studia Academica Slovaca. 4. Prednášky XI.* letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Réd. J. Mistrík. Bratislava, Alfa 1975, pp. 243—257.

Jeden problém zo slovenského hláskoslovia. *Slovenský jazyk a literatúra v škole*, 22, 1975/76, pp. 54—59.

Otázky vývinu spisovného jazyka. *Slovenský jazyk a literatúra v škole*, 22, 1975/76, pp. 120—125.

Slovenský pravopis. *Slovenský jazyk a literatúra v škole*, 22, 1975/76, pp. 16—22.

1976

Der Verlust des Vokativs in den slawischen Sprachen. *Die Welt der Slaven*, 21, 1976, pp. 113—116.

Codificatsia literatournogo yasika i oupotreblénié nélitératournykh srédestve. In: *Problémy normy ve slavianskykh literatournykh yasikakh ve sincronname i diacronname aspecté. Doklady na IV zassédanii Méjdounarodnoi komissii po slavianskime literatournyme yasikame 22—25 octiabria 1974 goda.* Réd. F. P. Filine — A. I. Gorshkov. Moscou, Naouca 1976, pp. 40—46.

Kontrastívna analýza slovenskej a českej konjugácie a neohybnych slovných druhov. In: *Studia Academica Slovaca. 5. Prednášky XII.* letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Réd. J. Mistrík. Bratislava, Alfa 1976, pp. 317—330.

Prelom Janka Krála do slovenského básnického jazyka. In: *Janko Kráľ. Zborník statí.* Réd. S. Šmatlák. Bratislava, Tatran 1976, pp. 241—261.

Slovenské nárečia za socializmu. *Slovenská reč*, 41, 1976, pp. 23—26.

Za prof. Witoldom Doroszweskym. *Jazykovedný časopis*, 27, 1976, p. 200.

1977

O jednom type variantnosti v slovanských spisovných jazykoch. In: *Warianca normy we współczesnych słowiańskich językach literackich. Księga referatów V Sesji Międzynarodowej Komisji Słowiańskich Języków Literackich w Krakowie październik 1975 r.* Réd. S. Urbańczyk. Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk. Zakład Narodowy imienia Ossolińskich — Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk 1977, pp. 83—89.

Staré prevrstvovanie nárečia v severných stredoslovenských stoliciach. In: *Jazykovedné štúdie. 14. O pôvode a o najstaršom vývine slovenčiny.* Zborník materiálov z vedeckej konferencie, Smolenice, 9.—11. decembra 1974. Stanislavov zborník. Réd. J. Ružička. Bratislava, Veda 1977, pp. 82—92.

Rozvoj spisovnej slovenčiny od Slovenského národného povstania po súčasnosť. In: *Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského. Slovenské národné povstanie v histórii a kultúre Slovenska.* Zborník z konferencie Univerzity Komenského k 30. výročiu SNP. Réd. S. Czambel et d'autres. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1977, pp. 215—218, avec un résumé anglais, p. 219.

Dištinktívne vlastnosti konsonantických foném v spisovnej slovenčine. *Slovenská reč*, 42, 1977, pp. 65—79.

Fonémy /i/ a /j/ v slovenčine. *Slovenská reč*, 42, 1977, pp. 351—356.

Velárne [ŋ] v slovenčine. *Slovenská reč*, 42, 1977, pp. 169—171.

Slabičné [r], [l] v slovenčine. *Slovo a slovesnosť*, 38, 1977, pp. 307—310, avec un résumé allemand, p. 310.

Zdvojené spoluďásky v spisovnej slovenčine. *Slovenská reč*, 42, 1977, pp. 294—301.

Otázky slovenskej ortoepie. *Slovenská reč*, 42, 1977, pp. 214—219.

Vývin opisného pasíva v slovenčine. In: *Jazykovedné štúdie. 13. Ružičkov zborník.* Réd. J. Horecký. Bratislava, Veda 1977, pp. 225—230.

Jazyk Dobroslava Chrobáka. In: *Poézia Chrobákovej prózy.* Réd. J. Števček. Bratislava, Tatran 1977, pp. 41—84.

- Rozvoj jazykovedy v Československu po oslobodení a spisovná slovenčina. In: *Slavica Pragensia*. 18. Věnováno 30. výročí Slovenského národního povstání. (Acta Universitatis Carolinae — Philologica, 3—4, 1975) Réd. V. Rzounek. Praha, Univerzita Karlova 1977, pp. 35—40.
- Diskusný príspevok E. Paulinyho. In: *Jazykovedné štúdie*. 14. O pôvode a o najstaršom vývine slovenčiny. Zborník materiálov z vedeckej konferencie, Smolenice, 9.—11. decembra 1974. Stanislavov zborník. Réd. J. Ružička. Bratislava, Veda 1977, pp. 40—41.
- Diskusný príspevok E. Paulinyho. In: *Jazykovedné štúdie*. 14. O pôvode a o najstaršom vývine slovenčiny. Zborník materiálov z vedeckej konferencie, Smolenice, 9.—11. decembra 1974. Stanislavov zborník. Réd. J. Ružička. Bratislava, Veda 1977, p. 53.
- Diskusný príspevok E. Paulinyho. In: *Jazykovedné štúdie*. 14. O pôvode a o najstaršom vývine slovenčiny. Zborník materiálov z vedeckej konferencie, Smolenice, 9.—11. decembra 1974. Stanislavov zborník. Réd. J. Ružička. Bratislava, Veda 1977, p. 66.
- [Prívet.] In: *Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského — Philologica*, 26, 1976. Celokarpatský dialektologický atlas. Réd. P. Ondrus. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladateľstvo 1977, p. 7 (à l'occasion de la Conférence internationale sur l'Atlas dialectologique de toutes les Carpates eu lieu du 15 au 17 mai 1974 à Modra-Piesky).
- Záverečné slovo E. Paulinyho. In: *Jazykovedné štúdie*. 14. O pôvode a o najstaršom vývine slovenčiny. Zborník materiálov z vedeckej konferencie, Smolenice, 9.—11. decembra 1974. Stanislavov zborník. Réd. J. Ružička. Bratislava, Veda 1977, p. 231.
- Vzácný majetok ľudu. Na posiedke s popredným slovenským lingvistom. *Nedělná Pravda*, 10, 1977, Nr. 28, p. 7 (entretien entre V. Hujík et E. Pauliny).
- Za prof. Jánom Stanislavom. *Večerník*, 1. 8. 1977, p. 5.

1978

- Sistéma ve yasiké. In: *Yasikoznanié ve Tchécoslovaquii*. Sborník statí. 1956—1974. Réd. d'A. G. Shirokova, Moscou, Progress 1978, pp. 18—29.
- Ke voprossou o soushtchnosti tchastej rétchi. *Slovo a slovesnost*, 39, 1978, pp. 255—258.
- Vývin česko-slovenskej jazykovej hranice v najstaršom období. In: *Studia Academica Slovaca*. 7. Prednášky XIV. letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Réd. J. Mistrík. Bratislava, Alfa 1978, pp. 369—382.
- Différentsialnyé priznaki glasnykh slovatskogo yasika. *Voprossy yasikoznania*, 27, 1978, Nr. 1, pp. 76—80.
- Typy slabík v slovenčine. *Slovenská reč*, 43, 1978, pp. 326—342.
- Neutralizácia (v — f) a hláska [u]. *Slovenská reč*, 43, 1978, pp. 31—33.
- Vnútorná väzba slabiky a jej hranice v slovenčine. *Slovenská reč*, 43, 1978, pp. 193—209.
- Pokračujeme v diskusii o ortoepii. *Slovenská reč*, 43, 1978, pp. 156—160.
- Na sedemdesiatku prof. Ľudovítu Nováku. *Slovenská reč*, 43, 1978, pp. 292—295.
- V centre záujmu Gemer. Jazykovedec Eugen Pauliny sa zhovára so svojím kolegom Jozefom Orlovským. *Večerník*, 26. 9. 1978, p. 5 (entretien à l'occasion du 70^e anniversaire de J. Orlovský).

1979

- Slovenský jazyk. In: *Slovensko. Kultúra*. 1. časť. Réd. K. Rosenbaum et d'autres. Bratislava, Obzor 1979, pp. 21—134.
- Slovenská fonológia. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladateľstvo 1979. 8°. 212, [2] pp.
- Identifikácia foném pri spájaní morfém podľa Moskovskej školy. In: *Opuscula Polono-Slavica*. Réd. J. Safarewicz. Warszawa, Polska Akademia Nauk 1979, pp. 269—276.
- Ako socialistická výstavba Slovenska ovplyvňuje podobu spisovného jazyka. In: *Studia Academica Slovaca*. 8. Prednášky XV. letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Réd. J. Mistrík. Bratislava, Alfa 1979, pp. 289—301.
- Niekoľko poznámok o spisovnom jazyku v súčasnosti. In: *Z teórie spisovného jazyka*. Zborník referátov a diskusných príspevkov. Réd. J. Kačala. Bratislava, Veda 1979, pp. 43—51.
- Pozemné stavby, závod 1. Kultúra slova, 13, 1979, pp. 240—241.
- Záverečné slovo E. Paulinyho. In: *Z teórie spisovného jazyka*. Zborník referátov a diskusných príspevkov. Réd. J. Kačala. Bratislava, Veda 1979, pp. 209—211.
- Za prof. Robertom Autym. *Slavica Slovaca*, 14, 1979, p. 79.

1980

- K pojmu homonymie. In: *Jazykovedné štúdie*. 15. Horeckého zborník. Réd. J. Ružička. Bratislava, Veda 1980, pp. 209—212.
- Poznámky k pomocným slovesám a k významu pádov. *Slovenská reč*, 45, 1980, pp. 165—174.
- Jazyk Dobroslava Chrobáka. In: *Biografické štúdie*. 9. Réd. Š. Valentovič. Martin, Matica slovenská 1980, pp. 131—136.
- Pavol Dobšínský a slovenská ľudová rozprávka. In: *Pavol Dobšínský, Zakliata hora. Choisí et rédigé par E. Pauliny*. Bratislava, Tatran 1980, pp. 7—16.
- Konštantín Filozof ako teoretik prekladu. *Revue svetovej literatúry*, 16, 1980, pp. 165—169.
- Odpoveď na anketu redakčnej rady časopisu. *Správy Slovenskej akadémie vied*, 16, 1980, Nr. 5, p. 41.

1981

- Slovenská gramatika. (Opis jazykového systému.) Bratislava, Slovenské pedagogické nakladateľstvo 1981. 8°. 319, [3] pp.
- Vetná výpoveď v komunikácii. In: *Jazykovedné štúdie*. 16. Materiály z vedeckej konferencie o sémantike, Smolenice, 14.—17. januára 1980. Réd. J. Ružička. Bratislava, Veda 1981, pp. 53—55.
- Rozvoj jazykovednej slovakistiky na Filozofickej fakulte Univerzity Komenského. In: *Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského, Philologica*, 28, 1977, Réd. E. Pauliny. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladateľstvo 1981, pp. 3—12.

1982

Kratkaya grammatika slovatskogo yasika. Moscou, Vysshaya shkola 1982. 222, [2] pp.

Die Dialekte von Banská Bystrica und Umgebung heute. In: Studien zum Tschechischen, Slowakischen und Deutschen aus vergleichender Sicht. Réd. de G. Jäger—R. Heinisch. Leipzig, Karl-Marx-Universität 1982, pp. 140—149.

Fonologické hodnotenie diftongov v slovenčine. In: Prilozi. III. 1 — Oddelenie za lingvistiku i literaturna nauka. Skopié, Makedonska akademia na naukite i umenostite 1978, pp. 2—25.

Označenie fonologických vlastností slovenských vokálov. Slovenská reč, 47, 1982, pp. 114—116.

O vývine kongruentného skloňovania. (Venované pamiatke Jozefa Štolca.) Slovenská reč, 47, 1982, pp. 3—11.

Už v praslovenskej domovine. Nedeľná Pravda, 15, 1982, Nr. 41, p. 15. — Ibid.: Slovenčina v stredoveku (Nr. 42, p. 15). — Vývoj sa nezastavil (Nr. 43, p. 15). — Príchod od severu (Nr. 44, p. 15).

Jazyk je zázračný organizmus, hovorí jubilant profesor Eugen Pauliny. Večerník, 14. 12. 1982, p. 5.

1983

Dejiny spisovnej slovenčiny od začiatkov po súčasnosť. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1983. 8°. 248, [4] pp.

O jazyku a štýle slovenskej prózy. Bratislava, Slovenský spisovateľ 1983. 8°. 282, [2] pp.

„Slowár“ A. Bernoláka ako katalyzátor výskumu slovenskej spoločnosti koncom 18. a začiatkom 19. storočia. In: Typographia Universitatis Hungaricae Budae 1777—1848. Rédu. P. Király. Budapest, Akadémiai Kiadó 1983, pp. 403—406, avec un résumé français, p. 407.

Activités de rédacteur

Activités de rédacteur dans les revues: Jazykovedný časopis, 23, 1972—32, 1981 (membre du conseil de rédaction). — Slavica Slovaca, 7, 1972—16, 1981 (membre du conseil de rédaction de la partie "La Linguistique").

Activités de rédacteur dans les publications: Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského, Philologica, 21, 1969. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1973 (membre du conseil de rédaction, rédacteur en chef). — Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského, Philologica, 22, 1970. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1973 (membre du conseil de rédaction, rédacteur en chef). — Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského, Philologica, 23—24. 1971—1972. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1974 (membre du conseil de rédaction, rédacteur en chef). — Obshteslavianskiy lingvisticheskiy atlas, Moscou 1979 (membre du conseil de rédaction). — J. Štolc, Atlas slovenského jazyka. 2. Flexia. Časť druhá. Úvod — komentáre. Bratislava 1978 (rédacteur scientifique). — J. Štolc, Atlas slovenského jazyka. 2. Flexia. Časť prvá. Mapy. Bratislava 1981 (rédacteur scientifique). — Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského, Philologica, 28, 1977. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1981 (rédacteur).

Activités d'éditeur

Pavol Dobšínský: Zakliata hora. Chosi et rédigé par E. Pauliny. Bratislava, Tatran 1980.

Littérature

- Pauliny, Eugen. In: D. Chrobák—O. Čepan, Rukováť dejín slovenskej literatúry. 3^{ème} édition. Bratislava, Slovenský spisovateľ 1949, pp. 181—182.
- Jóna, E.: K päťdesiatke prof. dr. Eugena Paulinyho. Slovenská reč, 27, 1962, pp. 361—363.
- Kovács, I.: Professoru Yevgueniu Pauliny 50 let. Slavica, 5, 1965, pp. 213—215.
- Ondruš, Š.: Univ. prof. dr. Eugen Pauliny 50-ročný. Jazykovedný časopis, 13, 1962, pp. 173—174.
- Päťdesiatka jazykovedca. Večerník, 12. 12. 1962, p. 3.
- Pišút, M.: Päťdesiatka prof. Eugena Paulinyho. Kultúrny život, 17, 1962, Nr. 50, p. 8.
- Horecký, J.: Eugen Pauliny šestdesiatročný. Jazykovedný časopis, 23, 1972, p. 198.
- Ondruš, Š.: Profesor Eugen Pauliny a jeho lingvistické dielo. In: Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského, Philologica, 23—24, 1971—1972. Rédu. Š. Ondruš. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1974, pp. 3—6.
- Ondruš, Š.: Profesor Eugen Pauliny 60-ročný. Nové slovo, 14, 1972, Nr. 50, p. 11.
- Ružička, J.: Na šestdesiatku Eugena Paulinyho. Slovenská reč, 37, 1972, pp. 365—366.
- Mistrík, J.: Prof. Eugen Pauliny šesťdesiatpäťročný. Slovenská reč, 42, 1977, pp. 375—376.
- E. N. [= E. Nemšilová]: Jubileum jazykovedca. Večerník, 13. 12. 1977, p. 5 (à l'occasion de 65^e anniversaire de E. Pauliny).
- Pauliny, Eugen. In: Příruční slovník naučný. 3. Rédu. de V. Procházka. Praha, Academia 1966, p. 538.
- Pauliny, Eugen. In: Malý encyklopédický slovník. A—Ž. Praha, Academia 1972, p. 866.
- Pauliny, Eugen. In: Encyklopédia Slovenska. 4. Rédu. de V. Hajko et al. Bratislava, Veda 1980, p. 287.
- Mistrík, J.: Profesor Eugen Pauliny sedemdesiatročný. Jazykovedný časopis, 33, 1982, pp. 181—182.
- Kočiš, F.: Prof. Eugen Pauliny sedemdesiatročný. Slovenská reč, 47, 1982, pp. 362—363.
- Kačala, J.: K sedemdesiatke člena korespondenta SAV Eugena Paulinyho. Správy Slovenskej akadémie vied, 18, 1982, Nr. 11, pp. 44—46.
- Ondruš, Š.: Jeseň slovenskej jazykovedy. Pravda, 13. 12. 1982, p. 5 (à l'occasion de 70^e anniversaire).
- Ondruš, Š.: Práca na syntéze diela. Práca, 13. 12. 1982, p. 5 (à l'occasion de 70^e anniversaire).
- Pauliny, Eugen. In: Ilustrovaný encyklopédický slovník. 2. Rédu. de J. Kožešník et al. Praha, Academia 1982, p. 826.
- Pauliny, Eugen. Pyramída, 12, 1982, Nr. 135, p. 4318.
- Ondruš, Š.: Za profesorom Eugenom Paulinym. Ľud, 25. 5. 1983, p. 5.
- Hujík, V.: Odišiel veľký znalec slovenčiny. Roľnícke noviny, 28. 5. 1983, p. 7.
- Horecký, J.: Za profesorom Eugenom Paulinym (13. 12. 1912—19. 5. 1983). Jazykovedný časopis, 34, 1983, pp. 173—174.
- Šoltys, O.: Za profesorem Eugenem Paulinym. Slovo a slovesnosť, 44, 1983, pp. 330.
- Mistrík, J.: Za profesorom Eugenom Paulinym. Slovenská reč, 48, 1983, pp. 364—366.
- Oravec, J.: Za profesorom dr. Eugenom Paulinym, DrSc. Kultúra slova, 17, 1983, pp. 375—376.
- Turčány, V.: Pochvala nášmu učiteľovi profesorovi Eugenovi Paulinymu. Romboid, 18, 1983, Nr. 8, p. 28.
- Števček J.: [Za profesorom Eugenom Paulinym.] Romboid, 18, 1983, Nr. 8, p. 29.
- Mistrík, J.: [Za profesorom Eugenom Paulinym.] Romboid, 18, 1983, Nr. 8, p. 29.

**Phonologie, morphophonologie et morphologie
historique et contemporaine**

A Synthetic Phonological Theory

JÁN SABOL

1. In this study the basic theses of our new synthetic phonological theory are presented (for detailed study see Sabol, 1981). The philosophical basis of our new conception is the existence of a differentiated "perspective", a "level" of the relation between the individual and the universal (the concrete and the abstract) in the basic phonic units of the corresponding language. The dialectical interrelation between the individual and the universal is explained by V. I. Lenin (1961, p. 361) in a comprehensive way: "The universal exists only in the individual and through the individual. Every individual is (in one way or another) a universal. Every universal is (a fragment, or an aspect, or the essence of) an individual. Every universal only approximately embraces all the individual objects. Every individual enters incompletely into the universal.... Every individual is connected by thousands of transitions with other kinds of individuals (things, phenomena, processes)..." (for this relation see, e.g. Spasov, 1980; for the application to the relation between phonetics and phonology, between sounds and phonemes see Král, 1978; for Král's conception see Bosák, 1978). A view of the same phenomenon from a different perspective, the relation between the individual and the universal, the concrete and the abstract, is inevitable in order to deepen scientific knowledge in the corresponding field (compare, e.g. Král, 1980, p. 63; Bosák, 1978, pp. 108—109).

1.1 On the background of the differentiated "level" of the relation and the mutual "transfiguration" of the individual and the universal (the concrete and the abstract; of course, we realize a certain approximative "vibration" in this relation) in the direction from the individual to the universal in the phonic system we delimitate three basic phonic units or "levels" of the above-mentioned dialectical relation manifested in phonic units in the field of designans of the linguistic sign (certain "indications" of such a delimitation of the individual levels of phonemes — the solution being, however, completely different — can be found in Bernshtein's paper, 1962; compare also Leška, in the work Barnetová et al., 1979):

a) the phone (the segment of the speech signal, the sound; it concerns a unit having the "lowest" level of the universal and the most varied sound features; the

extreme case of such a unit is a single, non-recurrent sound; of course, even here the dialectical relation between the individual and the universal is manifested — compare 1);

b) the phoneme (the sound unit formed as a bundle of distinctive features transposed to our linguistic cognition as a phonic element capable to differentiate the meaning of words and forms);

c) the morphophoneme (the unit in the field of designans delimited in the morpheme as the smallest bearer of the elementary or complex meaning on the basis of the position of the maximum phonological differentiation).

Examples are given in 1.1.2.

It follows from the dialectics of the individual and the universal that these units (as different "levels" of the relation between the individual and the universal, the concrete and the abstract) become mutually transfigured, they are "incorporated" (if proceeding according to the extent, the inclusion: the phone \subset the phoneme \subset the morphophoneme is applied, if proceeding according to the content, according to the specific phonic features, the inclusion is vice versa: the morphophoneme \subset the phoneme \subset the phone). In our further explanation the symbol F will be used for the phone, the symbol F_m for the phoneme and the symbol MF_m for the morphophoneme.

1.1.1 In which way could the "level" of the Slovak phonological research be briefly characterized on the basis of our present theory? It can be stated that in the phonological works of L. Novák (e.g. 1933/1934) the layer F_m is investigated; E. Pauliny has thoroughly analysed the layer F_m even with the relation to F (especially 1979); J. Horecký's research is oriented towards the layer F_m (of course, on the background of a conception different from that of L. Novák; minute details 1975); our works have been concerned with the research of the relation between the level F and the level MF_m (the basis of our conception in our study 1968 — further bibliographical data ibidem; among futher works see especially 1976); in the works of Á. Král, in turn, the layer F is thoroughly examined, in some cases the layer F_m is tackled, too (e. g. 1981). In our present research we started to analyse all the three layers (as well as the relation between them) in the field of the form of the linguistic sign (designans).

1.1.1.1 Similarly individual phonological theories, conceptions and schools could be interpreted and characterized (for a survey see especially Fischer-Jørgensen, 1975). We are of the opinion that various "disagreements" between the individual phonological conceptions have arisen due to the fact that the same phonic phenomenon has been explained on the basis of different levels with regard to F , F_m and MF_m , in which case elements of differentiated "levels" were opposed or treated as "equivalent" from the point of view of the relation between the individual and the universal; "conflicts" inside the same phonological conception have in turn been caused by the fact that individual phonic phenomena have not in all cases been

investigated at the same level (compare, e. g. the problems of neutralizations which represent perhaps the hardest nut in the phonological research and at the same time they are the point at which the "bearing capacity" of a certain phonological conception can be successfully verified).

1.1.2 The basic relations between F , F_m and MF_m can be determined in the following way: F is identical with F_m or differs from it by means of a phonologically irrelevant quality (qualities), F_m is identical with MF_m or differs from it by means of a phonologically relevant quality (qualities). According to this, we can delimitate four basic types of relations between F , F_m and MF_m in the following schemes (in an auxiliary, simplified way, and thus also "inexactly"; the philosophical and exact mathematical and logical framework of these problems is not solved here):

a) $F \equiv F_m \wedge F_m \equiv MF_m$

An example (as an illustration we introduce some "expressions" of the relation between h and ch in the Slovak phonological subsystem of noise consonants): In the place of the initial sound element in the pair [hudobnɪ] — [xudobnɪ] (musical — poor) $F[h]$ and $F[x]$ are delimited corresponding to F_m (as to sound to the "most closely related" units with a distinctive function in the Slovak phonological system) /h/ and /x/; MF_m is here H and X , because with regard to the opposition voiced — voiceless both F and F_m occur within the morpheme in the position of the maximum phonological differentiation (compare Sabol, 1974).

b) $F \neq F_m \wedge F_m \equiv MF_m$

It concerns the difference between F and F_m in the phonologically irrelevant quality.

An example: At the end of the first word in the phrase [pra γ na dveráx] in literary Slovak $F[\gamma]$ is manifested as the basic variant of pronunciation which corresponds to $F_m /h/$ (the most closely related F_m within the Slovak phonological system) and $MF_m H$ which is identified according to the other forms of the root morpheme, e. g. in the form [prahu] /prahu/ when F or F_m appears — with regard to the opposition voiced — voiceless — in the position of the maximum phonological differentiation (Sabol, 1974).

c) $F \equiv F_m \wedge F_m \neq MF_m$

It concerns the difference between F_m and MF_m in the phonologically relevant quality.

An example: At the end of the word [hlox] before the pause $F[x]$ is in literary Slovak pronounced which corresponds to $F_m /x/$ (the most closely related F_m in the Slovak phonological system), but MF_m in this case is H : it is identified according to the position F , or F_m in the position of the maximum phonological differentiation, e.g. in the form [hlohu] /hlohu/ (compare b).

d) $F \neq F_m \wedge F_m \neq MF_m$

F and F_m differ by means of a phonologically irrelevant quality; F_m and MF_m by means of a phonologically relevant quality.

An example: In the phrase [pra γut'ieram] at the end of the first word $F[\gamma]$ is pronounced as the basic variant in the Slovak literary norm which corresponds to F_m/h (compare b); on the basis of the occurrence of F or F_m in the position of the maximum phonological differentiation for the opposition voiced — voiceless in literary Slovak, e. g. in the form [praxu] / praxu/ MF_m X is identified at the end of this root morpheme.

2. According to our above-mentioned conception, the interpretation of at least some phonological phenomena could be briefly outlined as follows:

a) Neutralizations as combination changes of phonic units are manifested at the levels F and F_m ; leaving aside the level MF_m they can be defined only "statically", not as a process.

b) Alternations as non-combination changes of phonic elements take place at the levels F , F_m and also MF_m (for special cases see c).

c) On the basis of the relation between F , F_m and MF_m even such cases of combination and non-combination changes can be solved when the same phonic unit functions as a member of an opposition capable of neutralization but at the same time it is also applied as an alternant.

d) The relation between F , F_m and MF_m can be examined "vertically" (it concerns the view of the same sound segment from the differentiated level of the relation between the individual and the universal) and "horizontally", too (the analysis of the "variations" of the results of neutralization and alternation processes within the morpheme); the description of the "horizontal" morpheme structure must be realized from the unified level of the "vertical" view ("morpho-phone", "morphophoneme", "morpho-morphophoneme").

e) The levels F , F_m and MF_m are fully reflected in the phonic morpheme structure and from their corresponding phonic layers ("F-morpheme", " F_m -morpheme", " MF_m -morpheme").

f) In the investigation of the phonological system from the diachronic point of view the procedure $MF_m \rightarrow F_m \rightarrow F$ is applied, in the analysis of the present-day phonological system rather vice versa: $F \rightarrow F_m \rightarrow MF_m$.

g) In extreme cases F and F_m can be identified even without taking into account the morpheme, on the basis of the distribution; MF_m can be reconstructed, identified, only within the morpheme (here the interrelation between designans and designatum is already fully manifested; compare also e).

h) At the levels F_m and MF_m the corresponding unit from the field of designans need not always be unambiguously identified (one of the "levels" can be "veiled", but it is "clarified" by some element from another level).

i) On the basis of the relation between F , F_m and MF_m and the units of the graphic system (graphemes) it is possible to set orthographic rules in graphic systems using what is called the sound writing in detail, unambiguously and exhaustively.

3. We have only outlined the basic contours of our attempt at a synthetic phonological theory. Its possible broader (general linguistic) framework and many-sided partial solutions of phonological phenomena (on the material of various languages) will be the subject of our further research in this field.

REFERENCES

- BARNETOVÁ, V.—BĚLICOVÁ-KŘÍŽKOVÁ, H.—LESKA, O.—SKOUMALOVÁ, Z.—STRAKOVÁ, V.: Russkaja grammatika. 1. Praha, Academia 1979. 664 pp.
- БЕРНШТЕЙН, С. И.: Основные понятия фонологии. Вопросы языкоznания, 11, 1962, 5, pp. 62—80.
- BOSÁK, J.: Kategórie marxistickej dialektiky a jazykoveda. Jazykovedný časopis, 29, 1978, pp. 105—111.
- FISCHER-JØRGENSEN, E.: Trends in Phonological Theory. A Historical Introduction. Copenhagen, Akademisk Forlag 1975, XXIV+474 pp.
- HORECKÝ, J.: Generatívny opis fonologického systému spisovnej slovenčiny. In: Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Šafarikanae. Jazykovedný zborník. 4. Z príležitosti VII. slavistického kongresu vo Varšave. Red. L. Novák. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1975, pp. 5—41.
- KRÁL, Á.: Kategórie jednotlivého a všeobecného a vzťah fonetiky, fonológie a ortoepie. Slovenská reč, 43, 1978, pp. 3—13, 88—93.
- KRÁL, Á.: Niektoré otázky fonológie Pražskej školy podľa Slovenskej fonológie Eugena Paulinyho. Jazykovedný časopis, 31, 1980, pp. 58—68.
- KRÁL, Á.: O principoch fonológie Pražskej školy a ich aplikáciách II. Jazykovedný časopis, 32, 1981, pp. 13—24.
- LENIN, V. I.: Collected Works. Vol. 38. Philosophical Notebooks. Izd. 4. Moscow, Foreign Languages Publishing House 1961, 638 pp.
- NOVÁK, L.: Fonológia a štúdium slovenčiny. Slovenská reč, 2, 1933/1934, pp. 97—107, 143—157, 161—171.
- PAULINY, E.: Slovenská fonológia. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1979, 213 pp.
- SABOL, J.: Formálne vymedzenie skloňovacieho typu. In: Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Šafarikanae Prešovensis. Jazykovedný zborník venovaný VI. slavistickému kongresu. Red. J. Dzurenda. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1968, pp. 43—53.
- SABOL, J.: Fonologické zataženie protikladu znelosť — neznelosť v spisovnej slovenčine. In: Jazykovedné štúdie. 12. Peciarov zborník. Red. J. Oravec. Bratislava, Veda 1974, pp. 53—69.
- SABOL, J.: Súčinnosť fonologickej a morfológickej roviny spisovnej slovenčiny. In: Studia Academica Slovaca. 5. Prednášky XII. letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Red. J. Mistrík. Bratislava, Alfa 1976, pp. 421—449.
- SABOL, J.: Teoretické východiská slovenskej fonológie. In: Studia Academica Slovaca. 10. Prednášky XVII. letného seminára slovenského jazyka a kultúry. Red. Š. Ondruš. Bratislava, Alfa 1981, pp. 391—402.
- SPASOV, D.: Jednota a rozmanitosť. Bratislava, Pravda 1980, 319 pp.

Remarks on Phonological Confrontation of Czech and Slovak

JOSEF VACHEK

1. Phonological confrontation of Standard Czech and Standard Slovak has had a respectably long tradition in this country: as early as in 1931, R. Jakobson pointed out what he regarded the two main phonological differences between the two languages: (1) the quadrangular system of Slovak short vocalic phonemes as opposed to the triangular system found in Czech, the difference being due to the existence in Slovak of the /ä/-phoneme unknown to Czech, and (2) the difference in the status of the opposition in the two languages of the phonemes /i/ and /j/: although both of them still implement independent phonemes in both phonological systems, in Slovak one finds a strong tendency to the merger of /i/ and /j/ into one single phoneme, whereas their Czech counterparts still rank as very distinctly separate phonemic entities.

Professor E. Pauliny, to whom research in Slovak and general phonology is indebted for many valuable contributions, was repeatedly commenting on the two above-stated Jakobsonian differences. Most recently, in 1979, he critically discussed the first of them: he now evaluates the StdSlk sound [ä] not as an implementation of an independent phoneme but as a mere stylistic variant of the phoneme /e/. This evaluation must certainly be endorsed, in view of both positional, territorial and stylistic constraint characteristics of the use of the [ä]-sound. However, Pauliny's approach to Jakobson's difference Nr. (2), as stated above, appears much less convincing. In Pauliny's opinion, the Slk sounds [i] and [j] implement independent, full-fledged phonemes each and Jakobson's arguments suggesting a distinct tendency towards their phonemic merger (as well as our own arguments, asserting their virtually imminent merger; Vachek, 1975) are simply dismissed or disregarded.

Pauliny's main argument for his own evaluation is supplied by his very original but hardly convincing set of distinctive phonemic features. As opposed to the well-known such sets, established previously by Jakobson—Fant—Halle (1952) and later by Chomsky—Halle (1968), Pauliny does not set down one single set of distinctive features constituting both the vocalic and the consonantal phonemes, but two separate sets differentiating the two classes of phonemes. In Pauliny's terms, the Slk

/i/-phoneme is then conceived of as vocalic and narrow, whereas /j/ ranks as oral, compact, vocalic and consonantal. For comparison, in Jakobson—Fant—Halle's classification, the StdE /i/ is conveniently classed as vocalic, diffuse, and acute; it should also be recalled that in the StdE word *yet* transcribed in the Preliminaries (1952) the [j]-sound is interpreted as /i/ (p. 20). This implies, naturally, the same classification in terms of distinctive features as that of [i], and in Modern English, indeed, [i] and [j] rank clearly as two positional variants of the /i/-phoneme (cf. Vachek, 1968, p. 19). In view of great acoustic as well as organogenetic similarity of the StdE and StdSlk [j]-sounds, also the interpretation of the Slk [j] in terms used in the Preliminaries for [i/j] appears very much feasible. The feasibility is also corroborated by the analogies observed in the two languages in the complementary distributions of [i] and [j] (as discussed more broadly in Vachek, 1975). Moreover, it appears highly improbable that phenomena so clearly related acoustically and organogenetically could be phonologically interpreted in terms so vastly different.

Pauliny's decision to establish two separate sets of distinctive features was obviously prompted by his effort to prove the binary character of all vocalic oppositions, including the often asserted 'ternary relations' of the types /i/ — /e/ — /a/, /u/ — /o/ — /a/. Still, the most recent formulation of the binaristic conception, as presented by Jakobson—Waugh (1979), reasserts the compatibility of such relations with the binaristic pattern, on the condition that one accepts "the bifurcation of the binary opposition diffuse — compact into a pair of binary oppositions non-compact — compact and non-diffuse — diffuse" (p. 131; the first to suggest such bifurcation was, of course, M. Halle, 1957). However, even if such bifurcation should not be accepted, the presence of a limited number of ternary oppositions in the language system could be explained away, in our opinion, as a marginal element of the system, persisting by the side of the prevalent binary oppositions, constituting the system's central core (cf. Vachek, 1968, pp. 24, 30). Thus it appears that even the presence of the ternary relations need not necessarily force the phonological theory to postulate two separate sets of distinctive features for the two principal phonemic classes. Such a postulate, moreover, would eliminate what has so far been regarded as the greatest merit of the Jakobsonian system of distinctive features, i. e. the bridging of the gap that had previously separated the terms used in the phonological analysis of vocalic as opposed to consonantal phonic phenomena (the gap still noticeable in Trubetzkoy's approach).

It indeed appears that the formulation of the mutual relations of the phonemes /i/ and /j/ in StdCz and StdSlk, as established by Jakobson (and still further developed by us) can be safely upheld: although the said items still constitute independent phonemes in both languages, their merger in StdSlk seems imminent. It is, in fact, held back only by instances of the type *šija*, *zmija*, in which /i/ and /j/ coexist side by side within one and the same morpheme, instances in which such coexistence would

rank, after the phonemic merger, as a case of a geminated phoneme, otherwise unknown in StdSlk.¹

2. It should be noted that besides the two phonological differences between StdCz and StdSlk noted already by Jakobson and critically commented by Pauliny there exists another one which, to our knowledge, has not yet been adduced in this connection. It is the frequent occurrence of unstressed liquid phonemes in StdCz as opposed to their total absence in StdSlk — see, e. g. Cz *bratr*, *obr*, *vítr* — Slk *brat*, *obor*, *vietor*; Cz *nesl*, *tekl*, *vedl* — Slk *niesol*, *tiekol*, *viedol*. (One might mention here also the StdCz unstressed syllabic nasal [m] in *sedm*, *osm*, as opposed to Slk *sedem*, *osem* — but the Cz forms are now felt rather bookish, and even the StdCz orthoepic norm treats forms like *sedum*, *osum* as acceptable.) Even if one has to do here with a difference not of phonemes but of their combinatory variants, still the fact has an important systemic consequence: while the Czech inventory of syllabic sonant phonemes in unstressed syllables is perfectly identical with that found in their stressed counterparts, in Slovak the difference of the phonemic inventory of the two types of syllables is rather conspicuous. The vital part played by this difference is revealed by the fact that it also applies to foreignisms and to personal names of foreign provenience. Thus Slk names of the type *Ruppeldt*, *Schwanzer* are regularly pronounced with [el], [er] in the unstressed syllables, not with syllabic sonants, such as are regularly heard in the StdCz pronunciation of such names.

It is useful to realize that by the absence of syllabic sonant sounds in unstressed syllables the Slovak phonological system appears to be closer to that of StdRussian than to that of ModCzech. It is well known that the StdRuss subsystem of unstressed vocalic phonemes differs from that of its stressed counterpart by the absence of /e/ and /o/. Moreover, the StdRuss pattern does not include syllabic sonant phonemes at all, whether in stressed or in unstressed syllables (cf. Cz, Slk *vlk*, *vrch* — StdRuss *volk*, *verch*; for differences in unstressed syllables, see here above, and Cz *nesl* — Russ *nës*, Cz *spadl* — Russ *pal* and the like).

One point deserves here special attention. There are some instances in StdRussian of the sound [r] placed in the postconsonantal position at the end of word, e. g. *Petr*,

¹ Our argument that the presence of morphemic limits is an important factor in attacking the problem of the phonemic values of Slk [i] and [j] is dismissed by Pauliny's assertion (1979, p. 135) that in combinations C + V or V + C "within one and the same word in Slovak the same rules operate both within a morpheme and at morphemic limits". Still, as we pointed out as early as almost fifty years ago (Vachek, 1932), correct phonological interpretation of phonic facts is only possible if morphemic limits are duly respected. Their disregard would result, e. g., in the establishment in StdSlovak of phonemes like /dz/, /dž/ in words like *podzim*, *podžať*, on the basis of their confrontation with words like *pocit*, *počať*: correct phonemic interpretation is only revealed by respecting morphemic limits (*podzim* — *počit*, *podžať* — *počať*). Respect for such limits may also throw additional light on the Slovak tendency towards the merger of /i/ and /j/ if one considers such limits in word-pairs like *obiehať* — *objednať*, *zierlať* — *zjest*, etc.

peresmotr. In such words Czech learners of Russian commonly pronounce the syllabic [r], as is common in comparable Czech contexts. However, the Russian [r] is pronounced in such cases as voiceless, non-syllabic [ʃ], which in phonological terms ranks as a combinatory variant of the Russ /r/-phoneme. The fact that in such positions the Russ /r/ is not implemented by a voiced syllabic sound clearly reveals that Russian, just like Slovak and unlike Czech, avoids the occurrence of a syllabic sonant in the unstressed syllable. The methods used in Slovak and Russian to achieve the same goal, the non-existence of unstressed syllabic sonant, were naturally different: the insertion of a svarabhakti vowel in Slovak, the devoicing of the sonant in Russian. It must be assumed that also the Russian preterites of the type něs, razgryz, těk, developed from forms which originally ended in voiceless [ʃ]; the loss of voice in [ʃ] had been clearly due to the loss of the final "weak" ſ-vowel which had originally followed after it. Here it deserves to be noted that the same sort of process must have led to the preterites of Common Colloquial Czech like nes', tek', ved', etc., to which StdCzech opposes the disyllabic forms nesl, tekł, vedł, etc.

Besides this, it is well known that such voiceless, non-syllabic sonants existed also in stressed Old Czech syllables: they, too, must have arisen after the loss of "weak" ſ, e. g. in words like krvi<krъvi, slza<slъza, whose monosyllabic articulation is evidenced by facts of Old Czech metrics. However, since there also existed, in identical positions, voiced syllabic sonant sounds [r] and [ʃ], of different origin (as in the disyllabic words like prvý, plný), the opposition of presence vs. absence of voice plus syllabicity must have had phonemic value in Old Czech (this was rightly noted by Trubetzkoy, 1939, p. 168, and also by Jakobson et al., 1952, p. 20). In StdCzech the replacement of voiceless non-syllabic sonants by their voiced syllabic counterparts was most probably due to the very low functional yield of the given phonological opposition. The same replacement took place in CommCollCz in the stressed stem syllables; in unstressed syllables [r] followed the same course, while [ʃ], found mostly in the preterital masc. sg. forms, was dropped, just as in Russian.

It appears, then, that all the three languages compared here, Czech, Slovak and Russian, had been faced, after the loss of the weak ſ, by one and the same problem — the very low functional yield of the newly emerged phonological opposition of voiced and voiceless sonant phonemes. As shown above, all the three languages managed to discard this kind of opposition and thus succeeded in obtaining a more economic organization of the phonic material at their disposal. However, this goal was to be achieved in each of the three language systems by different ways.

Instances of cooperation of different means which result in achieving one and the same common goal have of late been ascertained also in the development of one and the same language system. In Anglo-American writings such cooperation is sometimes metaphorically termed "conspiracy" (see, e. g. Lass, 1974), which covers many of the phenomena referred to by an earlier term "drift", coined by Sapir as early as in 1921. Even if the former term may embarrass some scholars by its teleological

background, such misgivings are bound to disappear if one realizes that the motive of such processes is a very natural need of the system of language to fulfil more adequately the tasks incumbent on it.

3. It deserves to be noted that in such a perspective the above-commented mutual relation of the Czech and Slovak phonemes /i/ and /j/ may be classed as another instance of the kind. The goal of the conspiracy, the phonemic merger of the two phonemes, is of course more distant in Czech than in Slovak but various symptoms demonstrate its presence in the former as well. If one adds to the comparison another partner, Common Colloquial Czech, the results obtained will prove even more interesting: the last-mentioned system is found to occupy the middle place between StdCzech on the one hand and StdSlovak on the other. That is, the tendency aimed at the phonemic merger operates in CommCollCz more forcefully than in StdCzech but with lesser force than in StdSlovak. One finds, e. g., that both CommCollCz and StdSlovak have eliminated some of the positions in which in StdCzech the opposition of /i/ and /j/ can operate and is thus capable of differentiating word meanings. The most important position of the sort is word-initial before a consonant phoneme: cf. StdCz jméno, jsem, jdu — CommCollCz meno, sem, du — StdSlk meno, som, idem, etc. Some words of the type have dropped out of use in CommCollCz and in StdSlovak: see, e. g., StdCzech jho, replaced in CommCollCz by břemeno, Slovak bremeno. On the other hand, CommCollCz still upholds the word-initial /ji-/ whose existence, as already mentioned, stands in the way of the phonemic merger: see, e. g., StdCz and CommCollCz jich, StdCz jiný, jistý — CommCollCz jinej, jistej — StdSlk ich, iný, istý. As a matter of fact, as pointed out above, it is only a handful of StdSlovak words of the type šija, zmija whose intramorphemic /-ij-/ still upholds the phonemic independence of StdSlovak /i/ and /j/.²

The above-sketched perspective, then, reveals the unequal degree reached so far in the three examined language systems of the "conspiracy" aimed at reaching the discussed phonemic merger. In our opinion, if this perspective is not taken into consideration one cannot do full justice to the phonemic situation found in the three systems. To overlook the tendency towards the merger and the various degrees reached in its implementation means to impoverish the results of phonological analysis of a highly important dynamic factor, in other words, to see the phonological situation of the compared systems in an unjustifiably static perspective.³ This is, in

² Pauliny (1979, p. 136 f.) also suggests, though with justified hesitation, the possibility of taking as basic the non-explicit, "natural" pronunciation of such words, i. e. one without [j]. But it appears that for problems of phonological interpretation are rather decisive the explicit, lento implementations of words (on this point, see interesting remarks by Jakobson and Halle, 1957, p. 5). In any case, Pauliny's conviction that StdSlk /i/ and /j/ constitute full-fledged, independent phonemes rests, as shown here above, on different foundations.

³ For the importance of dynamic perspective in the synchronistic analysis of phonological systems (and language systems in general) see Vachek (1968, pp. 15 f., 126 f.).

our opinion, an essential point in which Pauliny's most valuable phonemic conception calls for some amendment.

After all, the ascertained perspective of the phonological levels of the Czech and Slovak systems is in full agreement with the structural situation found on their "higher" levels, mainly morphological and syntactic (for some of its aspects, see Váček, 1974). In typological terms, the structural difference between StdCzech and StdSlovak may be formulated as a more consistent deflection of Slovak from the inflectional grammatical model, still relatively strongly upheld in StdCzech (and to a lesser degree, in CommCollCzech). The said difference is, naturally, easy to explain: it is due to the different historical situations in which the standard grammatical norms of the two languages were codified. While in Slovak the codification was based on a living territorial dialect, in Czech such basis was supplied by the literary usage two centuries ago. The choice of the somewhat archaic basis was justified by the need to uphold uninterrupted the literary tradition and to place a fairly large quantity of reading materials in the hands of the Czech population as quickly as possible. This motive was fully justified in the period of the National Revival but its assets were to be outweighed by the establishment of a certain barrier blocking, for a time at least, the urgent tendencies of the systemic development of Standard Czech.

In concluding one can perhaps venture to formulate a more general consequence of our relatively concrete analysis: systematic research in the phonological (and indeed, any other) level of a language system must necessarily take into account the dynamic tendencies ascertainable in it, if one is to achieve a truly lifelike typological picture of the facts examined.

REFERENCES

- CHOMSKY, N.—HALLE, M.: *The Sound Pattern of English*. New York, Harper and Row 1968, 469 pp.
HALLE, M.: In defense of the number two. In: *Studies presented to J. Whatmough*. Ed. E. Pulgram. The Hague, Mouton et Co. 1957, pp. 65—72.
JAKOBSON, R.: Z fonologie spisovné slovenštiny. In: *Slovenská miscellanea*. Red. J. A. Jirásek — F. Tichý. Bratislava, Akciová tiskárna Universum v Bratislavě 1931, pp. 155—163.
JAKOBSON, R.—FANT, C. G. M.—HALLE, M.: *Preliminaries to Speech Analysis*. Cambridge, Massachusetts Institute of Technology 1952, 63 pp.
JAKOBSON, R.—WAUGH, L.: *The Sound Shape of Language*. Bloomington—London, Indiana University Press 1979, 330 pp.
LASS, R.: Linguistic orthogenesis? Scots vowel quantity and the English length conspiracy. In: *Historical Linguistics*. 2. Ed. J. M. Anderson—Ch. Jones. Amsterdam—Oxford 1974, pp. 311—352.
PAULINY, E.: *Slovenská fonológia*. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1979, 212 pp.
SAPIR, E.: *Language. An Introduction to the Study of Speech*. New York, Harcourt—Brace 1921, 258 pp.

- TRUBETZKOY, N. S.: *Grundzüge der Phonologie*. Travaux du Cercle Linguistique de Prague. 7. Prague 1939, 268 pp.
VÁČEK, J.: Professor Daniel Jones and the phoneme. In: *Charisteria Guilelmo Mathesio quinqueviro oblata*. Praha, Pražský linguistický kroužek 1932, 147 pp.
VÁČEK, J.: *Dynamika fonologického systému současné spisovné češtiny*. Praha, Academia 1968, p. 153.
VÁČEK, J.: Neskočko zamechanii o znachenii sillabicheskoi funktsii dlia fonologicheskogo analiza. In: *Yazyk i chelovek*. 4. Ed. V. A. Zvegitsev. Moskva, Izd. Moskovskogo universiteta 1970, pp. 45—54.
VÁČEK, J.: *Glosa k srovnávací typologii češtiny a slovenštiny*. In: *Jazykovedné štúdie*. 12. Peciarov zborník. Red. J. Ružička. Bratislava, Veda 1974, pp. 30—35.
VÁČEK, J.: The phonemic relation of modern Slovak /i/ and /j/. In: *Bereiche für Slavistik. Festschrift für J. Hamm*. Ed. F. V. Mareš et al. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 1975, pp. 297—305.

Zur progressiven Aufhebung /sh/ = [sx] im Tschechischen

MIROSLAV KOMÁREK

0. Die Aufhebung der Stimmbe teiligungsgegensätze in den Konsonantengruppen der tschechischen Sprache ist meistens regressiv, d. h. durch regressive Assimilation bedingt — sowie in anderen slawischen Sprachen. Eine progressive Aufhebung kommt im Tschechischen nur in zwei Fällen vor: 1. In der Konsonantengruppe /sh/ wird im westlichen Teil der Mundarten und auch in der Schriftsprache [sx] ausgesprochen, z. B. [shoda] = [sxoda] (an einer Wortgrenze nur in einem kleinen Teil der betreffenden Mundarten und nur selten, z. B. [s xolkou]). 2. In den schlesischen Mundarten und in ihrer unmittelbaren Nachbarschaft, aber auch in einem Teil der südböhmis chen Mundarten wird /v/ nach stimmlosen Konsonanten als [f] ausgesprochen, z. B. [sfaty], [tfuj]. — In der tschechischen Sprache überhaupt kommt eine progressive, sowie eine regressive Assimilation bei dem phonologisch unpaarigen /ř/ vor, wobei eine stimmlose Variante entsteht (es handelt sich hier also um keine Aufhebung im phonologischen Sinn), z. B. /na : řku/ = [na : řku], /tři/ = [tři].

Vom Standpunkt der Entwicklung können diese Typen der progressiven Assimilation auf den gleichen Nenner gebracht werden: es handelt sich hier um Konsonanten, deren phonetischer Charakter und phonologischer Wert während der Entwicklung wesentlich geändert wurden.

In unserer Studie wollen wir uns ausschließlich mit der phonologischen Aufhebung /sh/ = [sx] befassen, die im Rahmen der slawischen Sprachen isoliert ist und deren Entstehung bis jetzt unklar bleibt. Es steht außer Frage, daß dieser Typus der progressiven Aufhebung altertümlich ist, ob zwar er erst am Ende des 14. Jahrhunderts belegt ist und seine Belege nicht sehr zahlreich sind.

1. Zuerst müssen einige Prämissen angeführt werden, mit welchen bei weiteren Erwägungen gerechnet wird.

1.1 Was die Entwicklung der Stimmbe teiligungsaufhebung betrifft, übernehmen wir die Hypothese von Vachek (1958), wonach zwei Phasen dieser Entwicklung zu unterscheiden sind: Unmittelbar nach dem Schwund der schwachen Halbvokale trat in den Gruppen von paarigen Konsonanten eine regressive Stimmbe teiligungs-

assimilation ein, wobei aber die ursprünglichen Spannungseigenschaften der Konsonanten unverändert blieben. Das bedeutet, daß vor einem paarigen Konsonanten, d.h. in einer Aufhebungsstellung, die distinktive Funktion dem Gegensatz fortis — lenis oblag, während der Gegensatz stimmhaft — stummlos aufgehoben wurde. Zum Beispiel (die Eigenschaften fortis, lenis werden mit Indexen *f*, *l* gekennzeichnet): [s_fde]>[z_fde] × [j_f:zda]; [(j)z_fpověd] > [(j)s_fpověd] × [s_fpa : nek]. In der zweiten Phase (im 14. Jahrhundert) gelangte in diesen Fällen wieder die Stimbeteiligung der Konsonanten in den Vordergrund, und es wurde das Verhältnis restituier, das zwischen dem Stimbeteiligungsgegensatz und dem Spannungsgegensatz in Fällen ohne Stimbeteiligungsaufhebung erhalten blieb (d. h. vor den Vokalen, unpaarigen Konsonanten und solchen paarigen Konsonanten, die hinsichtlich der Stimbeteiligung mit dem vorhergehenden Konsonanten identisch waren); das bedeutet, daß nach dieser Restitution die stimmhaften Konsonanten unbedingt lenes, die stummlosen dagegen fortis wurden, z. B. [z_fde] > [z_fde], [s_fpověd] > [s_fpověd'].

1.2 Die zweite Prämisse besteht in der Hypothese, daß die Stimbeteiligungsaufhebung im Auslaut (die sog. Systemaufhebung) später eintrat als die im Inlaut (die sog. Kontextaufhebung). Anders gesagt, die Stimbeteiligungsaufhebung im Auslaut — insofern sie realisiert wurde — wurde jedenfalls durch den konsonantischen Anlaut des folgenden Wortes bedingt. Diese Hypothese wird dadurch bestätigt, daß es Mundarten oder sogar Sprachen gibt, in denen eine regelmäßige kontextbedingte Stimbeteiligungsaufhebung, aber keine Systemaufhebung vorhanden ist (z. B. manche böhmisch-mährischen Übergangsmundarten, manche mittelmährischen Mundarten, das Ukrainische usw.). Diese Hypothese wird auch durch das Ergebnis der Systemaufhebung des ursprünglichen uralawischen /g/ im Auslaut unterstützt (siehe Prämisse 3): z. B. /rog/ > [rox], nicht *[rok].

1.3 Als dritte Prämisse führen wir unsere Hypothese von zwei Etappen der Veränderung /g/ > /γ/ an, die wir ausführlich in einer anderen Studie erörtern (Komárek, 1983). Wir setzen voraus, daß bei der Veränderung /g/ > /γ/ der Phonologisierung der friktiven Aussprache ein Zeitabschnitt vorausging, wo das [γ] als eine kombinatorische Variante des Phonems /g/ vorhanden war. Diese Variante entstand nach dem Schwund der schwachen Halbvokale (terminus post quem) durch eine Dissimilation des Verschlußlautes [g] vor einem anderen Verschlußlaut, besonders vor einem Verschlußdental, z. B. [tegdy] > [teydy]. (Weniger häufig kommt in den slawischen Sprachen eine parallele Dissimilation [k] > [x] vor, z. B. [kto] > [xto].) Als terminus ante quem erkennen wir für das Tschechische (mit Trubetzkoy, 1933) die Denasalisation [e] > [ä] an. Die Variante [γ] diente dann als phonetische Grundlage der phonologischen Veränderung /g/ > /γ/, die im Tschechischen und Slowakischen im 12. Jahrhundert erfolgte. Für den entscheidenden Faktor dieser phonologischen Veränderung halten wir (mit Krajčovič, 1957) die morphonologische Vorteilhaftigkeit der Variante /γ/ in den Paradigmen, in denen

durch die Veränderung /ʒ/ > /ž/ das Gleichgewicht im Alternanzsystem der Velaren zerstört wurde (/noga/ — /nožě/ > /noga/ — /nožě/ > /noya/ — /nožě/).

1.4 Als letzte Prämisse führen wir die Wertung der wechselseitigen Beziehung zwischen den beiden Veränderungen an. Während die Aufhebung des Stimbeteiligungsgegensatzes nach dem Schwund der schwachen Halbvokale, die durch Assimilation bedingt wurde, unausbleiblich war, war die Dissimilation [g] > [γ] und besonders [k] > [x] vor den Verschlußlauten nur fakultativ.

2.1 Nach diesen Prämissen können wir die Entwicklung des uralawischen /g/ vor einem Verschlußlaut auf folgende Weise beschreiben:

[tegdy] > [teydy]

[nog, té] > [nox, té] × [x, té] > [nox, té], [x, té]

Dieselbe Entwicklung ist auch im Eigenschaftswort *lehký* vorauszusetzen: [leg, ky:] > [lex, ky:] > [ílex, ky:]

2.2 Was die Konsonantengruppe /sg/ anbelangt, halten wir folgende Schlußfolgerungen für berechtigt: 1. Nach dem Schwund der schwachen Halbvokale blieb der Verschlußlaut [g] in dieser Konsonantengruppe unverändert, die friktive Aussprache drang in diese Gruppe erst im Laufe der Generalisierung (Phonologisierung) dieser Variante ein. 2. Phonetische und auch phonologische Bedingungen der Stimbeteiligungsaufhebung waren in dieser Konsonantengruppe in allen Mundarten der tschechischen und auch slowakischen Sprache dieselben wie in anderen Gruppen von paarigen Konsonanten. Daraus folgt, daß dem Schwund der schwachen Halbvokale notwendig die Veränderung [sg] > [z_fg] folgte, z. B. [sgoda] > [z_fgoda]. Außer der Konsonantengruppe [z_fg] gab es noch weitere drei Gruppen, deren Lautstruktur “gespannter Engelaut (fortis) + ungespannter Verschlußlaut (lenis)” war: [z_fd], [z_fč], [z_fb].

Wenn also in einem Teil der tschechischen Mundarten eine progressive Aufhebung /sh/ = [sx] vorhanden ist, muß ihr Ursprung in der weiteren Entwicklung der Gruppe [z_fg] gesucht werden, d. h. in der Aussprache dieser Gruppe nach der regressiven Stimbeteiligungsassimilation.

3.1 An der weiteren Entwicklung der Gruppe /sg/ nahmen zwei phonologische Prozesse teil: 1. eine Generalisierung (weiter G) der Variante [γ], d. h. ihr Eindringen in die Stellungen, in denen keine Dissimilation des [g] stattfand; 2. eine restitutio ad integrum der Korrespondenz stimmhaft — lenis und stummlos — fortis, die durch die Stimbeteiligungsaufhebung zerstört wurde (weiter R). Die verschiedene Entwicklung der Konsonantengruppe /sg/ muß — unserer Meinung nach — als Folge einer verschiedenen relativen Chronologie dieser Prozesse erklärt werden; nämlich so, daß in den westlichen Mundarten die Reihenfolge der Prozesse GR, in den östlichen RG war. Durch die verschiedene relative Chronologie dieser Prozesse wurden verschiedene Bedingungen für die weitere Entwicklung der Gruppe /sg/ geschaffen.

3.2 In den östlichen Mundarten (und auch im Slowakischen) verschmolz nach der

Restitution der Korrespondenz stimmlos — fortis, stimmhaft — lenis (R) das ursprüngliche /sg/ mit der Gruppe /zg/, z. B. [z_fgoda], [z_fgynu]. Durch die Veränderung /g/ > /γ/ wurde dann auf diese Weise nicht nur /zg/, sondern auch das ursprüngliche /sg/ betroffen: [z_fgoda], [z_fgynu] > [z_fγoda], [z_fγynu].

3.3 In den westlichen Mundarten wurde vor der Restitution der Korrespondenz stimmlos — fortis, stimmhaft — lenis die Veränderung /g/ > /γ/ (G) vollzogen: [z_fgoda] > [z_fγoda] × [z_fgynu] > [z_fγynu]. Die Tatsache, daß noch in Denkmälern des 14. Jahrhunderts die korrelativen Konsonanten, welche sich in einer Aufhebungsstellung befanden, auf Grund des Gegensatzes fortis — lenis voneinander unterschieden wurden, bezeugt, daß in den westlichen Mundarten die Restitution der Korrespondenz stimmhaft — lenis, stimmlos — fortis ziemlich spät eintrat. Auf diese Weise konnte sich der Unterschied zwischen dem ursprünglichen /sg/ > [z_fγ] und dem ursprünglichen /zg/ > [z_fγ] eine gewisse Zeit erhalten.

Für die weitere Entwicklung in den westlichen Mundarten ist die Tatsache wichtig, daß die Konsonantengruppe [z_fγ] im Anlaut isoliert war, denn andere Gruppen mit dem phonologischen Bau „gespannter Engelaut + ungespannter stimmhafter Engelaut“ bestanden ausschließlich aus Zischlauten, z. B. [z_fzovu], [z_fže:ci], und kamen im Anlaut nur selten vor (öfter waren sie in präpositionalen Verbindungen, z. B. [z_f zubem], [z_f ženu:]).

Demgegenüber muß auf die Tatsache hingewiesen werden, daß die entgegengesetzte stimmlose Konsonantengruppe, nämlich [s_fx_f], im Anlaut ziemlich häufig war, z. B. [s_fx_fyta], [s_fx_fodíl]. Wir halten es für wahrscheinlich, daß diese verhältnismäßig häufige Gruppe, die außerdem in demselben Verhältnis zum Morphembau der Wörter stand ([z_f] und [s_f] waren verschiedene phonetische Realisationen desselben Präfixes /s-/), als Modell beim Ersatz der Aussprache [z_fγ] durch die Aussprache [s_fx_f] diente und die Beseitigung der Aussprache ermöglichte, die den Regeln der Lautkombinatorik widersprach.

Der Ersatz der Aussprache [z_fγ] durch die Aussprache [s_fx_f] fand noch vor der Restitution der Korrespondenz stimmhaft — lenis, stimmlos — fortis statt; sonst müßte man auch in den westlichen Mundarten die Aussprache [zh] erwarten (bei der Restitution war nämlich die Stimmhaftigkeit oder Stimmlosigkeit des Konsonanten entscheidend).

4. Aus unseren Erwägungen geht hervor, daß eine rein phonetische Erklärung der progressiven Aufhebung in der tschechischen Konsonantengruppe /sh/ unmöglich ist. Die progressive Stimmbe teiligungsaufhebung in der Konsonantengruppe /sh/ ist — was ihren Ursprung anbelangt — keine phonetische Assimilation, sondern eine Lautsubstitution, die durch das System der Kombinationsregeln bedingt wurde.

LITERATUR

- KOMÁREK, M.: Ke změně /g/ > /γ/ v slovanských jazycích. In: Československá slavistika 1983. Lingvistika, historie. Praha 1983, S. 37—48.
KRAJČOVIČ, R.: Zmena g > γ(>h) v západoslovanskej skupine. Slavia, 26, 1957, S. 341—357.
TRUBETZKOY, N.: Zur Entwicklung der Gutturale in den slawischen Sprachen. In: Sborník v čest na prof. L. Miletič. Sofija 1933, S. 267—279.
VACHEK, J.: K znělostnímu protikladu souhlásek v češtině a angličtině. In: Studie ze slovanské jazykovědy. Praha 1958, S. 15—27.

Vocalic System of Literary Slovak

LADISLAV DVONČ

1. The vocalic system of present-day literary Slovak comprises short and long vowels and diphthongs. A taxonomic description of the Slovak phonological system (Pauliny, 1968, p. 51) records these phonemes as follows:

(1) Short vocalic phonemes

(1) o a u
e ä i

(2) Long vocalic phonemes

ó á ú
é í

(3) Diphthongs

*ô ia iu
ie*

The “position” of the various vocalic phonemes is not uniform, nor is that of the different groups or subgroups of the vocalic system, i. e. of short and long vowels and diphthongs. These will be dealt with in more detail presently.

2. The structure of short vowels may be schematically rendered as follows:

a ä
o e
u i

Besides this structure of short vowels, literary Slovak also admits a structure without ä.

a
o e
u i

This structure derives from the fact that in pronunciation phoneme /ä/ is most frequently replaced by phoneme /e/, in rare cases by /a/, and does not exist as an independent phoneme (Pauliny, op. cit., pp. 66—68).

Hence, a characteristic feature of literary Slovak is a coexistence of a so-called rectangular and a triangular system of short vowels, a system of short vowels with /ä/ and one without /ä/. Of the two, the triangular system is being applied more and more today. This is evident not only from what has just been said about phoneme /ä/ being generally replaced by /e/, but also from the altering frequency of pronunciation — and primarily from this — i. e. pronunciation with /ä/ is getting rare, while that with /e/ predominates (Dvonč, 1979, p. 33); thus, pronunciation with /ä/ is in a “retreating” position, while that with /e/ is productive. Nonproductivity of phoneme /ä/ is pointed out by further moments. For one thing, it is never used when loan words are assimilated into literary Slovak. For another words containing /ä/ are being replaced more and more by derivatives without /ä/, e. g. *napäť* — *napnúť* (to tense, tighten), *zapäť* — *zapnúť* (to switch on, connect); the forms *bremä* (burden), *temä* (crown of the head) are today poetic forms only, the basic form currently employed being *bremeno*, *temeno*, etc. Instead of derivatives of the type *sôvá* (owlet), *chlápä* (laddie), i. e. diminutives, the forms *sovíčka*, *chlapča* are preferred (Dvonč, 1965, pp. 136—141). Restriction of this phoneme is also due to the fact that it occurs only following labial consonants, but here, too, phoneme /e/ is more frequent. Word frequency with /ä/ in concrete linguistic expressions is very low today (Bosák, 1965, pp. 120—134; Ruščák, 1980, pp. 203—210). All this results in reducing not only the possible, but also the actual use of the rectangular system of short vowels in modern literary Slovak. The specificity of /ä/ in the system of short vowels also resides in the fact that it has neither a corresponding long vowel nor a corresponding diphthong (see below). If the terms centre and periphery be used in a description of the system of short vowels, then phoneme /ä/ is designated as peripheral (Sabol, 1978, p. 21).

2.1 There are five long vowels in literary Slovak: /á/, /ó/, /é/, /ú/, /í/, which correspond to the short vowels /a/, /o/, /e/, /u/, /i/. There is no long vowel that would correspond to the short /ä/, so that a gap exists here from the aspect of a short—long vocalic correspondence. Vowel /ä/ takes no part in the correlation of quantity with vowel pairs differentiated by the presence—absence of the correlative indication of quantity which, as has already been intimated, points to its specific position. These notions apply, of course, only from the aspect of the rectangular system of short vowels; there is no gap in the triangular system as vowel /ä/ is not present in it. Another point of importance is not only the lack of a long pendant to vowel /ä/, but also an absence in the language of any effort to supplement the series of long vowels with a long /ä/; there is no “demand” in the language system for such a phoneme (although it does exist in some dialects). This may be explained precisely in terms of the triangular system without /ä/ which is basic and current, and of the rectangular

one with /ä/, used less and hence, of secondary importance as regards its utilization by users of literary Slovak. Of the remaining long vocalic phonemes, special mention should be made of /ó/ and /é/. Phoneme /ó/ occurs very rarely in words of home origin (e. g. in the interjections, *jój*, *ojój*), though it is frequent in foreign words. Similarly, phoneme /é/ is rarely present in roots of native words (e. g. *dcéra* — daughter), but is rather common in foreign words. Phonemes /ó/ and /é/ are also related by their common developmental trend: words with these phonemes show a steady increase in the development of literary Slovak (Dvonč, 1968, pp. 102—115). However, an important difference exists between the two in the phoneme /é/, just as the long phonemes /á/, /ú/, /í/ it is employed only in case suffixes, e. g. *dobré*, *dobrého*, *dobrému* (good — neut. sg., nom. gen., dat. resp.) — similarly *dobrá*, *dobrú*, *dobrí*, *dobrých*, *dobrým*, *dobrými* — while phoneme /ó/ does not enter in the formation of case suffixes. If phonemes /ó/ and /é/ be characterized in terms of centre and periphery, then /ó/ is peripheral, and /é/, in view of its more frequent utilization also in case endings in home words, may be best designated as postcentral, i. e. standing closer to the centre (Dvonč, 1981/82). Phonemes /ó/ and /é/ are today a firm part of the vocalic system of literary Slovak as pendants of the short vowels /o/ and /e/. Phoneme /é/ as pendant of short /e/ began to function particularly since the time when the earlier forms of the type *dobrie*, *dobrie ho*, *dobriemu* (good, neut. sg., nom. gen. dat.), figuring in Štúr's codification of literary Slovak, came to be replaced by the modern forms *dobré*, *dobrého*, *dobrému*. Thus, each short vowel, except /ä/, which is a special case, has a corresponding simple long vowel, that is, a quantitative correlation as regards pairs is complete. From a more detailed study it ensues that in future a codification of literary Slovak will have to reckon in an even greater measure than hitherto, with a utilization of phonemes /ó/ and /é/; the penetration of /ó/ into words ending in -on, e. g. *lexikón* instead of the codified form *lexikon*, is a case in point.

2.2 Besides long vowels literary Slovak also comprises diphthongs as monosyllabic fusions of two vowels, the first of which has a weakened articulation. The vowel—diphthong correspondence shows the following pattern: diphthong /ia/ corresponds to vowel /a/, diphth. /ó/ to vowel /o/, diphth. /ie/ to vowel /e/, and diphth. /iu/ to vowel /u/. The majority of diphthongs involve a union, a fusion of the vowel /i/ with the following vowel /ia/, /ie/, /iu/; in the case of diphthong /ó/ there is a union of vowel /u/ with vowel /o/ by analogy with /ia/, /ie/ and /iu/, this diphthong ought to be written according to its composition as *uo*; proposals made to this effect in the past were turned down, since the form /ó/ has been sanctioned by custom and its writing presents no difficulty. More recently, a further diphthong has come to be added to the “i-diphthongs” in literary Slovak, viz. that of /io/ which occurs both in basic words, e. g. *Fiodor*, *matrioska* (in transcribing words from the Cyrillic into Latin alphabets), and also in case suffixes, e. g. *Vasia* — *Vasiom*, *Marusia* — *Marusiou*; of late the forms *babiou*, *babiom* (old-womanish — fem. sg., instr.) as

adjectival of the type *páví* (of the peacock, peacock's) (Dvonč, 1964, p. 37; Sabol, 1980, pp. 174—177). Exceptionally, here would also belong /ii/ in dat. sg. in words of the type *Marusia*: *Marusii* (pronounce *marusij*) analogically according to diphthongs in the forms *Marusia* (diphthong /ia/), *Marusie* (diphthong /ie/), *Marusu* (diphthong /iu/), *Marusiou* (diphthong /io/). If the view is accepted that in the word *Guatemala* and other similar words, /ua/ is not pronounced as [va] but as [uɑ], then we deal with the diphthong /ua/, forming part of /ô/ (Dvonč, 1981, p. 46). In a similar manner, pronunciation of words of the type *Guernica* with [ue] would involve the diphthong of the u-order, i. e. /ue/. These are, of course, purely marginal cases, nevertheless, they point to a further formation of the series of diphthongs and an extension of the system of vocalic phonemes with additional members. At the same time, the diphthongs /ia/, /ô/ /ie/ and /iu/ function similarly as the simple long vowels /á/, /ô/, /é/, /ú/, /í/ in keeping with the so-called rhythmic law, i. e. shortening the length of a phoneme following an immediately preceding long vowel; this now applies also to the diphthong /io/, e. g. *matrioška* — *matriošok* with the vowel /o/ inserted instead of the basic diphthong /ie/, as for instance, in *čiaška* — *čiašok* (small cup, nom. sg., gen. pl.), *diežka* — *diežok* (little kneading trough), *nôžka* — *nôžok* (little foot), etc. In the case of /ia/, /ô/, /ie/ and /iu/ there is a question of diphthongs from the phonetic and the phonological aspects (i. e. from the aspect of their functioning in the language system), in the remaining cases only phonetic diphthongs are involved. A special case there again is the phoneme /ä/ which has no pendant in the series of diphthongs. Literary Slovak has neither /ä/, nor /uä/, and instead of the corresponding diphthong it uses /ia/, which belongs to the short phoneme /a/, e. g. *deväť* — *deviaty* (nine — ninth) similarly as *desať* — *desiaty* (ten — tenth). Of course, a lack of a pendant to the short phoneme /ä/ in the series of diphthongs, hence, a certain gap may here be spoken of only in terms of the rectangular system of short vowels; no such gap exists in the case of the triangular system without the phoneme /ä/. The series of diphthongs without a pendant to /ä/ also points indirectly to the fundamental position of the triangular system of short vowels in literary Slovak. Of great consequence here is also the fact that again no tendency is evident in the development of literary Slovak to supplement the diphthongal series with one corresponding to the short phoneme /ä/, although such a trend to extend the diphthongal series with further elements corresponding to the various short vocalic phonemes has been consistently present in the development of literary Slovak. Originally, only the diphthongs /ia/, /ô/ and /ie/ were used in literary Slovak, later the diphthongs /iu/ and recently also /io/ came to be added — eventually others spoken of above; nevertheless, no systemic "demand" for a parallel diphthong is being manifested to correspond to the vowel /ä/, nor is there any demand for a parallel long /ä/.

3. In conclusion it may again be stated that the vocalic system of contemporary literary Slovak embodies short vowels, long vowels and diphthongs. The latter

(except for the phonetic ones) function in the language also as long phonemes, whereby this series of vocalic phonemes is assigned into one group, or subgroup, together with the series of simple long vowels, in contrast to the group or subgroup of short vowels. Vowels in literary Slovak involve the application of the correlation of quantity, the characteristic members of this correlation being represented by two series (simple long vowels and diphthongs). The Slovak vocalic system manifests considerable parallelism in the sense that to each short vowel there corresponds usually a simple long vowel or a diphthong, giving rise to regular triads of phonemes, e. g. /a/ — /á/ — /ia/, /e/ — /é/ — /ie/, etc. (to the phoneme /o/ there correspond, beside long /ó/, also two diphthongs, viz. /ô/ and /io/, which thus presents a certain specific case). An apparent tendency is evident in the language to complement the system of short vowels with the corresponding long phonemes and diphthongs, hence, a trend to implement the above parallelism. The vocalic system of literary Slovak is thus becoming more and more regular — the measure of its regularity increases.

This trait of the vocalic system of the language is clearly apparent from a scheme ranging systematically the short vowels and the corresponding long vowels and diphthongs (only phonological ones) in successive rows. A sign is used in lieu of missing members to make their absence more conspicuous (in contrast to scheme in the introductory section of this study), peripheral phonemes are given in round and the postcentral phoneme /é/ in square brackets (Dvonč, 1981/82):

(1) The rectangular system

a	ä	o	e	u	i
á	—	(ó)	[é]	ú	í
ia	—	ô, (io)	ie	(iu)	—

(2) The triangular system

a	o	e	u	i
á	(ó)	[é]	ú	í
ia	ô, (io)	ie	(iu)	—

The parallelism in the short and long vowels and diphthongs is strikingly manifest in derivatives and in formal morphology, in which derivatives and word forms with morphemes (word-forming or case-forming suffixes) containing such phonemes stand side by side, e. g. *rybár* — *šatniar*, *druhák* — *tretiak* — *piják*, *ohybáreň* — *triediareň*, *mlyniansky* — *pieštanský*, *Mlynianka* — *Pieštanka*, *Mlynian* — *Pieštan*, *ženám* — *uliciam*, *trávam*, *prácam*, *ženách* — *uliciach* — *trávach* — *prácach*, *srdciach* — *pľúca*, *srdciam* — *pľúcam*, *srdciach* — *pľúcach*, *dobrého* — *cudzieho* — *krásneho*, *súceho*, *dobrú* — *cudziu* — *krásnu*, *súcu*, etc. This parallelism lends considerable support to the rule of shortening the length following a preceding long syllable, cf. *ženám* — *trávam*, *ženách* — *trávach*, *uliciam* — *prácam*, *uliciach* — *prácach*, *mlyniansky* — *pieštanský*, *Mlynianka* — *Pieštanka*, *Mlynian* — *Pieštan*,

dedinôčka — čiaročka, fajočka, etc. Hence, the developmental tendency referred to above to establish a parallelism in all the short and long vowels and diphthongs is not surprising at all. Changes on the phonological plane are thus in harmony with the state on the morphological plane. The dynamics met with in the system of vocalic forms is backed up by the situation in derivation and formal morphology. This situation presents some sort of a model for shaping the system of vowels in literary Slovak. Therein lies the mutual association, the bond among the various elements of the linguistic system.

The dynamics is conspicuously manifest today also in the phonological systems of other modern languages, e. g. also in literary Czech which is genetically and structurally closest to Slovak. In the vowel system we may note changes similar to those in the Slovak vocalic system, e. g. changes in the position of the phonemes /ó/ and /é/, which ultimately lead to a change of the overall pattern of the vocalic system of literary Czech (Vachek, 1968). Of course, the vocalic system of literary Czech does not embody such a high degree of parallelism in the various series as met with in literary Slovak, for Czech has fewer diphthongs than Slovak, so that no regular groupings of three vocalic phonemes are formed (i. e. short vowels, long vowels and diphthongs). A more detailed analysis and a follow-up of common and divergent developmental tendencies in two or more languages, whether cognate or disparate, may yield notable results within the scope of either a comparative or a contrasting morphological study.

REFERENCES

- BOSÁK, J.: Frequency of phonemes and letters in Slovak and numerical expression of some phonetic relations. *Jazykovedný časopis*, 16, 1965, pp. 120—134.
- DVONČ, L.: K vývinu dvojhlások v spisovnej slovenčine. *Jazykovedný časopis*, 15, 1964, pp. 35—48.
- DVONČ, L.: K otázke /á/ v spisovnej slovenčine. *Jazykovedný časopis*, 16, 1965, pp. 136—141.
- DVONČ, L.: K otázke dlhých samohlások v spisovnej slovenčine. *Jazykovedný časopis*, 19, 1968, pp. 102—115.
- DVONČ, L.: Alternácia vokál/nula a nula/vokál v spisovnej slovenčine. *Jazykovedný časopis*, 32, 1981, pp. 43—48.
- DVONČ, L.: Samohlásky spisovnej slovenčiny. *Slovenský jazyk a literatúra v škole*, 28, 1981/82, pp. 4—7.
- PAULINY, E.: Fonológia spisovnej slovenčiny. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1968, 128 pp.
- RUŠČÁK, F.: Slovenská samohláska ä. In: *Zborník Pedagogickej fakulty v Prešove Univerzity P. J. Šafárika v Košiciach*. Vol. 15, No. 3. Slavistika. Ed. M. Novák et al. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1980, pp. 203—210.
- SABOL, J.: O fungovaní slovenských dvojhlások. *Slovenská reč*, 45, 1980, pp. 174—177.
- SABOL, J.: Hierarchia vzťahov vo fonologickom podsystéme slovenských samohlások. *Rocznik Slawistyczny*, 39, 1978, pp. 19—23.
- VACHEK, J.: Dynamika fonologického systému současné spisovné češtiny. Praha, Nakladatelství ČSAV 1968, 154 pp.

Die mittelslowakische Palatalisierung der Velarlaute und ihre etymologische Indikation

ŠIMON ONDRUŠ

Nach Pauliny (1963, S. 186—187) waren für die Palatalisierung der Velarlaute in der Mittelslowakei zwei grundsätzliche strukturelle Voraussetzungen notwendig:

1. Die strukturelle Isoliertheit des Vokals *y*. Diese Isoliertheit wurde hervorgerufen durch:

a) das Nichtvorhandensein des hinteren *e* als Variante des vorderen *e*, weil der hintere harte Halbvokal im Mittelslowakischen zu *o* vokalisiert wurde, und nicht, wie im übrigen westslawischen Sprachraum, zu hinterem *e*.

b) das Nichtvorhandensein des langen hinteren *e*, weil im mittelslowakischen Sprachraum durch Kontraktion von *-oje* ein langes *o* entstand (*dobroje*>*dobrō*) und nicht, wie im übrigen westslawischen Sprachraum, ein hinteres langes *ē*.

2. Die Unterteilung der Zischlaute *č*, *ž*, *š* im südlichen Mittelslowakischen in zwei Reihen: *č*—*ć*, *ž*—*ź*, *š*—*ś*. Durch diese Unterteilung verloren die Velarlaute *k*, *g*, *ch* ihre eindeutige Stütze in den weichen Pendants *č*, *ž*, *š*; daher wurden sie in bezug auf den Gegensatz hart — weich neutral. Nach neutralen Konsonanten konnte die harte Variante des Phonems *i* nicht auftreten, sondern nur die Grundvariante — also das vordere *i*. Dies verursachte den Wandel von *ky*, *gy*, *chy*, zu *ki*, *gi*, *chi*, wodurch sich die Artikulierung von *k*, *g*, *ch* vor *i* nach vorn schob und die Palatalisierung der Velarlaute herbeiführte.

Für Pauliny ergibt sich aus der zweiten Bedingung, nämlich aus der Unterteilung von *č*, *ž*, *š* in eine harte und eine weiche Reihe im Gebiet des östlichen Novohrad und des westlichen Gemer auch die relative und absolute Chronologie der Palatalisierung der Velarlaute. Da er die Unterteilung von *č*, *ž*, *š* in zwei Reihen in das 12. Jahrhundert datiert, muß er die Palatalisierung der Velarlaute als unmittelbare Folge der Unterteilung von *č*, *ž*, *š* in zwei Reihen ebenfalls in das 12. Jahrhundert verlegen. Hier hat man unter Palatalisierung der Velarlaute nur den Wandel von *ky*, *gy*, *chy* zu *ki*, *gi*, *chi*, bzw. *k'i*, *g'i*, *ch'i* zu verstehen. Die übrigen Erscheinungen, die in den Prozeß der Palatalisierung der Velarlaute im weiteren Sinne einzuordnen sind, verlegt Pauliny in spätere Jahrhunderte.

Die Formen des Dativs und des Lokativs *ruki*, *nohi* (nach den ja-Stämmen *duša*,

ulica) datiert er in das 14. Jh., weil sich zu dieser Zeit im südlichen Mittelslowakischen die konsonantische Weichheitskorrelation zu zersetzen begann.

Die Entstehung der Entsprechungen *kámeň, gáj* verlegt er in das 15. und 16. Jh., also in eine Zeit, als ä noch in allen ursprünglichen Stellungen vorkam, die konsonantische Weichheitskorrelation im südlichen Mittelslowakischen jedoch bereits nicht mehr existierte (vgl. Pauliny, 1963, S. 189—190).

Pauliny's strukturelle und chronologische Interpretation der mittelslowakischen Palatalisierung der Velarlaute gibt Anstoß zu folgenden Fragen:

1. Wenn das Zentrum der Palatalisierung der Velarlaute das Gebiet der südlichen Mittelslowakei, also Novohrad, war, wie ist dann die Tatsache zu erklären, daß in Novohrad für den hinteren Halbvokal nicht nur der Reflexlaut o (*bočka, kode, kobe, rož, tode*), sondern auch der Reflexlaut e auftrat (*béza, d'eská, d'éz, redza*)? Diesen e-Reflexlaut für den hinteren Halbvokal kommentiert Pauliny weder bei der Erläuterung der Reflexlaute für die Halbvokale (ž, ь) im Mittelslowakischen, noch bei der Interpretation der mittelslowakischen Palatalisierung der Velarlaute.

2. Ist die Unterteilung von č, ž, š in zwei Reihen unbedingte Voraussetzung für die Entstehung der Palatalisierung der Velarlaute?

Wie bekannt, kam es zur Palatalisierung der Velarlaute auch im Altrussischen, welches ähnlich wie das Mittelslowakische für den hinteren Halbvokal den Vokal o, für den vorderen Halbvokal den Vokal e hatte. Die strukturelle Bedingung des Nichtvorhandenseins des hinteren e als Reflex für den hinteren Halbvokal, bzw. des hinteren langen e als Ergebnis der Kontraktion der Sequenz -oje war also im Altrussischen voll erfüllt (für den hinteren Halbvokal der Reflexlaut o, die Sequenz -oje blieb ähnlich wie die übrigen analogen Sequenzen unkontrahiert).

Die Interpreten der Palatalisierung der Velarlaute im Altrussischen sehen die strukturelle Bedingung für diesen Prozeß nur in der Isoliertheit des Vokals y als hintere Variante des Phonems i.

Nach dem Schwund der Halbvokale in schwacher Position und der Entstehung der konsonantischen Weichheitskorrelation als Folge des Schwindens der schwachen Halbvokale, nach der Vokalisierung des harten Halbvokals in starker Position zu o, also nach dem Schwinden des gegensätzlichen Paares ь — ъ befand sich der Vokal y in einer isolierten Position, denn seine Pendants ь als kurzer Vokal und э als langer Vokal gingen verloren. Der Vokal y verlor seine phonematische Gültigkeit und wurde zur bloßen hinteren Variante des Phonems i. Das verursachte den Wandel von ky, gy, chy zu ki, gi, chi, also die Palatalisierung der Velarlaute, denn vor den vorderen Phonemen konnten nur weiche Konsonanten und vor den hinteren Phonemen nur harte Konsonanten stehen.

Daß der Schwund und die Vokalisierung der Halbvokale im Altrussischen die unmittelbare Ursache der Isoliertheit des Vokals y, und die Isoliertheit des Vokals y wiederum die unmittelbare Ursache der Palatalisierung der Velarlaute ist, davon

zeugt die absolute Chronologie des Schwindens der Halbvokale und die absolute Chronologie der Palatalisierung der Velare im Altrussischen, sowie auch die geographische Ausbreitung des Schwundes und der Vokalisierung der Halbvokale von Süden nach Norden und analog dazu die geographische Ausbreitung der Palatalisierung der Velare von Süden nach Norden.

„Proces padenja reducirovanych prochodil ne odnovremenno v različnykh govorach drevnorusskogo jazyka, možno predpolagat, čto na juge on osuščestvilsia ranše, čem na severe: suđa po pervo Novgorodskoj letopisi, ešče v XIII v. v severnyx oblastiach byli govory, kde reducirovannyje zvuki sochraňališ“ (Ivanov, 1964, S. 180).

„Možno ščitat ustanovlennym..., čto padenje reducirovannyh načaloš na juge, a na severe ono imelo mesto pozže: na juge process etot zaveršilsia vo vtoroj polovine XII v., a na severe — točko v pervo polovine XIII v.“ (Filin, 1972, S. 219).

Mit dem zeitlichen und geographischen Verlauf des Schwundes und der Vokalisierung der Halbvokale im Russischen harmonisiert der Prozeß der Palatalisierung der Velarlaute:

„V XII—XIII vv. v sočetaniach ky, gy, chy načinajet izmeňaťsia i glasnyj, i soglasnyj zvuk: pervyj peredvigajetsia v perednij riad, a vtoroj smiagčajetsia. Na juge etot process prochodil, vidimo, ranše, na severe — pozdneje“ (Ivanov, 1964, S. 207).

„Iz etogo sledujet, čto v južnyx dialektach v XII v. staraja norma proiznošenija (d.h. ky, gy, chy — Š. O.) načala vytexňaťsia novoj (d. h. ki, gi, chi — Š. O.). V načale XIII v. (a možet byť, i ranše) etot process rasprostraňajetsia v verchoviach Dnepra... Pozže (so vtoroj poloviny XIII v.) pojavľajutsia napisanija, ki, gi, chi v novgorodskoj pišmennosti“ (Filin, 1972, S. 305).

Weil im Russischen die Palatalisierung der Velare zeitlich und geographisch unmittelbar auf den Schwund und die Vokalisierung des hinteren Halbvokals folgt, also gleich nach der strukturellen Vereinsamung des Phonems y und nach dessen Umwertung zu einer Variante des Phonems i eintritt, nehmen wir an, daß ein ähnlicher Prozeß auch im Mittelslowakischen auf die Vokalisierung des harten Halbvokals zu o folgte. Da die Vokalisierung der Halbvokale im Slowakischen übereinstimmend in das 10. Jh. verlegt wird (Stanislav, 1956, S. 310; Pauliny, 1963, S. 78), vermuten wir, daß gegen Ende des 10., spätestens im 11. Jh. im Mittelslowakischen der Prozeß der Palatalisierung der Velare verlief. Im Ost- und im Westslowakischen wie auch in den anderen westslawischen Sprachen kam es nicht zur Palatalisierung der Velare, weil hier die strukturelle Gebundenheit y — ь vor dem 10. Jh. nach dem 10. Jh. durch die strukturelle Gebundenheit y — ь vor dem Reflexlaut für den hinteren Halbvokal ersetzt wurde. In der Entwicklung des Polnischen konnte die Palatalisierung der Velare erst viel später, nach der Beseitigung des Gegensatzes hinteres e — vorderes e, eintreten, davon zeugen die Beispiele

des Polnischen *kiedy*, *kier*<*kъgd-*, *kъr-*. Stieber vermutet, daß die weichen *k'*, *g'*, *ch'* seit dem 15. Jh. als Varianten und seit dem 17. Jh. als selbständige Phoneme auftraten (Stieber, 1958, S. 68—69).

Im Gegensatz zu Pauliny verschieben wir nicht nur die Palatalisierung der Velarlaute im engeren Sinne weiter in die Vergangenheit zurück (Verschiebung von *ky*, *gy*, *chy* zu *ki*, *gi*, *chi* Ende des 10., bzw. erste Hälfte des 11. Jh.), sondern auch die Umlautung von *k'a* > *k'ä*, *g'a* > *g'ä* (für die Umlautbildung von *ch'a* > *ch'ä* gibt es keine erwiesenen Beispiele). Wir vermuten, daß die Umlautung von *ka* > *kä* und *ga* > *gä* schon im 11. und 12. Jh. erfolgte. Zu diesem Schluß kommen wir nicht wegen der ältesten Niederschrift des Personennamens *Bukan* als *Bukān* (graphisch *Bukan*) im Jahre 1111 und *Kämenec* (graphisch *Kemenech*) im Jahre 1272, auf die Stanislav schon 1956 hinwies (Stanislav, 1956, S. 357), sondern auch aufgrund von Beispielen der slowakisch-ungarischen lexikalischen Interferenz aus dem 11., spätestens aus dem 12. Jahrhundert.

In der Mittelslowakei, vor allem in ihrem südlichen Teil, ist das Wort *gecela* verbreitet. Auch das Wörterbuch der slowakischen Sprache (*Slovník slovenského jazyka* 1, S. 431) führt dieses Wort aus Timrava und Kalinčiak in der Bedeutung Rock, bzw. *gecelka* als „Röcklein“ an. Als archaisch bezeichnet es Matejčík, in der gleichen Bedeutung (Matejčík, 1975, S. 201). Kálal (1923, S. 146) schreibt ihm aufgrund eines Beleges aus Timrava die Bedeutung „weißer festtäglicher Rock aus Batist“ zu.

Welchen Ursprung hat das Wort *gecela*?

Machek (1957, S. 116) führt das slowakische *gecela* — Rock zusammen mit dem mährisch-slowakischen *geča* — Laken, mit dem sich Zigeunerinnen kleiden — an, wobei er beide als unklar bewertet.

Das slowakische Wort *gecela* hat eine ungarische Entsprechung im Wort *kecele*, das seit Anfang des 16. Jh. in den graphischen Formen *keczele*, *ketzel*, *ketzelye*, *köczöle*, *ketzelyő*, *ketzőle*, *kéczel*, *kéczele*, *ketzely*, *köczölye*, *keczelő*, *köczölye*, *kéccele*, *kécèle*, *köccelle*, *kökölöje* vorkommt. Das ungarische *kecele* hat folgende Bedeutungen: 1. Meßgewand, 2. Frauenobergewand, 3. Leinenart, 4. Schürze für Frauen, 5. Kopftuch.

Ungarische Forscher sind der Meinung, daß *kecele* wahrscheinlich byzantisch-griechischen Ursprungs ist, und zwar aus dem griechischen *katsoula* in der Bedeutung Kapuze, das aus dem mittellateinischen *casula* — Mantel mit Kapuze stammt. Diese Auslegung ist kulturhistorisch und auch phonetisch wenig wahrscheinlich. Der Autor des Stichworts *kecele* vertraut dieser Auslegung selbst nicht sehr, denn er schreibt:

„Művelődéstörténeti szempontból e magyarázat nem kifogásolható..., hangtanilag azonban kiegészítésre szorul.“ Um so mehr überrascht sein kategorischer Schluß: „Közvetlen latin, valamint szláv származtatása nem fogadható el“ (Benkő et al., 1970, S. 418).

Das ungarische *kecele* ist weder byzantinisch-griechischen, noch lateinischen Ursprungs. Die Skepsis des Autors gegenüber dem griechischen Ursprung und die kategorische Ablehnung des lateinischen Ursprungs sind voll berechtigt. Das ungarische *kecele* ist nämlich slawischen, und zwar südmittelslowakischen Ursprungs.

Ungarische Forscher sind sich in der Ansicht einig, daß ungarisch *gatja* slawischen Ursprungs ist, wobei sie diesem Wort eine serbokroatische Quelle zuschreiben (vgl. Benkő et al., 1967, S. 1035). Wenn wir in Betracht ziehen, daß das urslawische Wort *gatja* im 10. Jh. im Slowakischen und im Serbokroatischen fast gleich klang, nämlich *gaća*, können wir dem ungarischen *gatja* gleichermaßen serbokroatischen und slowakischen Ursprung zuschreiben. So wie slowakisch *dž* in das Ungarische als *gy* / = *d'* übernommen wurde (die Namen *Prévidža*, *Sadžava* wurden ungarisch *Privigye* oder *Privigye*, *Zagyva*), so wurde das slowakische *ć* als stimmloses Pendant zu *d'*, das heißt als *t'* übernommen; also wurde *gaća* im Ungarischen zu *gatja*. Wenn diese Übernahme wirklich aus dem Slowakischen erfolgte, geschah dies noch im 10. Jh., d. h. vor der mittelslowakischen Umlautung von *gaće* nach *gäće*. Die Tatsache, daß die slowakische Sprache in der neueren Zeit kein entsprechendes Lautkontinuant *hace*, sondern das aus dem ungarischen zurückgewanderte *gate* hat, ist im Slowakischen kein Einzelfall. Das slowakische *gate* gehört zu der Kategorie von Wörtern, wie *gazda*, *guľa* usw., die von den Slawen zu den Ungarn und von dort wieder zurück zu den benachbarten Slawen wanderten. Davon, daß das Slowakische in der älteren Zeit ein entsprechendes Lautkontinuant zum urslawischen *gatje* bzw. *gatja* hatte, zeugt das bei Bernolák (1825, S. 670) verzeichnete *haca* in der Bedeutung Badeschurz. Weil Bernolák die slawischen Kontinuanten des urslaw. *gatja*, *gatje* nicht kannte, schrieb er dem Wort *haca* unberechtigterweise tschechischen Ursprung zu. Von der Existenz des Kontinuants zum urslaw. *gatj-* im Slowakischen zeugen auch andere Wörter, z. B. *hacok*, *häcok* in der Bedeutung Fledermaus (= *gataty* = der Hosen anhat, vgl. polnisch *gacek*). (Zum Wort *hacok* — *häcok* vergleiche Kálal, 1923, S. 156.)

So, wie bei den alten (südlichen) Slawen vom Wort *koš* — *košeľa* — *košěla* und vom Wort *pustъ* — *pustěla* usw. abgeleitet wurden (vgl. Slawski, 1974, S. 109), wurde analog im Mittelslowakischen vom Grundwort *gaća*, *gaće*, *gaćela* abgeleitet, das im 11. oder 12. Jahrhundert, d. h. in der Epoche der Umlautung von *ga>gä*, *ka>kä*, die Lautform *gäćeła* annahm. Dieses alte südmittelslowakische *gäćeła* wurde ins Ungarische als *gecela* übernommen, bzw. nach der Assimilation von *g* — *c>k* — *c* als *kecele*. Das ist die Herkunft des ungarischen Wortes, dessen Ursprung die ungarischen Forscher im byzantinischen Griechisch suchten, obwohl sie diesen Weg der Übernahme weder phonetisch, noch semantisch erklären konnten.

Der Umstand, daß das Grundwort *gatja*, *gatji* im Altslowakischen *gaća*, *gaće* die Männerbekleidung der unteren Gliedmaßen bezeichnet, während das Derivat

gáceľa — *gáceľa* — *geceľa* zur Benennung der Frauenkleidung, also des Rockes, dient, ist natürlich. Das Derivat bezeichnet gewöhnlich nicht dasselbe wie das Grundwort, sonst wäre es ja überflüssig. Auch die Tatsache, daß die Semantik des ung. *kecele* reichhaltiger ist als die des slow. *geceľa*, überrascht uns nicht. Die Bedeutungen des ung. *kecele* — Oberbekleidung der Frau, Leinenart, Frauenschürze — sind dem slowakischen *geceľa* sehr nahe. Die Bedeutung „Kopftuch“ entstand durch Metonymie. Der semantische „Reichtum“ des ung. *kecele* gegenüber der semantischen „Armut“ seiner slowakischen Quelle *gáceľa* ist im Ungarischen keine Einzelerscheinung. Die ungarische Sprache entwickelte bei vielen von den Slawen übernommenen Wörtern eine reichere Gliederung der Bedeutung, als sie die slawische Quelle aufwies. Davon zeugen die Beispiele ung. *csin* und seine Derivate, *derék* und seine Derivate, *rend* und seine Derivate usw. (vgl. Ondruš, 1981). Nur eine Bedeutung des ung. *kecele* entstand wahrscheinlich nicht durch innere Gliederung der Bedeutung des aus dem Slowakischen übernommenen Wortes: Die Bezeichnung für das Meßgewand des Priesters. Es handelt sich hier sicherlich um den Einfluß des Kirchenlateinischen „casula“, wie es auch der Autor des Stichworts *kecele* richtig annimmt: „A jelentések közül az 1. egyházi lat. casula (= miseruha) hatását mutatja.“ Bei der phonetischen Ähnlichkeit des von den Slowaken übernommenen Wortes *kecele* und dem in der Kirche benutzten lateinischen *casula* kann eine solche Kreuzung der Bedeutungen nicht überraschen.

Das slowakische *gáceľa* > *geceľa* und das von diesem abstammende ung. *kecele* haben im Nordserbischen, vor allem in der Vojvodina, eine Entsprechung in *kecelja* „prosta odjeća za radnī dan, sinonim pregača“, das Skok (1972, S. 72) eindeutig als aus dem Ungarischen übernommen erläutert. Wenn wir berücksichtigen, daß das serbische *kecelja* erst seit den Zeiten Vuks bekannt ist, also seit der ersten Hälfte des 19. Jh., und daß es vor allem in Slawonien und im Norden Bosniens verbreitet ist, können wir nicht ausschließen, daß das südmittelslowakische *geceľa* Ende des 18. Jh. bei der Kolonialisierung Slawoniens durch Slowaken aus Novohrad in das Serbische übernommen wurde. Das ungarische *kecele* konnte hier nur bei der Neugestaltung der Lautform von *geceľa* zu *keceľa* mitwirken. Diese unsere Annahme über die südmittelslowakische (Novohrad-) Herkunft des serbischen *kecelja* gilt nur in dem Fall, wenn nicht nachgewiesen wird, daß das Wort auch schon vor Ende des 18. Jh., also vor der Ansiedlung der Slowaken im „Unterland“, bekannt war.

Schlußfolgerungen:

1. Weil im Russischen die Palatalisierung der Velare, d. h. die Verschiebung von *ky*, *gy*, *chy* zu *ki*, *gi*, *chi*, unmittelbar nach dem Schwund und der Vokalisierung der Halbvokale vor sich ging, wodurch es zur strukturellen Isolierung des Selbstlautes *y* und zu seiner Umwertung zur hinteren Variante des Phonems *i* kam, nehmen wir an, daß auch im Mittelslowakischen die Verschiebung von *ky*, *gy*, *chy* zu *ki*, *gi*, *chi* kurz nach der Vokalisierung der Halbvokale einsetzte, da auch im Mittelslowakischen die Vokalisierung des hinteren Halbvokals zu *o* eine strukturelle Isolierung

des Vokals *y* bewirkte; das Ost- und Westslowakische dagegen hatte eine strukturelle Stütze im hinteren *e* (Gebauer's nichterweichendes *e*), ähnlich wie das Tschechische und Polnische, und daher kam es im Ost- und Westslowakischen nicht zur Palatalisierung der Velare in den Sequenzen *ky*, *gy*, *chy*.

2. Da die Vokalisierung der Halbvokale im Slowakischen im 10. Jh. verlief, verlegen wir den Wandel von *ky*, *gy*, *chy* zu *ki*, *gi*, *chi* im Mittelslowakischen an das Ende des 10. Jh., spätestens in das 11. Jh. Weil die Vokalisierung der Halblaute im Südrussischen im 12. Jh. und im Nordrussischen erst im 13. Jh. stattfand, verlief auch die Palatalisierung der Velare etwa um zwei Jahrhunderte später als im Mittelslowakischen.

3. Die Unterteilung der Konsonantenreihe *č*, *ž*, *š* in zwei Reihen *č* — *č̄*, *ž* — *ž̄*, *š* — *š̄* im südlichen Mittelslowakischen halten wir nicht für eine unbedingte Voraussetzung der Palatalisierung der Velaraute.

4. Der Übergang des hinteren Vokals *y* zum vorderen Vokal *i* in den Sequenzen *ky*, *gy*, *chy* > *ki*, *gi*, *chi* bewirkte eine Irradiation in der Umwertung des hinteren Vokals zu einem vorderen Vokal in den Sequenzen *ka*, *ga*, *cha*, also eine Verschiebung von *ka*, *ga*, *cha* zu *kä*, *gä*, *chä*, was wir als Umlautung bezeichnen. Die Umlautung von *ka*, *ga*, *cha* zu *kä*, *gä*, *chä* im Mittelslowakischen datieren wir in das 11., spätestens in das 12. Jahrhundert. Davon zeugen lexikale Übernahmen aus dem Mittelslowakischen, in denen die Umlautung von *ga*, *ka*, *cha* zu *gä*, *kä*, *chä* vollzogen war, z. B. der Übergang des südmittelslowakischen Wortes *gáceľa* (ein Derivat des Wortes *gače*) in das Ungarische in der Form *geceľe*, bzw. nach der Konsonantenassimilation *keceľa*, das heutige ungarische *kecele*. Wenn das südmittelslowakische *gáceľa* nach dem 12. Jh. in das Ungarische übergegangen wäre, also nach der Veränderung von *gáceľa* zu *häceľa*, müßte es im Ungarischen die Form *hecele*, *hecele* haben. Das ungarische Wort *kecele* erweitert die breite Skala der Bezeichnungen für Kleidung und deren Herstellung, die die Ungarn von den Slawen übernahmen: *gatyá*, *gúnya*, *halina*, *harisnya*, *kapca*, *nadrág*, *palást*, *pokróc*, *poszto*, *ruha*, *szoknya*, *borda*, *esztvováta*, *guzsaly*, *pereszlen*, *takács*, *darókus* usw. (vgl. Úrhegyi, 1979).

5. Die Unterteilung der Konsonantenreihe *č*, *ž*, *š* zu den Paaren *č* — *č̄*, *ž* — *ž̄*, *š* — *š̄* im südlichen Mittelslowakischen halten wir für die strukturelle Voraussetzung für den „Sprung“ der Paradigmen *-ka*, *-ga*, *-cha* > *-kä*, *-gä*, *-chä* (*ruka*, *noga*, *muchá* > *rukä*, *nögä*, *muchä*) zu den Paradigmen *duša*, *ulica*, im Altslowakisch *dušä*, *ulicä*. Es kann kein Zufall sein, daß das Zentrum der Formen *haluške na miski* gerade dort liegt, wo die Unterteilung von *č*, *ž*, *š* in zwei Reihen erfolgte, d. h. in Novohrad, von wo aus sich diese Erscheinung weiter nach Norden auf das alte Komitat von Zvolen ausbreitete.

6. Wenn unsere Annahme richtig ist, daß die Palatalisierung der Sequenzen *ky*, *gy*, *chy* zu *ki*, *gi*, *chi* die direkte Folge der Vokalisierung des hinteren Halbvokals zu *o* und des Verschiebens des Vokals *y* an die Peripherie des Vokalsystems ohne

strukturelle Bindung an den hinteren Halbvokal oder dessen hinteren nichtlabialisierter Reflex ist, muß diese Erscheinung auch in der mazedonischen Sprache untersucht werden, denn auch hier verlor der Vokal *y* im 10. Jh. infolge der Vokalisierung von *ž* zu *o* seine strukturelle Stütze. Das gehört aber nicht mehr in den Rahmen dieser Darstellung.

LITERATUR

- BENKŐ, L. et al.: *A magyar nyelv történeti-etimológiai szótára I, II.* Budapest, Akadémiai Kiadó 1967, 1970.
- BERNOLÁK, A.: *Slowár slovenskí česko-laťinsko-ňemecko-uherskí.* Budae, Typogr. Reg. Univers. Hungaricae 1825.
- FILIN, F. P.: *Proischoždenije russkogo, ukrajinskogo i beloruskogo jazykov.* Leningrad, Nauka 1972.
- IVANOV, V. V.: *Istoričeskaja grammatika russkogo jazyka.* Moskva, Prosveščenije 1964.
- KÁLAL, M.: *Slovenský slovník z literatúry aj nárečí.* Banská Bystrica, Slovenská grafia 1923.
- MACHEK, V.: *Etyologický slovník jazyka českého a slovenského.* Praha, Nakladatelství ČSAV 1957.
- MATEJČÍK, J.: *Lexika Novohradu.* Martin, Osveta 1975.
- ONDRAŠ, Š.: *Staroslovienske drăkols, slovenské driek a mađarské derék.* Slavica Slovaca, 16, 1981, Nr. 1, S. 3—10.
- PAULINY, E.: *Fonologický vývin slovenčiny.* Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1963, 360 S.
- SKOK, P.: *Etimolijski rječnik hrvatskoga ili srpskog jezika II.* Zagreb, Jugoslavanska akademija znanosti i umetnosti 1972.
- SŁAWSKI, F. et al.: *Słownik prasłowiański. 1.* Wrocław—Warszawa—Kraków—Gdańsk, Wydawnictwo Polskiej akademii nauk 1974.
- Slovník slovenského jazyka. 1. Red. Š. Peciar. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1959, 832 S.
- STANISLAV, J.: *Dejiny slovenského jazyka. 1.* Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1956.
- STIEBER, Z.: *Rozwój fonologiczny języka polskiego.* Warszawa, Wydawnictwo PAN 1958.
- ÚRHEGYI, E.: *Ung. daróc.* Studia Slavica, 25, 1979, Nr. 1—4, S. 441—450.

Slowakistische Arbeiten N. S. Trubetzkoy's

JOZEF RUŽIČKA

Die slowakische Sprache betrachtete N. S. Trubetzkoy¹ als eine selbständige slawische Sprache, wie dies übrigens in der Moskauer Slawistik bereits in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts üblich war. Er war sich der Nähe des Slowakischen und Tschechischen bewußt, und deshalb führte er diese beiden Sprachen ebenso wie Beispiele aus ihnen in der Regel nebeneinander an. Selbst kam er jedoch zum Studium der Slowakistik erst später, als er im Jahre 1922 Professor der Slawistik an der Wiener Universität wurde. In dieser Zeit schaltete er sich auch in die Bestrebungen um den Aufbau einer modernen Slawistik in der Tschechoslowakei ein, u. zw. namentlich als einer der Gründer des Prager linguistischen Zirkels.² Eine epochale Bedeutung hat Trubetzkoy's Teilnahme an der Arbeit zur Entfaltung einer neuen Disziplin — der Phonologie.

In der Slawistik entwickelte N. S. Trubetzkoy schöpferisch die Theorie der Moskauer Schule, die auf den Thesen Fortunatovs aufbaut. Diese Theorie stellt eine subtile Vertiefung der deutschen junggrammatischen Theorie dar, dies namentlich vom philosophischen und methodologischen Gesichtspunkt. Der Nachdruck wurde auf drei Dinge gelegt: erstens — auf die Regelmäßigkeit eines jeden sprachlichen Prozesses, zweitens — auf die Funktion der sprachlichen Form in diesem regelmäßigen Prozeß, drittens — auf den Systemcharakter des Sprachbaus und seiner Ebenen. Besonders zu betonen ist, daß N. S. Trubetzkoy Schleichers Stammbaumtheorie ablehnte und Schmidts Wellentheorie akzeptierte, ferner daß er die Vorteile einer relativen Chronologie der Veränderungen in der Sprache wie auch die Theorie von der mundartlichen Gliederung der Ursprache anerkannte. Deshalb betrachtete er

¹ Grundlegende biographische Daten: Geboren am 16. 4. 1890 in Moskau. Im Studienjahr 1915/16 hielt er Vorlesungen über Sanskrit, 1918 war er Professor der Slawistik in Rostow, 1919 emigrierte er in die Türkei und weiter nach Bulgarien, wo er in den Jahren 1920—1922 an der Universität zu Sofia über Komparatistik las, 1922 wurde er Professor der Slawistik in Wien und starb daselbst am 25. 6. 1938.

² Der Prager linguistische Zirkel wurde 1926 gegründet. Zu den hervorragendsten russischen Mitgliedern gehörten N. S. Trubetzkoy, R. O. Jakobson und S. Karcevskij.

die einzelnen slawischen Sprachen als Dialekte der einheitlichen urslawischen Sprache, wobei er die Anfänge ihrer Differenzierung durch unterschiedliches Tempo und unterschiedliche Richtung bei der Ausbreitung gemeinsamer sprachlicher Veränderungen und ferner auch durch unterschiedliche chronologische Aufeinanderfolge dieser Veränderungen in der Entwicklung der einzelnen Dialekte erklärte. Diese Evolutionstheorie ist zwar ziemlich kompliziert, hat aber den Vorteil, daß sie nicht nur die inneren Anstöße zur Realisierung einzelner Veränderungen, sondern auch verschiedene äußere Anstöße als stimulierende und limitierende Faktoren in Betracht zieht. Bereits aus diesen kurz skizzierten Hinweisen ist ersichtlich, daß N. S. Trubetzkoy tatsächlich auf schöpferische Weise die vergleichende Slawistik zur Entfaltung brachte. Es ist deshalb kein Wunder, daß seine Theorie auch in der Erforschung der slowakischen Sprache ihren Widerhall fand, u. zw. in der Arbeit strukturalistisch orientierter Slowakisten, die sich mit historischer Phonologie und Morphologie befaßten. Es sind dies namentlich Ludovít Novák und Eugen Pauliny, die man — neben weiteren jüngeren Linguisten, welche auf dem Forschungsgebiet der synchronen und diachronen Phonologie des Slowakischen, Deutschen, Ungarischen und Lateinischen tätig waren³ — berechtigterweise in vollem Ausmaß als geistige Schüler N. S. Trubetzkloys bezeichnen kann.

Wir erwähnten bereits, daß N. S. Trubetzkoy das Slowakische in der Regel zusammen mit dem Tschechischen zitierte; so werden beispielsweise auch in *Grundzüge der Phonologie* (1939a) im Register 13 solche Stellen angeführt. Es handelt sich stets um Erscheinungen, die in der neueren linguistischen Literatur wiederholt behandelt worden waren. Besonders anzuführen sind drei Bereiche: die historische Morphologie, die prosodischen Eigenschaften der Sprache und die historische Lautlehre (Trubetzkoy, 1937, S. 39—47; 1939a, S. 170—171; vgl. auch Novák, 1939, S. 299—302). Es ist sehr wahrscheinlich, daß N. S. Trubetzkoy keine direkten Informationen aus der Slowakei besaß, denn er hatte keine Kontakte mit der Universität in Bratislava. Die angedeuteten Probleme bearbeitete er also nach der geläufigen Fachliteratur, wobei er seine Einstellung zu diesen Problemen vom Gesichtspunkt seiner eigenen Konzeptionen von der Struktur des Sprachbaus und der Kompliziertheit der Entwicklung der Sprache im Zusammenhang mit der Geschichte der Gesellschaft zur Geltung brachte.

Die slowakische Sprachwissenschaft zeichnete sich in den dreißiger und vierziger Jahren durch ein lebhaftes Interesse für die Phonologie aus. Man knüpfte an N. S. Trubetzkoy an, obgleich auch andere Vorbilder zur Geltung kamen. Während zum Beispiel Trubetzkloys Definition des Phonems als Gesamtheit der relevanten

Eigenschaften des Lautes bzw. des Lautbildes in der praktischen Forschung allgemein Geltung hatte, wurde in theoretischen Abhandlungen eine Definition, die der Auffassung des Phonems in der Glossematik nahekommt, vorgeschlagen. Vgl.: „Phoneme sind die kleinsten, weiter nicht teilbaren Elemente der Sprache, die durch die Schnittpunkte aller sprachlichen Funktionen an der sprachlichen Form ihre Ausprägung erfahren“ (Novák, 1937, S. 13). Die Uneinheitlichkeit in der Auffassung der Grundbegriffe bei den Repräsentanten der Prager Schule gibt Anlaß zur Schlußfolgerung, daß die Ansichten Trubetzkloys denen Jakobsons nahestehen, so daß man die gesamte Trubetzkloys Phonologie als Übergang zwischen der Prager und der Harvader Schule ansehen kann. Zu bemerken ist jedoch, daß Trubetzkloys Phonologie nicht in sich abgeschlossen ist.⁴

Bei der phonologischen Wertung der Quantität zog Trubetzkoy bekanntlich zwei Sprachtypen in Erwägung, u. zw. je nachdem, ob grundlegender Träger der Quantität die Silbe oder die Mora ist. In den Mora-Sprachen werden die Träger langer Silben als verdoppelte Einheiten gewertet. Das Slowakische wird als besonderer Typ gewertet, weil in dieser Sprache lange Silben mit monophonematischem und auch polyphonematischem Silbenträger gleiche Wertung erfahren, wie dies die rhythmische Regel von der Kürzung der zweiten langen Silbe im Wort beweist. Eine Schwäche dieser Wertung liegt darin, daß die slowakischen Diphthonge *ia*, *ie*, *iu*, *uo* als Positionsdiphthonge angesehen werden. Die neuere phonetische Forschung zeigt jedoch, daß die slowakischen Diphthonge als besondere und selbständige Artikulationseinheiten, und nicht als einsilbige Verbindungen zweier Laute zu interpretieren sind. Damit hängt dann auch die besondere phonologische Wertung der Diphthonge im System der slowakischen Vokale zusammen (vgl. *Atlas slovenských hlások*, Dvončová, 1969, S. 69). Außerdem ist zu unterscheiden zwischen der prosodischen Struktur einiger Dialekte und der Struktur der slowakischen Schriftsprache, wo die rhythmische Kürzung bereits einen anderen, nämlich phonologisch-morphologischen Charakter hat. Anzeichen einer solchen Umwertung sind jedoch auch schon in einigen mittelslowakischen Mundarten zu bemerken (vgl. die Studie von A. Ferenčíková in diesem Sammelband).

Es zeigt sich, daß die prosodischen Eigenschaften der slowakischen Sprache in der klassischen Phonologie überbewertet wurden. Es bedarf jedoch weiterer phonetischer Erforschung der Diphthonge, um eindeutige phonologische Schlußfolgerungen ziehen zu können.

Einen bedeutenden Beitrag in den Arbeiten N. S. Trubetzkloys stellt der Hinweis auf die Rolle des geographischen Faktors bei der Beurteilung sprachlicher Erscheinungen dar. Es sind dies die Grundlagen der arealen Linguistik, die bemüht ist,

³ Die Gedanken Trubetzkloys überbrachten an die Universität in Bratislava insbesondere V. Vážný und J. M. Kořinek, die ihren Studenten auch die Werke Trubetzkloys (1935, 1939) in die Hand gaben. Von diesen ist das Werk über die Grundzüge der Phonologie zum Lehrbuch der modernen Linguistik geworden.

⁴ In der Vorrede zum Werk N. S. Trubetzkloys (1939) lesen wir, daß der Autor die Absicht hatte, noch ein Kapitel über die Grenzsignale des Satzes hinzuzufügen, daß er es aber nicht mehr schaffte, seine Darlegungen zu vereinheitlichen und ihnen die letzte Fassung zu geben.

Einzelerscheinungen in breiten Zusammenhängen zu beurteilen, so z. B. phonologische Erscheinungen in Form eines weltweiten Sprachatlanten (Trubetzkoy, 1939b). Vom selben Gesichtspunkt löste N. S. Trubetzkoy auch andere Probleme, z. B. das der slowakischen Deklination (Trubetzkoy, 1937; vgl. auch Novák, 1939/40, S. 299—302). Bei diesen Erwägungen wird betont, daß die genetische und typologische Komparatistik zu verbinden sind und daß die historische Interpretation mit geographischen Fakten in Verbindung gebracht werden muß. Die slowakische Sprache liegt an der Peripherie des zentralen Gebietes der Deklination (= Kernland der Deklination), befindet sich aber noch — im Unterschied vom Tschechischen — in der Umklammerung durch Sprachen, in denen sich das Gefühl für Fälle erhalten hat (das Polnische, Ukrainische, Ungarische). Deshalb hätten sich im Slowakischen jene lautlichen Veränderungen nicht durchgesetzt, die das Paradigma der Substantive gestört hätten. Interessant ist die Schlußfolgerung: Der Umstand, daß das Tschechische den entgegengesetzten Weg wählte, zeigt deutlich, daß die Bewahrung des ursprünglichen Kasusunterschiedes für das Tschechische ungewöhnlich, für das Slowakische wichtig war.

In der Slowakistik machte sich auch eine andere Interpretation geltend, die sich auf eine unterschiedliche relative Chronologie gemeinsamer Erscheinungen stützt (Pauliny, 1963; Komárek, 1973, S. 15—27). In seinen neuesten phonologischen Arbeiten knüpft Pauliny unmittelbar an Trubetzkys Studie an. Trubetzkys Gedanken über die slowakische Deklination erwiesen sich als richtig; namentlich gilt dies von der Forderung, daß Fakten der Sprachentwicklung einerseits vom Gesichtspunkt der Funktion im System und andererseits vom Gesichtspunkt der Sprachkontakte zu beurteilen sind.

Zusammenfassend kann man folgende Komponenten im Werk Trubetzkys über die slowakische Sprache konstatieren:

a) N. S. Trubetzkoy betrachtete das Slowakische als selbständige slawische Sprache, obgleich die europäische Slawistik in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts noch zu einem bedeutenden Teil anderer Meinung war. Dadurch gewann er die Sympathien der jungen Slowakisten.

b) Einige slowakische Erscheinungen analysierte N. S. Trubetzkoy in breiten slawistischen sowie allgemein-sprachwissenschaftlichen Zusammenhängen und zeigte, daß der Ursprung und die geographische Lage gleich maßgebliche Faktoren in der Sprachentwicklung sind. Darin sehen wir den stärksten Anstoß zur richtigen Zielsetzung einer komplexen Sprachforschung.

c) N. S. Trubetzkoy war bemüht, die Barriere zwischen der genetischen, historischen Methode und der synchronen, funktionalen Sprachanalyse durch richtiges Erfassen der Dialektik in der Entwicklung der Sprache als einer gesellschaftlichen Erscheinung zu überwinden. Dadurch beeinflußte er in bedeutendem Maße die Erforschung der slowakischen Sprache in den Arbeiten der jungen Generation, die in den dreißiger Jahren unseres Jahrhunderts zu wirken begann.

d) Die unmittelbaren slowakistischen Arbeiten N. S. Trubetzkys betrachten wir auch heute noch als wichtigen Beitrag zur wissenschaftlichen Analyse der slowakischen Sprache. Mit diesen Arbeiten muß auch in der weiteren Entfaltung der Slowakistik gerechnet werden, wenngleich wir ihnen gegenüber ebenso wie gegenüber dem gesamten wissenschaftlichen Werk N. S. Trubetzkys, eines der Gründer der modernen Sprachwissenschaft, eine teilweise kritische Einstellung einnehmen.⁵

LITERATUR

- DVONČOVÁ, J. et al.: *Atlas slovenských hlások*. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1969, 108 S. +120 Karten.
- FERENČÍKOVÁ, A.: Die Nichteinhaltung des rhythmischen Gesetzes in der Verbform des Typs *kúpia, súdia* in den mittelslowakischen Mundarten. In: *Recueil linguistique de Bratislava*. 7. Red. J. Ružička. Bratislava, Veda (in diesem Band).
- KOMÁREK, M.: Kontrakce v češtině, slovenštině a ostatních západoslovanských jazycích. In: *Československé přednášky pro VII. mezinárodní sjezd slavistů*. Lingvistika. Red. Š. Ondruš. Praha, Academia 1973, S. 15—27.
- NOVÁK, L.: K základným otázkam štrukturálnej jazykovedy. In: *Zborník Matice slovenskej*. 15. Red. L. Novák. Turčiansky Sv. Martin, Matica slovenská 1937, S. 3—23.
- NOVÁK, L.: List kniežaťa N. S. Trubetzkého o slovenskom, českom a ruskom historickom hláskosloví. *Linguistica Slovaca* 1/2, 1939/1940, S. 299—302.
- PAULINY, E.: *Fonologický vývin slovenčiny*. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1963, S. 97.
- TRUBETZKOY, N. S.: Anleitung zu phonologischen Beschreibungen. Brno 1935.
- TRUBETZKOY, N. S.: Gedanken über die slowakische Deklination. In: *Zborník Matice slovenskej*. 15. Red. L. Novák. Turčiansky Sv. Martin, Matica slovenská 1937, S. 39—47.
- TRUBETZKOY, N. S.: (1939a) Grundzüge der Phonologie. In: *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*. 7. Prague 1939, 286 S.
- TRUBETZKOY, N. S.: (1939b) Zur phonologischen Geographie der Welt. In: *Proceedings of the Third International Congress of Phonetic Sciences*. Gent 1939, S. 499.

⁵ Eindeutig positiv werten wir Trubetzkys Teilnahme an der Gestaltung der Theorie der Prager Schule sowie seine Arbeit im Prager linguistischen Zirkel. Die slowakische Sprachwissenschaft wurde bloß von jenen Komponenten des Werks Trubetzkys erfaßt, die auch in der Entwicklung der Slawistik und der Linguistik überhaupt eindeutig positiv sind.

Versuch einer genetischen Charakteristik substantivischer Paradigmen

RUDOLF KRAJČOVIČ

1. Das Inventar der grammatischen Morpheme ist in keiner Sprache monolithisch. So hat zum Beispiel die bisherige Erforschung der Entwicklung der Morpheme der substantivischen Flexion in den slawischen Sprachen gezeigt, daß einige von ihnen ihre Kontinuität bewahrten, andere neue Bedeutungen oder Funktionen annahmen, ein Teil sich formal modifizierte oder abstarb u. ä. Aus dieser Erkenntnis folgt sodann logisch, daß die morphematische Struktur der Formen in den substantivischen Paradigmen der slawischen Sprachen nur in einigen Fällen im genetischen Sinne ursprünglich sein kann. Diese Feststellungen sind vollkommen natürlich, da in der Entwicklung der Morphologie ebenso wie in anderen Ebenen (Subsystemen) der Sprache unablässig zwei dialektisch gebundene Tendenzen zur Geltung kommen: die Tendenz zur Kontinuität der Form und des Inhaltes der morphologischen Mittel (Beharrungstendenz) und die Tendenz zur Innovation bzw. Modifizierung der Form und des Inhaltes der morphologischen Mittel. Die Realisierungen dieser Tendenzen in der Entwicklung des morphologischen Systems haben den Charakter von Gesetzmäßigkeiten und man kann sich deshalb bei der genetischen Charakteristik der Morpheme sowie mittels dieser auch bei der Untersuchung der Paradigmen (aber auch anderer historischer morphologischer Erscheinungen) auf sie stützen.

1.1 In dieser Studie versuchen wir, eine genetische Charakteristik ausgewählter substantivischer Paradigmen vom Gesichtspunkt der Genesis der Endungsmorpheme zu geben. Diese Vorgangsweise wenden wir in dem Bewußtsein an, daß sich die genetische Charakteristik der substantivischen Paradigmen und die genetische Charakteristik des Inventars der Endungsmorpheme in der historischen Erforschung der Morphologie gegenseitig ergänzen können, daß es sich jedoch nicht um identische Verfahrensweisen handelt.

Die Notwendigkeit, die erwähnten Vorgangsweisen bei der historischen Forschung zu unterscheiden, ist namentlich bei historischen Untersuchungen von Innovationsprozessen gegeben. Der Verlauf dieser Prozesse war nämlich bei der Konstituierung des Inventars der Morpheme der substantivischen Flexion ein anderer als bei der Konstituierung der Paradigmen derselben Flexion. Das Inventar

der Endungsmorpheme der substantivischen Flexion in den slawischen Sprachen konnte zum Beispiel erneuert werden durch Morpheme, die nach Veränderungen im Lautsystem (Typ *kostj-ь*>*kost-í*, im Russischen *kost-ej*) entstanden, durch Umwertung der morphematischen Struktur der Form (Typ *synov-ъ*>*syn-ov*), später durch Kontamination der Morpheme (Typ *syn-ove* : *host-é*>*synové* im Tschechischen) sowie durch Adoption von Morphemen aus zerfallenen Paradigmen (z. B. des Duals). Ferner konnte die Innovation durch Veränderungen des Inhaltes und der Funktion der Morpheme u.ä. erfolgen (Bernštejn, 1974; Horálek, 1962). Dagegen konnten Neuerungen in den substantivischen Paradigmen (dies betrifft allerdings auch Paradigmen anderer Wortarten), abgesehen davon, daß in ihnen „eigene“ Morphemveränderungen ihren Niederschlag fanden, auch durch weitere Prozesse eintreten. Die wichtigsten und häufigsten dieser Prozesse sind die Transposition und die Expansion der Endungsmorpheme. Diese Phänomene der Entwicklung substantivischer Paradigmen in unserer genetischen Charakteristik der substantivischen Paradigmen gehören zu den Grundkriterien und sollen deshalb näher betrachtet werden. Mit dem Terminus „Transposition der Endungsmorpheme“ bezeichnen wir das Eindringen eines Endungsmorphems aus einer Form in eine andere im Rahmen desselben Paradigmas, wobei die Ausgangsform die ursprüngliche Endung bewahrt. Mit dem Terminus „Expansion des Endungsmorphems“ bezeichnen wir wiederum das Eindringen des Endungsmorphems aus einem Paradigma in ein anderes Paradigma oder auch in weitere Paradigmen. Ferner konnten Innovationen in den substantivischen Paradigmen zum Beispiel durch Kumulation der Endungsmorpheme bei einer Form oder umgekehrt durch Selektion, d. i. durch Geltendwerbung eines Endungsmorphems von mehreren in einer Form, eintreten. Mit diesem letzteren Prozeß hängt die sogenannte Spezifizierung der Endungsmorpheme zusammen. Von einer Innovation dieser Art sprechen wir dann, wenn zwei Endungsmorpheme mit gleichem Inhalt und gleicher Funktion fortschreitend in gleichen Formen in zwei oder mehreren Paradigmen Geltung erlangen.

1.2 Aus dem bisher Gesagten folgt, daß man die genetische Charakteristik auch als synthetische Zusammenfassung der genetischen Charakteristik der Endungsmorpheme auffassen kann, dies allerdings im Rahmen eines Paradigmas. Bevor wir zur genetischen Charakterisierung der substantivischen Paradigmen herantreten, ist es notwendig, die Prinzipien der genetischen Charakteristik der Endungsmorpheme zu klären. Prinzipiell kann man grundlegende und ergänzende Charakteristiken unterscheiden. Grundlegende Charakteristiken sind jene die Genesis der Endungsmorpheme betreffenden Konstatierungen, die aus den grundlegenden Gesetzmäßigkeiten der Entwicklung der Morphologie bzw. der Sprache als Ganzen resultieren. Von diesem Gesichtspunkt kann man die Endungsmorpheme in den substantivischen Paradigmen als kontinuierliche oder Innovationsmorpheme charakterisieren. Als kontinuierliche Morpheme betrachten wir jene Endungsmorpheme, die seit der Entstehung der Sprache bis zur Gegenwart bzw. bis zu einem von der

Forschung festgelegten historischen zeitlichen Limit in der Form und auch in der Funktion verharren. Als Innovationsendungsmorpheme betrachten wir jene Endungsmorpheme, die in einer Form an Stelle eines anderen Endungsmorphems zur Geltung kamen. Ergänzende Charakteristiken sind Konstatierungen über weitere Besonderheiten der Genesis der kontinuierlichen bzw. der Innovationsendungsmorpheme. Danach kann man die kontinuierlichen (inerten) und die Innovationsendungsmorpheme weiter als transponierte oder expansive Morpheme charakterisieren. (Mit weiteren Charakteristiken werden wir nicht operieren.) Im Hinblick auf Veränderungen im lautlichen Bau der Endungsmorpheme können die kontinuierlichen und die Innovationsmorpheme noch als modifiziert oder als nicht modifiziert charakterisiert werden. Als modifiziertes Morphem betrachten wir nur ein solches Endungsmorphem, das von qualitativen Veränderungen im lautlichen Bau erfaßt wurde.

1.3 In dieser Studie werden die grundlegenden sowie die ergänzenden genetischen Charakteristiken der Endungsmorpheme in ausgewählten Paradigmen mit Hilfe von Symbolen bezeichnet; als Symbole wählen wir die ersten Buchstaben der Termini (Begriffe), von denen die Rede war. Die grundlegende Charakteristik bezeichnet ein Großbuchstabe, u.zw. kontinuierliche Morpheme das Symbol K, Innovationsmorpheme das Symbol I. Die ergänzenden Charakteristiken sind durch Kleinbuchstaben bezeichnet. Für die Transposition wird das Symbol t, für die Expansion ex und für die Modifikation m verwendet. Der Schwund einer Form wird durch das Symbol I0 (I mit Null) bezeichnet. Die Symbole der ergänzenden Charakteristiken werden den Symbolen der grundlegenden Charakteristiken als Indices beigefügt, z.B. Km — kontinuierliches Endungsmorphem, modifiziert. Die Formel, die die Summe der Charakteristiken ausdrückt, bezeichnen wir mit dem Symbol SF.

2. Im ganzen kann man unser Verfahren als konfrontativ-retrospektiv charakterisieren. Im Rahmen eines Paradigmas wird die genetische Charakteristik der Endungsmorpheme in den gegenwärtigen Formen und Funktionen angeführt, (Morfológia..., 1966), wobei die Konfrontation mit einem älteren Stadium (im Slowakischen gehen wir vom Stand unmittelbar nach Schwund der reduzierten Vokale ь and ѿ aus) und dem Stand in der jüngeren Etappe des Uralwischen die Kontinuität oder Nichtkontinuität aufzeigen soll und zugleich Beweischarakter hat.

2.1 Die genetische Charakteristik der substantivischen Paradigmen gewährt in einer Realisierung, wie wir sie andeuteten, in einsparender Kürze Informationen über die Entwicklung der Morphologie (namentlich ihrer Morphematik und Paradigmatik) einer Sprache; vom morphologischen Gesichtspunkt kann sie freilich auch die historischen Beziehungen zwischen mehreren Sprachen präzisieren. Es kommt darauf an, welches Verfahren gewählt wird. Am ergiebigsten sind drei Verfahrensweisen: das individuelle, das typologische und das vergleichende (komparative) Verfahren. Von einem individuellen Verfahren sprechen wir, wenn sich

die Aufmerksamkeit auf die Morphologie einer Sprache konzentriert. Dieses Verfahren ermöglicht es, eine komplexe genetische Charakteristik der Paradigmen und der Endungsmorpheme zu erarbeiten. Es kann den explikativen, chronologischen, arealen, textbezogenen u.ä. Aspekte beinhalten. Beim typologischen Verfahren ist die Aufmerksamkeit auf universelle Erscheinungen bzw. auf Parallelismen im Prozeß der Konstituierung der Paradigmen in zwei oder mehreren Sprachen gerichtet. Das komparative Verfahren schließlich ermöglicht es, Informationen über Übereinstimmungen und Unterschiede im Prozeß der Formierung der Paradigmen in zwei oder mehreren Sprachen zu gewinnen.

3. In dieser Studie wählten wir das komparative Verfahren. Wir führen die genetische Charakteristik der Paradigmen in der slowakischen Sprache (Stanislav, 1967; Krajčovič, 1981) im Vergleich mit dem Tschechischen (Lamprecht—Šlosar — Bauer, 1977) und Polnischen (Rospond, 1979) an. Da hier die Applikation bloß illustrativ sein kann, wählten wir als Gegenstand das „harte“ und „weiche“ Paradigma der belebten Maskulina (in den Tabellen A — hartes Paradigma, B — weiches Paradigma). Diese Wahl ermöglicht es uns, Besonderheiten und allgemeine Züge der Genesis der Paradigmen nicht nur vom innerparadigmatischen Gesichtspunkt, sondern auch vom Gesichtspunkt der zwischenparadigmatischen Entwicklung (Veränderungen in den Beziehungen der harten und weichen Paradigmen sowie Einflüsse anderer Paradigmen) zu verfolgen.

3.1 Die genetische Charakteristik der gewählten harten und weichen Paradigmen in den oben erwähnten Sprachen zeigen folgende Tabellen:

a) Im Slowakischen

Singular	A		B	
N.	-b >	-Ø >	-Ø [Km]	-b > -Ø > -Ø [Km]
G.	-a	-a	-a [K]	-a -a -a [K]
D.	-u	-u	-ovi [Iex]	-u -u -ovi [Iex]
A.	-b	-Ø	-a [It]	-b -Ø -a [It]
V.	-e	-e	=N [IO]	-u -u =N [IO]
L.	-ě	-e	-ovi [It]	-i -i -ovi [It]
I.	-omъ	-om	[K]	-emъ -em -om [Iex]
SF:	K — 3		K — 2	
	I — 4 (It — 2)		I — 5 (It — 2)	

Plural	A		B	
N.	-i >	-i >	-i [K]	-i > -i > -i [K]
G.	-b	-Ø	-ov [Iex]	-b -Ø -ov [Iex]
D.	-omъ	-om	[K]	-emъ -em -om [Iex]
A.	-y	-y	-ov [It]	-ě -e -ov [It]

V.	-i	-i	N	[IO]	-i	-i	N	[IO]
L.	-echъ	-ech	-och	[Im]	-ichъ	-ich	-och	[Iex]
I.	-y	-y	-mi	[Iex]	-i	-i	-mi	[Iex]
SF:	K — 2		K — 1		I — 5 (Iex — 2)		I — 6 (Iex — 4)	

Aus den zusammenfassenden Formeln (SF) ist evident, daß in der slowakischen Sprache die genetische Konstituierung der Paradigmen der belebten Maskulina durch eine Überzahl an Innovationen charakterisiert war, u.zw. stärker ausgeprägt im Plural (Index I — 5 + 6 gegenüber Index K — 2 + 1) als im Singular (I — 4 + 5 gegenüber K — 3 + 2). Die Innovation wurde vorwiegend in Form einer Expansion der Endungsmorpheme realisiert, woraus folgt, daß die Entwicklung der untersuchten Paradigmen durch zwischenparadigmatische Unifizierung der weichen Paradigmen mit den harten und anderen Paradigmen charakterisiert war.

b) Im Tschechischen

Singular	A		B	
N.	-b >	-Ø >	-Ø [Km]	-b > -Ø > -Ø [Km]
G.	-a	-a	-a [K]	-a -a -a [K]
D.	-u	-u	-ovi [Iex]	-u -u -ovi [Iex]
A.	-b	-Ø	-a [It]	-b -Ø -a [It]
V.	-e	-e	=N [IO]	-u -u =N [IO]
L.	-ě	-e	-ovi [It]	-i -i -ovi [It]
I.	-omъ	-om	[K]	-emъ -em -om [Iex]

SF:	K — 4	K — 4
	I — 3 (It — 2)	I — 3 (It — 2)

Plural	A		B	
N.	-i >	-i >	-i [K]	-i > -i > -i [K]
G.	-b	-ov	[Iexm]	-b -ov -ů [Iexm]
D.	-omъ	-om	[Km]	-emъ -om -ům [Km]
A.	-y	-y	-y (i) [Km]	-ě -i -y (i) [It]
V.	-i	-i	-i [K]	-i -i -i [K]
L.	-ěchъ	-iech/ech	-ech [Iex]	-ichъ -ech -ech [Iex]
I.	-y	-y	-y (i) [K]	-i -i -i [K]

SF:	K — 5	K — 3
	I — 2 (Iex)	I — 4 (Iex — 3)

Die Zusammenfassenden Formeln (SF) weisen überzeugend nach, daß in der tschechischen Sprache die genetische Konstituierung der untersuchten Paradigmen durch eine Überzahl kontinuierlicher Endungsmorpheme im Singular und Plural

charakterisiert war, wobei eine markante Anzahl (durch die sog. altschechischen Umlaute und Monophthongisierungen) modifizierter Morpheme festzustellen ist.

c) Im Polnischen

Singular	A	B
N. -ń >	-Ø >	-Ø [Km]
G. -a	-a	-a [K]
D. -u	-u/-owi	-owi/-u [Iex]
A. -ń	-Ø/-a	-a [It]
V. -e	-e	-e [K]
L. -ě	-e	-e [K]
I. -ńtъ	-em	-em [Km]

SF:	K — 5	K — 4
	I — 2	I — 3

Plural	A	B
N. -i >	-i >	-i [K]
G. -ń	-ów	-ów [Iexm]
D. -omń	-om	-om [K]
A. -y	-y/-ów	-ów [Itm]
V. -i	-i	-i [K]
L. -ěchń	-och/-ach	-ach [Iex]
I. -y	-y	-ami [Iex]

SF:	K — 3	K — 2
	I — 4 (Iex — 3)	I — 5 (Iex — 3)

Die zusammenfassenden Formeln (SF) zeigen, daß sich in der polnischen Sprache die untersuchten Paradigmen asymmetrisch konstituierten: Im Singular überwiegen die kontinuierlichen Endungsmorpheme, im Plural die Innovationsendungsmorpheme. Aus dem Vergleich ergibt sich, daß die Entwicklung der untersuchten Paradigmen im Singular Parallelen zum Tschechischen (Überwiegen der Kontinuität), im Plural hingegen Parallelen zum Slowakischen (Überwiegen der Unifizierung) aufweist.

3.2 Die Ergebnisse unserer genetischen Charakteristik ausgewählter substantivischer Paradigmen gestatten den Schluß, daß sich die untersuchten Paradigmen in den angeführten drei Sprachen genetisch selbständig, autochthon konstituierten. Im Slowakischen hatten in diesem Prozeß durch Expansion der Endungsmorpheme realisierte Innovationen das Übergewicht, d.h. daß sich in der Entwicklung der untersuchten Paradigmen die Unifizierung durchsetzte. Im Tschechischen dagegen haben die kontinuierlichen Endungsmorpheme das Übergewicht, woraus folgt, daß sich hier in der Entwicklung der untersuchten Paradigmen die Kontinuität (das inerte Verhalten) durchsetzte. Im Polnischen war die genetische Konstituierung der

Paradigmen, die wir untersuchten, asymmetrisch. Im Singular war die inerte Tendenz, im Plural die Unifizierung wirksam. Von diesem Gesichtspunkt gebührte dem Polnischen also eine Mittelstellung zwischen dem Slowakischen und Tschechischen. Ob freilich diesen Feststellungen allgemeine Gültigkeit zukommt, würde erst eine komplexe genetische Charakteristik des gesamten Systems der substantivischen Paradigmen in den untersuchten Sprachen zeigen.

Vom theoretisch-methodischen Gesichtspunkt zeigte sich schließlich, daß die genetische Charakteristik, wie wir sie verstehen, eine geeignete Ausgangsbasis für eingehendere Untersuchungen sowie für die Kenntnis der genetischen Strukturen in der Entwicklung des morphologischen Systems sein kann. Aus der Applikation ist zugleich ersichtlich, daß die Methode der genetischen Charakteristik auch in der vergleichenden Sprachforschung positiv angewendet werden kann.

LITERATUR

- BERNŠTEJN, S. B.: Očerk sravnitelnoj grammatiki slavjanskich jazykov. II. Moskva, Izdatelstvo Akademii nauk SSSR 1974, 378 S.
 HORÁLEK, K.: Úvod do studia slovanských jazyků. 2. Aufl. Praha, Nakladatelství ČSAV 1962, 536 S.
 KRAJČOVIČ, R.: Pôvod a vývin slovenského jazyka. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1981, 240 S.
 LAMPRECHT, A.—ŠLOSAR, D.—BAUER, J.: Historický vývoj češtiny. Praha, Státní pedagogické nakladatelství 1977, 312 S.
 ROSPOND, S.: Gramatyka historyczna języka polskiego. Warszawa, Państwowe wydawnictwo naukowe 1979, 392 S.
 Morfológia slovenského jazyka. Red. J. Ružička, Bratislava, Vydatelstvo SAV 1966, 895 S.
 STANISLAV, J.: Dejiny slovenského jazyka. 2. Aufl. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1967, 756 S.

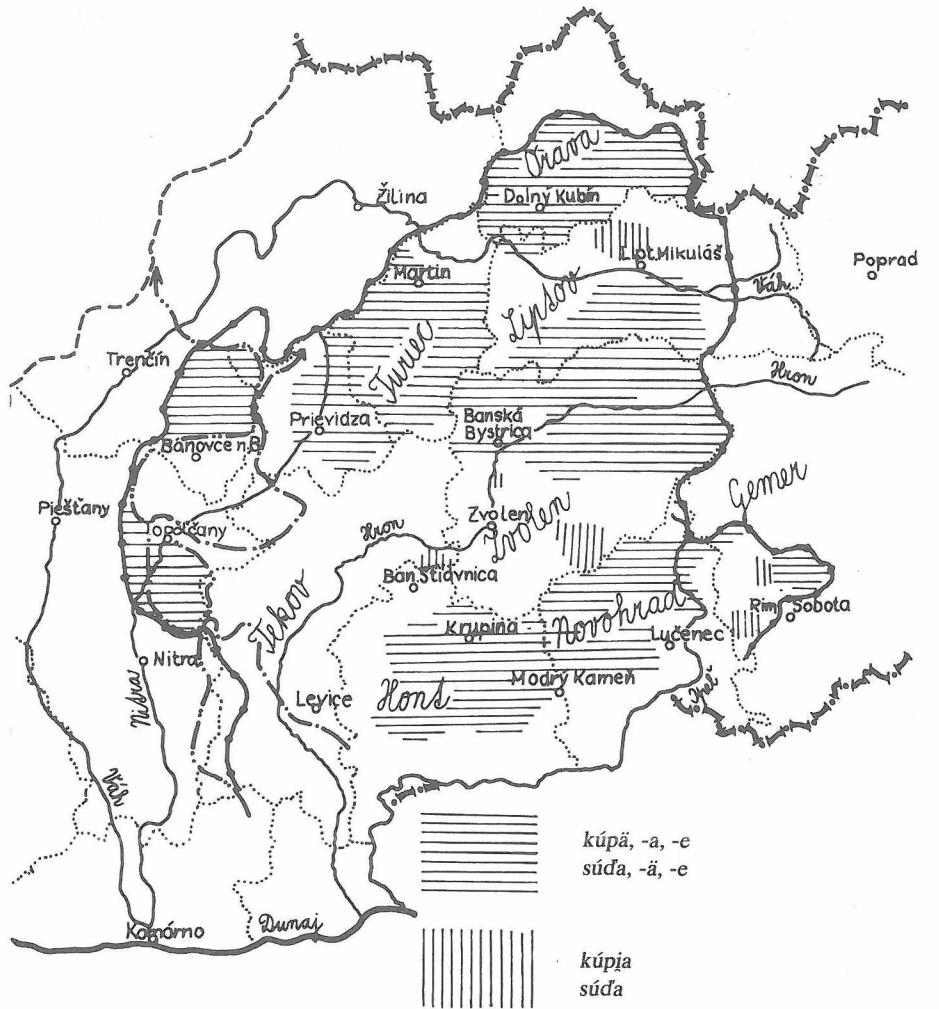
**Die Nichteinhaltung des rhythmischen Gesetzes
in der Verbform des Typs *kúpia*, *súdia* in den
mittelslowakischen Mundarten**

ADRIANA FERENČÍKOVÁ

0. Eugen Pauliny widmete seine Aufmerksamkeit in mehreren Arbeiten einem der besonderen Merkmale des Mittelslowakischen, der Kürzung der langen Silbe nach unmittelbar vorangehender langer Silbe in demselben Wort, also jener prosodischen Erscheinung, für die die Bezeichnung „rhythmisches Gesetz“ angenommen wurde; er legte den Ursprung des Gesetzes dar und deckte dessen determinierende Rolle bei der Entwicklung der mittelslowakischen Mundarten auf (1953, 1956, 1957a, b, 1963, S. 100, 141—146). Von den Feststellungen und Ansichten Paulinys ausgehend, lenken wir in diesem Beitrag unser Augenmerk auf einen Ausnahmefall der Nichteinhaltung des rhythmischen Gesetzes in einem Teil der mittelslowakischen Mundarten, nämlich auf die Form der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben vom Muster *robiť* (machen) mit langer Silbe vor dem Themamorphem, also der Verben vom Typ *kúpiť*, *súdiť*, *píliť*, *miesiť*, *kúriť* (kaufen, urteilen, sägen, kneten, heizen) u.ä.

1. Der zur Erforschung der mittelslowakischen Mundarten benutzte Fragebogen, aufgrund dessen das Ausgangsmaterial für den phonologischen und morphologischen Teil des Atlases der slowakischen Sprache (*Atlas slovenského jazyka* — ASJ) praktisch in jeder Gemeinde auf dem zusammenhängenden Territorium der slowakischen Sprache gesammelt wurde, verfolgt das Suffix der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben vom Muster *robit'* mit kurzer Silbe vor dem Themasuffix an den Beispielen *robia*, *farbia*, *varia*, *hovoria*, *hasia*, *hodia*, *chodia*, *tvrdia*, *zvonia* (sie machen, färben, kochen, sprechen, löschen, werfen, gehen, behaupten, läuten); hinzu treten die zu anderen Verbmustern gehörenden Formen *trpia*, *držia*, *kričia* (sie leiden, halten, schreien). Verben mit langer Silbe vor dem Themasuffix sind hier durch die Beispiele *kúpia*, *trápia*, *slúžia*, *súdia*, *pália*, *pília* (sie kaufen, quälen, dienen, urteilen, brennen, sägen) vertreten. Außer diesen Angaben sowie Angaben, die wir in einem Teil der Mittelslowakei durch eigene Forschung gewonnen, ziehen wir auch Feststellungen anderer Autoren in Betracht.

Die Qualität des Personalsuffixes in den Verbformen des Typs *robia*, *chodia* und in Verben des Typs *trpia*, *kričia* stimmt im Prinzip mit dem Reflex für urslaw. ĕ in



Karte 1.

anderen Positionen überein. Auf dem untersuchten mittelslowakischen und dem angrenzenden westslowakischen Gebiet ist folgender Stand anzutreffen: Das Suffix -ja hat die überwiegende Mehrheit der mittelslowakischen Mundarten und die

nördliche Gruppe der westslowakischen Mundarten. Die Westgrenze seines Vorkommens stellt die Isoglosse auf Karte 1 dar. Westlich davon kommen Formen mit Suffix -á vor. Die Formen *robá*, *vará*, *hasá*, *chodá*, *zvoňá*, *kričá* u.ä. sind in der unteren Orava und im angrenzenden westlichen Teil von Liptov sowie in einigen Gemeinden entlang der Grenzlinie zwischen der unteren und mittleren Orava anzutreffen. (Die geographische Bestimmung und Bezeichnung der Mundartgebiete nehmen wir in Einklang mit der Tradition und der Abgrenzung im ASJ I, 1. Teil, Karte 2 und 4 vor.) Zwischen diesen Gemeinden liegt eine Gruppe von Gemeinden mit dem Suffix -é nach Labialen und den Konsonanten r, s, z und mit Schwanken zwischen -á und (häufiger) -é nach Palatalen: *robé*, *varé*, *hasé*, *vozé* (sie fahren etwas), *hrešá*/*hrešé* (sie sündigen, schimpfen, tadeln), *chodá*/*chodé*. In der mittleren Orava in der Weißorava-Hruštiner Gruppe ist das Suffix -é regelmäßig auch nach Palatalen, in der Tvrdošíner Gruppe kommt es nur nach Labialen vor (*robé*, *vará*, *chodá*). In den Gemeinden der oberen Orava, wo die Quantität bewahrt ist, ist der Stand *robiá*, *vará*, *vozá*, *hrešá*, *chodá*; nach Labialen folgt also -á, nach anderen Konsonanten -é (siehe auch Habovštiak, 1965, S. 45—46).

Eine zweite Insel, die sich aus dem mittelslowakischen Gebiet mit dem Kontinuanten -ja für *urslaw*, -é für ausgliedert, bilden die Mundarten des östlichen Teils von Novohrad und die von Gemer. Im Ostteil von Novohrad und im benachbarten südwestlichen Teil von Gemer steht für *urslaw*, -é der Kontinuant ei, und somit heißt es dort auch *robej*, *varej*, *choðej* usw. An diese Mundartgruppe im südwestlichen Teil von Gemer schließen sich einige benachbarte Gemeinden mit -je oder mit älterem -já an, in einem Teil des südwestlichen Gebietes von Gemer sowie im mittleren und östlichen Teil von Gemer wird *robá*, *vará* usw. gebraucht (eingehender Tóbić, 1957, S. 94—95).

Der rhythmischen Kürzung unterliegt die Form der 3. Pers. Plur. der Verben vom Typ *kúpiť*, *súdiť* in allen Mundarten der Orava, in denen die Quantität bewahrt ist; es finden sich hier nebeneinander die Formen des Typs *robá*, *chodá*/*kúpä*, *súða*; *robé*, *chodá*/*kúpe*, *súða*; *robé*, *chodé*/*kúpe*, *súðe* und *robiá*, *chodá*/*kúpia*, *súða* (siehe Habovštiak, 1965, S. 86—87, 278). Rhythmischi gekürzt sind die Formen des Typs *kúpä*, *súða* im gesamten Turiec mit Ausnahme der Gemeinden, die an der Waag liegen, der Gemeinden in einem Teil des oberen Nitratales (weitere Umgebung von Prievidza), in der nördlichen Hälfte des Zvolener Gaues, im mittleren und östlichen Hont und Novohrad mit Ausnahme der Untergruppe von Modrý Kameň und im Prinzip auch der Ipeler Untergruppe sowie teilweise auch des südwestlichen Teiles von Gemer. Im Südwesten von Gemer sind rhythmisch gekürzt die Formen des Typs *kúpä*, *súða*; *kúpe*, *súðe*; *kúpe*, *súða* (Tóbić, 1957, S. 94—95).

Ein kompaktes Gebiet der Geltung des rhythmischen Gesetzes in der 3. Pers. Plur. der Verben vom Typ *kúpiť*, *súdiť* im mittleren Liptov bilden Gemeinden, die vorwiegend am linken Ufer der Waag liegen. In der Mundart dieser Gemeinden wurde beim Sammeln des Materials für den ASJ die Lautung *kúpa*, *trápa*, *slúža*,

súda, pála, píla (bzw. pála, píla) verzeichnet. In der Mundart der übrigen Gemeinden im mittleren Liptov macht sich ein gewisses Schwanken (Uneinheitlichkeit) bemerkbar. Neben Formen des Typs súda (mit palatalem Konsonanten) kommen die Formen kúpia, pália, kúria u.ä. vor.

Kleinere Inseln mit inkonsequenter Anwendung des rhythmischen Gesetzes in der 3. Pers. Plur. der Verben vom Muster *robit'* — mit dessen Einhaltung in Verben des Typs súdiť, Nichteinhaltung in Verben des Typs kúpiť und Schwanken in Verben mit einem anderen als labialen Konsonanten oder t, d, ň, l — befinden sich auch bei Banská Bystrica und Zvolen, in der südlichen Gegend des Zvolener Gaues sowie im südwestlichen Teil von Gemer.

Nördlich von Bánovce nad Bebravou und südwestlich von Topoľčany zwischen der die westlichste Verbreitung von ja < ē anzeigen den Isoglossen und der westlichen Grenze maximaler Geltung des rhythmischen Gesetzes kommen neben den Formen robá, chodá usw. die Formen kúpa, súda usw. vor.

Die rhythmische Kürzung in der 3. Pers. Plur. der Verben dieses Typs tritt nicht ein in den Mundarten des oberen Nitratales mit Ausnahme der Mundarten um Prievidza, im gesamten Tekov und in der südlichen Gegend des Zvolener Gaues (in den oben erwähnten Inseln nur teilweise), im westlichen Hont, in der Untergruppe von Modrý Kameň und in der Regel auch schon in der Ipeler Untergruppe wie auch stellenweise im südwestlichen Teil von Gemer. Im nördlichen Gebiet des Mittelslowakischen existieren ungekürzte Formen des Typs kúpia, súdia in den an der Waag liegenden Gemeinden im Turiec und in Gemeinden im westlichen Liptov (mit Ausnahme der Mundarten mit á). Auch in den am rechten Ufer der Waag liegenden Gemeinden des mittleren Liptover Gaues sind sie keine Ausnahme.

Die geographische Situation der rhythmisch gekürzten Formen stellt die Karte 1 dar (siehe auch ASJ I, Kap. XV, Karte 3).

2. Im Zusammenhang mit den Ausnahmen vom rhythmischen Gesetz in der slowakischen Schriftsprache wurden Ansichten ausgesprochen, wonach ein Teil der mittelslowakischen Mundarten ein syllabisches prosodisches System aufweist, in welchem Träger der Quantität bloß einfache Vokale sein können, während Diphthonge vom Gesichtspunkt der Quantität neutral sind (Peciar, 1946, S. 150), ferner daß Diphthonge die Geltung eines langen Trägers der Syllabilität nur in der Silbe vor der Neutralisationsposition haben (Uhlár, 1942) und daß der Stand in den Mundarten das Eindringen solcher Ausnahmen begünstigt, in denen das rhythmische Gesetz in der Nachbarschaft eines Diphthongs nicht eingehalten wird (Dvonč, 1955, S. 235).

Die Ergebnisse der Mundartforschung zeigen, daß das Ausmaß der Kürzung eines langen Vokals oder eines Diphthongs in Neutralisationsposition nicht durch den Umstand beeinflußt wird, daß die vorangehende Silbe einen langen Vokal oder einen Diphthong enthält. Die geographische Situation der Geltung des rhythmischen Gesetzes in Fällen des Typs mûdry, dávam („weise, ich gebe“) (Kürzung des

langen Vokals nach einer Silbe mit langem Vokal) und im Typ smiešny, spievam („lächerlich, ich singe“) (Kürzung des langen Vokals nach einer Silbe mit Diphthong) ist im Prinzip die gleiche. Eine ebensolche geographische Situation ist auch in bezug auf die Verbreitung der rhythmisch gekürzten Formen lísta, líste, trúna, trúne, schriftsprachlich lístie, trúnie (Laub, Dornicht) und sjata, sjate, schriftsprachlich siatie (Saat), also in solchen Fällen gegeben, in denen nach einer Silbe mit langem Vokal oder Diphthong ein Diphthong gekürzt wird. Die geographische Wirksamkeit des rhythmischen Gesetzes in Fällen vom Typ lístie, trúnie, siatie ist im Vergleich zu Fällen des Typs mûdry, smiešny, dávam, spievam geringer — die Kürzung tritt hier nicht ein — in der Mundart von Bánovce, in einem Teil der Mundarten des oberen und mittleren Nitratales und im südwestlichen Tekov (siehe die beigelegte Karte ; vgl. auch ASJ I, Kap. XV, Karte 1,2).

Der Vergleich der geographischen Ausbreitung des rhythmischen Gesetzes in der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben vom Typ kúpiť, súdiť mit der geographischen Ausbreitung der rhythmisch gekürzten Formen lísta, líste, trúna (-e), sjata (-e) zeigt, daß in einem erheblichen Teil der mittelslowakischen Mundarten das rhythmische Gesetz in dieser Verbform nicht eingehalten wird (siehe Karte ; vgl. auch Ferencíková, 1965, und ASJ I, Kap. XV, Karte 3).

Die Ursache dieses Zustandes ist in folgenden Umständen zu suchen :

Im älteren Stadium existierten in den mittelslowakischen Mundarten Formen des Typs robá, chodá neben rhythmisch gekürzten Formen des Typs kúpia, súdä. Ein derartiger Zustand blieb bis heute in der unteren Orava und im angrenzenden westlichsten Teil Liptovs, sowie in einzelnen Gemeinden des südwestlichen Gebietes von Gemer erhalten. In der mittleren und oberen Orava, wo sich á, ä in Abhängigkeit vom vorangehenden Konsonanten weiter zu é, e, á, a, já, ja veränderten, kommt auch in der Form der 3. Pers. Plur. der Verben vom Typ kúpiť, súdiť das rhythmische Gesetz konsequent zur Geltung und ein solcher Zustand ist auch in den Mundarten von Bánovce sowie in einem Teil der Mundarten des mittleren Nitratales in Gestalt von robá, chodá neben kúpa, súda anzutreffen.

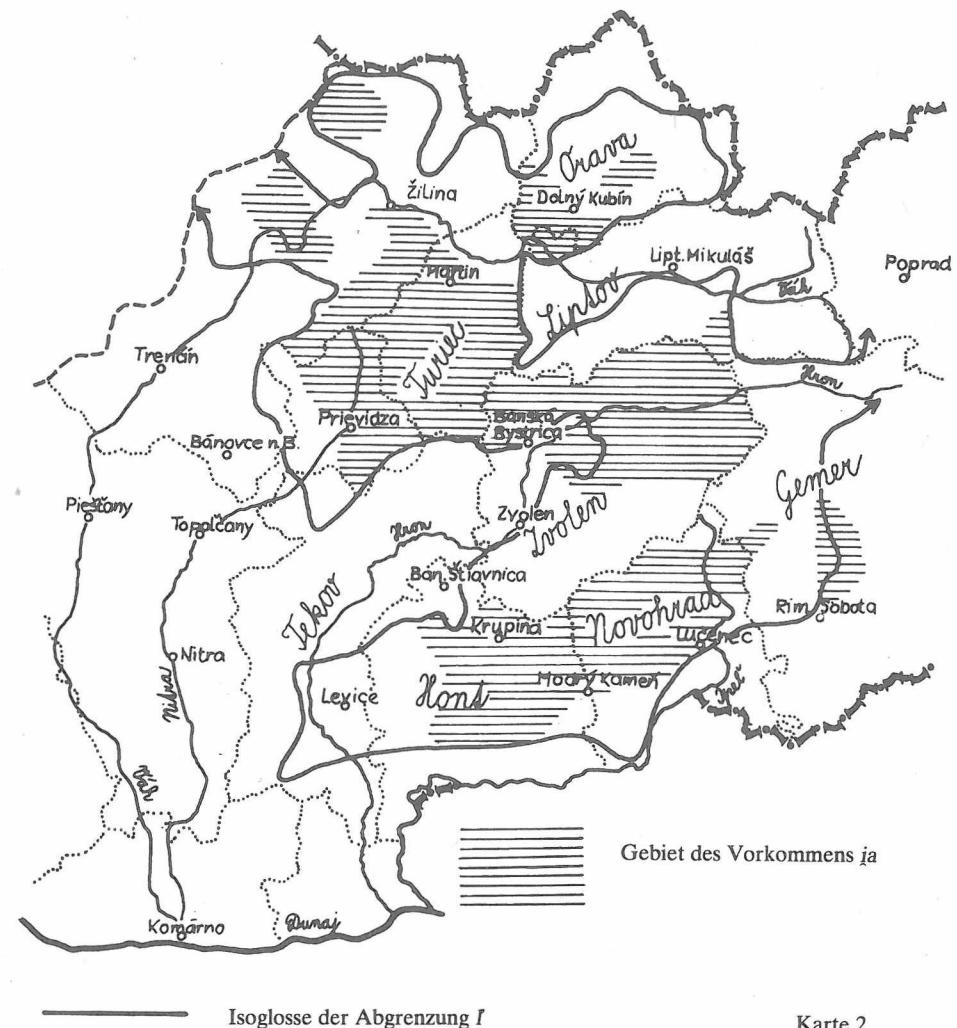
In der überwiegenden Mehrheit der mittelslowakischen Mundarten wurde á jedoch zu já diphthongiert und in ungefähr gleicher Zeit veränderte sich á nach alveolaren und palatalen Konsonanten zu a, nach Labialen blieb es erhalten (siehe Pauliny, 1963, S. 275—280). In derselben Etappe der Entwicklung kommt es zum Schwund und zur Rekompensation der Weichheitskorrelation. So stellen sich die Formen robja, chodja, varja neben die rhythmisch gekürzten Formen des Typs kúpia, súdä, kúra. In allen mittelslowakischen Mundarten mit viereckigem vokalischen System und somit mit dem Gegensatz a — á herrscht ein solcher Zustand auch in der Gegenwart, d.h. das rhythmische Gesetz wird auch in der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben vom Muster robit' eingehalten.

In einem bedeutenden Teil der mittelslowakischen Mundarten veränderte sich jedoch á (< ē) nach Labialen zu e und dieser Wandel weist fortschreitende Tendenz

auf. Mundarten mit den Formen *meso*, *ťaškí*, *rad* (aus urslaw. *męso*, *tężkъjь*, *rędъ*) sollten den Gesetzmäßigkeiten der lautlichen Entwicklung entsprechend auch Formen des Typs *kúpe*/*súda* haben. Dieser Stand wurde jedoch nirgends verzeichnet. Die Tatsache, daß sich hier das Suffix -e nicht als gekürzte Variante des Suffixes -ja durchsetzen konnte, läßt sich einerseits dadurch erklären, daß dieser Vokal Themasuffix einer anderen Klasse von Verben und gleichzeitig Signal der Form der 3. Pers. Sing. des Präsens ist, z.B. *kúpe* (er badet) vom Verb *kúpať* (baden), anderseits spielt der Umstand eine Rolle, daß es sich um einen qualitativ ziemlich entfernten Laut handelt. Was die Beziehung der Varianten -a und -ä betrifft, kann gesagt werden, daß die Verbindung Pä im gleichen Verhältnis zu Pa steht wie die Verbindung Ťa zur Verbindung Ta, wobei im Phonem ä nach Schwund der Weichheitskorrelation der Konsonanten die ursprüngliche Weichheit der Labialis reflektiert wird.

Beim Wandel ä >a übernehmen also die Verben des Typs *kúpiť* in der ersten Phase des Ausgleichs in der 3. Pers. Plur. des Präsens das Suffix -a von der zahlreichen Verbgruppe des Typs *súdīť*, *slúžiť*. (In diesem Zusammenhang mag in Erinnerung gebracht werden, daß ein ähnlicher Ausgleich bei Substantiven des Typs *žriebä* (Fohlen) stattfindet — siehe ASJ I, Kap. VI, Karte 26.) Ein derartiger Stand, wie er anfangs der fünfziger Jahre festgehalten und durch kontrollierende Nachforschung vom Jahre 1963 im mittleren Gebiet von Liptov bestätigt wurde, kann sich jedoch nicht längere Zeit halten, denn durch die Übernahme des Suffixes -a steigt die Anzahl der homonymen Formen mächtig an; Lautungen wie z. B. *kúpa*, *sláva*, *trúba* (sie kaufen, feiern, blasen) sind Formen der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben *kúpiť*, *sláviť*, *trúbiť* (kaufen, feiern, blasen) und zugleich Nominative Sing. weiblicher Substantive (Kauf, Ruhm, Trompete); die Formen *lúpa*, *postúpa* (sie rauben, rücken vor) als 3. Pers. Plur. der Verben *lúpiť*, *postúpiť* (rauben, vorrücken) sind homonym mit den Formen der 3. Pers. Sing. des Präsens der Verben *lúpat*, *postúpat* (schälen, zertreten); *lúba*, *skúpa* (sie lieben, kaufen auf) sind Formen der Verben *lúbiť*, *skúpiť* (lieben, aufkaufen) und auch Nominative Sing. (fem.) der Adjektive *lúby*, *skúpy* (lieb, geizig). Eine übermäßige Homonymie der Formen ist ein ernstes Hindernis der kommunikativen Effizienz und die Mundarten vermeiden sie ebenso wie die Schriftsprache. Deshalb kommt es auch in der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben vom Typ *kúpiť* zu weiterem Ausgleich: Das vom Typ *súda* übernommene Suffix -a wird durch das Suffix -ja ersetzt, dies in Anlehnung an den Typ *robja*, *chodža*. Und dieser Wandel bringt den Verstoß gegen das rhythmische Gesetz mit sich.

In Verben des Typs *súdit* im engeren Sinne, also in jenen Verben, die vor dem Themasuffix einen weichen Konsonanten (*t*, *d*, *ň*, *l*) haben, wird das rhythmische Gesetz — wie wir bei der Beschreibung der geographischen Situation sehen konnten — auf dem Gebiet mit Wandel *ä* > *a* nach Lippenlauten in der 3. Pers. Plur. des Präsens am längsten eingehalten, da hier die Möglichkeit der Homonymie der



Formen nur minimal ist. Die Qualität des Konsonanten vor dem Personalsuffix -a signalisiert hinreichend die Bedeutung der Form. Vgl. z.B. die Paare *vráťa* (sie geben zurück) von dem Verb *vrátiť* (zurückgeben) — *vráta* (Substantiv Tor, Pforte), *paráďa* (sie zieren, schmücken) von dem Verb *parádiť* — *paráda* (Substantiv die Parade), *bráňa* ‘sie verteidigen’ (von *brániť*) — *brána* (Tor), *píla* ‘sie sägen’ (von *píliť*) — *píla* (Säge), *biela* ‘sie bleichen’ (von *bielit*) — *biela* (Adjektiv ‘weiß’), *túla sa* ‘sie schmiegen sich an’ (von *túliť sa*) — *túla sa* ‘er streicht herum’ (von *túlať sa*).

In jener Gruppe von Verben, die vor dem Themasuffix einen gegenüber Weichheit neutralen Konsonanten (*s*, *z*, *r* und palatale Zischlaute) haben, bleibt die

rhythmischi gekürzte Form mit Suffix -a noch erhalten, einerseits aufgrund der langen Tradition, anderseits deshalb, weil sie in den Formen *súda*, *mláta* (sie dreschen), *bráňa*, *píla* eine Stütze hat. Die Koexistenz der Formen des Typs *kúpia* mit den gekürzten Formen des Typs *slúža*, *kúra* bewirkt jedoch im Bewußtsein der Sprecher, daß das Bedürfnis der konsequenten Einhaltung des rhythmischen Gesetzes unterdrückt wird, und so kommt es allmählich zum Eindringen des Suffixes auch in diese Unterguppe; neben der älteren Form vom Typ *slúža* beginnt man die neuere Form des Typs *slúžja* zu gebrauchen. Durch die Aufhebung des Gegensatzes *I*—*I* erweitert sich die Anzahl jener Verben, deren Form der 3. Pers. Plur. homonym mit der Form eines anderen Wortes wird (z.B. *píla*, *chvála* (sie loben), *bjela*, *náhla* (sie eilen) > *píla*, *chvála*, *bjela*, *náhla*/Subst. *píla* (Säge), *chvála* (Lob), Adj. fem. *bjela* (weiß), *náhla* (eilig)). Durch Ersatz des Personalsuffixes -a durch das Suffix -ja wird diese Spannung beseitigt. Unter derartigen Bedingungen bleiben Formen des Typs *súda* isoliert und werden allmählich den Formen vom Typ *kúpia*, *slúžja*, *pálja* angeglichen.

Unsere Behauptungen können durch die Ergebnisse der für den ASJ durchgeführten Nachforschungen mittels Fragebogen in Gemeinden der Umgebung von Banská Štiavnica gestützt werden. In Prenčov, Beluj, Počúvadlo und Banský Studenec heißt es *kúpä*, *trápä* (sie quälen), *súda*, *pálja*, *slúža*, in Dekýš *kúpja/kúpa*, *trápja*, *súda*, *pálja*, *slúžja/slúža*; in Vysoká kommen nur Formen mit -ja vor, wobei zu bemerken ist, daß die ältere Generation die Formen *lúba*, *kíma* (sie füttern), *trápa*, *kúra* gebrauchte; in Kopanica, Antol, Ilija lauten die Formen *kúpja*, *trápja*, *súdja*, *pálja*, *slúžja*; in Štiavnické Bane, Sitnianska, Banská Štiavnica und Banská Belá sind ebenfalls Formen auf -ja geläufig, obendrein noch mit hartem t, d, n.

Die Kurzlebigkeit des Suffixes -a in der 3. Pers. Plur. der Verben des Typs *kúpit* nach den Formen des Typs *súda* bestätigt auch der Vergleich unserer Angaben aus Liptov mit dem Stand, den Stanislav (1932, S. 38, 336, 359) in den zwanziger Jahren festhielt. Nach seinen Beobachtungen wurde die rhythmische Kürzung in dieser Form im mittleren Liptover Gebiet konsequent durchgeführt und auch im westlichen Teil von Liptov kam das Suffix -ja nach langer Silbe nur vereinzelt vor. Gegenwärtig haben rhythmisch gekürzte Formen des Typs *kúpa* nur in jenem Teil des mittleren Liptover Gaues einen festen Platz, wo neben den rhythmisch gekürzten Formen des Typs *súda*, *slúža* auch die Lautungen *píla*, *chvála*, *bjela* vorkommen. In jenem Teil des mittleren Liptover Gaues, wo der Wandel *I*—*I* eingetreten war, finden sich nebeneinander die Lautungen *kúpja*, *pálja*, *súda*, *slúža* (Karte 2).

3. Das Schicksal der Form der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben vom Typ *kúpit*, *súdit* in der Schriftsprache wurde eingehender von Dvonč (1955) untersucht. Hier wollen wir bloß darauf hinweisen, daß diese Form unter die Ausnahmen vom rhythmischen Gesetz erst in *Pravidlá slovenského pravopisu* (Regeln der Slowakischen Rechtschreibung) vom Jahre 1931 einbezogen wurde. Štúr (1846, S. 182) verlangt die Kürzung des Suffixes -ia zu -a in allen Fällen: *pristúpa* (sie treten bei, sie

treten heran), *kláfa sa* (sie wanken), *hníjezdä sa* (sie röhren sich ständig, bewegen sich hin und her) usw.; die von Hodža und Hattala durchgeführte Reform der von Štúr begründeten slowakischen Schriftsprache kodifizierte nach Labialen -ä, nach anderen Konsonanten das Suffix -a (*Krátka mluvnica slovenská* — Kurze slowakische Grammatik, 1852, S. 8, 49). Trotz des eindeutig formulierten Gesetzes der rhythmischen Kürzung war der Usus — zweifellos auch durch das Mundartbewußtsein der Benutzer der Schriftsprache bedingt — schwankend. Der nächste Kodifikator S. Czambel geht von diesem Stand aus. Die Formen *lúpä*, *kúpä* u.ä. anerkennt er zwar als die richtigen, empfiehlt jedoch — ohne Begründung — lieber das Suffix -ia zu gebrauchen (Czambel, 1890, S. 151, 174; 1902, S. 8, 15). Bei den Ausnahmen vom rhythmischen Gesetz illustriert Czambel die Form der 3. Pers. Plur. des Präsens bloß an Verben mit Labial vor dem Themasuffix. Diese Tatsache läßt sich auch so interpretieren, daß Verstöße gegen die rhythmische Kürzung nur bei Verben des Typs *kúpit*, jedoch nicht bei Verben des Typs *súdit* vorkommen, dies umso eher, als Czambel selbst bei Verben mit nichtlabialem Konsonanten vor dem Themasuffix auch rhythmisch gekürzte Formen gebraucht, u.zw. am konsequentesten dann, wenn dem Suffix die weichen Konsonanten t, d, ň vorangehen (Belege führt Dvonč an, op. cit., S. 162, 163). Czambel hat sich also als Kodifikator noch nicht ganz von den mittelslowakischen Mundarten gelöst, und sein persönlicher Usus spiegelt den Stand wider, wie er bis heute in einem Teil dieser Mundarten lebendig ist. Die spontane Entwicklung in einem Teil des Mittelslowakischen trug ebenfalls dazu bei, daß in der Schriftsprache die Formen des Typs *kúpia*, *súdia* unter die Ausnahmen vom rhythmischen Gesetz eingeordnet wurden.

4. Aufgrund der Analyse des Mundartenmaterials kann man sagen, daß das Unterlassen der rhythmischen Kürzung in der 3. Pers. Plur. des Präsens der Verben vom Typ *kúpit*, *súdit* in den mittelslowakischen Mundarten seinen Ursprung nicht in der Notwendigkeit der morphologischen Analogie *kúpia/robia* hat; diese tritt dann bloß als Folge ein, die erzwungen wird durch das Bemühen, eine übermäßige Homonymie der Formen, zu der es beim Wandel ä > e nach Labialen durch die Anwendung des gekürzten Personalsuffixes -a in der 3. Pers. Plur. der Verben des Typs *kúpit* in Anlehnung an Verben des Typs *súdit* kommt, zu beseitigen. Die Nichteinhaltung des rhythmischen Gesetzes in dieser Verbform hat ihren Ursprung im Wandel der phonologischen Struktur. Die Spannung, die als Folge dieses Wandels entsteht, wird durch Nichteinhaltung der prosodischen Gesetzmäßigkeiten beseitigt.

Abschließend muß bemerkt werden, daß bei der Erforschung des prosodischen Systems der mittelslowakischen Mundarten und in dessen Rahmen auch des rhythmischen Gesetzes die slowakische Dialektologie noch viel Arbeit erwartet. Im Werk unseres jubilierenden Professors Eugen Pauliny finden sich dazu genügend Anregungen.

LITERATUR

- CZAMBEL, S.: Slovenský pravopis. Budapešť 1890, 272 S.
- CZAMBEL, S.: Rukoväť spisovnej reči slovenskej. Turčiansky Sv. Martin, Kníhkupecko-nakladateľský spolok 1902, 373 S.
- Dotazník pre výskum slovenských nárečí (Atlas slovenského jazyka). Zostavili E. Pauliny a J. Štolc. Bratislava, Vydavateľstvo SAVU 1947.
- DVONČ, L.: Rytmecký zákon v spisovnej slovenčine. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1955, 254 S.
- FERENČÍKOVÁ, A.: K výkladu platnosti rytmeckého zákona v slovesných tvaroch typu kúpia, súdia v stredoslovenských nárečiach. Jazykovedný časopis, 16, 1965, S. 51—62.
- HABOVŠTIAK, A.: Oravské nárečia. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1965, 544 S.
- Krátka mluvnica slovenská. V Prešporku 1852, VIII + 61 S.
- PAULINY, E.: Stredoslovenský tvar nom.—akuz. sing. typu znamenia. Jazykovedný časopis, 7, 1953, S. 51—62.
- PAULINY, E.: W sprawie iloczasu w językach zachodniosłowiańskich. Język Polski, 36, 1956, S. 321—324.
- PAULINY, E.: Vznik rytmeckého zákona v slovenčine. In: Ezikovedski izsledvanja v čest na akad. Stefan Mladenov. Red. V. Georgiev. Sofia, Bălgarska akademija na naukite 1957a, S. 319—321.
- PAULINY, E.: Nom. plur. typu ľudia, sinovia v strednej slovenčine. In: Jazykovedné štúdie. 2. Red. J. Štolc. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1957b, S. 19—27.
- PAULINY, E.: Fonologický vývin slovenčiny. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1963, 360 S.
- PECIAR, S.: Slovenská kvantita a rytmecký zákon. Slovenšká reč, 12, 1946, S. 137—152, S. 217—224.
- Pravidlá slovenského pravopisu s abecedným pravopisným slovníkom. Vydala Matica slovenská. Praha, Štátne nakladateľstvo 1931, 364 S.
- STANISLAV, J.: Liptovské nárečia. Turčiansky Sv. Martin, Matica slovenská 1932, 562 S. + 12 Karten.
- ŠTOLC, J. et al.: Atlas slovenského jazyka (ASJ). I. Vokalizmus a konzonantizmus. Časť prvá — mapy. Časť druhá — komentáre. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1968, 314 + 200 S.
- ŠTÚR, L.: Náuka reči slovenskej. Nákladom Tatrína. V Prešporku 1846, XII + 214 S.
- TÓBIK, Š.: Členenie a charakteristika gemerských nárečí. In: Jazykovedné štúdie. 2. Red. J. Štolc. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1957, S. 86—120.
- UHLÁR, V.: Rytmecké krátenie a príčasťe prítomné typu pišúci, pišúca, pišúce. Slovenská reč, 9, 1942, S. 234—242.

A Possible Influence of Mass Lexical Borrowings from Slavic on the Hungarian Grammatical System

FERENC PAPP

1. Whilst studying the effect of mass borrowings, one of the most conspicuous and well-known facts that can be noticed is that as a result either new phonemes may appear in the system of the target language or the mass borrowings can at least strengthen the embryo capable of producing a new phoneme. It is fairly widely known that together with the large number of loan-words of Slavic, German and Latin origin that came into Hungarian after the conquest of the present homeland, c and zs very soon appeared in the Hungarian phonemic system. Such a history and the significant naturalization of these two phonemes can even be measured by purely synchronic means. Thus, e.g., the statistics of the phonemes of contemporary Hungarian root-words coming from different etymological layers has shown that in Hungarian the phoneme c is most frequent in German loan-words (from now on it are the contemporary forms which are considered): 15th in the frequency order and 1.82 % out of all the phonemes figuring in all German loan-words. Further data: c is the 16—17th phoneme in words of Hungarian origin (2.45 %), in words of Slavic origin it is the 18th (2.23 %), in Latin and Greek loan-words it is the 18th (1.88 %). The same data for zs: Latin-Greek: 20th—22nd (1.38 %); German: 27th—29th (0.94 %); Slavic: 30th (0.74 %); in words of Hungarian origin: 37th—38th (0.31 %). It is not surprising either that in root-words of Finno-Ugrian and Turkish origin these two phonemes are the 37th—46th, their proportions being 0.08—0.16 %, respectively within these layers.

It is, however, more difficult to point out the much more complicated reactions evoked by mass borrowings in the grammatical system. It is precisely such supposed effects that we are going to elaborate below.

2. The phenomenon studied can be described as follows. It is well known that nouns in Hungarian have a possessive personal declension, and therefore the Hungarian morphological system can express the meaning conveyed in many other languages by possessive pronouns with a morpheme added to the nominal stem. E.g. *láb*—foot, *lábam*—my foot; *üveg*—glass, *üveged*—your glass, etc. Each of these forms with personal endings appears as an independent basis (something like an

independent nominative) in the declension, cf.: *láb* nom., *lábat* acc., *lábnak* dat., etc., and similarly: *lábam* nom., *lábamat* acc., *lábamnak* dat., etc. So a Hungarian noun has a “bare” singular nominative without a possessive personal ending, besides this it has a bare plural nominative (in view of the agglutinative system it should also be treated separately: this plural basis can take the case endings in the very same way as the singular does: *lábak* pl. nom., *lábakat* pl. acc., *lábaknak* pl. dat., etc.); furthermore, it has six nominatives with possessive personal endings, the object possessed being singular (1st—3rd persons sing., 1st—3rd persons pl.), it also has six possessive nominatives if the object possessed is plural: *lábaim* — my feet, *lábaid* — your feet, etc., i.e. as many as 14 nominatives so far or, to be more exact, 14 bases that can be transformed into a nominative by adding a Ø-morpheme. (There may even be more bases — but this is sufficiently complete from our point of view.)

It is easy to understand that the opposition of three bases out of the many mentioned above is especially important in view of their high frequency, namely that of the bare singular basis, the bare plural basis and the 3rd person singular possessive basis: *láb*, *lábak*, *lába* — foot, feet, his/her foot. The second, i.e. the bare plural basis has a rather characteristic sound form (*k* and its contemporary versions: *ak*, *ek*, *ok*); although sometimes, at the end of a few loan-words, the very presence of the element *k* seemed to be confusing, and therefore it had to disappear (cf. Serbo-Croatian *čárdak*, old Hungarian *csárdak* > contemporary Hungarian *csárda*, and several other examples). This is not quite the case, however, with the 3rd person possessive basis given above in the third place — or, to put it more precisely, this basis very suddenly became trouble — some, just like an explosion, after the conquest of Hungary.

But let us return to the time preceding the Hungarian conquest first. It was at that time that our possessive personal declension and the many bases were emerging. Then the bare nominal stems ended either in a long vowel or in a weak one. After the former, the 3rd person possessive basis appeared with an *'i* (<*s'j*) ending, whereas after the latter it took a diphthong coming from the weak *'i*. So the non-possessive (initial) bases ended either in a weak vowel or in a long one in every case, whereas the 3rd person possessive basis terminated either in “a long vowel + *i*” or a diphthong, so it was not possible for these two bases to get mixed up. We cannot be certain whether this ideal state ever existed. If it did, it could have been for a short time only. The diphthong marking the possessive basis and the long vowel evolving from it could originally stand only after a consonant (i.e. **kez-e+i*, **kezé*), it could also succeed a vowel after the fall of *γ*: **fey-é* TihAl.* fee (read *fe-é*); the long vowel originating from the diphthong “weak stem-final vowel + *i*” appeared after stems ending in a vowel, too: *fá-á*; between the two vowels a -*j*- emerged to fill up the gap. In other words: the word-form termination “consonant + *á*” became possible at the ends of

bare stems (*fá* — tree) as well as at the ends of possessive bases (*hal-á*, *kez-é* — his/her fish, his/her hand). In view of what follows it is worth mentioning that in our contemporary word-stock only such elements have been found with the deep vowel harmony of the *fá*-type which must have existed at that time as well, i.e. they are either of Finno-Ugrian origin or represent ancient Turkish loan-words (in their contemporary forms: *fa*, *hagyma*, *hangya*, *alma*, *árpa*, *béka*, *bika*, *bóka*, *búza*, *csipa*, *dara*, *gyertya*, *káka*, *sárga*, *torma*; perhaps *csúnya*, *gyáva*, *balta*, and a few other elements), words with a high vowel harmony are very rare from that time (in their contemporary forms: *ige*, *serte*, *teve*, *türge*). Thus, by the end of the proto-Hungarian epoch the clear opposition between the forms of the two bases in question (*fa* — tree, *hal-á* — his/her fish) — i.e. especially with those with a deep vowel harmony and ending in *á* — had already disappeared from the system.

At this point history Slavic, German and Latin loan-words began to pour into the Hungarian language.

Here a temporary deviation from the subject is necessary. What does this influx of loan-words mean in more precise grammatical terms? As a rule, it is usually mentioned without any further grammatical (morphological) restrictions. The statistical study of the different parts of speech in their etymological strata shows what has already been guessed, or sometimes even known: in the case of Hungarian mass influx means the mass influx of nouns (this must be the case with other languages, too). Most of our root verbs, numbering about 400, have retained their Finno-Ugrian character, absorbing but a small number of borrowings, whereas the stock of nominal stems has been excessively increased with the recent loan-words. A glance at the situation makes it quite clear that the names of new objects and concepts had first to be borrowed and later new verbs could be formed from them by means of Hungarian affixes; the phenomenon of the name of an action being borrowed first is very rare (cf. e.g. the etymology of the Hungarian *kapál-kapa*, where the noun, which is now felt to be a stem, was derived from the verb by back-formation).

To return to our main chain of thought, it can be stated that the mass influx of nouns began. Let us qualify this statement further: what did the endings of nouns borrowed by the agglutinative Hungarian language, in which word endings are especially important, look like? Here a trivial truth is discovered once again: they did, of course, end in *a* (> contemporary labial *a*). It should be borne in mind that a) this was the ending taken by a feminine Slavic word in Hungarian as well, if borrowed in its nominative form as happened most frequently; b) a neutral nominative took this ending when borrowed; c) this ending was taken by several masculine and neutral words, if borrowed in their genitive forms. (Certain loan-words of Latin origin increased the number of forms ending in *a* in a similar way, but they are not so interesting from our point of view, as shown below.) The contemporary statistical results for this many-sided process are well known: 37.61 % of all our Slavic

* Tih. Al. = Foundation Authorization Rights of Tihany Abbey.

loan-words end in a at present and it is only the remaining 60 % that are divided among the rest of the phonemes at the ends of words; and the other way round: words of Latin origin make up a half of our root-words ending in a, followed immediately by those of Slavic origin having a 34.85 % share.

What happened to our morphological system at that time? We have seen above that the two bases could already be mixed up in the very first stage (by the end of the proto-Hungarian age), especially those with a deep vowel harmony. The possibility of such confusion (the lack of formal opposition) increased suddenly under the influence of Slavic nouns ending in å and pouring into our language in large numbers. The following event took place then. The possessive basis had already had a j element with stems ending in a vowel to fill up the gap between the vowel at the end of the stem and the basis vowel representing the 3rd person singular possessive personal ending. Hence it was tacked on after bases ending in a bare consonant before the possessive personal ending, i.e. where no intrusion was necessary, but only when the bare ending of the basis was unusual, if this "unusual basis ending + the a element of the possessive personal ending" (j could be found originally in a deep vowel harmony only) could have been taken for a bare basis together, without the j marking the end of the stem. E.g., although there has always been a consonant cluster at the end of the nouns *galamb*, *comb*, *domb*, *lomb*, *doromb*, etc., it is because of these clusters that the stems have now been extended by adding one more j: *galambja*, *combja*, *dombja*, etc. The bare basis end -mba is more frequent: *bamba*, *himba*, *bomba*, etc. — no doubt, the possessive forms **comba*, **domba*, etc. are made impossible by these bare bases ending in -mba. Similarly, a j is compulsory after the rare basis end -rd: *kard-ja*, *yard-ja*, *bárd-ja*, etc., it is for this reason that the -ckj- or the -lmj- cluster came about before the possessive ending a, a fact that would do any surrounding Slavic language credit (it is well known that unless there is some compelling morphological force like the present one seems to be, Hungarian tries to avoid even an intervocalic consonant cluster): *barackja* — his/her apricot, *filmje* — his/her film. For the same reason, however, the j does not appear at the end of several ancient words, although it would not cause such an extreme consonant cluster in them, but it is just their regular ends that do not make the special denotation of the stem, necessary by the help of a j (cf. e.g. *lába* — his/her foot). For this reason the j appears only rarely at the ends of the much younger Latin loan-words ending in -um: the affix-like um-ending makes the bare stem end recognizable. (NB: the j almost never comes after a productive nominal affix: no comment is necessary after the above discussion.) This is why the Latin a-ending is not interesting, although it occurs very frequently after a characteristic -ancia/-encia end.

I could continue. Rather a wide range of phenomena could be mentioned that, in my opinion, can be explained with this theory.

3. On the basis of what has been said some conclusions of a more general nature can be drawn.

In the title the word "possible" was used, and we have spoken of a theory or hypothesis only. The morphological system itself is a hypothesis; no insight into it is possible in the same way as in the phonemic system. It is supposed that in Hungarian there is a tendency differentiating the two bases as outlined above, but nothing more can be said with a clear conscience. The presence or the lack of cor zs represents another group of facts to the tendency effecting or not effecting the morphological system.

Let this hypothesis be accepted only so as to be able to observe some of its characteristic features. In its embryonal stage it was present almost without having any kind of external effect (cf. the great number of words with a deep vowel harmony — this being only "almost" without an external effect, because the greater part of those words with deep vowel harmony is made up of loan-words of Turkish origin, no matter how ancient they may be). Later, in our opinion, the development of this embryo was enhanced by the situation evolving through the mass appearance of new nouns ending in a. This tendency springing from the ancient embryo is interesting in itself: its material is an inner Hungarian element (the j in this function), but also the function itself arises organically from the Hungarian system: the presence of agglutination and of more than one basis imperatively requires the potential of the precise formal opposition of at least the most important (most frequent) bases.

This requirement (the oppositional potential of the most important bases), however, is interesting from a wider point of view, namely that of information theory. What does it mean that the stems *galamb*, *comb*, *domb*, etc. cannot be simply extended with an a in their possessive forms, but the listener must have his attention called to it with the j serving as a bell here: however unbelievable it may be, here is the end of the stem (i.e. the bare stem, without an a ending), therefore this is not a word ending in a like *bamba*, *himba*, *bomba*...: *combBELL*/=j/a, *dombBELL*/=j/a, etc. Whose attention should be drawn to this? The listener's, of course. Therefore a native Hungarian listener should be thought of as one working with a minimal easily accessible vocabulary: this is why he must get the type of "bell-signs" mentioned above from time to time to ease the automatic analysis of the sounding text. For an analysis carried out with a minimal vocabulary the forms **galamba* (his/her dove, correctly: *galambja*) and *goromba* — rude, the forms **lomba* (its leafage, correctly: *lombja*) and *plomba* 'a lead stamp or plug', etc. could otherwise be easily mixed up, automatic analysis could only be carried out if the analyst (= the listener) consulted the dictionary in every individual case. We are inclined to think of native listeners as having a free and immediate command of the whole vocabulary — if our hypothesis is accepted, this possible image, we have of native listeners, must be modified.

Finally, a typological remark. It would be advantageous for our theory, if a similar tendency of having more than one basis could be discovered in typologically related languages as well. It should be borne in mind, of course, that Hungarian, so to say,

was in an extremely favourable situation considering the formation (the urgency or necessity of formation) of this supposed tendency. The system of more than one basis had just emerged and a potential internal weakness of those with a deep vowel harmony was developing; it was just at that moment that a large number of (mainly Slavic) loan-words attacked this internal weakness in Hungarian. Furthermore, the majority of these loan-words ended in the incriminated a — as we have seen, it was merely by chance that in Hungarian so many of the borrowed nouns were realized with this ending. But despite such a series of accidents we are not weak-hearted in our theory and we hope that sooner or later this tendency will be found in other languages as well.

К отношению категории времени и наклонения в современных славянских языках

ЕЛЕНА БЕЛИЧОВА

Славянские языки, как и ряд других языков, обладают сложившейся в рамках глагола морфологической категорией времени и наклонения. В качестве основной функции временных форм указывается, как правило, локализация выраженного личной формой действия/состояния на временной оси; основополагающее значение имеет соотношение действия/состояния с моментом речи как центральным временным ориентиром. Опосредованно с моментом речи соотнесены также формы относительных времен, представленные в некоторых слав. языках (давнопрошедшее, будущее второе), для которых функцию центрального временного ориентира выполняет какое-либо из абсолютных времен, по отношению к которому значение относительного времени определяется как одновременное, предшествующее или же последующее действие, но посредством соотнесения с абсолютным временем примарно локализованное по отношению к моменту речи. Основным назначением категории наклонения считается обыкновенно оценка реальности выраженного глаголом содержания с точки зрения объективной действительности, создающая исходную модальную базу для синтаксических функций данных форм в рамках коммуникативных типов предложения.

В настоящее время принято детально описывать организацию категории времени и наклонения на основе семантических признаков, свойственных отдельным формам. Структурное описание базируется, как правило, на комплексе признаков, наличие/отсутствие которых конституирует данную категорию. В той или иной мере учитывается факт, что функционирование категорий наклонения и времени не является независимым друг от друга; обе они (как и некоторые другие глагольные или же именные категории) связаны друг с другом, причем их признаки, а также основанные на них функции иерархически упорядочены. В комплексе морфологических категорий глагола, примарно выполняющего предикативную функцию, на передний план выступает категория наклонения; модальная характеристика личных форм создает базу для наличия семантических признаков, конституирующих категорию времени.

Общепринято считать, что семантические признаки временного характера полностью релевантны лишь на фоне морфологического индикатива, в то время как в сочетании со значением кондиционала их релевантность снимается. (Лишь на части слав. территории формально дифференцированы кондиционал прошедшего/непрошедшего времени; кондиционал прошедшего времени отсутствует в рус. и брус., в мак. и болг., а также в влуж.) Следовательно, категория наклонения расположена в иерархии морфологических категорий глагола выше, чем категория времени, в слав. языках в той или иной мере тесно связанная с категорией вида (см. напр. Бондарко, 1981; Běličová-Křížková, 1981).

Четкое осознание взаимной связанныности категорий наклонения и времени привело Э. Паулини еще в 1948 г. к постулированию семантических признаков, позволяющих интерпретировать первичные функции временных и модальных форм, исходя из общей семантической базы, а также точки их соприкосновения в виде вторичных функций. Связанную систему времени-наклонения он представляет как систему глагольных времен, куда входит претерит, презенс, футурум и кондиционал (далее см. прет., през., фут., конд.). Семантические признаки, положенные в основу указанных форм, носят не чисто временной характер (т.е. не соотносят временные формы с моментом речи). Они выбираются так, чтобы временная трактовка не оказалась исключенной, но носят более общий характер. В представлении Э. Паулини такими признаками являются: «время действительное/не действительное» и «время фактическое/не фактическое». На этом основании прет. и конд. характеризованы как времена «не действительные», так как время выраженного ими действия не равно времени, совпадающему с объективным физическим временем; през. и фут. считаются временами «действительными». Прет. и през. в свою очередь наделены признаком «время фактическое», так как фактической является недействительность прет. и действительность през., в то время как конд. и фут. являются временами «не фактическими» (= потенциальными), так как недействительность конд. или же действительность фут. представляется как возможная. Схематически указанную систему можно представить следующим образом:

Время	Действительное	Не действительное
фактическое	презенс	претерит
не фактическое	футурум	кондиционал

В указанной системе не отмечается наличие в словацком яз. давнопрошедшего времени, с чем можно согласиться (оно представляет собой время относительное), а также конд. прет., семантические признаки которого в рам-

ках данной системы непостижимы. В стороне остается императив, в отличие от индикатива и кондиционала примарно связанный с побудительными предложениями. Его включение в связанную систему времени-наклонения нуждается в увеличении количества признаков и во введении признака чисто модального характера. В схеме Э. Паулини слабое место представляет трактовка фут. как времени действительного, отличающегося от през., за которым закреплен тот же признак, наличием признака «время не фактическое». Понятие фут. как действительного времени, хотя и не фактического, является внутренне противоречивым, так как действительное время не может не быть одновременно фактическим. Если приписать фут. признак «время не действительное», то окажется необходимым отграничить его от конд. Из связанной системы времени-наклонения неправомерно исключен конд. прет.

Полный набор временных и модальных форм словацкого глагола учитывает связанную систему времени-наклонения Г. Горака (Horák, 1958); вводятся такие комплексные признаки, как «отношение к моменту речи» (по отношению к нему различаются формы со значением фактическим: не фактическим, фактическим актуальным: не актуальным), «отношение к объективной действительности» (различаются действия спонтанные: не спонтанные, спонтанные реальные: потенциальные) и «реализация» (зависимая: не зависимая, зависимая от выполнения условия: от воли адресата). Закрепление этих признаков за отдельными глагольными формами в системе Г. Горака не вполне адекватно отражает объективную действительность. Касается это, в частности, примарных значений указанных форм. С одной стороны, не учитывается факт, что интерпретация функций индикатива обусловлена значением видовым (настоящему можно по отношению к моменту речи приписывать признак «время фактическое актуальное» лишь в случае несовершенного вида (см. дальше НСВ и СВ)), с другой стороны – оторваны друг от друга конд. през. СВ и НСВ, первый из которых наделяется по отношению к моменту речи признаком «время не фактическое», в то время как второму приписывается признак «время фактическое + актуальное». Конд. през. НСВ ведет себя с этой точки зрения по крайней мере как форма беспризнаковая: он может относиться к плану настоящего, но также будущего; возможна также нефутуральная ориентировка конд. през. СВ. Неразграничение през. НСВ и СВ характерно также для концепции Э. Паулини.

Исходим из постулата, что в рамках связанной временно-модальной системы можно установить иерархически организованную систему семантических признаков, доминирующую роль в которой играет сигнализация признака «завершенность/незавершенность» выраженного глаголом действия/состояния. По отношению к временному уровню можно данный признак интерпретировать как противопоставление прошедших времен, представляющее собой в слав. языках противопоставление основное (см. Krupa 1980).

Свидетельством этого является характерное для слав. языков проникновение форм през. в план будущего, охватывающее не только зслав. и вслав. языки, в которых, как известно, през. СВ выполняет функцию будущего СВ и одновременно в той или иной мере выступает также со значением узуального настоящего; оно известно также южным слав. языкам, в которых, за исключением мак., през. СВ со значением будущего представлен в придаточных предложениях временных/условных. Однако о взаимосвязанности плана настоящего/будущего можно говорить также по отношению к мак.: през. СВ/НСВ является составной частью аналитического фут. с *ke* и представлен также в придаточных предложениях с да, отчасти с футуральной ориентированной, и в предложениях условных с ако.

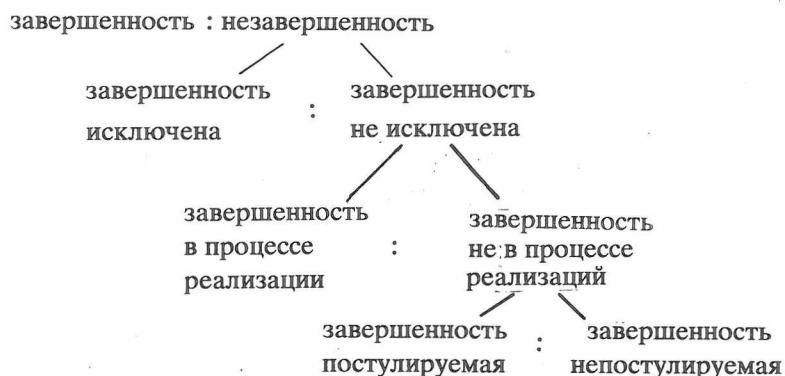
Признак «завершенность/незавершенность» одновременно позволяет нам свести к общему знаменателю семантические признаки категории времени и наклонения. В то время как признак «завершенность» содержит формы индикатива прет. СВ/НСВ, «незавершенность» (= отсутствие сигнализации завершенности) представляет собой признак, доминирующий признакам остальных форм индикатива, а также кондиционала и императива. Иерархия частных признаков, выступающих на фоне несигнализованной завершенности, построена таким образом, что каждый из следующих частных признаков, стоящий на одну ступень ниже в иерархии признаков, выступает на фоне отсутствия сигнализации признака, в иерархии признаков непосредственно предшествующего. Отношение непрошедших индикативных форм и форм конд. (оставляем в стороне императив, наделенный специфическим признаком модального характера, отличающим его от конд. през.) отражается в следующих постулируемых признаках:

Самая высокая ступень приписывается противопоставлению «завершенность исключена»/«не исключена»; первый из указанных признаков свойствен всегда кондиционалу прет. (в тех слав. языках, в системе которых указанная форма представлена; в тех языках, где нет формы конд. прет., приведенный признак нерелевантен). Кондиционал прет. всегда представляет выраженное им глагольное содержание как теоретически возможное, но отнесение возможной реализации к периоду, предшествующему моменту речи, на самом деле завершенность исключает. Формы, связанные с отсутствием сигнализации исключенной завершенности, группируются на основе признака «завершенность в процессе реализации». Если считать первичным и основным использование личных форм в значении конкретных, единичных действий/состояний, то наличие указанного признака в слав. языках характерно для през. НСВ, всегда выражающего действие/состояние в процессе их реализации, т.е. перехода в область действий/состояний, наделенных признаком «завершенность».

Остальные формы, а именно през. СВ, фут. НСВ, в юж. слав. языках также

фут. СВ, и конд. през. НСВ/СВ, данный признак не выражают. Они группируются на основе наличия признака «завершенность постулируемая». В юж. слав. языках указанный признак закреплен за фут. СВ/НСВ, отчасти также (в придаточных предложениях временных/условных, хотя и факультативно за през. СВ. В зслав. и вслав. языках указанный признак закреплен за формой фут. НСВ, но также през. СВ, в рамках конкретных/единичных действий всегда представляющего значение данного действия в форме постулируемой завершенности, т.е. как отнесенное к плану будущего. Завершенность, не представленная в процессе реализации или же не постулируемая в будущем, мыслится как вообще возможная (= неисключенная) и выражается кондиционалом през. СВ/НСВ. Представление об абстрактной/возможной завершенности в плане будущего создает условия для синонимии форм индикатива фут. и кондиционала през. там, где условный характер постулируемой завершенности в будущем выражен лексически, т.е. союзом: ч. *Kdyby to měli/Budou-li to míti, koupil bych to/koupím to*.

Иерархическую организацию признаков конкретных действий можно изобразить в виде следующей схемы:



Если выраженное личными формами глагольное содержание мыслится как узуальное, т.е. не фактическое/конкретное, указанное представление о действии сказывается как в выборе форм вида, связанных с теми или другими признаками в случае их употребления с единичным значением, так и в возможности транспозиции, выступающей в виде синтаксической синонимии отдельных форм, в рамках первичных функций строго различающихся.

Известно, что на значительной части слав. территории завершенность действия, представленного как действие узуальное, исключает СВ и выражается — при сохранении признака «завершенность» — претеритом НСВ. Такое положение характерно для вслав. языков, но также для польского, мак. и болг. (не исключен здесь претерит СВ в придаточных предложениях временных/условных).

менных). Одновременно слав. языкам свойственно использование средств, не сигнализирующих единичную завершенность, т.е. связанных с признаком «завершенность не исключена». В зслав. и вслав. языках, а также в словен. это през. НСВ/СВ, в скорв. през. НСВ/СВ, но также конд. през. НСВ/СВ, в мак. през. НСВ, фут. СВ и конд. с ё НСВ/СВ, и в болг. през. НСВ/СВ и конд. с ё НСВ/СВ. Кондиционал в скорв., мак. и болг. в качестве транспонированной формы может выступать в значении узуальных действий лишь тогда, если предполагается признак «завершенность». См., напр. скорв. *Време је те године, за божић, било чудновато. Јутро би било мрачно, облачно, снег би провејавао, прокишијавао, а, у подне, сунце бы синуло. Небо би било, као у Италији, плаво. Вече би се завршило кишовито, — све би било мокро.* Завершенность узуального действия является одновременно завершенностью действия не фактического, а абстрактного. Это открывает возможность для использования в данном случае кондиционала през., в случае единичного действия представляющего данное действие как абстрактную возможность. Не случайно, что довольно часто в скорв. конд. со значением узуальным вводится придаточным предложением с кад, сигнализирующим несвободный характер данного действия: *Кад бис се он, и Цонс, срели, промрмљали би нешто и прошли један крај другог.* См. также в русск. в придаточных предложениях с узуальным значением конд.: Когда бы он ни пришел/ни приходил, всегда приносил подарок: ч. *Kdykoli přišel, přinesl dárek.*

През. СВ/НСВ и фут. СВ. отчасти также фут. НСВ находят применение прежде всего при выражении узуальных действий с признаком «незавершенность». Действия, понимаемые как абстрактные, оформляются в виде през. СВ и фут. СВ/НСВ как конкретно нереализованные, но постулируемые, что демонстрируется на наглядном примере. См., напр., мак. *Тоа веќе го нема.* Овие автомобили само ё забучат крај теба ё засврдат и веќе ги нема; Та колку само еден писмоносец ё се изнаоди, натрча, напачи и напати!; болг. После трупаме купи, както косачите сено, прокарваме вади, с които се поливат градините и ливадите... Но някой немирник ще срита всичко, ще стане олелия, момиче ще се разплаче, ще се свием...; русск. Вот так всегда. Наговорят тебе всякой всячины, а потом и начнет мерещиться.

Абстрактно понимаемое действие, признак «завершенность» которого не сигнализирован, может замещать также узуальные/в абстрактном виде понимаемые действия с признаком «завершенность», представляя их в виде наглядного примера действия в процессе реализуемой завершенности (през. НСВ), или же в форме действия с постулируемой завершенностью (през. СВ). См. русск. *Вот мы, ребятишки, и приладились у него крючки откусывать...* Соберемся мы на речке, растелешимся вблизи деда за кустиком, и один из нас потихонечку в воду слезет... В болг. и мак. такую же функцию выполняет также фут. СВ (в мак.) и фут. СВ/НСВ (в болг.). Однаковая закрепленность

формы през. СВ в вслав. и зслав. языках за примарным значением постулируемой завершенности конкретного действия, как и у футурума СВ в мак. и болг., равно как и одинаковая возможность употребления данных форм (в болг. также фут. НСВ) со значением узуальным в плане настоящего, проливает некоторый свет на возможность трактовать неактуальное значение през. СВ как значение вторичное.

ЛИТЕРАТУРА

- БЕЛИЧОВА-КРІЖКОВА, Н.: Ke vztahu kategorie vidu a času v spisovných jazycích slovanských, *Slavia*, 50, 1981, c. 121—134.
 БОНДАРКО, А. В.: Вид и время русского глагола. Москва, Просвещение 1971, 239 с.
 ХОРАК, Г.: K využívaní slovesného času a spôsobu v slovenčine. In: *Studie ze slovanké jazykovědy*. Red. J. Machek. Praha, Státní pedagogické nakladatelství 1958, c. 221—232.
 КРУПА, В.: Jednota a variabilita jazyka. Bratislava, Veda 1980, 168 с.
 ПАУЛИНЬ, Е.: Slovesný čas v slovenčine. In: *Pocta Fr. Trávníčkovi a F. Wollmanovi*. Red. A. Grund, A. Kellner, J. Kurz. Ročenka semináře pro slovanskou filologii při filosofické fakultě Masarykovy univesity. 1: Brno 1948, c. 343—349.

Variant Suffixes in Slovak Genitive Sg. of Pattern *dub*

JÁN ORAVEC

Eugen Pauliny, in contrast to most of structurally orientated linguists who paid in our country their attention prevailingly to phonology, has successfully used structural methods within the frames of morphology. Unfortunately, all his work dealing with morphology has been known only to his students (the works were published in the form of teaching material called *Systém slovenského spisovného jazyka*, IIInd part, 1946—1947). Only a few papers have appeared in journals and they caused radical changes in our linguistic way of thinking. One of such works is the paper *Genetív sg. vzoru dub* that appeared in 1949 in the journal *Slovo a tvar* which I referred to in my earlier works (Oravec, 1970, 1980), as I do now again.

Every Slavic grammar meets the problem how to delimit suffixes -a/-u in the genitive sg. of inanimate masculines — the only exception is Serbo-Croatian in which genitive has the only form -a. The same was the case with in Slovak grammar, as we can see from Czambel's *Rukováť spisovnej reči slovenskej*, where he wrote that one cannot form an exact rule when content words take -a or -u. Although he suggested some important semantic conditions of the distribution of -a/-u suffixes, e.g. that notional (abstract) substantives took in the whole suffix -u and that the words ending in -ák, -ík took in the suffix -a, the author did not solve the issue completely. One of the reasons was the fact that he changed more formal factors. He stated, e.g. that one-syllable words ending in -g, -h, -ch, -k and those ending in -n, -d “adopted” the suffix -u, while two-and-more syllable words took in mainly the suffix -a. Another authors (Letz, 1935; Orlovský and Arany, 1946) futher emphasized formal aspect. But Mihál (1947) focused himself on semantic conditions of the suffixes -a, -u and enlarged them (by adding the derivative suffix -ček). E. Pauliny (1949) followed Mihál's semantic argumentation and the formal aspect of the matter (ending of the word in certain consonant) claimed to be doubtful because — as he found in his investigation — every consonant except for *m* is an exception to the rule, since names denoting place take the suffix -u after the consonant *m*, cf. genitive forms *Jeruzalema*, *Ostrihoma*. In the second part of the paper E. Pauliny has pointed out another important linguistic regularity: the connection between the formal opposi-

tion of -a, -u suffixes with the semantic opposition of animateness — inanimateness or, to be more precise, with certain measure of this semantic opposition belonging to the pattern *dub*. He came to the conclusion that "the more concrete substantive and the more close connection with animate substantives show there a tendency to accept the morpheme -a". The author has emphasized his opinion by stating that the genitive ending -a of the pattern *dub* is taken by words with animate suffixes -ík, -ák, -ček as well as by words in which animation occurs, e.g. *stali bučka, duba, javora, nájsť dubáka*. In contrast, "abstract" words in whole and foreign words take exclusively the morpheme -u.

We have verified Pauliny's conclusions on the material (10,000 excerpts) from instructive, popular-instructive and artistic styles. The investigation of the material has proved E. Pauliny's basic principles pertaining to -u and -a suffixes.

Formal aspect, i. e. the ending of the word in certain consonant, does not play any role in the distribution of -u, -a — as E. Pauliny has pointed out — because any consonant can precede them. Besides the phonological criterion also morphological arguments confirm the approach like this; formal morphological system does not require either of the two suffixes any more. Slovak has a strong tendency not to change the form of the word-forming base.

When we take into account the first part of Pauliny's theory dealing with the use of -a suffix, it need not be completed in the part concerning animate substantives as it holds without exception. The second part in which substantives derived by animate suffixes -ák, -ík, -ček is to be further developed. *Morfológia slovenského jazyka* (Morphology of Contemporary Slovak) (1966) added the suffix -ok (the author of the chapter is L. Dvonč) — although -ok has a great number of meanings — and in some meanings the -ok suffix does not require the suffix -a in such a strict way as it is with the first three suffixes. There are possible variants *hráška/hrášku*; these variants distinguish the meanings. In contrast to this suffix, diminutive suffixes -ák, -ček require genitive sg. -a, it is also in case when the word originally ended in -u, e.g. *rámú-rámčeka/rámika, obchodu-obchodíka, parku-parčíka, pysku-pyšteka*.

I have pointed out (Oravec, 1980) other suffixes having influence on variants -a, -u; they are suffixes which were transferred from animate to inanimate substantives.

It is mainly the suffix -an by means of which names of inhabitants are formed (e.g. *ostrovan, Rimán, Nitran* ...), suffix -án by means of which names of members of some trends, school classes are formed (*republikán, anglikán, septimán* ...), suffix -ár by means of which action names, names of professions, trends actions, sport disciplines are formed (e.g. *tesár, stavbár, dejepisár, oštepár* ...). We also find here foreign suffixes -er, -ér, -or, -átor which form action and actor names (e.g. *tréner, diskutér, kontrolór, komentátor*), suffix -ik which forms nouns of actors (e.g. *chemik, hygienik, historik* ...) and less frequent suffixes -ón, -ún, -el. These derivative suffixes have the same influence on the genitive form of inanimate substantives of the pattern *dub* like suffixes -ák, -ík, -ček, e.i. they support the

declination suffix -a, because it keeps connection with animate substantive — as pointed out by E. Pauliny — e.g. *absorbéra, radiátora, stimulátora, stabilizátora, digestora*. The words derived like this take the suffix -a, if countable nouns are taken into consideration (see another meanings later in the text). As seen from the above examples the -a suffix also occurs in foreign words. Our argumentation differs from all preceding statements in grammar and studies concerning foreign words as an obstacle to the suffix -a.

The second part of Pauliny's theory is the part dealing with the suffix -u, which — according to Pauliny — comprises in the whole abstract nouns and odd foreign words. The theory mentioned consists of the two parts I referred to in more detail in my study (Oravec, 1980), and therefore I give here just the summary of my previous investigation.

I have further developed the former part of the theory dealing with abstract nouns. The dependence of the suffix -u on the meaning of abstract nouns is evident. S. Czambel has already pointed out that the suffix -u, when "notional" nouns are concerned, is common. The first place among nouns take those derived from verbs. Abstract nouns of take unexceptionally the suffix -u when they are derived from nonprefixed verbs like *kriku, letu, šumu* ... or the prefixed verbs like *nárazu, odchodu, preletu, útlaku, rozkvetu* ... or the second part compound words like *vodopádu, blahobytu*. The suffix -u is also retained with abstract nouns of action although their meaning has become more concrete; they do not express action in a proper sense, but they express the result of the action or other concrete thing unless they have lost their semantic connection with the fundamental verb. For example, the word *obraz* — although it more frequently denotes thing than action, it takes the suffix -u and this owing to the fact that it shows the connection with the verb *zobrazit* and with pure abstract nouns which are derived from prefixed verbs having the stem -raz-, e.g. *odrazu, výrazu, nárazu, dôrazu* ... The suffix -u is also retained with other concretized abstract nouns, e.g. *lieku, moku, nánosu, otvoru, výkladu* ... *vetrolamu, pivovaru, časopisu*. If the semantic connection of abstract nouns is not clear, or this connection has been completely interrupted, then suffix -a is preferred. This fact is clearly seen if compound words (the second component is -mer) are concerned. Less known compound words take the suffix -u, e.g. *sklonomeru, výškomeru*. In contrast to these we frequently meet derived nouns like *teplomer*, which are understood as names of things and take the suffix -a (*teplomera*). The utmost measure of independence of action nouns present *nomina postverbalia*. Soták (1978) made an attempt to delimitate *nomina postverbalia* in his monograph. All *nomina postverbalia* take the suffix -a, e.g. *plota, potoka, zruba, priečinka, výhonka*.

Other abstract nouns like *stredu, spodku, radu, juhu, spolku, spôsobu, chládku* ... take also the suffix -u. Among these nouns prevail foreign abstract nouns which end in typical unanimate suffixes -us, -izmus (e.g. *rytmu, socializmu* ...), -ing (*tréningu, driblingu, kempingu* ...), -ent (*experimentu, testamentu, komplimentu* ...), -át

(referátu, atentátu, falzifikátu, citátu ...), -it (exitu, depozitu ...), compound nouns the second part of which has the base -graf, -gram, -fón (telegrafu, telegramu, telefónu). There is a group of foreign abstract nouns that do not form such a limited set, but they take the suffix -u without exception, e.g. civilu, kataru, chaosu, inštinktu, festivalu.

The sets of nouns showing connection or overlapping with action verbs also take the suffix -u. They are first of all material nouns some of which belong to action abstracts by their origin, e.g. dymu, plynu, krmu, riadu, vzduchu ... those without this connection, e.g. blenu, cmaru, lekváru, piesku, hodvábu, tvarohu, škrobu, vosku — this set includes foreign material nouns like benzínu, porcelánu, parfumu, rúžu, as well.

Collective nouns form a less extendend but specified set of nouns which take the suffix -u in gen. sg.; they comprise Slovak collectives (*Iudu*, *statku*, *drobizgu*, *hmyzu* ...) as well as foreign collectives (*proletariátu*, *personálu*, *senátu* ...).

Exceptions to the pattern *stroj* prove that semantics of nouns in Slovak is supported by the suffix -u. The suffix -u disappeared in gen. sg. of the pattern *stroj*; it has been retained only in few exceptions, such as *plaču*, *žiaľu*, *bôľu* (which are pure nouns of action, and in cases like *čaju*, *tušu*, *gulášu*, *moču* (which present attributes of material nouns).

From grammatical point of view the set of material and collective nouns — in contrast to other substantives — differs in not having both grammatical numbers by means of which the opposition of the suffixes -a, -u is morphologically distinguished as the opposition of nouns with both numbers as against those having only one number, singular, e.g. *národa* (plural *národy*), *Iudu* (without plural), *náprstok/náprstka* (with plural *náprstky*), *nábytok/nábytku* (without plural).

Some authors take foreign origin of words for one of basic conditions under which the suffix -u occurs. I have already been doubtful as far as this criterion is concerned. It is well known that the suffix -u is more frequent in words of foreign origin than the suffix -a. But on the other hand, it is evident that most of words of foreign origin form abstract nouns ending in -us, -izmus, i.e. lexical meaning in principle plays a decisive role in choosing the appropriate suffix. This argument is supported by the set of foreign words which denote countable elements and they also have the form of plural, therefore they take the suffix -a, e.g. names of machines and apparatus: *bojlera*, *finišera*, *trenažéra*, *simulátora*, *absorbéra*.

The semantic sets of nouns given above (countable concrete nouns, abstract nouns, material and collective nouns), word-forming suffixes (animate -ák, -ík, -ček, -ár, -átor ..., inanimate -us, -izmus), as well as morphological restrictions (both grammatical numbers — only one grammatical number — singular) are the basic factors which play a decisive role in applying the genitive suffixes -a, -u; the same is the case if two forms are possible. The publication *Pravidlá slovenského pravopisu* contains 178 double forms which represent a percentually negligible amount when

compared with thousands of regular items. The main function of the suffixes -a, -u in cases like these is to distinguish separate meanings of (inanimate) substantives, e.g. *hrášku* (material noun) — *hráška* (sg. form as big as *hrášok*), *schodku* — *schodika* (countable diminutive concrete noun), — *schodku* (abstract noun, economic term). The opposition of -a, -u is further used to distinguish morphological differences as well as differences in meaning, e.g. *predka* (animate masculine), *predku* (inanimate abstract noun denoting place), *tenora* (animate masc. noun denoting the singer) — *tenoru* (inanimate abstract noun denoting the quality of sound), *dielo* — *diela* (neuter gender), — *diel* — *dielu* (inanimate masculine), etc.

The analogy of form as morphological phenomenon cannot stand completely aside. For instance, words derived by suffixes -an, -án, -on, -ín (as well as -áň, -oň, -úň) take exclusively the genitive suffix -a, the same applies to words whose word-forming structures are not transparent: *organa*, *diváňa*, *balkóna*, *čalúna*. But the formal analogy cannot be exaggerated mainly in those cases in which analogy plays just an accompanying role. For instance, the traditional rule saying that the suffix -u is compulsory with one-syllable nouns have proved to be wrong. The real cause is the fact that the words have meaning of action and not that they are one-syllable ones; they are abstract nouns of action derived from unprefixed verbs by zero prefix, e.g. *pádu*, *hltu*, *skoku*, *behu*. The predominance of criteria of meaning over the form is preferred also with words of foreign origin. For instance, foreign words having typical "abstract" suffix -us and having concrete meaning of countable elements tend to take the genitive suffix -a; at the outset this tendency has been introduced like double-forms of the type *autobusu/autobusa* and later by double-forms of the type *hubertusa/hubertusu* (as far as the word *hubertus* is concerned, one can find only the form *hubertusa* in contemporary writers).

The transition from the -u to -a suffix is clearly seen in the history of our language: in the development of the history of Slovak we see that the suffix -u disappeared in the pattern of inanimate nouns (*stroj*), today we find here only some relicts. We find much more clear-cut results in Slovak dialects. All dialects, not only those of central Slovakia, but also those of western and eastern Slovakia, exceed the contemporary state in literary Slovak as far as the suffix -a is concerned.

From the mentioned systematic, historical and socio-linguistic factors there follow univocal conclusions that the genitive suffix -a is primary and the suffix -u is secondary (variant).

In this point the Slovak language is similar to most of the Slavic languages. Russian (cf. Shvedova, 1980) and Polish (cf. Kobilińska, 1968) have both these suffixes, but -a, is more frequent in these languages than in Slovak. The clearest situation can be found in Serbo-Croatian which has only one genitive suffix -a; the similar situation is found in Slovenian (cf. Toporišić, 1976). On the opposite side of Serbo-Croatian there is Czech having the basic suffix -u.

Formal phonological elements and features are not the only principle of construing

grammatical forms and this owing to the fact that semantic and word-forming factors occur with them. E. Pauliny has for the first time pointed out the semantic factors when analysing genitive sg. of the pattern *dub*.

REFERENCES

- CZAMBEL, S.: *Rukováť spisovnej reči slovenskej*, 3 reedition. Turčiansky Sv. Martin, Kníhtlačiarsky účastníarsky spolok 1919, pp. 37—38.
- KOBYLINSKA, J.: *Rozwój form dopełniacza liczby pojedynczej rodzaju męskiego w jazyku polskim*. Wrocław—Warszawa—Kraków, Ossolineum 1968, 139 p.
- LETZ, B.: *Genitív jednotného čísla vzoru dub*. Slovenská reč, 4, 1935—1936, pp. 4—9.
- MIHÁL, J.: *Slovenská gramatika pre I. a II. triedu stredných škôl*. 2nd edition. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladateľstvo 1947, 129 p.
- Morfológia slovenského jazyka. Ed. J. Ružička. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1966, pp. 89—91.
- ORAVEC, J.: *Rozhraničenie prípon -a/-u v genitíve sg. vzoru dub*. Slovenská reč, 35, 1970, pp. 161—169.
- ORAVEC, J.: *Konkurencia prípon -a/-u v genitíve sg. vzoru dub*. Kultúra slova, 14, 1980, pp. 205—211.
- ORLOVSKÝ, J., ARANY, J.: *Gramatika slovenského jazyka*. Bratislava 1946, p. 125 ff.
- PAULINY, E.: *Genitív sg. vzoru dub*. Slovo a tvar, 3, 1949, pp. 41—43.
- Pravidlá slovenského pravopisu. 10th edition. Ed. Š. Peciar. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1970, 420 p.
- Russkaja gramatika. Part I. Ed. N. Ya. Shvedova. Moskva, Nauka 1980, pp. 486—487.
- SOTAK, M.: *Dejové substantíva v slovenčine a v ruštine*. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladateľstvo 1978, 195 p.
- TOPORIŠIC, J.: *Slovenska slovnicka*. Maribor, Založba Obzorja 1976, pp. 213—223.

La notion ontologique de la marque et son corrélat de partie du discours*

GEJZA HORÁK

Au cours de l'explication des éléments et des phénomènes linguistiques, il faut avoir en vue leur liaison intermédiaire avec la réalité au sens large de ce mot. La pensée, c'est-à-dire le traitement des reflets généralisés de la réalité et de ses rapports dans la conscience, est une sphère intermédiaire entre la langue et la réalité. Conformément à cela, on prend en considération la série: la réalité (que nous interceptons, notons et „observons“ par la perception et par la perception dite allongée) — la pensée (le traitement des données de la réalité et les opérations reliées avec celles-ci: pénétration à la derrière de la surface des choses) — la dénomination et la mise en corrélation des contenus de la conscience qui s'opère grâce à elle.

Nous ne pouvons pas, quand-même, affirmer que cette série soit formée génétiquement par rapport à l'homme en général (phylogénétiquement), même pas par rapport à l'individu (ontogénétiquement) parce que — et c'est la conséquence du caractère instrumental de la langue, c'est-à-dire de ses éléments — la pensée sur tel ou tel élément de la réalité n'apparaît complètement qu'après sa dénomination, la dénotation subsumante qui lie et „emballe“ alors ses qualités.

Par l'intermédiaire de cette activité qu'on pourrait, en général, appeler un contact conscient avec la réalité, on est arrivé aux notions ontologiques générales classificatrices (catégories) comme: la substance, la forme, la qualité, la quantité, l'action, la circonstance (le temps, l'espace), le rapport, etc. Le nombre des notions classificatrices (catégories) peut être augmenté, mais aussi diminué selon le degré de l'abstraction.

Si nous devons caractériser et délimiter le contenu et l'extension de la dénomination d'une partie du discours, il faut déterminer laquelle des notions générales classificatrices peut lui être appliquée. La confrontation d'une partie du discours avec une catégorie générale ontologique se fait, d'habitude, au cours de l'analyse

* Le présent article est une version complétée de: HORÁK, G.: *Vecný pojem príznaku a jeho slovnodruhový korelát*. Jazykovedný časopis, 23, 1972, pp. 177—181.

(catégorielle) de la morphologie comme partie intégrante de la description synthétique d'une langue. C'est de cette façon aussi que nous avons préparé l'oeuvre collective *Morfológia slovenského jazyka* (La morphologie de la langue slovaque, 1966). — Nous nous sommes posé la question : Qu'est-ce qu'une partie du discours nomme de la réalité par l'intermédiaire de son contenu mental, quel est son corrélat dans le domaine de la réalité et de la pensée ? A partir de cette approche, on définit les substantifs comme noms de choses ; les adjectifs comme noms de marques statiques des choses ; les verbes comme noms de marques dynamiques des choses ; les adverbes comme mots exprimant une circonstance ou une qualité relative à une action verbale (c'est-à-dire, à la marque dynamique des choses) et les adjectifs numéraux, soit comme noms de notions indépendantes du nombre soit comme noms de marques numériques des choses et de leurs marques statiques et dynamiques. Conformément à cela, les adverbes sont des noms de deuxièmes et d'autres marques (Jespersen, 1958, pp. 122—150).

De toutes les notions ontologiques classificatrices, nous voudrions prêter ici notre attention à la notion de la marque.

La notion de la marque comme catégorie ontologique classificatrice est utilisée quand il s'agit des adjectifs et, en partie, des adverbes (ils nomment une circonstance et une qualité), en partie, quand il s'agit des numératifs (notions numériques et marques numériques des choses), ainsi que, comme marque dynamique, quand il s'agit des verbes.

Nous trouvons adéquat de ranger le sens des adjectifs, des adverbes (surtout désadjectivés) et des numératifs sous la notion de la marque ; au contraire, il ne nous semble pas tout à fait approprié d'y subsumer ce qui est nommé par les verbes.

Et cela parce que les verbes ne peuvent pas être corrélés totalement avec la notion de la marque dynamique, du moins pas tous les éléments de cette partie du discours puisqu'on ne peut pas y ranger tous les types de verbes. — Nous n'y classerions que les groupes de verbes comme *belief sa* (*blanchir*) et *starnúť* (*vieillir*) qui, à cause de leur lien étroit avec les adjectifs *Vrch sa belie* (*La montagne blanchit* = se montre, apparaît (comme) blanche ; *Človek starne* (*L'homme vieillit* = ... il devient plus vieux), expriment la marque dynamique, dynamisée à proprement parler ; mais les verbes d'action externe ne peuvent pas être subsumés sous la notion de la marque dynamique. Nous constatons que l'action doit être considérée comme notion ontologique classificatrice spécifique, et cela même lorsque — c'est-à-dire, dans la grande majorité des cas — elle est liée à une chose (substance). Ce rapport à une chose, nous ne le considérerions pas comme marque dynamique de la chose (substance), mais comme moyen de manifestation étroitement lié avec la chose qui doit être manifestée ; en même temps, nous supposons souvent (dans le groupe de verbes le plus remarquable) l'activité de la substance — agent de l'action.

Nous posons l'action comme notion ontologique classificatrice — ce qui n'est rien de nouveau dans la philosophie — comme deuxième catégorie classificatrice à côté

de la chose, substance, et c'est parce que l'action n'est pas liée à la substance dans certains cas : elle est considérée (et elle existe) telle quelle, individuellement. Les autres notions élémentaires classificatrices, comme la marque, la circonstance, la relation, la position (la relation objective), etc. sont alors groupées autour de la dichotomie substance — action. Il faut ajouter qu'à côté de la notion classificatrice substance, nous employons sa notion spécifique chose, et, de la même façon, nous employons la notion spécifique qualité à côté de la notion classificatrice marque. La relation substance — chose est donc identique à la relation marque — qualité.

Pour éviter les difficultés en déterminant et en appliquant les notions classificatrices que nous avons mentionnées, le linguiste peut employer des notions encore plus générales, comme l'a fait E. Pauliny dans son cours *Systém slovenského jazyka* (Système de la langue slovaque, 1946—1947), modeste par son volume, mais largement stimulant par son contenu. Il n'y parle pas de la substance ni de la marque, mais du contenu ontologique et relationnel de la pensée qui est reconnu comme contenu qui n'est pas lié à un autre contenu mental et qui est indépendant du temps (le pendant des notions ontologiques classificatrices substance — chose), et du contenu mental reconnu comme non autonome, se liant à un autre contenu mental indépendant du temps (le pendant de la notion ontologique classificatrice marque) (ibid., p. 96). Conformément à cela, en slovaque sont nommés comme substantifs les contenus ontologiques et relationnels qui sont reconnus comme autonomes et existent indépendamment du temps. Au contraire, les contenus qui ne sont pas reconnus comme autonomes, liés à un autre contenu et existant indépendamment du temps, sont nommés attributs. E. Pauliny a également appliqué cette conception des parties du discours dans son article publié dans le recueil *O vedeckém poznání soudobých jazyků* (A propos de la connaissance scientifique des langues modernes, Pauliny, 1958). Selon les oppositions distinctives „a) quelque chose est reconnu comme existant ou non existant absolument ; b) quelque chose est reconnu comme existant par rapport au temps ou comme existant indépendamment du temps“, il a constitué quatre parties du discours autonomes. Il les présente et qualifie de la façon suivante : le substantif comme nom d'un phénomène existant absolument, indépendamment du temps, l'adjectif et l'adverbe comme noms des phénomènes qui n'existent pas comme autonomes et sont indépendants du temps, le verbe comme nom d'un phénomène qui n'a pas une existence autonome et existe dépendamment du temps (ibid., p. 22). La façon dont l'auteur caractérise la deuxième et la troisième partie du discours (adjectif et adverbe) nous indique clairement leur parenté et leur lien.

L'attribut, partie du discours qui est homogène du point de vue onomasiologique (comme si elle était plus générale) est alors, dans la théorie de E. Pauliny, divisé sur la base de sa double fonction syntactique en adjectif et adverbe : selon ce qu'il est déterminant d'un substantif ou d'un verbe dans un syntagme déterminatif et

prédictif. L'attribut conçu ainsi englobe non seulement l'adjectif et l'adverbe, mais il rassemble aussi leurs fonctions syntactiques (épithète, prédictat nominal, attribut verbal, complément circonstanciel) et il influence la forme de l'attribut dans la proposition subordonnée épithète.

Les caractéristiques grammaticales de l'attribut en général sont: l'accord, la neutralisation de l'accord, la neutralisation secondaire de l'accord et son absence, et, en partie, la catégorie lexicale et grammaticale de la comparaison (limitée par les épithètes qualificatives). En outre, l'accord est une manifestation grammaticale de la dépendance réelle d'une marque.

Nous parlons de la neutralisation d'un accord quand l'adjectif épithète, par son étymologie, détermine le verbe et, par suite de cela, s'accorde formellement; dans la langue slovaque littéraire, ce sont les morphèmes *-e/-o*; *-y*: *pekn-e písat* (écrire très bien), *ťažk-o pracovať* (travailler dur); *bratsk-y radiť* (donner un conseil fraternel), qui sont les indicateurs de cet adjectif adverbial.

A partir de cette conception, dans la grammaire systématique, il conviendrait de ranger les adjectifs attributs adverbial parmi les adjectifs. — Au cours des années, cette conception de l'adjectif a été appliquée aussi dans la grammaire de la langue tchèque littéraire (Daneš et Komárek, 1975).

Les conclusions que nous pouvons tirer de notre discussion sur la notion ontologique classificatrice de la marque et de son opposition dans la sphère des parties du discours sont:

1. La notion ontologique classificatrice, à savoir la marque implique la constitution de la partie du discours nomée attribut, comme l'a fait dans notre littérature linguistique E. Pauliny. — Ainsi nous ne troublons-nous pas la classification des mots existants jusqu'aujourd'hui; nous n'y appliquons qu'une plus grande abstraction.

2. Par l'intermédiaire de la caractéristique générale de l'attribut dans la grammaire scientifique, on éclairera aussi d'une façon plus adéquate le côté nominatif et grammatical (morphologique et syntactique) de l'adjectif, de l'adverbe et, en partie, du numéral.

3. La conception de la partie du discours générale qu'est l'attribut signifie une approche intérieure du côté nominatif et grammatical des genres de mots, incorporés dans cette catégorie.

4. Conformément à ce que nous avons dit le verbe est considéré comme corrélat linguistique d'une marque ontologique relativement indépendante — l'action. L'action n'est pas entendue comme marque de la substance, mais comme manifestation de la substance.

LITTÉRATURE

- DANEŠ, Fr.—KOMÁREK, M.: Teoretické základy synchrónní mluvnice spisovné češtiny. Slovo a slovesnost, 36, 1975, pp. 18—46.
JESPERSEN, O.: Philosophy of Grammar. (Traduction russe Filosofija grammatiki.) Moskva, Izdatelstvo inostrannoj literatury 1958. 404 pp.
Morfológia slovenského jazyka. Réd. J. Ružička. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1966. 895 pp.
PAULINY, E.: Systém slovenského spisovného jazyka. (Cours). Vol. 2, Bratislava 1946—1947. 149 pp.
PAULINY, E.: Systém v jazyku. In: O vedeckém poznání soudobých jazyků. Réd. A. Dostál. Praha, Nakladatelství ČSAV 1958, pp. 18—28.

**Formation de mots et le lexique dans
la langue littéraire et dans les dialectes**

Privative Causative Verbs in Slovak and Slavic

JÁN HORECKÝ

0. After having accomplished extended and minutious analysis in the field of derivations of nouns and adjectives in Slovak, Czech, Polish, and Russian many authors begin to pay their attention to the problems of deverbal derivation. Some preliminary results have been achieved in this area. On the one hand, in deriving the nouns and adjectives, the suffixal derivation with a lot of derivational types and processes, classified very often according to the traditional semantic groups, prevails. On the other hand, in investigating the verbal derivation, one can see quite lesser number of types and processes ; nevertheless, some new problems arise concerning the semantic properties of derived verbs. It is obvious that polysemy and homonymy of prefixes occur here owing to the fact that the number of prefixes is not too large ; one can also find that some new compound prefixes arise. In our study we shall investigate the compound prefix *zne-* in Slovak and its counterpart in Slavic languages which has some specified meanings and functions.

1. By the aid of the prefix *z-* (or by its variant *s-* before the unvoiced beginning of root morphemes) a very interesting group of verbs is derived, expressing the beginning of some state (inchoative verbs from adjectives), or causing the beginning of some state (causative verbs from adjectives and nouns). The derivation of such a type seems to be quite regular, so that a complete paradigm of these deadjectival verbs can be construed both in the positive and negative meanings (according to the positive or negative form of the motivating adjective).

It is obvious from the examples adduced that the negative causative verbs are marked with the property of privateness. From the theoretical point of view the meaning of the verb *zhodnotiť/znehodnotiť* can be interpreted in two ways and also expressed by two derivative paraphrases (Horecký, 1981). For the verb *zhodnotiť* we can construct the derivative paraphrase "*urobiť hodnotným* — to make valuable" in which the positive adjective in the variable part of the derivative paraphrase is presupposed. The same also holds for the negative form : *znehodnotiť* means "*urobiť nehodnotným* — to make unvaluable", but here only if the negative form of the adjective (*nehodnotný* = unvaluable) can be conceived as lexicalized.

Verbs			
Positive		Negative	
Inchoative	Causative	Inchoative	Causative
<i>zjasniť</i> (to become clear)	<i>zjasniť</i> (to make clear)	<i>znejasniť</i> (to become unclear)	<i>znejasniť</i> (to make unclear)
<i>spozorniť</i> (to become attentive)	—	<i>znepozorniť</i> (to become unattentive)	—
— spresniť (to make exact)	—	— znepresniť (to make unexact)	—
— —	<i>znešikovniť</i> (to become unskilful)	—	—
<i>zostariť</i> (to become old)	—	—	—

As one can see from the scheme, not all the verbs have the possibility to fill up all places in the paradigm.

As to the desubstantive verbs only the causative part of the paradigm really exists:

—	<i>spriateliť</i> (to make friendly)	—	<i>znepriateliť</i> (to make unfriendly)
—	<i>zhodnotiť</i> (to appreciate)	—	<i>znehodnotiť</i> (to depreciate)

But the meaning of the verb *zhodnotiť/znehodnotiť* can also be described by such a derivative paraphrase in which the substantive *hodnota* — value can be postulated on the place of a variable. In both cases, however, this noun is in its positive form. The fact whether the meaning should be either positive or negative must be expressed in the constant part of the derivative paraphrase: "to make either to add or to delete the value of something".

Similar situation is found in the verbs *zvýhodniť/znevýhodniť* (to adduce advantage) and *zúrodníť/zneúrodníť* (to make fertile): one can postulate the derivative

paraphrase "to make advantageous or disadvantageous", or, on the other hand, the derivative paraphrase "to adduce or to take away the value or advantage". However, in the variable part of derivative paraphrase not the basic word, but the derived word with the meaning of quality (*úrodnosť* — fertility) is used. This fact is seemingly opposed to the derivative paraphrase of substantive type as used in explicating the verb *zúrodníť*. But on the other hand, there are some verbs which occur in the negative form only: *znevážiť* (to deprecate), *zneuctiť* (dishonour), *znesvätiť* (desacrate); in such verbs the periphrastic group of words is needed in the variable part of the derivative paraphrase: "odňať príslušnú vážnosť" — to take away the due authority, *odňať prislúchajúcu úctu* — to take away the sacred character". This periphrastic form of the derivative paraphrase (in its variable part) cannot diminish the substantive character of the motivating words. If adjectives could be postulated in the base, then it would be possible also to form the verbs *znevážiť*, *zneuctiť*, *znesvätiť*, *znehodnotiť*. The substantive character of these verbs is to be deduced from their counterparts in other languages, too, e.g. in German *entwerten* — *den Wert abnehmen*.

It is, however, possible to interpret all verbs of the type *znečistiť* and *znehodnotiť* in the same way, as Kačala (1981) did; but in such cases where the negative lexicalized adjective basis cannot be presupposed, the interpretation by the aid of the concept of derivative analogy is needed, as proposed by Furdík (1970). It must be, however, said that the derivative analogy can be taken as explicative tool in explicating the derivative structure in those derived words only for which the derivative paraphrase cannot be construed. The derivative paraphrase can be used as an explicative instrument in such cases only where a lot of derived words of the same type exist.

Two conclusions follow from the adduced interpretation of desubstantive verbs of the type *znehodnotiť*; the verbs as *znehodnotiť* form a specific semantic group which can be labelled as privative causative verbs. The verbs as *znečistiť* can also be added to this group of verbs if the derivative paraphrase "to deprive of purity, to take away purity" could be used.

It follows from this interpretation of the privateness (either of the whole group of verbs with the prefix *zne-* or of the desubstantive verbs) that the prefix *zne-* forms one semantic whole by which the adduced privateness is expressed.

Another compound prefix, namely *zbez-*, is very similar to the above-mentioned prefix *zne-* in the adduced privative sense. It can be found in verbs, such as *zbezbolestniť* (to eliminate the pain), *zbezvýrazniť* (to diminish the expressiveness). These verbs can be explicated by the aid of the derivative paraphrase "to make unpainful, unexpressive", but in the same way also the derivative paraphrase "to take away the pain, the expressiveness" is possible. The inchoative verb *zbezocivieť* does not belong to this group, because it is derived from the motivating adjective *bezočivý* (impertinent).

The privateness is being expressed in some cases also by the compound prefix *zane-*. The verb *zanečistiť* can be explicated by the derivative paraphrase "to take away purity", i.e. by the same derivative paraphrase which holds for the verb *znečistiť*. Similarly, the verb *zaneprázdníť* can be interpreted as "to take away the spare time". To a certain extent also the verb *zanedbať* belongs to this group, if the interpretation "to stop in paying attention, to take away needed regard" is accepted. The derivative structure of some other verbs belonging to this group, e.g. *zanekludniť*, *zaniadiť*, *zanešváriť* is less explicit, because the motivating verbs as *kľudniť*, *riadiť*, *šváriť* are very rare in contemporary Slovak. Therefore derivative paraphrases cannot be used in explicating them.

2. The interpretation of the prefix *zne-* as a privative prefix, mainly as far as desubstantive verbs are concerned, is also supported by the parallel verbs in other Slavic languages. Verbs derived directly from nouns by the derivative morpheme *obež-eť*, *obež-it'*, *obež-iťsia* present a very clearly delimitated group of privative causative verbs in Russian. However, the interpretation of privateness is more broader in Russian than in Slovak. In Slovak there also is the prefix *od-* (as in verbs *odlesniť* — deforest, *odfarbiť* — decolourize), but very often only some paraphrase stands for the Russian verbs, e.g. *obezglaviť* — *zbaviť hlavy* (to behead), *stati*, *obezzemet* — *stratiť pôdu*, *ostati bez pôdy* (to lose the soil). In *Veľký rusko-slovenský slovník* (1960—1970) (The Large Russian-Slovak Dictionary) there are adduced only the equivalents with the prefix *zne-*: *obezvredit* — *zneškodniť*, *obezobrazit* — *znetvorit*, *obesplodit* — *zneplodit*. On the other hand, The Slovak-Russian Dictionary (Kollár, 1976) adduces the equivalents *znečitliť* — *obezboliť*, *znehodnotiť* — *obescenit*, *znesvátiť* — *obesčastiť*, *zneškodniť* — *obezvredit*, *znetvorit* — *obezobrazit*, *zneuctiť* — *obeslavit*. That proves the prevailing position of the suffix *obež-/obes-* in Russian and some variety of solutions in Slovak.

The relations between the inchoative and causative verbs in Russian are analysed in detail by Ginzburg (1979). His analysis shows convincingly that it is the type *obezglaveť* which is marked in the opposition *obezglaveť* — *obezglaviť*. In Russian there also is the type *obezglaviťsia* which stands semantically very close to the type *obezglaveť*. The same situation as in Russian is also found in Bulgarian (Zemková, 1977): there also are verbs such as *obezvodia*, *obezglavia*, *obezslesia* as well as more abstract verbs *obeznadeždia*, *obezobrazia*, *obezpečia*, *obezpokoja*, *obezsilia*, *obesčenia*. Similarly, in Macedonian and Serbo-Croatian (Koneski, 1961—1966): *obespokoi* — *obespokojiti*, *obespravi* — *obespraviti*, *obesceni* — *obesceniti*, *obesčasti* — *obesčastiti*, *obesšteti* — *obesštetiti*, but also *obesplodi* — *obesploditi*, *obespraši* — *očistiti ot prăşine*.

In Slovene (Tomšič, 1966), the privative prefix is composed of the morphemes *o-* and *ne-*: *onečastiti*, *onemočiti*, *onesnažiti*, *onesrečiti*.

On the other hand, in West Slavic languages the compound prefix *zne-*, found in Slovak, is currently used. The situation in Czech is the same as in Slovak. In

Česko-slovenský slovník (1981) (The Czech-Slovak Dictionary), the Czech verbs with *zne-* are reproduced with the same prefix in Slovak (with the exception of the verb *znesnadniť=stažiť* in which the morpheme *snadný* is not used in literary Slovak). In Lusatian (Jakubaš, 1954) the verbs as *znečišćić*, *znejemrnić*, *znejepodobnić*, *znejewužić* are used. In Polish (Skorupka, 1968) the verbs as *zniechęcić*, *znieczułić*, *znieślawić*, *zniewalać* occur, but also the verbs with the prefix *od-*: *odkórnić*.

Ukrainian (Ganič and Olijnik, 1978) is in this sense more close to the West Slavic languages as can be demonstrated by the verbs *zneboliti*, *zbezvodniti*, *zneškoditi*, *znedoliti*, *znezaraziti*, *zneosobiti*. It seems, however, that at present also the verbs with the prefix *obež-* (*obežbrojiti*) are used in a higher degree.

The adduced situation concerning the distribution of privative causative prefixes in Slavic languages can be illustrated in the following scheme:

	-ne-	-bez-
<i>z-</i>	<i>znehodnotiť</i> (Slovak)	<i>zbevýrazniť</i> (Slovak)
<i>o-</i>	<i>onesiliti</i> (Slovene)	<i>obescenit</i> (Russian)

It can be seen in this scheme that in all Slavic languages the privative meaning of causative verbs is expressed by a compound privative prefix: in Russian there are only verbs with the prefix *obež-/obes-*, in Slovak (and also Czech, Lusatian, Polish) the prefix *zne-* is prevailing (but the prefix *od-* can also be found).

In Slovene there only occurs the prefix *one-*, while in Ukrainian there prevails the prefix *zne-*; prefixes *zbez-* and *obež-* occur there, too.

REFERENCES

- Česko-slovenský slovník. 2. vyd. Bratislava, VEDA 1981, 790 p.
 FURDÍK, J.: Slovotvorná analógia a analogická slovotvorba. Jazykovedný časopis, 21, 1970, pp. 54—59.
 GANIČ, D. I.—OLIJNIK, I. S.: Russko-ukrajinskí slovník. 4. izd. Kyjev, Ukrainska radánska encyklopédia 1978.
 GINZBURG, E. L.: Slovoobrazovanie i sintaksis. Moskva, Nauka 1979, 264 pp.
 HORECKÝ, J.: Slovotvorná parafráza. Jazykovedný časopis, 32, 1981, pp. 6—12.
 JAKUBAŠ, F.: Hornojoserbsko-němski slovník. Obersonbisch-deutsches Wörterbuch. Budyšín, Domowina 1954, 543 pp.
 KAČALA, J.: Sémantika a tvorenie slovies typu znevýhodniť, znevýhodniť. Slovenská reč, 46, 1981, pp. 18—28.

- KOLLÁR, D. et al.: Slovacko-russkij slovar. Slovensko-ruský slovník. Moskva, Izd. Russkij jazyk — Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1976, 768 pp.
- KONESKI, B. et al.: Rečnik za makedonskiot jazik so serbohrvatski tolkuvanje. Skopje, Prosvetno delo 1961—1966.
- SKORUPKA, S. et al.: Maly słownik języka polskiego. Warszawa, Państwowe Wydawnictwo Naukowe 1968, 1035 pp.
- TOMŠIČ, E.: Slovensko-nemški slovar. Ljubljana, Državna založba Slovenije 1966, 768 pp.
- Velký rusko-slovenský slovník I—V. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1960—1970.
- ZEMKOVÁ, L.: Bulharsko-slovenský slovník. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1977, 923 pp.

Die Rolle der Präfigierung bei der Bildung von Aspektpaaren und Aktionsarten im Russischen und Slowakischen

ELLA SEKANINOVÁ

Die Präfigierung der Verben stellt in den slawischen Sprachen ein besonderes Wortbildungsverfahren dar, das der Erweiterung der verbalen Lexik dient. Es ist dies ein spezifischer Fall von Derivation, der neben der Suffigierung und den präfixal-suffixalen Verfahren zur Bildung von Verben durch morphologische Mittel dient. Die Präfigierung der Verben hat zwei Hauptfunktionen, und zwar die Funktion der Perfektivierung (im wesentlichen also eine lexikalisch-grammatische Funktion) und die lexikalisch-semantische Funktion. Diese Funktionen durchdringen einander in ihrem Wirken. Es ist problematisch, die Grenze zu bestimmen, wann durch die Präfigierung nur der Verbalspekt eine Veränderung erfährt und wann auch eine Änderung der lexikalischen Bedeutung des Grundverbs eintritt. In manchen Fällen kommt es als Folge der Präfigierung zu Änderungen in der Intention (Pauliny, 1943, S. 16). Spezielle Aufmerksamkeit widmeten wir der Änderung der Intention bei den präfigierten Verben der Fortbewegung (Sekaninová, 1973a, S. 104).

Der durch Perfektivität und Imperfektivität des Verbs repräsentierte Verbalspekt ist eine komplizierte sprachliche Kategorie, über deren Wesen unter den Sprachwissenschaftlern noch immer verschiedene Ansichten bestehen.

Die Frage lautet dahin, wie Perfektivität und Imperfektivität in Aspektpaaren vom Typ *písat* — *napísat*, *čítať* — *prečítať*, *šíť* — *ušíť* oder *prepísat* — *prepisovať*, *vyčítať* — *vyčítovať*, *prešíť* — *prešívať* u.ä. am treffendsten auszudrücken ist.

Wie ersichtlich, sind die angeführten Paare von verschiedener Art; die einen sind mittels Präfix gebildet, z.B. *písat* — *napísat*, *čítať* — *prečítať*, die anderen durch Suffigierung, z.B. *prepísat* — *prepisovať*, *vysíť* — *vyšívať*. Auf diese Tatsache kommen wir noch zurück.

Zunächst wollen wir die Auffassung des Begriffs Perfektivität und Imperfektivität darlegen. Gegenwärtig zeichnen sich im Prinzip zwei Standpunkte ab und der dritte stellt eine Kombination beider dar. Es handelt sich um die Charakterisierung der Perfektivität als einer „komplex aufgefaßten Handlung“ (russ. *celostnoje poňatije dejstvija*) und der Imperfektivität als des Nichtvorhandenseins der Komplexität der

Auffassung der Handlung. Diesen Standpunkt vertreten unter den sowjetischen Autoren z. B. Maslov (1963), Bondarko (1971), Smirnov (1970) und andere. Mit dem Begriff der „komplex aufgefaßten Handlung“ arbeitet auch die neueste tschechische Russische Grammatik (1979, S. 215).

Der zweite, z. B. in der Grammatik der russischen Schriftsprache der Gegenwart (1970) vertretene Standpunkt wertet Verben des perfektiven Aspekts als solche, die ihr Limit (russ. *predel*) erreichen, und Verben des imperfektiven Aspekts als solche, die das innere Limit nicht erreichen. Damit wird an die ältere Auffassung, besonders die von Vinogradov (1947, S. 497), angeknüpft. Diese Auffassung wird in vielen Arbeiten und Grammatiken akzeptiert und weiterentwickelt.

Die Auffassung der Semantik des perfektiven Aspekts als der Erreichung des inneren abstrakten Limits der Handlung oder der Grenze bzw. des Resultats, dem die Handlung zustrebt (z. B. die Handlung *písat* zielt auf das Resultat *napísat* hin) entwickelt in ihrer Arbeit auch Avilova (1976). Auf Verschiedenheit der Meinungen auf diesem Gebiet verweist auch Strekalova (1979, S. 14—17).

Mit unserer Auffassung schließen wir uns der Begriffsbestimmung Bondarkos an, die als eine gewisse Kombination der angeführten Gesichtspunkte angesehen werden kann, indem nämlich die in ihrem Verlauf dargestellte Handlung bereits darauf hindeutet, daß sie durch ein inneres Limit nicht begrenzt und somit imperfektiv ist, und umgekehrt die Handlung auch als komplex, als nicht im prozessualen Verlauf befindlich oder als durch das innere Limit begrenzt aufgefaßt werden kann, was auf eine perfektive Handlung hinweist (Sekaninová, 1972, 1980). Mit gewissen Modifikationen hält sich auch die Morphologie der slowakischen Sprache (*Morfológia slovenského jazyka*, 1966) an eine solche Auffassung. Die Kombination der beiden Auffassungen finden wir in der neuesten Russischen Grammatik (1980, S. 583).

Die korrelativen Verbpaare des perfektiven und imperfektiven Aspekts vom Typ *prepísat* — *prepisovať*, *vybrať* — *vyberať*, russ. *vozdelať* — *vozdelyvat'*, *vigrati* — *vyigryvať*, d. h. Paare, bei denen der imperfektive Aspekt mittels suffixaler Imperfektivierung gebildet wird, wobei zwischen den Verbpaaren kein Unterschied in der lexikalischen Bedeutung besteht, betrachten alle Aspektologen als Aspektpaare.

Paare vom Typ *písat* — *napísat*, *robíť* — *urobiť*, *varíť* — *uvaríť*, *grupovať* — *zgrupovať*; russ. *pisat* — *napisat*, *delat* — *sdelat*, *varit* — *svarit*, *grupirovat* — *sgrupirovat*, d. h. solche Paare, bei denen das perfektive Verb mittels Präfigierung gebildet wird, anerkennen hingegen nicht alle Aspektologen als Aspektpaare. Über diese Fälle wurde bereits viel diskutiert.

Die Frage der Aspektbildung im Slowakischen untersuchte Pauliny (1950, S. 3). Die Verben *blednúť* — *zblednúť*, *chudnúť* — *schudnúť*, *šiť* — *ušíť*, *meškať* — *zameškať*, *prosiť* — *poprosiť*, *diktovať* — *nadiktovať*, *slabnúť* — *oslabnúť* betrachtet er als Aspektpaare und die Präfixe in diesen Verben als aspektbildende. Diese Auffassung

entwickelt Peciar weiter; er weist auf die Bedeutungsidentität zwischen präfigiertem und nichtpräfigiertem Verb des Aspektpaars hin und auch auf ein formales Kriterium — auf die fehlende Möglichkeit der Bildung des sekundären Imperfektivums (Peciar, 1968, S. 216).

Durch die Untersuchung verschiedener Typen von präfigierten Verben und die Anwendung der strukturell-semantischen Analyse kann nachgewiesen werden, daß das Präfix in gewissen Fällen keine Veränderung der lexikalischen Bedeutung des Grundverbs bewirkt, sondern als Aspektindikator auftritt (Sekaninová, 1973b, 1978).

In Fällen wie *písat* — *napísat*, *varíť* — *uvaríť*, *delíť* — *rozdelíť*, *jest* — *zjest*, *pit* — *vypit* unterscheiden sich die Verbpaare durch den Aspekt und gleichzeitig deckt sich die Erreichung des inneren Limits als Inhalt der Perfektivität mit der Erreichung des Resultats — *napísat*, *uvaríť*, *rozdelíť*, *zjest*, *vypit*, auf welches die Handlung *písat*, *varíť*, *delíť*, *jest*, *pit* hinzielt. Die angeführten Verbpaare bilden Aspektpaare, man kann allerdings die perfektiven Glieder der Paare als allgemein-resultative Aktionsarten werten.

Damit sind wir zur Problematik der Aktionsarten übergegangen, von denen weiterhin die Rede sein soll.

Auf der gegenwärtigen Entwicklungsstufe der Aspektologie wird allgemein zwischen der grammatischen Kategorie des Verbalaspekts und den lexikalisch-semantischen Gruppen von Verben, die die Aktionsarten bezeichnen, unterschieden. Eine markante Unterscheidung dieser Erscheinungen trifft Maslov. Er definiert die Aktionsarten als semantische Gruppen von Verben, die sich aufgrund der Übereinstimmung in gewissen Typen des Handlungsverlaufs bestimmen lassen (1963). Bondarko führt in seiner Arbeit „Theorie der morphologischen Kategorien“ (1976, S. 157) eine Charakteristik der morphologischen Kategorien an und unterscheidet von diesen lexikalisch-grammatische Gruppen (*leksiko-grammatičeskije razrjady*), die sich durch ein gemeinsames semantisches Merkmal und einen bestimmten Morphemindikator auszeichnen.

Uns geht es — im Hinblick auf die gegebenen Zusammenhänge — um Aktionsarten, die durch Präfigierung gebildet werden, und zwar durch Verbindung von Verben mit lexikalischen Präfixen.

Die Aktionsarten teilen wir aufgrund der semantischen Analyse der Präfixe und der Grundverben (als Komponenten eines Ganzen) in drei Gruppen nach der Möglichkeit ein, die Semantik dieser Komponenten durch Substitution mit gewissen lexikalischen Ausdrucksmitteln bei gleichzeitiger Bestimmung des Charakters des Basisverbs festzustellen.

1. Durch Substitution des Präfixes mit einer Präposition weisen wir die Eigenheit lokaler Aktionsarten nach. Es wird auf Ort und Richtung des Handlungsverlaufs hingewiesen. Die Basis des semantischen Feldes der Lokalisiertheit der Handlung bilden Verben der Fortbewegung (*verba movendi*). Solche Aktionsarten bilden

Verben wie z. B. *vbehnúť, vletieť do čoho* oder *niekam* (russ. *vbežat', vleteť vo čto*) — Gerichtetheit der Handlung in etwas hinein; *vyletieť, vybehnúť z niečoho* (russ. *vyleteť, izleteť, vybežat' iz čégo*) — Gerichtetheit der Handlung aus etwas heraus; *zbehnúť, zletieť odniekial'* (russ. *sleteť, sbežat' otkuda*) — Gerichtetheit von oben nach unten; *pribehnúť k čomu* (russ. *priběžat' k čemu, podbežat' k čemu*) — Gerichtetheit der Handlung zu etwas hin und ferner Gerichtetheit um etwas herum, nach verschiedenen Seiten, auf ein gewisses Ziel, durch etwas hindurch sowie die Lage über, unter, bei, hinter, auf etwas u. ä.

2. Mittels Substitution des Präfixes durch ein Verb weisen wir die Eigenheit temporaler Aktionsarten nach. Diese sind differenziert und deuten z. B. auf den Beginn einer Handlung hin; im Russischen sind sie vertreten durch Verben mit dem Präfix *za-*: *zagovoriť, zaduf', zaplakat'* (slow. *začať hovoríť/prehovoríť, začať fúkať, začať plakáť/rozplakáť sa*), mit dem Präfix *po-*: *pobežať, poleteť* (slow. *začať bežať, rozbehnúť sa, vyletieť (rozletieť sa)*) — inchoative Aktionsart; *rozkričať sa, rozplakať sa* (russ. *raskričtať, rasplakať*) — evolutive Aktionsart; *spíchnuť, schmatnúť* (russ. *sglupiť, spliesniť*) — einmalige Handlung; *dovariť, dohorieť* (russ. *dovariť, dogoreť*) — Beendigung der letzten Phase der Handlung, finite Aktionsart u. ä.

3. Mittels Substitution des Präfixes durch ein Adverb bestimmen wir die eigentlichen Aktionsarten der Modalität. Auf diesem Gebiet herrscht größte Mannigfaltigkeit und Überschneidung mit lokalen und temporalen Aktionsarten; hier sind auch die größten Unterschiede zwischen dem Slowakischen und Russischen festzustellen. Im besonderen treten hier folgende Merkmale auf:

a) Merkmale der Quantität, z. B. *prejест sa, prekŕmiť, premoknúť, presoliť* (russ. *obkormiť, izmoknut', peresoliť*); *navariť, nabrat' veľa čoho* (russ. *navariť, nabrat' čego*) — Ausführung der Handlung in großem Ausmaß; *pribrzdíť, pozabudnúť* (russ. *prítormoziť, podzabyť*) — Ausführung der Handlung in geringem Ausmaß;

b) Merkmale der Intensität, z. B. *rozpáliť, vychváliť* (russ. *raskalit', raschvalit'*) — hinführen einer Handlung bis zu einem hohen Grad von Intensität; *vyholiť, prepięciť* (russ. *vybriť, prožariť, razgħadet', razuznať*) — gründliche Ausführung der Handlung; *dozvoniť sa, dočkať sa* (russ. *dozvonitsia*) — Erreichen eines Ergebnisses durch große Mühe, Anstrengung u. ä.;

c) Merkmale der Vollständigkeit, Totalität, z. B. *obdarovať všetkých* (russ. *odarit vsech*); *zastriekať všetko* (russ. *zabryzgať vsjo*) — Ausdehnung der Handlung auf das ganze Objekt; *pohniť, pochorieť* (russ. *peregnit', pereboleť*) — distributive Aktionsart.

Auf diese Weise könnte man weiter fortfahren; eine vollständige Aufzählung der angeführten Typen von Aktionsarten ist jedoch unter den gegebenen Zusammenhängen nicht unser Ziel. Nur interessehalber wollen wir erwähnen, daß sich mittels semantischer Analyse in der russischen Sprache 58 Aktionsarten, davon 18 lokale, 12 temporale, 28 modale, unterscheiden lassen (Sekaninová, 1980).

Die Problematik des Verbalaspekts sowie der Aktionsarten wird gegenwärtig im

Rahmen der Aspektualität erforscht. „Als Aspektualität bezeichnet man die funktionell-semantische Kategorie, die verschiedene Mittel zum Ausdruck des Handlungsverlaufs umfaßt“ (Bondarko, 1971, S. 8). Laut dieser Auffassung bildet die Kategorie des Verbalaspekts den Kern der Aspektualität und die Komponenten der Peripherie bilden u.a. insbesondere die Aktionsarten.

Die Behandlung der gesamten angeführten Problematik vom Gesichtspunkt der Aussonderung „begrifflicher Kategorien“ bestimmter Art, die als funktionell-semantische Kategorien bezeichnet werden, stellt einen Schritt nach vorn bei der Lösung der Problematik der Aspektualität dar. Viele untersuchten Erscheinungen erhalten im Rahmen dieser Kategorie als eines funktionell-semantischen Feldes ihre funktionelle Bestimmung, wodurch die Möglichkeit gegeben ist, sie von verschiedenen Gesichtspunkten aus zu beleuchten und zu charakterisieren. Um den Kern der Aspektualität herum, der von der Kategorie des Verbalaspekts gebildet wird, und um dessen Übergangszone breiten sich an der Grenze der Peripherie die lexikalischen Aktionsarten aus, zu denen auch alle Typen präfigierter Verben mit ausgeprägter Wirkung des lexikalischen Präfixes gehören. Alle diese Fälle bilden eigentlich die „Umgebung“ des Kernes. Erst weiter, außerhalb dieser Umgebung, in die wirkliche „Peripherie“ können andere Ausdrucksweisen der Aspektualität lokalisiert werden, z. B. die „analytischen Handlungsweisen“, und noch weiter die nichtverbalen lexikalischen Indikatoren, die als äußere Faktoren auftreten.

Die Wirkung der Kategorie des Verbalaspekts überschreitet den Bereich des umgrenzten Kerns im Rahmen der funktionell-semantischen Kategorie der Aspektualität. Bei den charakterisierten, durch Präfigierung realisierten Aktionsarten, greift die Wirkung des Aspekts in den Bereich der Aktionsarten ein. Als wortbildender Faktor greift die Präfigierung in das lexikalisch-semantische Gebiet, als Faktor der Perfektivierung in das lexikalisch-grammatische Gebiet ein.

Durch Anwendung der Methode der strukturell-semantischen Analyse auf den Bestand der präfigierten Verben in den einzelnen slawischen Sprachen kann die Existenz von Präfixen mit unterschiedlichem Grad ihres lexikalischen Wertes bewiesen werden. Bei Verben mit Präfix, dessen lexikalische Bedeutung Null ist, tritt die perfektivierende Funktion des Präfixes in den Vordergrund und das Präfix tritt somit als Aspektindikator auf. Derartige Typen befinden sich an der Grenze zwischen dem äußeren Bereich des Kerns und dem inneren Bereich der Peripherie der Aspektualität. Aus der Tatsache, daß die perfektivierende Wirkung den Bereich der Kategorie des Verbalaspekts überschreitet, jedoch keine auffallenden lexikalischen Veränderungen hervorruft, ja daß die mit gewissen Präfixen gebildeten Paare sich in Verbindung mit gewissen Verbalbasen nur durch den Aspekt unterscheiden, ergibt sich, daß zwischen dem Kern und seiner Umgebung ein allmäßlicher Übergang besteht. Damit kann die Uneinheitlichkeit der Ansichten gerade über dieses Gebiet der Präfigierung und die zweifache Bezeichnung derselben Erscheinung weitgehend erklärt werden. Nach der einen Auffassung konzentriert sich die

Aufmerksamkeit auf das Nichtvorhandensein lexikalischer Veränderungen bei der Präfigierung in gewissen Fällen und betont werden die Veränderungen des Aspekts. Die Präfixe, mittels welcher in solchen Fällen das imperfektive Verb perfektiviert wird, werden als reine Aspektpräfixe angesehen. Nach der anderen Auffassung wird die resultative Wirkung der betreffenden Präfixe betont. Die Präfixe werden als Faktoren, die die allgemein-resultative Aktionsart bilden, betrachtet.

Zusammenfassend kann bezüglich der behandelten Problematik konstatiert werden, daß wir Aspekt- und Aktionsarten, die früher von gewissen Autoren nicht unterschieden wurden, jetzt strikt auseinanderhalten, wobei sie im Rahmen der Kategorie der Aspektualität nebeneinander gesonderte Plätze unter gemeinsamen Nenner einnehmen.

LITERATUR

- AVILOVA, I. S.: Vid glagola i semantika glagoľnogo slova. Moskva, Nauka 1976, 328 S.
- BONDARKO, A. V.: Vid i vremja russkogo glagola. Moskva, Prosveščenije 1971, 240 S.
- BONDARKO, A. V.: Grammatičeskaja kategorija i kontekst. Leningrad, Nauka 1971, 116 S.
- BONDARKO, A. V.: Teorija morfoložičeskich kategorij. Leningrad, Nauka 1976, 255 S.
- Grammatika sovremennoj russkoj literaturnoj jazyke. Red. N. J. Švedova. Moskva, Nauka 1970, 767 S.
- MASLOV, J. G.: Morfologija glagoľnogo vida v sovremennom bolgarskom literaturnom jazyke. Moskva—Leningrad, Izdatelstvo AN SSSR 1963, 183 S.
- Morfológia slovenského jazyka. Red. J. Ružička. Bratislava, Vydavatelstvo SAV 1966, 896 S.
- PAULINY, E.: Odvodzovanie slovies podľa slovesného vidu. Slovo a tvar, 3, 1950, S. 15—18.
- PAULINY, E.: Štruktúra slovenského slovesa. Štúdia lexikálno-syntaktická. Bratislava, SAVU 1943, 116 S.
- PECIAR, Š.: K problému čisto vidových predpôn. Jazykovedný časopis, 19, 1968, S. 214—218.
- Russkaja grammatika. 1. (Aut. V. Barnetová, H. Běličová-Křížková, O. Leška, Z. Skoumalová, V. Straková). Praha, Academia 1979, S. 664.
- Russkaja grammatika. I. Red. N. J. Švedova. Moskva, Nauka 1980, S. 784.
- SEKANINOVÁ, E.: Nové pohľady na kategóriu slovesného vidu. Jazykovedný časopis, 23, 1972, S. 192—197.
- SEKANINOVÁ, E.: Sémantika a intencia prefigovaných pohybových slovies. Československá rusistika, 18, 1973a, S. 104—109.
- SEKANINOVÁ, E.: Klasifikácia predpôn v slovanských jazykoch (na základe štruktúrno-sémantickej analýzy). Československé prednášky pre VII. medzinárodný zjazd slavistov, Varšava 1973. Praha 1973b, S. 195—201.
- SEKANINOVÁ, E.: Konfrontačná analýza kategórie aspektuálnosti v slovanských jazykoch. In: Příspěvky pro VIII. mezinárodní sjezd slavistů, Záhřeb 1978. Praha, Ústav pro českou a světovou literaturu ČSAV 1978, S. 12—20.
- SEKANINOVÁ, E.: Sémantická analýza predponového slovesa v ruštine a slovenčine. Bratislava, Veda 1980, 200 S.
- SMIRNOV, L. N.: Glagoľnoje videoobrazovanie v sovremenom slovackom literaturnom jazyke. Moskva, Nauka 1980, 216 S.

- STREKALOVA, Z. N.: Morfologija glagoľnogo vida v sovremenom poľskom literaturnom jazyke. Moskva, Nauka 1979, 264 S.
- VINOGRADOV, V. V.: Russkij jazyk (grammatičeskoje učenije o slove). Moskva—Leningrad, Gosudarstvennoje učebno-pedagogičeskoje izdatelstvo Ministerstva prosveščenija RSFSR 1947, 783 S.

Comparison of Vocabularies of Related and Unrelated Languages

VINCENT BLANÁR

1.1 Socio-Historical Premises of a Comparative Study of Vocabularies. The formation and evolution of a vocabulary involves a mutual relationship between the intra- and extralinguistic conditions in its development. The socio-economic conditions in which users of a given language live provide the stimuli for its development, stimuli that become realized within the systemic possibilities of that language. A comparative study of vocabularies is concerned with the lexical structure of even genetically related or unrelated languages that developed under definite socio-historical circumstances. A continuous interplay of intra- and extralinguistic factors may impart a specific pattern also to two genetically related languages that developed under disparate socio-economic conditions, and contrary-wise, the vocabularies of genetically unrelated languages may possess numerous concordant traits if the circumstances of their socio-historical development had been analogous. Let us cite the Bulgarian and Slovak vocabularies as a case in point.

The lexical and semantic development of Bulgarian bears fairly striking marks of the interferential relations with (for the most part) genetically unrelated languages of the Balkan linguistic union with which Bulgarian came into contact in various situations (this implies linguistic interference through personal contact and also through the influence of books; a factor favourable to linguistic interference was that of bilingualism and polyglottism prevalent on the Balkan Peninsula). Let us recall at least some of the contacts that have left permanent traces on the Bulgarian vocabulary. The shaping of old Bulgarian lexical culture was influenced to some extent by Greek-Byzantine contacts, while the popular and early literary languages carry considerable remains of contacts with Turkish. The rapid development of Bulgarian literary vocabulary after the liberation of the country was greatly stimulated by contacts with literary Russian (this is a case of book influence on a national literary language). A follow-up of the development of Slovak vocabulary may not bypass its multilateral contacts especially with Latin, Czech, Hungarian, German and partly also Polish and Ukrainian. Members of the Slovak ethnic group encountered these languages under diverse conditions, hence, the taking over of lexical elements from these languages has its own specific history and specific forms.

1.2 Methodological Approach. Just as the aim, so also the corresponding methodical procedures may differ in a comparative study of vocabularies. There are essentially two types of such procedures differing according to whether the starting premise is given by

- (1) the surface structure of the compared vocabularies, or
- (2) by conceptual contents as elements of a deep structure.

1.2.1 A comparison of total and partial agreements and differences on the plane of form and lexical meaning yields data for a typological characteristic of the vocabularies of related languages. For example, when comparing vocabularies of closely related languages, Suprun (1980) set up the following typological groups: 1. identity of form and content; 2. identity of form with partial concordance of content; 3. identity of content with partial concordance of form; 4. partial concordance of form and content; 5. identity of content with divergent form; 6. partial concordance of content with divergent form; 7. word in one language without a pendant in the other. A. Suprun made an analysis of selected words from the Bulgarian vocabulary comparing them with their Byelorussian and Russian equivalents, and also with equivalent texts in Bulgarian, Russian, Byelorussian, Polish and Slovenian. He distinguished the following three types of concordance between an original text and its (word for word) translation: 1. identity of form and content; 2. partial concordance of form and content; 3. concordance of content with divergent form. The vocabularies of the investigated languages showed a greater degree of proximity in the texts than in lexicons; in addition, the author made out pairs of more and of less related languages of the three genetic-typological groups (most related: Byelorussian — Polish, Russian — Bulgarian; least related: Byelorussian — Slovenian, Russian — Slovenian).

It might be added that a comparison of the most closely related languages within the framework of one genetic-typological group (such as, for instance, Slovak, Czech, Russian, or Ukrainian, Byelorussian) requires more detailed criteria to be elaborated. In the case of lexical units essentially concordant as regards their formal and semantic structure, differences are generally noted in the domain of extensional relations. Greater or lesser differences appear in their assignment into the word-forming *nidus*, into synonymous and antonymic series, and especially in the filling up actants of semantic classes in left- and rightvalent position.

1.2.2 The second approach permits a deeper insight into the structural concordances or divergences in vocabularies of related, but also unrelated languages. The *tertium comparationis* in this approach is given by the conceptual content as an element of deep structure (cf. e.g. Horecký, 1978 and Blanár, 1979, from lexicological aspect, and Ďomina, 1980, from the grammatical aspect). The possibility of making use of the conceptual content as the *tertium comparationis* in a comparative study of vocabularies takes support in the fact that a connection has been found between a reflection of objective reality in its apprehension and a linguistic

processing of the conceptual reflection. In a surface structure of the various languages the conceptual content is linguistically processed in both the content and the formal aspect of a word. Certain symptoms become semantically relevant, i.e. they are revalued in terms of semantic components which in the given selection and hierarchical arrangement (characteristic of the relevant language) constitute lexical meaning; the conceptual content is also processed in the given language as morphological form. The latter creates a dialectical unity with its lexical meaning. A lexical unit is understood as incorporated in its partial system in which it holds a certain position (has a certain lexical validity). The semantic structure of a word, the partial system, and therefore also the lexical validity of a word have their own developmental dynamics.

1.2.3 The subject of study in a comparison of vocabularies are lexical units as the smallest elements of a given microsystem (they are in fact the smallest lexical systems), eventually entire semantic fields¹ and microsystems.² When comparing the vocabularies of related languages the procedure from content to form is perspective, with unrelated languages the only one possible. Comparison is concerned mainly with a lexical-semantic expression of the conceptual contents being compared, the group and structure of partial systems, the semantic structure and lexical validity of various lexical units and their characteristic free and fixed valency connections. In few words, this involves a comparison of a semantic and characteristic lexical compatibility in a synchronic and diachronic aspect. In genetically related languages, one may follow concordances and divergences in the formal and the semantic structures of semantic fields and microsystems; semantic concordances and similarities occasionally run parallel with formal ones, at other times semantic agreements and similarities have no parallel within the formal structure of the other language (cf. e.g. Perniška, 1979). As regards formal expression of the conceptual content in another language, this is done by means of a special lexeme, or only a verbal description; but unknown realia, too, have to be reckoned with. The metalinguistic mode of describing a semantic structure, drawing support in relevant reflective elements of objective reality, permits a confrontation of the content aspect of lexical elements also in the case of nonrelated languages. Hence, a complex study may include lexical-semantic elements of both related and unrelated languages, particularly if their users had lived in long-standing contacts. For example, rather interesting

¹ This involves expressing a wider conceptual content (e.g. verbs of motion, naming of colours, of relations of kinship) with the aid of the lexico-semantic means of the given language; such a group of words related by a similar semantic content (*concordant archiseme*) is as if on the same plane.

² This is a complex, essentially open organizational structure of a certain sector of the vocabulary on the formal, semantic and stylistic plane; each sememe of a polysemic lexical unit is evaluated in its setting into the whole lexico-semantic, word-forming and stylistic paradigm; in this manner, various semantic fields are found to intersect in a microsystem.

features are presented by the semantic isoglosses of the word *huncút* (rogue, rascal, villain, arch.). The evolution of the meaning structure towards a meliorative evaluation is characteristic of the linguistic domain of Slovak, Hungarian and Kaikav-Croatian, while the original pejorative meaning persists in Slovenian, Czech, Polish and Ukrainian (here the word is somewhat archaic). In some localities, the spoken and dialectic Polish and Ukrainian convey a "familiar-jocular shade" by this word (Blanár, 1979, p. 32).

Although conceptual contents constitute the methodical premises of comparison, specificities of the lexical and semantic structure of every language manifest themselves in its surface structure.

2. The following example from Bulgarian and Slovak illustrates the possibilities of investigating structural concordances and divergences in vocabularies of the two languages.

The verbs — Bulg. *stoja* — *sedá* — *leža*, Slovak *stáť* — *sedieť* — *ležať*, subsumed under the key concept RELAXED POSTURE, alongside their basic semantic concordances differ in one interesting feature.

These verbs form the antonymous component of verbs of motion. Their common semantic sign (we speak of an archiseme or an identifying meaningful component) is «not signalizing any motion, i.e. a resting state». Mutually they differ by the semantic component pointing to the <manner or style of the resting state>, but they also carry in common the semantic component of <staying, remaining, being put up> through which they enter into a synonymous relation with the verbs "to stay, to remain, to be put up". In Bulgarian this semantic component has hierarchically a much higher position than in Slovak, forming there a second archiseme, and thereby the verbs *stoja* — *sedá* — *leža* enter relationship of a closer partial synonymy than their Slovak counterparts. This has further consequences in lexical structure. For instance, when the verb *stoja* is made to actualize the manner of the resting posture, the conceptual contents "aufrecht stehen — stand upright" and "Stehplatz — standing place" are rendered in Bulgarian by means of designations which explicitly express the element "straight, upright": *stoja prav* (to stand erect) and "*miasto za pravostojašti*" (place for—those—standing upright, erect), i.e. standing place. It should be added that precisely those traits that differentiate Bulgarian (properly speaking the Bulgarian—Macedonian complex) from Slovak and the remaining Slavic languages, connect Bulgarian with the Balkan linguistic union. Compare the modern Greek *stéko órthios* (to stand upright), the Turkish *ayakta durmak* (to touch the earth with one's feet), the Roumanian *a sta în picioare* (to stand on one's feet), the Albanian *rrimë këmbë* (to stand on one's feet); standing room : in Turkish *ayakta durulaçak yer*, Roum. *loc/bilet în picioare*, Alban. *vend/bilet më këmbë* (for more details, see Blanár, 1968).

REFERENCES

- BLANÁR, V.: Über strukturelle Übereinstimmungen im Wortschatz der Balkansprachen. In: Recueil linguistique de Bratislava. 2. Red. J. Ružička. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1968, pp. 80—97.
- BLANÁR, V.: Metodologické otázky rekonstrukcie mikrosystému z porovnávacieho hľadiska. In: Säpostavitelnou izučavane na časné leksikalni sistemi na slavianskite ezici v sinchronija i diachronija (Varna 4—6 noemvri, 1976). Sofia, Izdatelstvo BAN 1979, pp. 23—34.
- ĎOMINA, E.: K problemu tertium comparationis v säpostaviteľnych issledovanijach. Zeitschrift für Slawistik, 25, 1980, No. 6, pp. 884—890.
- HORECKÝ, J.: Semantické príznaky v slovotvornom hniezde. In: Československé přednášky pro VIII. mezinárodní sjezd slavistů v Záhřebu. Lingvistika. Red. B. Havránek. Praha, Academia 1978, pp. 125—129.
- PERNIŠKA, E.: Leksikalni i semantični paraleli među bālgarski i polski glagoli za zritelno vazprijatie. In: Kategorie verbalne w języku polskim i bułgarskim. Materiały na konferencję naukową polsko-bułgarską w Warszawie 23.—25. 11. 1977. Warszawa 1979.
- SUPRUN, A. B.: Väprosi na tipologičnoto säpostavljane na beloruskata i bālgarskata leksika. Säpostaviteľno ezikoznanie, 5, 1980, No. 5, pp. 4—11.

Zur Charakteristik der Differenzierung der Mundarten im Hinblick auf die Wortbildung

FERDINAND BUFFA

1. Zu den grundlegenden charakteristischen Merkmalen der Volksmundarten gehört ihre geographische Differenziertheit. Auch die slowakischen Mundarten sind geographisch differenziert, u.zw. in allen sprachlichen Ebenen. Dies bewies auch die neueste Forschung, als zu den traditionellen, gründlich erforschten Verhältnissen im Laut- und Formenbestand der slowakischen Mundarten Erkenntnisse über deren Differenzierung auch auf dem Gebiet der Wortbildung und Lexik hinzukamen.

Die geographischen mundartlichen Differenzen können vom Gesichtspunkt des Systems der untersuchten Mundarten von verschiedener Art sein: Sie können (1) eine bestimmte Erscheinung, also eine Gruppe von Spracheinheiten, die durch ein gemeinsames Merkmal verbunden sind, oder (2) bloß bestimmte Singularitäten, also einzelne isolierte Elemente, betreffen. Als Beispiel für den ersten Typ von Differenzen, die wir als systemhaft bezeichnen, kann man die Differenzierung der Laut- und Formbildungerscheinungen in den Mundarten bezeichnen. Für ihre Differenzierung in den Mundarten ist typisch, daß sie in der Regel Systemcharakter haben. So werden beispielsweise auf dem Gebiet der slowakischen Mundarten, wo es keine phonologische Quantität gibt, alle ursprünglich langen Vokale kurz ausgesprochen. Ähnlich verändern sich in den Mundarten mit sog. Assibilierung die ursprünglich weichen Konsonanten *d'*, *t'* — allerdings in unterschiedlichem Ausmaß — zu *dz*, *c* (obwohl einige neuere übernommene Wörter in diesen Mundarten auch mit *d'*, *t'* vorkommen, was jedoch bereits Angelegenheit der Lexik ist). Aus der mundartlichen Formenbildung ist z. B. das Zusammenfallen der Kasusendungen (besonders im Plural) für alle drei Geschlechter der Substantive bekannt. Für den zweiten Typ der Differenzierung der Mundarten, d.i. für die Differenzierung in den Einzelementen, kann man als typisch jene lexikalischen Differenzen anführen, bei denen fast jede geographisch differenzierte lexikalische Einheit ihre eigene geographische Situation hat. Die Differenzierung in den slowakischen Mundarten im Hinblick auf die Wortbildung ist deshalb bemerkenswert, weil sie sowohl Merkmale des ersten, systemhaften, als auch des zweiten, „lexikalischen“ Typs aufweist.

2. Für die Wortbildung sämtlicher slowakischen Mundarten ist die große Nähe

der Wortbildungsmittel (Affixe) und der aus älteren Entwicklungsepochen ererbten Wortbildungsverfahren typisch. Diese gemeinsamen Mittel und Verfahren kamen jedoch nicht in allen Mundarten in gleicher Weise zur Geltung und waren auch nicht in gleichem Maße produktiv, was zur Folge hat, daß zwischen den heutigen Mundarten bedeutende Differenzen bei den einzelnen Wortbildungstypen bestehen. Dies äußert sich gewöhnlich derart, daß ein bestimmter Wortbildungstyp in einer bestimmten Mundart mit einer bedeutenden Anzahl von Derivaten vertreten ist, während in einer anderen Mundart (oder in anderen Mundarten) von diesem Typ viel weniger Ableitungen vorkommen. Historisch handelt es sich hier um einen unterschiedlichen Grad von Produktivität eines bestimmten Wortbildungstyps in den einzelnen Mundarten.

Als Beispiel kann man die Situation der diminutiven Substantive in den slowakischen Mundarten anführen. Grundsätzlich hatten in allen slowakischen Mundarten dieselben Wortbildungstypen bei der Bildung von Diminutiven Geltung. Aber unsere bisherigen Erkenntnisse auf diesem Gebiet beweisen eindeutig, daß z. B. männliche Diminutive mit dem Suffix *-ík* am stärksten in den mittelslowakischen Mundarten (auf die benachbarten westslowakischen Mundarten übergreifend) vertreten sind, während in den west- und ostslowakischen Mundarten Formen mit Suffix *-ek/-ok* überwiegen. Infolgedessen gibt es neben einer Menge allen slowakischen Mundarten gemeinsamer diminutiver Formen auch eine bedeutende Anzahl einzelner Wörter mit gleicher Wortbildungsbasis, jedoch verschiedenem Suffix (*-ík* in den mittelslowakischen Mundarten, *-ek* in den west- und ostslowakischen Mundarten). Es sind dies Differenzen vom Typ *vtáčik* — *vtáček* (Vöglein), *háčik* — *háček* (Häkchen), *pásik* — *pásek* (Bändchen), *plôtek* — *plotek* (Zäunchen).

Ähnlich erlangten auch bei weiblichen Substantiven in den slowakischen Mundarten dieselben Wortbildungstypen der Diminutive Geltung. Diminutive mit dem Suffix *-ka* sind jedoch in den ostslowakischen Mundarten viel häufiger belegt als in den mittel- und westslowakischen Mundarten. Und so existiert auch hier neben vielen diminutiven Formen, die allen slowakischen Mundarten gemeinsam sind, eine Menge von Ableitungen mit gleicher Wortbildungsbasis, jedoch unterschiedlichem Suffix (mit *-ka* in den ostslowakischen Mundarten, mit *-ačka* in den mittel- und westslowakischen Mundarten). Diese Differenzen können durch Beispiele vom Typ *húška* — *husička* (Gänsechen), *krávka* — *kravička* (Kühlein) illustriert werden.

Ähnliche Differenzen sind in den slowakischen Mundarten verhältnismäßig häufig anzutreffen. Sehr produktiv — mehr als in den übrigen slowakischen Mundarten — war in den ostslowakischen Mundarten der Typ deadjektivischer Bezeichnungen von Eigenschaften und Zuständen mit dem Suffix *-ota*, z. B. *mokrota* (Feuchtigkeit, Nässe), *cichota* (Stille), *mekota* (Weichheit); in den mittel- und westslowakischen Mundarten ist zahlreicher als in den ostslowakischen Mundarten der Typ deverbativer Bezeichnungen von Tätigkeiten mit dem Suffix *-ačka* vertreten: *hladačka* (die Suche), *hrabačka* (das Rechen, Scharren), *kopačka* (das

Graben), ferner der Typ suffixloser Bezeichnungen einer Handlung bzw. eines Vorganges: *srd* (Zorn, Zürnen), *šum* (Rauschen), *blk* (Flackern) oder der Typ deadjektivischer Bezeichnungen von Eigenschaften mit dem Suffix *-ava*: *dĺžava* (Länge), *tiesňava* (Enge), *výšava* (Höhe) u.ä. Da die angeführten und diesen ähnlichen Wortbildungstypen in allen slowakischen Mundarten bekannt sind, kann hier nicht von Systemunterschieden zwischen ihnen gesprochen werden. Unterschiede zeigen sich bei den einzelnen Wörtern, also ähnlich wie in der Lexik, aber es sind dies Unterschiede, die durch ungleiche Ausnutzung derselben Wortbildungsmittel verursacht sind. Wenn z. B. zu Wörtern des Typs *drúk* (Klotz), *hák* (Haken), *vták* (Vogel), *pás* (Band), *krk* (Hals) in den mittelslowakischen Mundarten Diminutive überwiegend mit dem Suffix *-ík* (*drúčik*, *háčik*, *vtáčik*, *pásik*, *kŕčik*) gebildet wurden, in den ostslowakischen und in den meisten westslowakischen Mundarten dagegen Formen mit Suffix *-ek*, bzw. mit seiner lautlichen Variante *-ok* (also *drúček*, *háček*, *vtáček*, *pásek*, *kŕček* bzw. *drúčok* ...) vorkommen, so ist dies auf der einen Seite sicherlich das Ergebnis des Drucks des Wortbildungssystems der betreffenden Mundart, in der einer der synonymen Wortbildungstypen besonders produktiv wurde. Auf der anderen Seite konnte jedoch ein abgeleitetes Wort auch analog gebildet werden, d. h. in Anlehnung an ein Wort, mit dem es auf irgendeine Weise zusammenhängt, etwa durch Ähnlichkeit der Form (wie z. B. des lautlichen Ausgangs der Wortbildungsbasis oder durch Situationsnähe der benannten Realien). So wird es sicherlich kein Zufall sein, wenn unter den erwähnten Diminutiven mit Suffix *-ík*: *-ek* häufig Wörter mit einer Wortbildungsbasis sind, die auf den Konsonanten *k* enden; *krok* (Schritt), *drúk*, *vták*, *tík* (Stöbel, Töpel), *hák*, *vojak* (Soldat), *krk*, *potok* (Bach). Den angeführten Typ von Differenzen kann man somit als Differenzen infolge unterschiedlicher Produktivität der einzelnen Wortbildungstypen charakterisieren, die in verschiedenen (synonymen) Suffixen bei den einzelnen Ableitungen im Rahmen der in allen Mundarten bekannten Wortbildungstypen zum Ausdruck kommen.

Differenzen ähnlicher Art, d.i. nichtsystmatische Differenzen, die an mundartlichen abgeleiteten Wörtern feststellbar sind, können auch die Wortbildungsbassen betreffen. Im Prinzip handelt es sich darum, daß ein bestimmter Wortbildungstyp in mehreren Mundarten produktiv sein kann, daß aber in den einzelnen Mundarten die einzelnen Derivate von verschiedenen, nichtübereinstimmenden Wortbildungsbassen gebildet wurden. Dabei können solche Wortbildungsbassen übereinstimmende lexikalische Bedeutung haben, also synonym sein, es können zwischen ihnen jedoch auch Bedeutungsdifferenzen bestehen. So sind deverbativer expressive Personenbezeichnungen, die auf eine gewisse Tätigkeit hinweisen, mit dem Suffix *-oš* in allen slowakischen Mundarten häufig, aber nur wenige von ihnen stimmen, was die Wortbildungsbasis betrifft, überein. Es gibt somit eine Gruppe von Benennungen mit gemeinsamem Suffix und mit identischer Bedeutung vom Typ *hundroš* — *dudroš* — *žundroš* — *šomroš* — *frfloš* — *mrmloš* — *brbloš* (Brummbär, Murrkopf) usw. Von

ähnlicher Art ist die Reihe člapkanica — čaptonica — čvachtanica — špliechanica — šlopkanica — chlaptanica (Geplätzter). Differenzen dieser Art spiegeln lexikalische Unterschiede zwischen den Mundarten wider, u.zw. soweit es sich um die Wortbildungsbassen als selbständige Lexeme handelt. Als Wortbildungsbassen wurden diese Lexeme jedoch zum integrierenden Bestandteil des Derivats als Ganzen, so daß sie in dieser neuen Funktion auch als wortbildende Elemente in Erwägung zu ziehen wären. Und da sie im Rahmen eines bestimmten Wortbildungstyps in den einzelnen Mundarten verschieden sein können, bilden sie gewisse, wenn auch nicht systemhafte Differenzen. Es scheint, daß sie besonders häufig unter den expressiven Wörtern anzutreffen sind (welche sich gewöhnlich durch eine sehr bunte Synonymik und lexikalische Differenziertheit überhaupt auszeichnen).

Eine ähnliche Differenziertheit kann zwar auch in einem Wortbildungstyp, jedoch nur zwischen lexematisch verschiedenen Wörtern vorkommen. So sind z. B. denominative expressive Personenbezeichnungen mit dem Suffix -oš des Typs mittelslow. *hladoš* (Nimmersatt), *hrdoš* (Stözlitz), ostslow. *skupoš* (Geizhals), *močkoš* (Tabaklutscher; Dreckfink), *pupkoš* (Dickwanst), westslow. *hladoš*, *hniloš* (Faupelz), *zdechloš* (Kümmerling, Lazarus) zwar in allen slowakischen Mundarten vertreten, aber es gibt verhältnismäßig wenige Wörter, die allen Mundarten gemeinsam wären. Was das System betrifft, gibt es also bei diesem Wortbildungstyp keine Unterschiede zwischen den einzelnen Mundarten — in allen ist dieser Typ nämlich bekannt — bedeutende Unterschiede zeigen sich jedoch in der Distribution in dem Sinne, daß in den einzelnen Mundarten die Benennungen dieses Wortbildungstyps von verschiedenen, meist nicht identischen Lexemen als Wortbildungsbassen abgeleitet sind.

3. Zwischen den einzelnen Mundarten (d.i. zwischen den mundartlichen Mikrosystemen) gibt es auch Differenzen in der Wortbildung, denen Systemcharakter zukommt. In der Regel sind dies Differenzen, die damit zusammenhängen, daß ein bestimmter Wortbildungstyp nur in einer der Mundarten (bzw. in einigen Mundarten) zahlreicher ist, während von diesem Typ in den übrigen Mundarten nur einige wenige Repräsentanten bekannt sind. Heute läßt sich in der Regel bereits schwer feststellen, ob es sich hier (historisch) um Unterschiede in der Produktivität des betreffenden Wortbildungstyps handelt oder ob die wenigen Repräsentanten eines bestimmten Worttyps in die erwähnten Mundarten in Form lexikalischer Entlehnungen oder auf ähnliche Weise gelangten. So kann man z. B. in den west- und mittelslowakischen Mundarten als in der Vergangenheit lebendigen Wortbildungstyp Sachkollektiva mit dem Suffix -ie, ferner deverbative Bezeichnungen von Materialien mit dem Suffix -ivo, Bezeichnungen von Tätigkeiten mit dem Suffix -ot, adjektive expressive Personenbezeichnungen mit dem Suffix -áň u.ä. anführen. In den ostslowakischen Mundarten sind von den genannten Wortbildungstypen nur einige (in der Regel zwei, drei) Wörter bekannt, so daß man von einem vollwertigen Wortbildungstyp in diesen Mundarten nicht sprechen kann.

Vom Gesichtspunkt des Wortbildungssystems der einzelnen Mundarten handelt es sich bei den Differenzen des angeführten Typs eigentlich um Vorhandensein bzw. Nichtvorhandensein eines bestimmten Wortbildungstyps, da vereinzelt vorkommende Ableitungen noch keinen Wortbildungstyp bilden, namentlich wenn es sich um übernommene Benennungen handelt. In einigen Fällen können jedoch solche vereinzelte Benennungen Überreste eines älteren Zustandes sein (z. B. vereinzelte Sammelnamen auf -ie in den ostslowakischen Mundarten), so daß sie einen wichtigen Beleg für gegenseitige, namentlich in der Vergangenheit bestehende Beziehungen zwischen unseren Mundarten darstellen.

Zwischen den einzelnen Mundarten gibt es natürlich auch systemhafte Unterschiede, die dadurch zustande kommen, daß ein bestimmter Wortbildungstyp bloß in einer bestimmten Mundart (oder in bestimmten Mundarten) geläufig ist, während er in anderen Mundarten überhaupt nicht bekannt ist, so daß an seiner Stelle ein anderer Wortbildungstyp oder eine andere Art der Benennung existiert. So sind z. B. Ortsbezeichnungen mit dem Suffix -ín, z. B. *kurín* (Hühnerstall), *plevíń* (Spreu-, Strohschuppen), ähnlich auch expressive Bezeichnungen von Personen mit dem Suffix -aj: *pobehaj* (Strolch, Vagabund), *motaj* (Wirrkopf), *táraj* (Plappermaul) nur in den mittel- und westslowakischen Mundarten bekannt; ferner sind dies mittel- und westslowakische Sonderformen von Verben zum Ausdruck der wiederholten Handlung vom Typ *spávať*, *varievať*, *robievať*, *obedúvať*, *nocúvať* (zu schlafen, kochen, machen, mittagmahlen, übernachten pflegen). Nur in den mittelslowakischen Mundarten kommen Diminutive männlicher Substantive mit dem Suffix -ec, z. B. *mešec* (Beutel), *pitvorec* (Hausflur) und solche weiblicher Substantive mit Suffix -ica, z. B. *izbica* (Stübchen), *dievčica* (Mädchen) vor. Nur in den ostslowakischen Mundarten gibt es expressive Bezeichnungen von Personen mit dem Suffix -aľ, z. B. *bruchaľ* (Dickbauch), *čereval* (Dicksack) sowie auf -aňa endende Namen der Gattinnen *Hatalaňa*, *Mikaňa* u. ä.

Aus dem Angeführten geht hervor, daß es verhältnismäßig wenige Wortbildungstypen gibt, die nicht in allen slowakischen Mundarten bekannt sind, und daß es sich in der Mehrzahl um Benennungen expressiven Charakters handelt. Außer für iterative Verben gibt es für alle übrigen Typen in anderen Mundarten vollwertigen Ersatz in Benennungen mit einem anderen gleichbedeutenden Suffix. Ihrem Ursprung nach sind dies in der Mehrzahl Wortbildungstypen mit älteren Suffixen, so daß man sie in einem gewissen Sinne (vom gesamtslowakischen Gesichtspunkt) als relikte Sprachmittel ansehen kann.

4. Abschließend fassen wir unsere Bemerkungen über einige Merkmale der Differenzierung der Mundarten im Hinblick auf die Wortbildung zusammen. Im Unterschied zu anderen Sprachebenen verfügen alle slowakischen Mundarten auf dem Gebiete der Wortbildung über geradezu auffällig übereinstimmende Wortbildungsmittel und -verfahren. In der Praxis bedeutet dies, daß sich im Vorkommen der Wortbildungstypen (als der kleinsten wortbildenden Systemeinheiten) — nach

unseren bisherigen Erkenntnissen nur minimale Unterschiede kundtun. Es handelt sich praktisch um das Vorkommen einiger (in der Regel älterer) Wortbildungstypen bloß in gewissen, also nicht in allen mundartlichen Mikrosystemen, während in anderen Mikrosystemen für sie gewöhnlich ein anderes äquivalentes Wortbildungsmittel vorhanden ist. Es sind dies namentlich einige Wortbildungstypen expressiven Charakters, z. B. Diminutive auf -ec, -ica, expressive Personenbezeichnungen auf -aj, -al, seltener auch andere, z. B. Ortsbezeichnungen auf -ín und iterative Verbformen. Außerdem gibt es noch einige Wortbildungstypen, die nur in gewissen Mundarten zur Geltung kamen, während von ihnen in anderen Mundarten bloß sporadisch einige Ableitungen (oft als relikte Wörter) existieren. Solche Wortbildungstypen sind z. B. Sammelnamen auf -ie, Materialbezeichnungen auf -ivo, Bezeichnungen von Handlungen und Tätigkeiten auf -ot, Diminutive auf -ce u. a. Auch diese Wortbildungstypen haben in anderen Mundarten äquivalente Wortbildungsmittel; in der Regel sind dies parallele Ableitungen mit synonymen Suffixen.

Verhältnismäßig häufige Differenzen zwischen den einzelnen mundartlichen Mikrosystemen im Bereich der Wortbildung tun sich in ungleicher lexikalischer Distribution bei gemeinsamen Wortbildungstypen kund. Das bedeutet, daß ein bestimmter Wortbildungstyp in allen slowakischen Mundarten vorkommen kann, wobei jedoch die Anzahl der nach ihm gebildeten Derivate in den einzelnen Mundarten sehr schwankend sein kann. So ist z.B. für die mittelslowakischen Mundarten ein sehr reiches Vorkommen suffixloser Bezeichnungen von Handlungen, männlicher Diminutive auf -ík, Bezeichnungen von Eigenschaften auf -ava und anderer Typen charakteristisch. In den ostslowakischen Mundarten sind besonders häufig Bezeichnungen von Eigenschaften auf -ota, weibliche Diminutive auf -ka, Bezeichnungen von Handlungen in Form von deverbativen Substantiven u.ä. Diese Unterschiede sind eine Folge der unterschiedlichen Produktivität der Wortbildungstypen in den einzelnen Mundartgebieten.

Die angeführten, vom geographischen Gesichtspunkt bewerteten systemhaften Differenzen bestätigen im Prinzip die bisherige trichotomische Einteilung der slowakischen Mundarten, wobei der Gegensatz mittel- und westslowakischer Erscheinungen gegenüber ostslowakischen Erscheinungen häufig festzustellen ist.

Es muß wohl nicht besonders betont werden, daß systemhafte Wortbildungsdifferenzen ein sehr wichtiges charakterisierendes Merkmal der slowakischen Mundarten darstellen. Da unsere heutigen Mundarten in der Wortbildung nicht mehr aktiv sind, drückt ihre Charakteristik in bezug auf die Wortbildung vor allem altherkömmliche Beziehungen zwischen ihnen aus, u. zw. namentlich die Beziehung ihrer gegenseitigen Zusammengehörigkeit aufgrund der Mehrzahl übereinstimmender Erscheinungen wie auch ihre spätere, relativ selbständige Entwicklung, die sich in teilweise unterschiedlicher Entwicklung der ursprünglich gemeinsamen Wortbildungsmittel widerspiegelt. Diese Entwicklung bedeutet im wesentlichen entweder eine intensive Entfaltung eines bestimmten Wortbildungstyps oder seine Ver-

nachlässigung, bzw. sogar seine Aufgabe, wobei es sich hier nur sehr selten auch um Erwerbung eines neuen, in anderen Mundarten unbekannten Wortbildungstyps handelt, vgl. z.B. die mittelslowakischen Bezeichnungen einer Handlung mit dem Suffix -cia des Typs *dovolencia* (Erlaubnis), *unovácia* (Belästigung), *behancia* (Lauferei).

Da der geläufigste Typ der Bildung neuer Benennungen in den slowakischen Mundarten die Ableitung mithilfe eines Suffixes war, äußern sich die Differenzen in der Wortbildung vor allem im suffixalen Bereich, namentlich bei Benennungen mit identischen Wortbildungsbasisen, jedoch verschiedenen Suffixen. Derartige Differenzen machten es möglich, daß mehrere synonyme Suffixe zur Verfügung standen, d.h. daß Benennungen für dieselben Dinge (auch von denselben Wortbildungsbasisen) mit mehreren Suffixen gebildet werden konnten. Wie unser Material zeigt, nützten dies die Mundarten auch reichlich aus, u. zw. sowohl bei einzelnen Wörtern als auch bei ganzen Wortbildungstypen. Das Ergebnis ist eine Menge tautonymer Benennungen mit gleichen (oder bedeutungsmäßig nahen) Wortbildungsbasisen, jedoch verschiedenen Affixen in den slowakischen Mundarten. Davon sind namentlich die systemhaften Erscheinungen, die den gesamten Wortbildungstyp betreffen, für die Vertiefung der Charakteristik der einzelnen Mundartgebiete wie auch für das tiefere Verständnis ihrer wechselseitigen Beziehungen und ihrer Entwicklung wichtig.

Карпатизмы в словацкой диалектной лексике

ИВОР РИПКА

1.0 При анализе, имеющем целью классификацию словацкой диалектной лексики (совокупности лексических единиц той структурной формы национального языка, которой пользуется территориально, профессионально и общественно близкая группа людей), обыкновенно выделяются три слоя. Два из них – а именно общенародное ядро словарного состава (лексика, употребляемая без территориального ограничения) и собственно диалектная лексика (лексические единицы, характерные для той или иной зоны, расширение которых описывается соответствующей изоглоссой) – при лексикографической инвентаризации выделяются и оцениваются по существу однозначно. Углубленного изучения, однако, требует та часть диалектной лексики, которая хотя и употребляется на известной ограниченной территории (или в многих областях), вместе с тем составляет фактически или потенциально часть словарного состава литературного языка. Отдельные диалектные слова (образующие часто богатые тавтонимические ряды) обозначают реалии (действия, явления) народной жизни, которых весь национальный коллектив не знает или не употребляет, а потому отсутствует однозначный литературный эквивалент. Эти названия в известной степени терминологизованы и образуют ту часть лексического фонда диалектов, которая для писателей является источником обогащения литературного языка (Ripka, 1980).

1.1 В связи с подготовкой Общекарпатского диалектологического атласа (OKDA) в странах центральной и юго-западной Европы в настоящее время систематически и комплексно изучается главным образом лексика, связанная с отгонным пастушеством. По вопроснику OKDA, который содержит большее число лексических и семантических вопросов, связанных с этой тематической сферой, был собран материал в 24 словацких пунктах сетки OKDA ; изученные данные помогают уточнить существующие знания о территориальном распространении и смысловой дифференциации так наз. «карпатизмов».

1.2 Надо отметить, что в теории OKDA карпатизмы последовательно отличаются от балканализмов. Карпатизмы определяются как более древние

явления, которые возникали в языках карпатской области под влиянием общего языкового субстрата. Они обнаруживаются на всех уровнях языка; их изучение помогает глубже объяснять причины, процессы и последствия карпатских языковых контактов. Балканизмы – это названия реалий и действий, которые принесли в Карпаты в период позднейших миграционных передвижений, главным образом во время так наз. «валашской колонизации», жители Балканского полуострова. В этой статье термином «карпатизмы» называются лексемы, которые используются в словацких диалектах для обозначения разных явлений пастушества и отгонного овцеводства. Карпатизмы являются базой для пастушеской терминологии, которую в основном заимствовал и литературный язык.

2.0 Большинство карпатизмов, вошедших в лексику литературного языка, в основном регистрирует и верно толкует *Slovník slovenského jazyka* (SSJ). Использование сравнительного и дистрибутивного анализа в изучении семантической структуры карпатизмов в диалектах позволит, однако, во многом уточнить существующие данные, отраженные в толкованиях SSJ.

2.1 Слово *salaš* приведено в SSJ (IV, 15) с одним значением; оно толкуется как «деревянный загон, в котором ночуют овцы или скот во время летнего пребывания на горных пастбищах, и относящаяся к нему пастушеская хижина для главного пастуха (бачи) и овчара». Лексема *salaš* (встречается также в форме *sačaš*) в этом значении хорошо известна на большей части территории Словакии. В области Спиша существует тавтоним *košar* и в области Кисуце спорадически встречается лексема *bačovisko*. В результате семантического анализа определенные дифференциальные признаки диалектной лексемы *salaš* позволяют выделить и другие значения, известные в некоторых ареалах. В новоградских диалектах слово *salaš* обозначает овчарню, построенную или во дворе, или на свободном пространстве (вне деревни).

В Словакии совместная пастьба овец является преобладающей организационной формой (Podolák, 1967). Объединения овцеводов в деревнях, которые нанимали пастухов, в Липтове обозначали словом *salaš*. Руководитель этого объединения был *salašník*, возможно, и *salašní gazda*.

2.2 Неотъемлемой частью пастушеской стоянки (шалаша) является хижина, которая в словарях определяется как «примитивный деревянный дом, деревянная будка» (SSJ I, 718). К этой семье в некоторых диалектах добавилось несколько дифференцирующих признаков, причем основной компонент «строительство из дерева» сохраняется во всех дефинициях значения или смысловых оттенков слова *koliba*, опирающихся на диалектный материал. Лексемы *koliba*/*koľiba* употребляются для обозначения срубовой (или дощатой) пастушеской постройки на стоянке, в которой работают и спят (в ней есть также очаг, костер).

Карпатизм *koliba* в спишских и зволенских диалектах используют для назва-

ния деревянного приспособления для сушки клевера, травы и т.п., которое имеет вид трех- или четырехсторонней пирамиды. Дальнейшим шагом семантического развития лексемы *koliba* на базе признака «устройство для сушки» является в спишских диалектах значение «дерева (устройство) для сушки зерна».

2.3 Словацкие пастушеские хижины имеют прямоугольный план и сначала были одночастными (с одним помещением). В центре хижины находится костер (открытый очаг), размещение которого определяет дальнейшее расчленение внутреннего пространства хижины. Костер бывает обыкновенно в передней части хижины около дверей. В глубине хижины размещается деревянная посуда с жинчицей, полки для сушки сыра и т. п. Это пространство (в последние годы его отделяют стеной, так что возникает двухчастная хижина, или строят специальный навес перед хижиной) большинство носителей диалектов обозначает словом *komárnik*. В картотеке *Slovníka slovenských nárečí* (далее SSJ) немного материала документирует эту лексему, но собранные данные (после их дополнительной конфронтации с материалом этнографов), позволяют сформулировать выводы, корректирующие предшествующие знания. В районах Липтов и Спиш карпатизм *komárnik* (при полевых работах записанный в надлежащих фонетических формах) имеет обязательный семантический признак «место для хранения чего-нибудь». Подобным образом сформулированный обязательный признак обнаруживает при семантическом анализе карпатизма *komárnik* в иных славянских зонах Клепикова (1974). В словаре Kálala (1924) это слово толкуется как «столик в хижине», но данное толкование представляется некорректным.

2.4 *Komárník* служит в первую очередь для хранения или сушки «сыра». Полка, на которую кладут этот самый важный продукт отгонного овцеводства, называется *podíšiar*. Вероятно, первоначально *podíšiar* (в словацких диалектах известны также формы *podíšár*, *podíšär* и др.) служил для сушки «сыра», с которого стекла сыворотка. Позже начали на эту полку класть и деревянную посуду, употребляемую при производстве других молочных продуктов. Функция и вид полки в различных областях Словакии, где известно отгонное овцеводство, обнаруживают некоторые модификации. В селе Долна-Суча (район Тренчин) в значении «полка для сыра» записана лексема *podra*. В с. Зазрива (Нижняя Орава) словом *podíšár* называют сделанное из жердей помещение в гумне над воротами (для сушки сена, клевера).

2.5 Из остальных названий, связанных с внутренним устройством хижины (называемой *koliba*), заслуживает внимания прежде всего слово *kumhár*. Оно не упоминается среди «классических» карпатизмов, его происхождение неясно (Machek, 1968); неточны также отдельные его толкования в некоторых карточках диалектных картотек. SSJ (I, 791) оценивает *kumhár* как диалектное слово со значением «палка, на которую вешают котел над костром». Сравни-

тельный семантический анализ материала показывает, что *kumhár* (в окрестностях г. Приевидза записано *kumhák*) является приспособлением, на которое вешают над костром котел с сывороткой (словацкое *žinčica*). На Ораве это простой деревянный крюк (называемый также *odvaráč*), в областях Липтов и Новоград лексемой *kumhár* называют более сложное (но функционально принципиально тождественное) вращающееся приспособление, на которое вешают котел. Некоторые из этих установок изготовлены из природно согнутых стволов деревьев, другие сделаны в виде отвесно поставленного столба с насаженной горизонтально деревянной частью. Эти приспособления обозначаются тавтонимом *kolovrat* (*Podolák*, 1967).

3.0 В словацких диалектах наблюдается значительная ценность смысловой структуры распространенного карпатизма славянского происхождения *košiar*. Системно релевантным признаком семемы является компонент «ограда, закрытое пространство для животных». При выделении отдельных значений по дифференциальным признакам (материал, способ строения и т. п.) надо учитывать тот факт, что при изучении или лексикографической обработке диалектного материала нельзя исходить лишь из сведений, касающихся литературного языка. О синонимах можно говорить только тогда, когда две различные лексемы встречаются в системе одного диалекта; в противном случае, когда сходная реалия называется по-другому в географически удаленных диалектах, речь идет о тавтонимии. То же относится и к определению омонимов и многозначных слов. В литературе до сих пор отсутствует общепринятый термин для обозначения этих явлений, но для диалектологов их существование очевидно. При анализе значений слова *košiar* обнаруживается, что отдельные его значения распространены в разных географических районах; при этом в их толкованиях отчетливо видны следы субъективного ономасиологического подхода информаторов (или же собирателей).

Слово *košiar* (*košár*, *košär*, *košag*) имеет в словацких диалектах следующие значения: 1. (постоянная или переносная) ограда (из прутьев, жердей, в последнее время из металлических прутьев) для овец на пастушеской стоянке, на пастбище (западнословацкие и среднесловацкие диалекты); 2. пастушеская стоянка в горах (восточнословацкие диалекты, Гемер); 3. объединение хозяев овец (Спиш); 4. хлев для овец, овчарня (гонтско-новоградские диалекты).

Развитие семантики в направлении «загон, закрытое пространство для животных» в «орудие/предмет для чего-нибудь» позволяет понимать лексему *košiar/košar* в значении «корзина» (Новоград, Спиш) как омоним, хотя некоторые признаки (вещь, предмет, связанный из прутьев) являются общими.

3.1 В загоне для овец ночью держат не только ярок и баранов, но и дойных овец. В период дойки, однако, дойных овец держат в загоне, который в известных диалектах называется *honejnica* (*hoňelňica*, *hoľelňica*). Одна сторона этого загона имеет отверстия, через которые овцы проходят к доярам; на

значительной части словацкой территории она обозначается карпатизмом *strunga* (*strunka*). В результате переноса значения (название части → целое и наоборот) возникли в диалектах следующие значения: 1. одна (расположенная выше другой) сторона загона с отверстиями для прохода овец; 2. собственно проход (= отверстие), через который овцы идут на дойку; 3. загон, где доят овец (обыкновенно под навесом); 4. загон, место, где овцы находятся перед дойкой.

3.2 К сфере терминов народного строительства, связанного с отгонным овцеводством, принадлежат также карпатизмы *okol/úkol* и *cárok*. Их изолексы и изосемы охватывают значительную территорию в районе Карпат и на Балканах; обе лексемы распространены и в словацких диалектах.

Анализ семантики карпатизма *cárok* ясно показывает его основное значение: небольшое отгороженное место в постройке хозяйственного назначения. По данным картотеки SSN и материалов OKDA слово *cárok* (*cárek*, *sárek*, *sarek*, *carok*) распространено на обширной территории. Для него характерно наличие общего для всех значений семантического признака.

4.0 Карпатизм *kľag*, которым обозначается выработанный на пастушеской стоянке старшим пастухом сырь, является стабильным элементом диалектной лексики. Данные картотек SSN показывают, что он распространен по крайней мере там, где было овцеводство. Толкование слова *kľag* в SSJ (= желудок сосунка, служащий для подквашивания молока) не совсем точно. В диалектах, наряду с самым распространенным фонетическим вариантом *kľak*, встречаются также формы *kľiak*, *kľäk* и в Гемере *tľak*. *Kľag* — это жидкий сырь, раствор, который получается в результате замачивания прокопченного (и высушенного) желудка сосунка в прокипяченной соленой воде. В результате семантического развития (метонимии) лексема *kľag* начала обозначать также сам желудок сосунка (перед приготовлением из него сырья).

Kľag на пастушеской стоянке хранился в специальной посуде, называемой *kľagovnica*.

5.0 После извлечения груды сыра в кадке остается *srvátka*. Этот карпатизм (вошел также в лексику литературного языка, SSJ объясняет его как «прозрачную желто-зеленую жидкость, которая остается от кислого молока после отделения свернувшейся части») в словацких диалектах фонетически и словообразительно дифференцирован (*sirovátka*, *srovátka*, *servátka*, *srvač*, *srvať* и т. п.). Наряду с ним существует ряд тавтонимов, напр., *žinčičník* и *nevárka* в районах Липтов и Турец, *levarka* на Спише и др.

5.1 Карпатизм *žinčica* в сравнении с литературным языком (SSJ приводит одно значение, а именно «прокипяченная сыворотка из овечьего молока»), имеет в диалектах (где записаны также формы *žintica*, *žinkica*, *žentica*, *ženšič*) более богатую семантическую структуру.

По дифференциальным признакам «род сырья, способ обработки» возмож-

но выделить значения: 1. остаток сквашенного молока после извлечения «сыра», который остается в кадке; 2. верхний слой, который остается на переваренной сыворотке; 3. переваренная сыворотка худшего качества, которая остается после извлечения густой части.

6.0 Рассмотренные выше карпатизмы образуют устойчивую часть словацкой диалектной лексики. Эти слова употребляются как названия определенных явлений и реалий, которые не могут быть обозначены иначе в современных формах организации отгонного овцеводства. Именно поэтому эти термины входят в активный словарный состав того или иного говора. Существование синонимов в лексических системах отдельных диалектов (или редких тавтонимов) не ослабляет степени их терминологизации, и поэтому они заимствованы также литературным языком. Анализ семантической структуры некоторых карпатизмов (*košiar*, *salaš*, *strunga*, *žinčica* и т. п.), которая находится в постоянном движении, требует сосредоточенного изучения и сотрудничества диалектологии и этнографии. Дальнейшие исследования в рамках работ по лингвогеографии (из проектов такого рода упоминаем прежде всего Общекарпатский диалектологический атлас) должны уточнить знания о распространении и семантике отдельных карпатизмов.

ЛИТЕРАТУРА

- КЛЕПИКОВА, Г. П.: Славянская пастушеская терминология. Москва, Наука 1974. 256 с.
HABOVŠTIAK, A.: O výskume pastierskej terminológie. Slovenský národopis, 9, 1961, c. 653—661.
KÁLAL, M.: Slovenský slovník z literatúry aj nárečí. Banská Bystrica 1924, 1012 + 102 c. Nákladom vlastným.
MACHEK, V.: Etymologický slovník jazyka českého. 2. vyd. Praha, Academia 1968. 868 c.
PODOLÁK, J.: Pastierstvo v oblasti Vysokých Tatier. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1967, 212 + 96 c.
PODOLÁK, J.: Ľudové názvy oviec ako prameň etnografického štúdia pastierstva v Karpatoch. Slovenský národopis, 26, 1978, c. 601—625.
RIPKA, I.: O niektorých problémoch klasifikácie a hodnotenia nárečovej slovnej zásoby. Kultúra slova, 14, 1980, c. 289—298.
Slovník slovenského jazyka. Red. Š. Peciar. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1959—1968. 6 zv.

De l'évolution du lexique dans les dialectes slovaques

ANTON HABOVŠTIAK

1. Les dialectes slovaques étaient jusqu'à présent caractérisés surtout sur la base de l'analyse des particularités phonétiques et morphologiques. Dans les années d'après guerre (1945) on a prêté une grande attention aussi au lexique dans les dialectes slovaques et cela avec l'application des méthodes de la géographie linguistique. Au cours des recherches lexicologiques, nous avons acquis un riche matériel lexical et sémantique qui permet aussi une nouvelle interprétation des phases évolutives de notre langue.

Tout au début, il est nécessaire de constater, qu'il y a, en slovaque, une couche significative des mots qui ne se différencient pas dans les dialectes slovaques (ou ils ne s'y différencient que très peu). Cette couche montre la base unique de la langue slovaque et l'évolution commune des dialectes slovaques dès l'époque la plus ancienne. Au groupe des mots lexicalement non différenciés appartiennent les mots de toutes les sphères de la vie économique et sociale ainsi que les dénominations des objets de la nature. On peut constater, en général, que ces mots forment le vocabulaire de base de notre langue et qu'ils forment la part la plus étendue du vocabulaire. Ce sont les mots d'une couche plus ancienne, connus non seulement dans tous les dialectes slovaques, mais aussi dans d'autres langues slaves et en slave commun (par ex.: les mots comme *hlava* „la tête“, *nos* „le nez“, *oko* „l'oeil“, *otec* „le père“, *mať* „la mère“, *vlk* „le loup“, *sto* „cent“, *náš* „notre“, *oni* „ils“ etc.).

2. En étudiant le lexique des dialectes slovaques du point de vue géographique, notre attention a été attirée par cette couche des mots qui forme, sur le territoire de la Slovaquie, trois aires distinctes : celle de la Slovaquie de l'Ouest, celle de la Slovaquie centrale et celle de la Slovaquie de l'Est. C'est la division faite du point de vue phonétique et morphologique, la plus typique du slovaque. Les recherches effectuées au cours des dernières décennies ont montré qu'on peut délimiter de cette façon les dialectes slovaques aussi bien du point de vue lexical et sémantique, et cela sur la base de l'analyse des mots, qui, par leur extension délimitent les régions de la Slovaquie de l'Ouest (S. O.), de la Slovaquie centrale (S. c.) et de la Slovaquie de

l'Est (S. E.) par ex. : S. O. et S. E. *tieň* (*ciň*) „l'ombre“ ; S. c. *tuoňa* ou S. O. *stádo*, S. c. *črieda*, S. E. *guľa*, *faľka*, *kupa*, *šarak statku*, „le troupeau“.

Quelques-unes des particularités lexicales sont répandues sur le territoire de deux aires voisines, à savoir: en Slovaquie de l'ouest et en Slovaquie centrale, ou en Slovaquie centrale et en Slovaquie de l'Est, par ex. : S. O. et S. c. *pekní*, S. E. *šumní* „jolis“ ; S. c. et S. E. *mačka*, S. O. *kočka* „la chatte“. La liaison réciproque de ces deux macro-aires montre d'une façon évidente la genèse et l'évolution communes des dialectes slovaques.

3. Au cours de l'étude du lexique dans les dialectes slovaques, notre attention spéciale a été attirée aussi par d'autres particularités linguistiques régionales ; il s'agit surtout du groupe des mots, différenciés au minimum, d'une couche relativement vieille, qui divisent le territoire dialectal slovaque en deux parties approximativement égales : région sud-ouest et région nord-est. La preuve convaincante en est le faisceau d'isolexes qui se forme à la base de plusieurs mots et qui traverse la Slovaquie centrale du nord-est au sud-est (par ex. : les mots *praslica/kúdel* „la quenouille“, *prst/palec* „le doigt“, *jačmeň/jarec* „l'orge“ et plusieurs autres mots).

Dans cet ordre d'idées, on se pose la question de savoir quand et en quelles circonstances s'avait formée la division en deux régions et s'il ne faut pas la considérer comme plus ancienne que la division trichotome en dialectes de la Slovaquie centrale, occidentale et orientale. Nous avons déjà essayé de répondre à ces questions, et cela non seulement sur la base de l'analyse du matériel linguistique, mais aussi historique et archéologique (Habovštiak, 1978, pp. 43—46).

En étudiant la différenciation dialectale, nous avons conclu que cette division en deux régions doit être considérée comme plus vieille et qu'elle est causée par deux directions différents de l'arrivée des aïeux slaves des Slovaques d'aujourd'hui sur le territoire de la Slovaquie au 5^e et au 6^e siècles. La division dialectale de la Slovaquie en trois groupes (occidentale, centrale et orientale) est plus récente et c'est le résultat des conditions économiques et sociales de l'époque après le déclin de la Grande Moravie, c'est-à-dire qu'elle se rapporte au 9^e et au 10^e siècles.

4. A l'intérieur de deux plus grandes et de trois plus petites macro-aires, nous avons encore constaté une autre division. Dans certains cas, ces différences correspondent, mais dans d'autres cas elles ne correspondent pas à la division phonétique et morphologique des dialectes slovaques.

4.1 Des dialectes de la Slovaquie de l'Ouest, ce sont surtout les dialectes de la région de Záhorie qui se détachent. Ils sont séparés des autres dialectes de la Slovaquie de l'Ouest par la chaîne de montagnes de Biele Karpaty. Mais les autres parties de ce territoire se divisent, elles-aussi, en régions dialectales plus ou moins grandes, mais elles ne forment plus des faisceaux d'isoglosses aussi distincts que dans la région de Záhorie. Le matériel lexical montre que dans la région de la Slovaquie de l'Ouest, ce sont surtout les dialectes de la région de Trenčín qui se détachent de façon la plus évidente et, plus particulièrement, les dialectes de la région de Kysuce dans sa

partie du nord. Le faisceau d'isolexes se trouve dans la région de Bánovce nad Bebravou et de Topoľčany, sur la frontière de la région de Nitra et de Tekov. Sur ce territoire, les particularités lexicales de la Slovaquie de l'Ouest se mêlent avec les éléments caractéristiques du slovaque de la Slovaquie centrale. On trouve ici dans le lexique ainsi que dans la morphologie certaines particularités que l'on peut délimiter géographiquement ; par ex. : le mot *lichva* au sens de *dobytok* „le bétail“ existe sur le territoire où la prononciation des sons redoublés du type *palla* (< *padla*) ; „elle est tombée“ ; *jenna* (< *nedna*) „une“ est bien connue.

4.2 Le territoire de la Slovaquie centrale est caractérisé par plusieurs mots différents par rapport aux dialectes de la Slovaquie de l'Ouest et de la Slovaquie de l'Est, c'est à-dire les mots existent seulement dans la Slovaquie centrale. Ce qui importe du point de vue de l'évolution du slovaque, c'est cette couche des mots qui unit d'un côté le slovaque central aux dialectes de la Slovaquie de l'Ouest, et de l'autre côté, les dialectes de la Slovaquie centrale à ceux de la Slovaquie de l'Est.

A l'intérieur du territoire de la Slovaquie centrale, nous avons constaté aussi la division en régions plus ou moins grandes. C'est surtout la région dialectale de la Slovaquie centrale du sud qui se détache d'une façon évidente de la région de la Slovaquie centrale du nord. Par ex. : le mot *buob* au sens de *fazuľa* „le haricot“ ou le mot *sapún* au sens de *mydlo* „le savon“ sont répartis au sud de la Slovaquie centrale, ainsi que plusieurs phénomènes phonétiques et morphologiques caractéristiques de cette région.

Sur le territoire de la Slovaquie centrale, c'est le groupe des dialectes de la région de Gemer qui se détache du point de vue lexical. Dans ces dialectes, on emploie au sens différent non seulement les mots d'origine indigène (par ex. : le mot *hrudi* au sens de *prsia* „la poitrine“), mais aussi les mots d'origine étrangère, surtout les hungarismes (*mókuška* au sens de *veverica* „l'écureuil“ du hongrois *mokus*) et les mots empruntés à l'allemand (*hantušok* au sens de *šatka na hlavu* „le mouchoir de tête“ de l'allemand *Handtuch*).

4.3 La Slovaquie de l'Est est caractérisée par le faisceau important d'isolexes qui la séparent de la Slovaquie centrale. Le territoire dialectal de la Slovaquie de l'Est se divise en régions plus ou moins grandes. Sur ce territoire, on a constaté également des particularités typiques des régions de Spiš, de Šariš et d'Abov. Des régions les plus orientales se détachent du point de vue lexical les dialectes de la région de Zemplín, d'Uh et les dialectes sotaques. Typiques sur la région de Spiš sont quelques mots d'origine étrangère, surtout allemande, qui ne s'emploient point ailleurs, par ex. : le mot *bralta* au sens de *nevesta* „la jeune mariée“ (de l'allemand *Bräutigam*) ou *hebana* au sens de *pôrodná babica* „la sage-femme“ (de l'allemand *Hebamme*).

4.4 Dans la partie nord de la Slovaquie, sur la frontière slovaque-polonaise se détachent les dialectes dits gorals (les régions : Kysuce, Orava, Spiš) et dans la partie est les dialectes d'origine ukrainienne. Dans cette région il y a plusieurs mots d'origine plus récente.

4.5 La division intérieure de plus grands ensembles dialectaux en plus petits groupes a été causée par plusieurs facteurs sociaux et économiques à l'intérieur de la nouvelle forme d'Etat, formée après la chute de l'empire de la Grande Moravie.

C'est aussi le facteur géomorphologique qui provoquait la différenciation dialectale c'est-à-dire le relief géographique du territoire slovaque, marqué par les vallées entourées de collines et de chaînes de montagnes. Par le relief géomorphologique de la Slovaquie a été conditionné aussi la vie sociale de la population vivant dans les vallées délimitées par les chaînes de montagnes. Par ce relief géomorphologique a été conditionné aussi la création des ensembles administratifs, appelés *stolica* ou *župa* (district ou comitat). C'est pourquoi on ne peut pas affirmer précisément si c'était le régime administratif féodal ou alors les conditions géomorphologiques qui ont influencé la formation de l'état dialectal.

5. La différenciation lexicale et sémantique des dialectes slovaques a été influencée aussi par les contacts de l'ethnie slovaque avec la culture des nations voisines. Des mots de provenance différente étaient adoptés par les dialectes slovaques. Les mots d'origine étrangère formaient une partie organique du lexique en slave commun déjà (Stanislav, 1958, p. 53) et pénétraient dans la langue de nos ancêtres aussi après leur arrivée dans le bassin danubien. De l'époque avant l'existence de la Grande Moravie et de celle de la Grande Moravie sont évidents avant tout les mots d'origine latine qui, dans la plupart des cas, étaient en rapport avec l'acceptation du christianisme et de la culture occidentale.

Il est significatif que les mots d'origine étrangère qui ont pénétré dans la langue des ancêtres des Slovaques d'aujourd'hui à l'époque la plus ancienne (c'est-à-dire entre le 8^e et le 11^e siècles) ne se différencient pas dans la majorité des cas du point de vue lexical et que leur diversité phonétique et morphologique est souvent minimale. Ce sont les mots comme *apoštol* (lat. *apostolus*) „l'apôtre“, *epištola* (lat. *epistola*) „l'épître“, *križ* (de l'accusatif latin *crucem*) „la croix“, *striga* (lat. *striga*) „la sorcière“, *škola* (lat. *schola*) „l'école“, *ruža* (lat. *rosa*) „la rose“, etc.

Les vieux emprunts à l'allemand ne se différencient pas lexicalement sur le territoire de la Slovaquie, par ex.: les mots comme *biskup* (vieil allemand *biscof*) „l'évêque“, *košeľa* (vieil allemand *kasele*) „la chemise“ et les mots avec les groupes de consonnes *šk*, *št*, comme *škoda* „le dommage“, *škára* „la fente“, *beštia* „la bête“, *kláštor*, „le couvent“, *kaštieľ* „le château“ (Pauliny, 1963, pp. 183, 209).

Il y a même plusieurs hungarismes dans les dialectes slovaques. Quelques-uns d'eux ont pénétré sur notre territoire bien avant le 12^e siècle. A ce groupe appartiennent les mots comme *betah* „le diable“, *čara* „le déchet“, *kach* „le poêle de faïence“, *tarcha* „le fardeau“, *fava* „le chameau“, etc. Le changement phonétique *e>ä>a*, qui se produisait dans les emprunts avant le 12^e siècle déjà, prouve l'antiquité de ces mots dans le slovaque (Pauliny, 1963, p. 115). L'afflux des mots d'origine hongroise se multipliait surtout au cours des siècles suivants.

Les mots étrangers pénétraient dans le slovaque surtout par l'intermédiaire du

latin, du tchèque, de l'allemand et du hongrois en nombre considérable après le 12^e siècle. Au 13^e siècle, de nombreux colonisateurs s'installent sur le territoire de la Slovaquie, particulièrement dans les villes et dans les régions de mine (Blanár 1977, p. 175). Au 14^e et au 15^e siècles, dans une partie de l'aire carpathique, s'adaptent les mots répandus par l'intermédiaire des bergers roumains (Crâncală, 1938, pp. 326—328). Au 16^e et au 17^e siècles, par la suite du voisinage de 150 ans de notre peuple avec l'empire ottoman, même des turcismes ont pénétré dans le slovaque (souvent par l'intermédiaire du hongrois).

5.1 Plusieurs mots d'origine étrangère (resp. d'origine non slave) se répandirent sur le territoire entier, par ex.: les mots comme *koleda* (lat. *calendae*) „le cantique de Noël“, *kalendár* (par l'intermédiaire de l'allemand *Kalender* du vieux latin *calendarium*) „le calendrier“; *šabla* (du turcotatar *sab*, dans le vieux russe *sáblja*, tchèque *šavle*, d'après le vieil allemand *seweł*) „le sabre“ (Holub—Lyer 1966, p. 465); *salaš* (du turc par l'intermédiaire du hongrois *szállás*), „le chalet“.

5.2 La plupart des mots de provenance étrangère n'entra dans l'usage que dans quelque région plus ou moins grande du territoire linguistique slovaque et elle y forme ainsi les aires que l'on peut délimiter à l'aide des isolexes. Remarquables sont surtout les mots par lesquels se délimitent trois régions fondamentales dialectales, c'est-à-dire les mots caractéristiques de la Slovaquie de l'Ouest, de la Slovaquie centrale et de la Slovaquie de l'Est. Par ex.: sur le territoire de la Slovaquie de l'Ouest s'emploie au lieu du nom *rasca* le mot *kmín* (lat. *cuminum*) „le cumin“; dans la Slovaquie centrale *rasca*, *rost*, *rosca*, dans la Slovaquie de l'Est *raška*, *reška* ou même d'autres noms botaniques, comme *kamilki* (lat. *camilla*; S. c. et S. E. *rumanček*, *romanček*, *harmanček*) „la camomille“.

Typique des dialectes de la Slovaquie centrale est le nom du berceau en forme de *belčov* (du hongrois *bölcső*, S. O. et S. E. *kolíška*) ou le nom *hábi* comme le mot pour la dénomination de *šaty* „la robe“ (de l'ottoman *aba*, tchèque *hábi*; Machek, 1957, p. 118). Dans la partie sud de la Slovaquie centrale s'emploie pour le nom de *mydlo* „le savon“ le mot *sapún* (du lat. *sapo*, *saponis*) connu en hongrois, en roumain et en plusieurs langues balkaniques.

Dans toute la Slovaquie de l'Est, on emploie comme le nom du lait après le vêlage le mot *kuľastra/guľastra*, S. c. et S. O. *mlezivo*. Ce mot est en rapport avec le mot latin *colastra* et il était répandu en Slovaquie par les bergers roumains (cf. roum. *corast/ră*, *curast/r/a*; Crâncală, 1938, p. 326—328). Les mots *kapura* (du hongrois *kapu*) par lequel on nomme la porte d'entrée dans la cour ainsi que le mot *dišel* comme le nom pour *oje* „le timon, le brancard“ (de l'allemand *Deichsel*) sont caractéristiques pour dialectes de la Slovaquie orientale.

Des particularités lexicales et sémantiques répandues sur l'une des trois aires fondamentales témoignent que les mots de provenance étrangère, eux-aussi, sont devenus partie intégrante du lexique des dialectes slovaques et qu'ils ont été adaptés en accord avec les particularités phonétiques de ces dialectes dans lesquels ils

pénétraient. Enfin, les connaissances concernant la généralisation géographique des mots étrangers dans les dialectes permettent également une chronologie plus facile des emprunts.

5.3 L'intensité de la pénétration des mots étrangers dans le territoire de la Slovaquie n'était pas partout pareille et même le reflet linguistique des relations mutuelles n'était pas non plus toujours le même (cf. Doruľa 1977, p. 17). Au cours des recherches des dialectes slovaques nous avons constaté que, par ex., le nom de quelque chose ou de quelque activité n'a que les dénominations d'origine latine, par ex.: les noms *cintorín*, *cmiter* (lat. *cimeterium*) „le cimetière“ ou les noms des repas d'après-midi en forme de *nešpor/nešpori* (du vieux lat. *vespera*) et *olovrant* (*olevrant*, *ovrant*, *havrana*, *havranka*; d'après Š. Ondruš, du latin *hora vrantis*) „le gouter“.

C'était l'allemand qui avait l'influence particulièrement forte sur le lexique des dialectes slovaques. Ce n'est pas seulement un grand nombre de germanismes venant des sphères différentes de la vie économique et sociale qui en est la preuve, mais aussi de nombreux tautonymes qui sont exclusivement d'origine allemande. Par ex.: les noms de la partie du chariot par laquelle on appuie la ridelle, ne sont connus que les noms de provenance allemande en forme de *lušňa*, *lievč/lévc*, *levča*, *liavč*, *lavča*, *lovč*, *lovča* (cf. le vieux allemand du sud *Leuchse*; Machek 1957, p. 336). Comme le nom de la table de travail d'un menuisier destinée à raboter on n'emploie que les mots de provenance allemande, et c'est dans le grand nombre des dialectes *varštat/vrštať*, *varštať* (de l'allem. *Werkstätte*), *ponk* (l'allem. *Bank*), dans une partie des dialectes de l'Ouest, à Tekov, au comitat de Zvolen, à Záhorie *hoblpónk* (de l'allem. *Hobel-bank*). Isolément on rencontre aussi *hoblica* (aux alentours de Galanta, de l'allem. *Hobel*).

Les mots qui ne proviennent pas du latin ou de l'allemand ne forment pas, d'habitude, ces séries tautonymiques. Par ex., les mots qui ont pénétré chez nous du hongrois, du roumain et aussi des autres langues se limitent le plus souvent sur une petite région, et sur le reste du territoire, on connaît déjà des mots autochtones venus des autres langues. Ainsi, par exemple, ce n'est que dans la région de la Slovaquie centrale que l'on connaît le nom *habarka* (du hongrois *habar* = battre) „le mélangeur fourchu fabriqué à partir du tronc et des brancettes des arbres, employé, par ex., pour battre du lait caillé“. Des dialectes de la Slovaquie de l'Ouest, ils sont déjà caractérisés par les formes comme *varecha/vareja*, *varaca*; quelquefois aussi *šprudla*, *šprudlovačka* (de l'allem. *sprudeln*); dans la Slovaquie de l'Est sont répandus les noms formés du verbe *mútiť* „battre“, et ce sont *mutelka*, *mutefka*, *mutvica*. Excepté la Slovaquie centrale, nous n'avons plus remarqué le hungarisme pour la désignation de cette réalité.

Nombreux sont les cas où l'on utilise dans les dialectes slovaques pour la dénomination d'une chose ou d'une activité plusieurs noms parmi lesquels il y a des mots d'origine indigène ainsi que d'origine étrangère. Les cas d'une telle différencia-

tion lexicale et sémantique sont les plus nombreux. Du point de vue chronologique, il faut considérer cette diversité comme plus récente, et cela aussi dans les cas où l'on utilise comme synonymes les mots de provenance plus ancienne.

La couche de base des mots d'origine latine répandus aussi dans les dialectes slovaques, s'attache surtout à une époque plus ancienne de l'histoire de notre langue. À partir du 8^e siècle déjà pénètrent dans notre langue aussi les germanismes dont l'afflux le plus remarquable du point de vue quantitatif se produit après le 13^e siècle. Les hungarismes sont aussi connus sur le territoire de la Slovaquie au 12^e siècle déjà, mais la grande majorité des mots d'origine hongroise pénètrent dans le slovaque juste avant la première guerre mondiale. Les mots d'origine hongroise sont caractéristiques des régions plus petites, par ex., des comitats différents. Après la naissance de la République Tchècoslovaque, l'afflux des mots d'origine hongroise (mais aussi allemande) s'est arrêté. La pénétration des mots de cette langue s'est diminuée et quelques-uns des mots empruntés déjà depuis longtemps commencent même à vieillir. Dans le cadre de la nouvelle forme d'Etat, on a créé les conditions favorables à emprunter des mots d'origine différente, surtout ceux qui ont été en rapport avec les nouvelles conditions économiques et sociales en Slovaquie. Ces mots d'origine étrangère pénètrent dans les dialectes par l'intermédiaire de la langue littéraire, mais indirectement. Dans les années d'après guerre (1945), c'est la forte nivéatisation des dialectes qui se manifeste sous l'influence de la langue littéraire.

LITTÉRATURE

- BLANÁR, V.: Lexikálne prevzatia v starej slovenčine. In: Jazykovedné štúdie, 14. Stanislavov zborník. Red. J. Ružička. Bratislava, Veda 1977, pp. 167—186.
CRÂNJALĂ, D.: Rumunské vlivy v Karpatech se zvláštním zřetelem k moravskému Valašsku. Nákladem Sboru pro výskum Slovenska a Podkarpatské Rusi, Praha, Orbis 1938, 564 pp.
DORUĽA, J.: Slováci v dejinách jazykových vzťahov. Bratislava, Veda 1977, 136 pp.
HABOVŠTIAK, A.: K otázke genézy slovenských nárečí. Slavica Slovaca, 13, 1978, pp. 43—56.
HOLUB, J.—LYER, S.: Stručný etymologický slovník jazyka českého se zvláštním zřetelem k slovům kultúrnim a cizím. Praha, Státní pedagogické nakladatelství 1968. 528 pp.
MACHEK, V.: Etymologický slovník jazyka českého. Praha, nakladatelství ČSAV 1957. 886 pp.
PAULINY, E.: Fonologický vývin slovenčiny. Bratislava, Vydavatelstvo SAV 1963. 360 pp.
STANISLAV, J.: Dejiny slovenského jazyka. Bratislava, Vydavatelstvo SAV 1956, 2^e ed. 1958.

Slowakische botanische Mehrwortbezeichnungen und ihre Semantik

MARIE MAJTÁNOVÁ

Die moderne slowakische botanische Terminologie ist auf der Grundlage einer wissenschaftlichen Systematik der Pflanzen, der botanischen Gattungen und Arten bearbeitet worden. Jede Bezeichnung besteht im Prinzip aus zwei Wörtern, wobei das Substantiv die Zugehörigkeit zu einer botanischen Gattung und das Adjektiv das Identifizierungsmerkmal einer konkreten Art bezeichnet, z. B. *imelo biele*.

Die Bezeichnung der Gattungen erfolgt in der absoluten Mehrzahl der Fälle durch einfache oder derivierte Substantive, wie *jaseň*, *pajaseň*, nur in Einzelfällen wird zur Bezeichnung der Gattung eine Wortverbindung oder ein Kompositum verwendet, z.B. *myší chvostík*, *zemežlč*.

Das Attribut der Art wird gewöhnlich durch ein Adjektiv gebildet, z. B. *prvosenka jarná*, selten durch ein Substantiv, wie z.B. *bedrovník aníz*, oder eine Wortverbindung, z.B. *tetucha kozí pysk*. Bei sehr bekannten Arten wird in der systematisch geordneten Nomenklatur jener Teil der Bezeichnung, der die Zugehörigkeit zu einer botanischen Art angibt, in Klammern gesetzt und entfällt in der praktischen Verwendung gänzlich, weil sein Vorkommen verwirren würde, z.B. (*lulok*) *zemiak*, (*cesnak*) *cibula kuchynská*.

Eine andere Situation ist in dem historischen, gegenwärtigen dialektalen sowie nichtterminologischen botanischen Wortschatz zu verzeichnen.

Der gravierendste Unterschied besteht darin, daß nicht alle Pflanzen systematisch benannt sind, sondern nur jene, deren Kenntnis für den Menschen in irgendeiner Weise wichtig ist (oder war). Dies sind z.B. Bäume, Kultur-, Heil- oder die sog. magischen Pflanzen, Zierpflanzen, verschiedene giftige Pflanzen und schließlich einige zwar unbedeutende, aber durch ihr Aussehen oder durch ein anderes Merkmal in gewisser Weise auffällige Pflanzen (Vážný, 1955; Buffa, 1958).

Diese auf den ersten Blick möglicherweise ein wenig eigenartige Auswahl erweist sich als gesetzmäßig und wiederholt, bzw. bestätigt sich im historischen Querschnitt in unseren bis zum 17. Jahrhundert zurückreichenden Quellen verschiedenster Art, obwohl es sich um thematisch sehr heterogenes Material handelt. Es sind dies nicht nur Kräuterbücher und Bücher aus dem Gebiet Medizin und Heilkunde, sondern

auch vielfältigste Ratgeber und Anleitungen für Pflanzenanbau, Schatzsuche, magische Handhabe, Schriftstücke ökonomisch-landwirtschaftlichen Charakters, Lehrbücher, wissenschaftliche und populärwissenschaftliche Werke, Wörterverzeichnisse aus der Zeit der Aufklärung, Wörterbücher, Nomenklaturverzeichnisse oder nur Bemerkungen, Glossen zu einem fremdsprachlichen Text, Drucke, Handschriften und Texte, die über Jahrhunderte hinweg durch mehrfaches Abschreiben Verbreitung fanden, rein slowakische, in einem Sprachengemisch verfaßte Texte oder solche, die mehr oder weniger bewußt ihre vor allem tschechische, aber auch deutsche oder andere Vorlage slowakisieren. Am deutlichsten zeigt sich aber dieses Merkmal in naturwissenschaftlichen Werken vom Ende des 18. Jahrhunderts, die den Anspruch auf wissenschaftlichen Charakter erhoben (Lumnitzer, 1791; Kralowański, 1795; Grossinger, 1793—1797).

Wenngleich das historische Material nur relativ vollständig ist, so ist es doch umfangreich genug, um einige informative Zahlenangaben vermitteln zu können.

Nach dem bisher ermittelten Material werden durch slowakische historische botanische Bezeichnungen 572 Arten höherer Pflanzen benannt. Belegt sind ungefähr 1890 Bezeichnungen. Dabei ist bezeichnend, daß Pflanzen, die allgemein bekannt und für den Menschen von größerer Bedeutung sind, z.B. Wald- und Obstbäume, Getreidepflanzen und wichtige Heilpflanzen, in der Regel weniger, und zwar gewöhnlich alte einheimische Namen haben, während Pflanzen, die weniger notwendig sind oder erst in jüngerer Zeit Verbreitung fanden, oft mehrere Bezeichnungen haben; nicht selten sind dies fremde, an das Slowakische adaptierte oder kalkierte Bezeichnungen, die oft dialektal deutlich differenziert sind.

Unter den historischen Pflanzennamen besitzen die Zweiwortbezeichnungen gegenüber den Einwortbezeichnungen ein leichtes Übergewicht, während Dreiwortbezeichnungen oder Bezeichnungen mit noch mehr Elementen seltener sind. Das gegenseitige Verhältnis zwischen Einwort-, Zweiwort- und aus noch mehr Gliedern bestehenden historischen botanischen Bezeichnungen ist ungefähr 8:9:1. Der semantische Bau der volkstümlichen und historischen botanischen Zweiwortbezeichnungen unterscheidet sich jedoch erheblich von dem der modernen Zweiwortbezeichnungen (Buffa, 1954, 1955, 1957a, b).

Eines der bedeutendsten Kennzeichen der älteren botanischen Bezeichnungen ist die Metapher, die einfache Übertragung der Einwortbezeichnung oder der Wortverbindung aus einem anderen Bereich aufgrund der äußerlichen Ähnlichkeit, der freien Assoziation.

In Zweiwortbezeichnungen von Pflanzen ist die Metapher am häufigsten durch eine charakteristische Form der Pflanze, bzw. ihres repräsentativen Teils, d.h. der Blätter, der Blüte, der Wurzel, der Früchte, bedingt. Seltener tritt eine Metapher auf, die durch Farbe oder Geruch bedingt ist, z.B. *materina dúška* (Mutterseelchen) *Thymus*.

Bei der Übertragung einer Bezeichnung kommen oft mehrere Merkmale in

Betracht, die erst gemeinsam die Bedingung für eine Übertragung liefern; zum Beispiel bedingen die goldgelbe Farbe und Blütenfülle die Entstehung der Bezeichnung *zlatý dážď* (Goldregen, *Laburnum*); *královská svieca* (Königskerze, *Verbascum*) ist eine hohe Pflanze mit goldgelben Blüten; *žabie očko* (Froschäuglein), *rybie očko* (Fischäuglein) (*Vergißmeinnicht*, *Myosotis*) ist blau, wächst am Wasser und ist nach alten Vorstellungen die materialisierte Seele toter Frösche oder Fische.

Zu den metaphorischen Mehrwortbezeichnungen kann man auch seltener vorkommende Bezeichnungen vom Typ *deň a noc* (Tag und Nacht) (Glaskraut *Parietaria*) oder *brat so sestrou* (Bruder und Schwester) (Wildes Stiefmütterchen *Viola tricolor*) zählen.

Ein zweites Kennzeichen für ältere Pflanzenbezeichnungen ist die Metonymie, die Übertragung einer Bezeichnung aus einem anderen Bereich aufgrund wirklicher oder angenommener sachlicher Zusammenhänge. So signalisieren z.B. Bezeichnungen vom Typ *kozí drist* (Ziegendurchfall) *Galanthus*, *kurí mor* (Hühnerpest) *Anagalis*, daß es sich um gefährliche Pflanzen handelt, während Bezeichnungen vom Typ *chlapská láska* (Männerliebe) *Eryngium planum*, *ženská obrátku* (Frauenwende) *Botrychium* auf alte Bräuche in der Liebesmagie hinweisen. Mit der Pflanze *dobrá mysel* (Guter Sinn) *Origanum* wurden Kopfschmerzen geheilt und Zimmer durchweht, damit unter den Menschen guter Wille und Zufriedenheit herrsche.

Bei Bezeichnungen vom Typ *kurí mor* handelt es sich um einen alten Benennungstyp, der an der Grenze zwischen Zweiwortbezeichnungen und Komposita steht, weil sie sich durch das von einer verbalen Basis abgeleitete Substantiv auch in der offiziellen botanischen Terminologie den ziemlich häufig vorkommenden Komposita vom Typ *kostival* nähern. Metonymischen Charakters sind auch vereinzelte Bezeichnungen vom Typ *vráť sa zasa* (Komm wieder) *Botrychium*, *hľad' na mňa* (Schau mich an) *Antirrhinum*.

Ein charakteristisches Merkmal stellt weiterhin die Polysemie dar, die Tatsache, daß mit einem Ausdruck oder durch eine Wortverbindung mehrere Pflanzen bezeichnet werden, die durch verschiedene, aus botanischer Sicht oft überhaupt nicht wesentliche Merkmale verbunden sind. So wurden z.B. mit den Ausdrücken *petržlen* (Petersilie), *mrkva* (Möhre), *mak* (Mohn), *hrach* (Erbse), *kapusta* (Kraut), *šalát* (Salat) auch verschiedenartige wildwachsende Pflanzen benannt, deren Blüte, Blätter, Wurzel, Früchte oder Aroma an die bekannten Gemüsepflanzen erinnerten. Mit dem Ausdruck *svalník* oder *celník* wurden wiederum verschiedene, botanisch überhaupt nicht zusammenhängende Pflanzen benannt, denen die Fähigkeit „*svalovať*“, „*celiť*“, d.h. Rißwunden zusammenziehen und damit eigentlich zu heilen, zugeschrieben wurde.

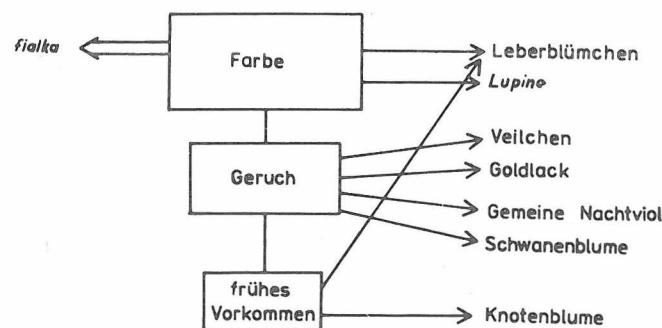
Es ist verständlich, daß ein solcher Zustand für die Terminologie ungünstig war. Deshalb finden wir schon seit den frühesten Zeiten neben substantivischen Einwortbenennungen auch Zweiwortbenennungen, wo das Adjektiv eine konkrete Pflanze näher charakterisiert, determiniert und sie zugleich von anderen, durch das gleiche

Substantiv oder durch eine Wortverbindung benannten Pflanzen unterscheidet.

So heißt z. B. eine Pflanze mit violetter Blüte ganz gesetzmäßig *fialka* (*Viola*). Auf Grund der ähnlichen Farbe der Blüte wurde die Bezeichnung *fialka* auf das Leberblümchen *Hepatica nobilis* und die Lupine *Lupinus* übertragen.

Neben der violetten Blüte hat das Veilchen (*Viola*) auch andere typische Merkmale, die zur Charakterisierung verwendet werden können, vor allem sein frühzeitiges Vorkommen im Jahr und ein starker Geruch. Aufgrund dieser Merkmale wurde die Benennung *fialka* auch auf andere Frühlingspflanzen übertragen, auf verschiedene Arten der Knotenblume *Leucojum* und andere aromatische Pflanzen, z. B. auf die Gartenlevkoje *Matthiola incana*, auf den Goldlack *Cheiranthus cheiri*, die Gemeine Nachtviole *Hesperis matronalis* und die Schwanenblume *Butomus umbellatus*, für die aber bereits nicht mehr das semantische Merkmal violette Blüte gilt.

Durch determinierende Attribute werden dann in den Zweiwortbenennungen die markantesten Merkmale ausgedrückt, durch die die einzelnen „Veilchen“ charakterisiert sind: *chlpatá fialka* (behaartes Veilchen) — Lupine, *biela, žltá, vlastká fialka* (weißes, gelbes, wälsches Veilchen) — verschiedene Arten der Knotenblume, *žltá, žltá zimná, ozimná fialka* (gelbes, gelbes Winter-, Winterveilchen) — Goldlack, *letná fialka* (Sommerveilchen) — Gartenlevkoje, *nočná fialka* (Nachtveilchen) — Gemeine Nachtviole, *vodná fialka* (Wasserveilchen) — Schwanenblume (s. Schema 1).

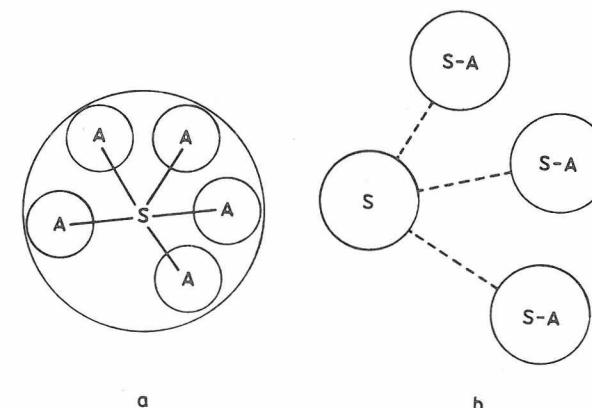


Schema 1. Motivation bei der Übertragung der Bezeichnung *fialka*.

Ihrer Form nach entsprechen die historischen Bezeichnungen dieses Typs den modernen, in der Nomenklatur angeführten Terminen. Ein Unterschied besteht jedoch in der semantischen Tragfähigkeit der einzelnen Komponenten der Benennung.

In der neuzeitlichen Benennung kommt erstrangige Bedeutung der substantivischen Komponente zu, die die Zugehörigkeit der benannten Pflanze zu einer botanischen Gattung bestimmt und im Rahmen der Nomenklatur eindeutig ist, sich nur auf eine einzige botanische Gattung bezieht. Das determinierende Adjektiv legt dann genauer fest, um welche botanische Art es sich im Rahmen der Gattung handelt, es charakterisiert sie, d. h. bestimmt näher den Träger der Bedeutung (Buffa, 1954, 1955).

Demgegenüber ist in der historischen botanischen Zweiwortbenennung die substantivische Komponente der Benennung gewöhnlich polysem (*fialka*) und deshalb verlagert sich bei der Identifizierung einer Pflanze der Schwerpunkt der Bedeutung auf das Adjektiv, das die Art charakterisiert und sie zugleich von anderen Arten aus verschiedenen Gattungen differenziert, die durch das gleiche Substantiv benannt sind. Der Verlust an semantischem Gewicht im substantivischen Teil der Zweiwortbenennung ist auch daran zu beobachten, daß die Substantive an semantischer Bindung zu der benannten Pflanze verlieren, d. h. sie verlieren ihre Motiviertheit und werden zu Symbolen. Solcher Art ist z. B. die Bezeichnung *fialka*, die auf Pflanzen übertragen wird, für welche andere, freilich auch für das Veilchen zutreffende Merkmale typisch sind (frühzeitiges Vorkommen, Geruch), nicht aber die violette Farbe der Blüte, ein Merkmal also, das bei der Bildung der Bezeichnung *fialka* semantisch primär (motiviert) war (s. Schema 2).



Schema 2. Grundmodell der modernen und historischen botanischen Zweiwortbenennungen (Typ S-A).
a — Moderner Stand: das Adjektiv bestimmt die Art im Rahmen der durch ein eindeutiges Substantiv bezeichneten Gattung. b — Historischer Stand: das Adjektiv bestimmt die Pflanze (Art oder Gattung), die durch ein polysemes Substantiv bezeichnet wird.

Im Zusammenhang mit der Polysemie der substantivischen Komponente solcher historischer botanischer Zweiwortbenennungen ist es verständlich, daß als substantivisches Glied auch ein Ausdruck vorkommen konnte, der die Pflanze im allgemeinen oder einen Teil von ihr (Wurzel, Blatt, Blüte) bezeichnet. Das Attribut solcher

Bezeichnungen begegnen entweder in der grundlegenden (nicht übertragenen) Bedeutung, z.B. čierny koreň (Schwarzwurzel) *Actaca*, sladký list (Süßblatt) *Rumex crispus*, oder es ist metaphorisch übertragen aufgrund äußerer Ähnlichkeit, z.B. krížový kvet (Kreuzblüte) *Polygona*, fialkový koreň (Veilchenwurzel) *Iris* (im Geruch erinnert sie an das Veilchen), gegebenenfalls metonymisch übertragen wie slnečná bylina (Sonnenkraut) *Helianthus*, die sich tagsüber nach der Sonne dreht; blchová bylina (Flohkraut) *Pulicaria*, všivá bylina (Läusekraut) *Pedicularis*, šteničná bylina (Wanzenkraut) *Cimicifuga*, ploštičná bylina (Wanzenkraut) *Cimicifuga* wurden gegen Ungeziefer verwendet; hromová zelina (Donnerkraut) *Sempervivum* sollte vor dem Donner schützen; mit lastovičná zelina (Schwalbenkraut) *Chelidonium* oder jastrabia zelina (Habichtskraut) *Hieracium* streichen sich angeblich Schwalben und Habichte über ihre Augen, um einen scharfen Blick zu bekommen; farebná bylina (Farbenkraut) *Isatis*, Rubia diente zum Färben von Stoffen und Leder; mydlový koreň (Seifenwurzel) *Saponaria* enthält Saponin und dient deshalb seit Urzeiten zum Waschen.

Besonders häufig sind metonymische Zweiwortbenennungen von Heilpflanzen, wo das Attribut die Krankheit ausdrückt, die die Pflanze angeblich heilt, z.B. očná zelina (Augenkraut) *Euphrasia*, nátková zelina (Schnupfenkraut) *Stachys germanica*, plúcna zelina (Lungenkraut) *Pulmonaria*, vredové korenie (Geschwürwurz) *Imperatoris*. Eine wichtige Rolle spielt hier auch ein äußeres Merkmal, das sog. *signature rerum*, das Merkmal der Dinge. Nach mittelalterlichen Vorstellungen zeigt nämlich die Pflanze manchmal durch ein äußeres Merkmal ihre Wirkung im menschlichen Körper an. So zerstören z.B. Pflanzen, die auf kahlen Felsen leben, diese mit ihren Wurzeln und zeigen damit an, daß sie in der Lage sind, auch Steine im menschlichen Körper zu sprengen. Sie erhielten deshalb gemeinsam die gleiche Bezeichnung (*lomné zeliny*, *lomikamene* (Brechkräuter, Steinbrech), s. Macheck, 1954).

Eine besondere Bedeutung haben Adjektive, die von Personen- oder Tierbezeichnungen gebildet sind. Wenn die Adjektive von Bezeichnungen höher gestellter Personen oder von in traditionellem Sinne guten überirdischen Wesen abgeleitet sind, drücken die mit ihnen gebildeten botanischen Zweiwortbenennungen gewöhnlich eine höhere Qualität der benannten Pflanze im Vergleich zu den anderen Pflanzen aus, die mit dem gleichen Substantiv bezeichnet werden, z.B. božie drevo (Gottes Holz) *Artemisia abrotanum*, cisársky koreň (Kaiserwurz) *Peucedanum*. Wenn Adjektive von Bezeichnungen von Tieren, bösen überirdischen Wesen oder von Benennungen von in einer früheren Gesellschaft geächteten Menschen abgeleitet sind, drücken die mit ihnen gebildeten Bezeichnungen in der Regel eine geringere Qualität der Pflanze im Vergleich zu den Pflanzen aus, die durch das zugehörige Substantiv genannt werden, z.B. psia ruža (Hundsrose) *Papaver rhoeas*, zajačia kapusta (Hasenkraut) *Oxalis* (vgl. Macheck, 1954). In

Zweiwortbenennungen vom Typ židovská čerešňa (Judenkirsche) *Physalis*, cigánske jablko (Zigeunerapfel) *Datura* hat das Attribut solch eine wertende Bedeutung, aber das Substantiv ist eigentlich die Bezeichnung der Frucht, die aufgrund der Ähnlichkeit metaphorisch übertragen wurde.

Seltener kommen Zweiwortbenennungen vor, wo das Substantiv metonymisch übertragen ist, z.B. angelský trank (Engelstrank) *Arnica*.

Eine besonders verschobene Bedeutung haben die Adjektive slepý (blind), hluchý (taub) und mŕtvy (tot), die in botanischen Zweiwortbenennungen Pflanzen bezeichnen, die durch das Fehlen eines Merkmals charakterisiert sind, das für die durch das zugehörige Substantiv bezeichneten Pflanzen typisch ist, z.B. slepý mak (Blinder Mohn) *Papaver rhoeas* — hat keine eßbaren Körnchen, hluchá oder mŕtva príhľava (Taub- oder Tote Nessel) — nesselt nicht.

Die übermäßige Verwendung der Zweiwortbenennungen vom Typ čerešňový strom, jaseňové drevo, očná zelina weisen auf den Einfluß fremder, vor allem lateinischer, aber auch deutscher und ungarischer Modelle hin. Die Polysemie des substantivischen Gliedes der Zweiwortbenennungen von Pflanzen war für die ganze ältere Periode kennzeichnend, d.h. nicht nur für das Mittelalter, sondern auch für die Antike.

Die Verwendung polysemer und nichtterminologischer Substantive in botanischen Mehrwortbenennungen wurde in der Vergangenheit auch durch die Tatsache unterstützt, daß es beim Prägen von Pflanzenbezeichnungen nicht so sehr um eine genaue (eindeutige) Bezeichnung einer Pflanze ging als vielmehr um den Ausdruck ihrer angeblich wichtigsten Merkmale oder Eigenschaften. Deshalb hatten mehrere Bezeichnungen ursprünglich den Charakter einer syntaktischen Ellipse, aus der sich im Laufe der Zeit eine Mehrwortbenennung bzw. durch Univerbierung auch eine Einwortbenennung entwickelte. Zum Beispiel hadí jed hojacia bylina (Schlangengift heilende Pflanze) → hadia bylina → hadovec *Polygonum bistorta*; bylina lyžičkového listu (Pflanze mit Löffelblatt) → lyžičná, lyžičková, lyžičníková bylina → lyžičník *Cochlearia*; strom podobný smreku (der Fichte ähnlicher Baum) → červený smrek → smrekovec *Larix*.

Im Zusammenhang mit der bekannten Tatsache, daß Kräuterbücher und Bücher aus dem Bereich von Medizin und Heilkunde über ganze Jahrhunderte hinweg abgeschrieben und überliefert wurden, selbstverständlich auch mit kleinen Versen und Fehlern, entstanden manchmal ganze Reihen solcher kettenförmiger Benennungen, deren Parallelen man in verschiedenen Zeitabschnitten der einzelnen europäischen Sprachen finden kann. Zum Beispiel: lastovičník *Chelidonium*: griech. *chelidonium* — latein. *celidonia* — altschech. *vlastovičník* — altpoln. *jaskólcze ziele*, kroat. *lastovičina trava*, deutsch Schwalbenkraut, franz. *herbe aux hirondelles*, slowak. (v)lastovičná zelina, lastovičník, wobei das mittellateinische *celidonia* durch ein Versehen auch als „*coeli donum*“, d.h. Himmelsgeschenk,

aufgefaßt wurde, daher altschech. *nebeský dar*, altpoln. *dar niebieski, bożydar*, deutsch *Gottesgabe*.

Wie aus unseren Darlegungen ersichtlich, ist die Problematik der slowakischen historischen und dialektalen botanischen Terminologie sehr interessant und kompliziert. Mit ihr beschäftigten sich mehrere Forscher seit der Zeit der Nationalen Wiedergeburt. Verallgemeinernde Schlußfolgerungen lassen sich jedoch erst auf der Grundlage eines vertieften Studiums von ausreichend umfassendem lexikalischen Material aus dem gesamten Territorium des Slowakischen in einem repräsentativ breiten historischen Querschnitt und auf dem Hintergrund slawischer bzw. europäischer Parallelen ziehen.

LITERATUR

- BUFFA, F.: Využitie adjektív v nomenklatúre. Slovenské odborné názvoslovie, 2, 1954, S. 97—100.
BUFFA, F.: Dvojslovné odborné názvy. Slovenské odborné názvoslovie, 3, 1955, S. 353—358.
BUFFA, F.: Mená zvierat v slovenskom názvosloví rastlín. Slovenské odborné názvoslovie, 5, 1957, S. 97—102.
BUFFA, F.: Názvy rastlín motivovalné vnútornou vlastnosťou rastliny. Slovenské odborné názvoslovie, 5, 1957, S. 225—229.
BUFFA, F.: K vývoju slovenskej botanickej nomenklatúry. Slovenské odborné názvoslovie, 6, 1958, S. 33—38.
GROSINGER, J. M.: Universa historia physica Regni Hungariae secundum tria regna naturae digesta. I—III. Posonii et Comaromii, I. Simon Petrus Weber 1793—1794, 1033 S.
KRALOWANSKY, A.: Naturalis historiae compendium quod in usum svarum praelectionum conscript... Levtschoviae, 1795. 8 + 311 + 10 S.
LUMNITZER, S.: Flora Posoniensis. Lipsiae, I. Siegfried Lebrecht Crvsi 1791, 557 S.
MACHEK, V.: Česká a slovenská jména rostlin. Praha, Nakladatelství ČSAV 1954, 336 S.
VÁZNÝ, V.: O jménech motýlů v slovenských nářečích. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1955, 337 S.

Zur nichtamtlichen Benennung von Personen

JÁN MATEJČÍK

1. Bei der Benennung von Personen unterscheiden wir ein System von amtlichen und nichtamtlichen Personennamen. Die amtlichen Namen werden in offiziellen amtlichen Ansprachen benutzt. Die nichtamtlichen Formen werden im alltäglichen Verkehr von einer engeren, durch persönliche Bekanntschaft verbundenen Gemeinschaft benutzt. Die nichtamtliche Benennung von Personen ist die Fortsetzung der Benennungsart in dem alten einnamigen System, und darum bietet sie ein wertvolles Material für die Rekonstruktion der Entwicklung der Personenbenennung. (Ähnlich wie ein dialektologisches Material ist sie von grundsätzlicher Bedeutung für das Studium der Sprachgeschichte.) Im Vergleich zum stabilisierten Inventar der Personennamen und der Erbzunamen sind die nichtamtlichen Namen durch ihren sprachlichen Bau reicher und vielfältiger. Die nichtamtlichen Personennamen werden in drei Generationen erforscht: Großeltern, Eltern und Kinder in der sogenannten merkmallosen Situation, d. h. bei Nennung einer bekannten Person in ihrer Abwesenheit. Die amtliche Benennungsart stabilisiert den rechts-administrativen Usus, während solche einheitliche und feste Normen im System der nichtamtlichen Namen nicht existieren.

1.1 Inhaltlich wird der Personename durch anthroponymische und semantische Merkmale bestimmt, die im amtlichen und nichtamtlichen Benennungssystem zum Teil identisch und zum Teil abweichend sind (Blanár — Matejčík, 1978). Wir unterscheiden grundlegende anthroponymische und semantische Merkmale. Ihre gegebene hierarchische Gesamtheit konstituiert folgende Funktionsglieder: Geburtsname — K, Zuname — P, individuelle Charakteristik — Ch, nichtamtlicher Familienname — RM, Hausname, welcher mit dem Namen der Familie verbunden ist, die im Haus lebte oder lebt (z. B. „zu den Wielands“), appellatives Glied des Personennamens — A. Als Benennungsmotive fungieren ferner begleitende semantische Merkmale, z. B. bei individuellen Spitznamen die Bezeichnung physischer oder geistiger Eigenschaften, eventuell die Benennung der Kinder nach den Eltern, der Ehefrau nach dem Gatten u. ä.

1.2 Die Gesamtheit der hierarchisch geordneten semantischen Merkmale in der

betreffenden Klasse der Personennamen stellt ein Inhaltsmodell dar. Die formellsprachliche Darstellung eines Inhaltsmodells bildet sein wortbildendes Modell, das sich wieder in verschiedenen wortbildenden Typen modifizieren kann. In einem amtlichen Benennungssystem sind die Inhaltsmodelle im ganzen stabilisiert ($K - P - K + P$) und sprachlich werden sie durch besondere Anthropolexeme realisiert, beim P werden die Derivationsfähigkeiten der Sprache reichlich ausgenutzt. In einer nichtamtlichen Benennung zeichnen sich die Inhaltsmodelle durch große Variabilität aus. Ihre sprachliche Realisation weist oft komplizierte syntaktische Strukturen auf. Für nichtamtliche Namen ist weiter die Synonymie kennzeichnend, die sich nach den Bedürfnissen der gesellschaftlichen Identifikation in gegebener Kommunikationssituation entwickelt hat. Im nichtamtlichen Benennungssystem wird eine Person durch mehrere Namen, die verschiedene vielfältige Inhaltsmodelle repräsentieren, benannt, weil die Benennungspraxis auf dem Gebiet nichtamtlicher Namen von familiären und engeren gesellschaftlichen Bräuchen ausgeht, die häufig lokal begrenzt sind. Mit Rücksicht auf die verschiedenen Benennungsbedürfnisse ist die ständige Erweiterung des Inventars nichtamtlicher Namen im Grunde ein unbeschränkter Prozeß.

1.3 Die Inhaltsklassifikation der nichtamtlichen Namen nach verschiedenen Designationsstrukturen nennen wir Modellierung. Das betreffende Inhaltsmodell stellen wir mit Hilfe verschiedener Symbole dar.

1.4 Für das gesellschaftliche Fungieren nichtamtlicher Personennamen ist charakteristisch, daß nur eine verhältnismäßig kleine Zahl der Inhaltsmodelle besonders frequentiert ist. Ihre Frequenzdistribution ist geographisch unterschiedlich. Daraus ergibt sich die kartographische und statistische Bearbeitungsmöglichkeit nicht nur der wortbildenden Modelle und Typen, sondern auch die der Inhaltsmodelle.

1.5 Die angedeuteten theoretischen Ausgangspunkte zeigen, daß wir uns zur Zeit auf die synchronische Analyse der nichtamtlichen Personennamen und auf ihr gesellschaftliches Fungieren konzentrierten. Die Analyse der heutigen Personenbenennung bietet vom Standpunkt der Funktion eine stabilere Stütze für die diachronische Forschung. Von den spezifischen Methoden brachten wir die Methode der strukturellen und typologischen Analyse zur Anwendung; wir entwarfen eine Methodik des Kartographierens verschiedener geographischer und Frequenzdistribution der Inhaltsmodelle.

1.6 Die meistfrequentierten und geographisch meistverbreiteten Inhaltsmodelle kartographieren wir mittels Kreisausschnittsdiagramme, die für die statistische Karte, und zwar mit Rücksicht auf ihre neutrale Raumorientierung, das geeignetste geometrische Gebilde darstellen (Matejčík, 1972). Die Ausschnittsdiagramme kombinieren wir mit der Flächenaufzeichnung der Frequenz. Der Kreis stellt die Anzahl aller Modelle einer Klasse dar, einschließlich der nichtfestgestellten oder unproduktiven Modelle aus der Gesamtzahl der betreffenden Klasse. Die Flächen-

darstellung drückt wiederum die Frequenz mit prozentueller Wertangabe einiger meistgebrauchter Modelle einer gewissen Klasse in der betreffenden Lokalität aus. Auf Grund der Klassifizierung der designativen Seite der Personennamen können wir die nichtamtlichen Personennamen vergleichen und sie auch genetisch nichtverwandten Sprachen kartographisch gegenüberstellen.

2. Die gleiche Klassifizierung der Designation anthroponymischer und wortbildender Modelle kam auch bei der Erforschung inoffizieller anthroponymischer Systeme im westslowakischen und ostslowakischen Bereich zur Anwendung. Eine umfassende Erforschung nichtamtlicher Personennamen hat auch für das Studium der zwischenlawischen Beziehungen eine große Bedeutung. Es geht vor allem um die Feststellung der distinktiven semantischen Merkmale in den slawischen anthroponymischen Systemen, um die Bearbeitung der horizontalen und vertikalen Distribution der Modelle, um die Bearbeitung des sprachlichen Baues der Personennamen, den Vergleich slawischer anthroponymischer Systeme und ihres Fungierens, den kartographischen Vergleich von Arealen mit den meistfrequentierten Modellen, um die Ausnutzung von Anthropolexemen in slawischen Lexiken, die Gewinnung von Unterlagen für einen slawischen onomastischen Atlas u. ä. Die komparative slowakische Onomastik muß die angeführten Aufgaben als einen ganzen Komplex lösen, weil sie einen bedeutenden Bestandteil des Studiums des Sprachkontaktes darstellen.

3. Im Einklang mit der Theorie der proprialen Semantik fassen wir das Wesentliche des Eigennamens als Einheit des Einzigartigen (Individuellen) allgemeiner und eigenartiger (spezifischer) Merkmale auf, die wir im onomastischen Kontext mittels Analyse feststellen. Die Analyse der Personennamen muß sich auf die Kenntnis der benannten Objekte stützen. Im Inhalt eines Personennamens spiegelt sich die gesellschaftliche Bewertung der genannten Wirklichkeit wider. Die grundsätzlichen Merkmale des anthroponymischen Systems können nur aufgrund ihres Fungierens in der betreffenden gesellschaftlichen Lage entdeckt werden. Damit hängt die gesellschaftliche Begründung der individuellen Identifikation und die gesellschaftliche Bedingtheit des onymischen Systems zusammen.

3.1 Bei der Entstehung eines Personennamens äußert sich die aktiv bewertende ideologische Einstellung des nennenden Subjekts zum benannten Objekt (Šrámek, 1980). Diese Einstellung wird bei der Auswahl bestimmter Merkmale des benannten Objekts als benennende Motive ersichtlich. Das gewählte Benennungsmotiv wird in *designatio propria* in ein semantisch relevantes onymisches Merkmal umgewertet. In einigen onymischen Systemen tritt dieses Benennungsmotiv in den Hintergrund. Das Material der nichtamtlichen Personennamen zeigt dagegen sehr anschaulich die Verbindung der Benennung mit einigen Merkmalen des Denotats. Man kann sehr gut beobachten, wie sich in der individuellen Charakteristik die gesellschaftlich-aktive Stellung der Benennenden zu der benannten Person wider-spiegelt (vgl. die nichtamtlichen Namen *Jožov Partizánov syn, Predsedova Marka*,

Mišo Minister u. ä.). Die semantisch relevanten onymischen Merkmale werden im gesellschaftlichen Fungieren des Benennungssystems konstituiert. Es bezieht sich in vollem Maß auf die Designation der Funktionsglieder, z.B. der nichtamtlichen Personennamen. Ausgehend von der Theorie der Widerspiegelung als gnoseologischem Ausgangspunkt gelangen wir zur Auffassung der Designation des Personennamens (Blanár, 1970). Das onymische Zeichen als Sprachzeichen sui generis hat außer seinem Inhalt auch eine formell-sprachliche Seite, mit der es eine dialektische Einheit bildet. Deshalb stellt die Frage des sprachlichen Aufbaus der Personennamen ebenso einen integralen Bestandteil der onomastischen Analyse dar wie die Klassifikation ihrer Inhaltsmodelle (Designation).

3.2 Die Dynamik des Systems nichtamtlicher Personennamen ist ein anschauliches Beispiel dafür, wie sich die Dynamik der Sachen, der ständige Personenaustausch und Wechsel in der Klasse der Männer, Frauen und Kinder auf eine spezifische Art im anthroponymischen System sowie auch im System und in der Struktur der nichtamtlichen Personennamen widerspiegelt.

3.3 Die Verbindung des Denotats und seiner Benennung, wie auch die Abhängigkeit der Benennung von der gesellschaftlichen Lage der Benennenden äußern sich bei den Personennamen viel ausdrucks voller als bei den Appellativen. Deshalb ist die gesellschaftliche Bedingtheit in der Onomastik stärker ausgeprägt als in anderen Gebieten der Sprachwissenschaft.

LITERATUR

- BLANÁR, V.: K jazykovej výstavbe slovenských rodinných mien. In: Jazykovedný zborník I—II. Red. J. Stanislav. Bratislava, Vydavateľstvo SAVU 1946/1947, S. 26 ff.
- BLANÁR, V.: Príspevok ku štúdiu slovenských osobných a pomiestnych mien v Maďarsku. Bratislava, Vydavateľstvo SAVU 1950, S. 22 ff.
- BLANÁR, V.: Špecifikum onomastiky. In: Zborník referátov a príspevkov z medzinárodného sympózia a II. slovenskej onomastickej konferencie 22.—24. mája 1969. Red. Š. Krištof. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1970, S. 15—35.
- BLANÁR, V.—MATEJČÍK, J.: Živé osobné mená na strednom Slovensku. 1. Designácia osobného mena. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1978. 413 S. + 5 Karten.
- MATEJČÍK, J.: Otázka kartografovania živých mien. In: V. zasadnutie Medzinárodnej komisie pre slovanskú onomastiku a V. slovenská onomastická konferencia, Prešov, 3.—7. mája 1972. Red. M. Bliha, M. Majtán. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1976, S. 25—42.
- ŠRÁMEK, R.: K ideologickým aspektům onomastiky. In: Spoločenské fungovanie onomastiky. VII. slovenská onomastická konferencia. Red. M. Majtán. Bratislava, Veda 1980, S. 17—23.

Théorie et histoire de la langue littéraire

Фактор времени в языковых изменениях

БЛАЖЕ КОНЕСКИ

Любому процессу в жизни для достижения результатов нужно время. Иначе не может быть и в области языковых изменений. Ввиду того что такое изменение должно затронуть ряд единичных случаев в рамках определенного языкового материала, этому процессу нужно время для «переработки» этого материала. Конечно, в таких случаях во взаимодействие включаются многие факторы. Таким образом ситуация может быть весьма сложной, и нелегко определить удельный вес каждого из этих факторов.

Хорошую почву для изучения влияния фактора времени на ход языковых изменений представляет собою и случай адаптации заимствованного языкового материала в известной исторической обстановке, а также и во время активизации новых языковых потенциалов в период интенсивной языковой деятельности, каким является период создания новых литературных языков в прошлом и сегодня.

Для того и другого весьма показательны явления, касающиеся акцентной системы македонского литературного языка, которому предстояло освоить богатый заимствованный материал, входящий в употребление. Эта система первоначально отличалась некоторыми ограничениями: в двусложных и трехсложных образованиях словесное ударение падает на первый слог, в многосложных – на третий от конца слова (*вóдата, водéница, водени́цата, воденичárite*), а правило о трехсложной акцентуации распространяется и на словосочетания (*правá вечер, праватá вечер белá брада, белатá брада*).

Новый материал, которому предстояло быть освоенным системой, состоит, с одной стороны, из большого количества интернационализмов, с другой стороны, из элементов славянской книжной лексики, в которую включаются и неологизмы, созданные в македонской среде. Кроме того, в его состав входят и весьма разнообразные цельные единицы на синтагматическом уровне, присущие современному высказыванию. Этот материал растет в течение XX века, но особенно широко входит в употребление после имевшей место в 1945 году

кодификации македонского литературного языка, после которой начинается ускоренное развитие его функциональных стилей.

Что касается интернационализмов и европеизмов следует отметить, что их включение в существующую акцентную систему македонского литературного языка (по существу систему западного наречия) реализуется только до определенной степени. На самом деле встречаем случаи типа: *сáко*, *réшо*, *клише*, даже целые серии типа: *гимнáзија* — *гимназíјата*, *политíтика* — *политќата*, однако имеются и многочисленные случаи, нарушающие акцентуацию на третьем от конца слоге: *триќо*, *сижé*, *литератúра*, *реалíзами* и т. п. Конечно, при освоении подобных элементов всегда надо иметь в виду и роль языков-фильтров, какими в данном случае являются сербохорватский и, в меньшей степени (в зависимости от особенностей его системы ударения), болгарский языки. Из всего сказанного можно сделать вывод, что развитие акцентной системы способствовало созданию своеобразной подсистемы в акцентуации новоосвоенных слов международной лексики. Впрочем, подобную ситуацию наблюдаем и в других языках с фиксированным ударением, например, в польском языке.

Сопоставление акцентных вариантов типа: *сáко*, *réшо*, *клише* (наряду с *клишé*) и *триќо*, *сижé* проливает свет на некоторые важные компоненты процесса адаптации. Первый вариант был принят более широкой социальной средой и, таким образом, для его адаптации было больше времени либо в абсолютном смысле, либо в смысле массового участия говорящих из различных социальных слоев в процессе адаптации, что приводит к увеличению суммы «затраченного» времени. Второй вариант осваивается социально ограниченной средой, состоящей из высшего или образованного слоя общества. Так как новый материал проникает стремительно, воспринимающая его среда не располагает необходимым временем для того, чтобы подчинить его закономерностям акцентологической системы родного языка, зачастую чувствуя механическое подчинение как насилие над этим материалом. Конечно, этому чувству способствует и то, что образованная среда знакома с закономерностями акцентуации в языках-фильтрах, а в определенных случаях и в языках-источниках. Таким образом фактор времени перекрецивается с воздействием приобретенной языковой культуры. И то и другое способствует тому, что полная адаптация заимствованного материала ощущается как большее напряжение, чем отступление от существующей акцентной системы.

Славянский книжный лексический фонд и созданные в его рамках неологизмы легко включаются в закономерности акцентуации македонского литературного языка. Ср.: *йзградба* — *изгрáбата*, *побарúвачка* — *побарувáката*. Однако на синтагматическом уровне новый материал чаще всего включается в рамки цельных единиц (при энклизе или проклизе) с одним ударением. В то

время как акцентрирование: *првá* вечер, *белатá* брада является нормой, акцентрирование *силнá* светлост, *новиót*-поим вместо *сýлна* свéтлост, *новиот* поим неприемлемо. Таким образом, традиционный способ акцентирования ограничивается старым материалом, на котором он реализовался в течение более длительного периода, постепенно осваивая возможные новые комбинации. Так как подобные отступления не могут не отразиться и на унаследованных словосочетаниях, старый способ сохраняется преимущественно в синтагмах, представляющих собой вид сложного слова: *првá* вечер (первая брачная ночь), *Русá* среда (одна из сред, являющихся праздником).

Еще более ярко, чем в случае заимствованной лексики, и в более чистом виде в данном случае проявляется действие фактора времени. Новый материал проникал в таком количестве и в такие сжатые сроки, что старые образцы не могли с ним справиться. Проникновение нового материала напоминает наводнение: в старом русле ему тесно, и он выступает из берегов, находя себе простор. Старые ограничения оказываются слишком слабыми, и они сдаются, разрушаются, таким образом осуществляется значительное языковое изменение. Важно подчеркнуть, что это случается, несмотря на сознательное стремление носителей языка сохранить в наибольшей степени акцентирование на третьем от конца слоге и в новом материале. Фактор сознательности не мог проявиться в достаточной степени, у него не было времени создать навык для полной адаптации к существующей системе ударения.

В истории македонского языка можно привести и другие случаи, когда масса нового языкового материала создавала ситуации острого недостатка времени. Любой из этих случаев может указать на отдельные аспекты в сочетании различных факторов языкового развития. Яркий пример этого имеем в случае изменений согласного *х*. Несмотря на то что создались условия для исчезновения этой фонемы из системы, а во многих диалектах это исчезновение осуществилось в унаследованном материале, как и в заимствованиях из турецкого языка (леб, убав, арно, оца, спаја), необходимость активизировать интернационализмы и славянизмы в течение двух последних веков привела к тому, что под влиянием заимствованного лексического пласта *х* снова закрепляется и в македонском литературном языке является частотным. Ср.: *хемија*, *хегемонија*, *психа*, *доход*, *слух*. Что касается широты процесса адаптации, то и в этом случае мы имеем нечто аналогичное тому, что наблюдалось в случае акцентологических изменений. А именно, социально ограниченная, образованная среда подчинялась культурно-историческому императиву, являющемуся помехой для осуществления тенденции к вытеснению *х* из языка. Попытка Мисиркова и на новый материал распространить произношение, типичное для народного языка, осталась изолированной; впрочем, написания типа «*псиолошки*» и под. и у Мисиркова встречаются непоследовательно.

Подобная ситуация хорошо известна и в случае колебаний Вука Караджича относительно употребления х в формирующемся сербохорватском литературном языке.

На то, что подобные ситуации могут возникнуть и в контактах на уровне разговорного языка, без посредничества языка письменности, указывает и случай с л' в македонском языке. В прилепском и велешском говорах этот согласный отвердел еще до появления турок (в конце XIV века): клуч, недела, постела. Однако проникновение большого количества турецких слов вызвало вторичное включение этой фонемы в систему упомянутых говоров в составе новоосвоенного лексического материала: бел'а, пел'те, бил'бил и т. п. Еще раз мы имеем дело с интенсивным проникновением нового материала, когда фактор времени заставляет отступить наметившуюся тенденцию развития. Социально маркированной средой, первой прибегшей к такому решению, в этом случае была чаршия — социальная группа, состоящая из торговцев и ремесленников. Представители этой социальной группы владели турецким языком, что создавало предпосылки для такого развития. Надо отметить, что в таких общественных условиях отсутствует сознательное стремление провести полную адаптацию заимствований. Такое сознательное стремление, вне зависимости от его результатов, наблюдается в случае фонемы х и ударения.

Изложенные наблюдения приводят нас к мысли, не целесообразно ли сделать попытку рассмотреть в этом же свете и некоторые явления из более далекого прошлого славянских языков. При этом мы не беремся глубже осветить этот вопрос, напомним только, что эпоха распада праславянской общности характеризуется живыми контактами славян со странами средиземноморья и их цивилизацией. Эти контакты особенно усилились в период принятия христианства славянскими племенами. Можно предполагать, что и тогда создавались ситуации острого недостатка времени из-за интенсивного и значительного проникновения нового лексического материала и что они могли стать причиной некоторых изменений, касающихся шире унаследованного состояния. Вероятно, полностью адаптированная форма типа пъсалъмъ или пъсалтырь для представителей узкой социальной славянской среды, в составе которой были и лица, владеющие греческим языком, могла звучать слишком «фольклорно», как звучит для нас форма психолошкого встречающаяся у Мисиркова. Если это было действительно так, то частично адаптированные формы типа псалъмъ, псалтирь могли способствовать созданию навыка допускать начальное сочетание согласных пс-, которое в славянском материале появилось после выпадения ера в писати (<пъсати), пси (<пъси). Одним словом, новый лексический материал, адаптированный только частично, мог облегчить процесс выпадения ера в славянских языках. Роль такого материала очевидна в случаях сочетаний велярный + гласная переднего ряда. Результат полной адаптации (проведенной в широкой социальной среде)

находим в порядке исключения только в названии села Ничпур в Риеке. Обычно встречаем: Никифор (ср. и село Никифорово в районе Маврово). Точно так же в ст. сл.: кедръ, кинъсь, геона, Георгии, херувимъ, хитонъ. Очевидно для целого ряда подобных лексем не было времени для их адаптации в широкой среде, о которой говорят только единичные случаи. Предполагаемое произношение типа *шерувимъ немогло стать общим. Вот почему нарушило праславянское ограничение, касающееся дистрибуции велярных, но это безусловно содействовало созданию навыка допускать их и перед гласными переднего ряда.

Die Sprachsituation und die Normentypologie

ALOIS JEDLIČKA

I. In der gegenwärtigen Soziolinguistik und in der soziolinguistisch orientierten Theorie der Schriftsprache wird der komplex aufgefaßte Begriff der Sprachsituation ausführlich erörtert (Avrorin, 1975, S. 120; Nikol'skij, 1976, S. 79; Jedlička, 1975; Barnet, 1973). In der tschechischen Theorie der Schriftsprache kommt dieser Begriff in der terminologisierten Bedeutung seit dem Ende der 60er Jahre vor (im J. 1969 hat ihn der Verfasser dieses Aufsatzes im Beitrag „Aktuelle Probleme der Standardsprache vom soziolinguistischen Standpunkt aus“, der für einen fremdsprachigen Sammelband fertiggestellt wurde, verwendet). Er wird u. a. als theoretischer Ausgangspunkt bei der eingehenderen Klärung der Probleme, die mit der Differenzierung der Nationalsprache in einzelne Existenzformen verbunden sind, sowie bei der Erforschung der Beziehungen der Schriftsprache zu den nichtschriftsprachlichen Existenzformen, und zwar im Hinblick auf die soziale Bedingtheit der Phänomene und auf deren Funktionieren in der gesellschaftlichen Kommunikationspraxis, verwertet.

Gleich vom Anfang an wurde die Komplexität des Begriffs betont, in dessen Umfang einzelne Teilkomponenten einbezogen werden: die sprachliche, soziale und kommunikative. Barnet (1973) hat diese Komponenten verselbständigt, indem er sie als sprachliche, soziale und kommunikative Situation terminologisch bezeichnet hat. Auch diese Teilkomponenten stellen innerlich gegliederte Größen dar: a) das Sprachganze gliedert sich in einzelne Existenzformen der Sprache; b) die Sprach- bzw. Kommunikationsgemeinschaft gliedert sich in Gruppen der Sprachbenutzer bzw. Sprachträger je nach der Zugehörigkeit zu sozialen Gruppen oder je nach der regionalen Gebundenheit; c) das Kommunikationskontinuum differenziert sich in Kommunikationsphären und Kommunikationsmilieus. Das konstituierende Merkmal des Begriffs Sprachsituation bilden die Relationen zwischen den oben genannten Teilgrößen.

Die Problematik der in den Begriff Sprachsituation einbezogenen Erscheinungen wurde schon früher — wenn auch ohne den neu ausgearbeiteten Begriffsapparat — untersucht und geklärt und wird auch heute als aktuell erörtert. Dies betrifft vor

allem die Problematik der Differenzierung der Nationalsprache in einzelne Existenzformen (Horecký, 1979; Utěšený, 1980; Govornite formi... 1973). Wenn die sich neu konstituierende Theorie der Schriftsprache daher den Begriff der Sprachsituation zum Ausgangspunkt macht, so rückt somit eben die Beziehung der Schriftsprache und der nichtschriftsprachlichen Existenzformen im Gegensatz zu ihrer älteren Isolierung in den Vordergrund.

Die Anwendung des Begriffs Sprachsituation bei konkreten Untersuchungen ist in der letzten Zeit geläufig bei der Ausarbeitung der monolingualen Sprachcharakteristiken, und zwar des synchronischen Zustandes (sowohl der gegenwärtigen Sprachsituationen — Scharnhorst, 1978 — als auch der sog. Schlüsseletappen der Entwicklung — Jedlička, 1972), oder der historischen Entwicklung der Sprachsituation. Für die erfolgreiche und adäquate Ausarbeitung einer polylingualen (konfrontierenden) Charakteristik der Sprachsituation ist die Bildung einer koordinierten begrifflichen und terminologischen Grundlage eine unerlässliche Bedingung (Barnet, 1977; Jedlička, 1977; Budovičová, 1977).

Die Erarbeitung der Problematik der Sprachsituation kommt deutlich auch auf der begrifflichen und terminologischen Ebene zum Ausdruck. In der deutschsprachigen Linguistik werden z. B. die Begriffe — Termini Sprachgemeinschaft, Kommunikationsgemeinschaft und Kodegemeinschaft fein differenziert und abgegrenzt (Scharnhorst, 1980). Als überaus gewichtig und nötig erscheint heutzutage — auch im Zusammenhang mit der Problematik der Normentypologie — die Präzisierung bzw. innere Differenzierung des Begriffs Kommunikationssphäre, und zwar insofern, als in die sog. Kommunikationssphäre oft ein Komplex von verschiedenartigen Erscheinungen einbezogen wird (Jedlička, 1981).

Mit dem Terminus Kommunikationssphäre werden in engerer Auffassung Sphären der menschlichen Tätigkeit bezeichnet. Deren Klassifikation ist bis heute nicht befriedigend erarbeitet und keineswegs einheitlich. Als grundlegend werden solche Sphären unterschieden und abgegrenzt, wie etwa die Sphäre der Wissenschaft und Bildung, der gesellschaftspolitischen Tätigkeit, der Massenmedien, der Administrative und der Leitung (in bezug auf den ökonomischen, juristischen und diplomatischen Bereich) und die Sphäre der Belletristik. In einigen soziolinguistischen Arbeiten wird dabei darauf hingewiesen, daß solche Kommunikationssphären ein soziales Korrelat der Funktionalstile darstellen (Švejcer, 1976, S. 106). Das kann auch als Ausgangspunkt für die Wahl einer präzisierten terminologischen Bezeichnung der so verstandenen Kommunikationssphäre als funktionale Kommunikationssphäre dienen (so schon Jedlička, 1974).

Man kann aber auch anderer Auffassung, Abgrenzung und Differenzierung der Kommunikationssphären begegnen. Der Soziolinguist Nikol'skij (1976) unterscheidet z. B. folgende Kommunikationssphären (russ. *sfery obščenija*): gesamtstaatliche, regionale (an Regionen als Komplexe mit engen ökonomischen Bindungen oder mit einer ethnisch gleichartigen Besiedlung gebundene), örtliche oder lokale

(in die der Gegensatz zwischen Stadt und Land einbezogen wird), produktionsspezifische (mit Unterscheidung von landwirtschaftlichen und industriellen Produktions-einheiten) und familiäre Sphäre. Eine Abgrenzung ähnlicher Typen findet man auch bei Avrorin (1975), wo sie jedoch als sog. Kommunikationsmilieus (russ. *sredy obščenija*) bezeichnet werden. An Nikol'skij lehnt sich auch die im Grunde übereinstimmende Abgrenzung der Kommunikationssphären bei Barnet (1977) an. Zur grundlegenden Unterscheidung der Sphären in die Sphäre des gesamtgesellschaftlichen Umgangs, der Alltagskommunikation, der regionalen Kommunikation, der Kommunikation innerhalb einzelner Gruppen und der Kommunikation in der Familie fügt er jeweils eine wichtige ergänzende Charakteristik „sozialtypische kommunikative Situation“ hinzu, d. h. besonders oppositionelle Merkmale öffentlich/nicht öffentlich, offiziell/nicht offiziell. Wenn wir auch für eine Gesamtbezeichnung der so aufgefaßten und von diesen Gesichtspunkten aus abgegrenzten Erscheinungen die grundlegende Bezeichnung Sphäre verwenden wollten, dann bietet sich die terminologische Präzisierung durch das bestimmende Adjektiv: situationskommunikative Sphäre an.

II. Auf die Problematik der Sprachsituation läßt sich auch die Klärung der Normenproblematik und -typologie beziehen. Die Problematik der sprachlichen (sprachkommunikativen) Normen gehört heute zu den zentralen Anliegen, die als aktuell in verschiedenen linguistischen Zentren sowohl vom allgemein theoretischen Gesichtspunkt aus als auch in bezug auf die gesellschaftliche Kommunikationspraxis untersucht werden (Coseriu, 1970, S. 193; Hartung, 1977; Nérius, 1980; Skvorcov, 1980 u. a.). In der tschechischen Linguistik geschieht dies im Anschluß an die Anfänge der Theorie der Schriftsprache in den 30er Jahren dieses Jahrhunderts (Havránek, 1963), in die von Anfang an auch die Theorie der Norm und Kodifikation integriert wurde. Diese Anfänge wurden in der tschechischen und auch slowakischen Sprachwissenschaft kontinuierlich weiterentwickelt (Jedlička, 1974; Stich, 1974; Slovenská reč, 20, 1955, S. 193—279). Einen bedeutsamen Anteil an der Klärung der Normproblematik haben auch die Linguisten in der UdSSR und der DDR.

Die Abgrenzung einiger Spezialtypen von Normen und deren damit zusammenhängende terminologische Benennung basiert auf dem Wesen und dem Charakter der mit dem Gesamterminus Norm bezeichneten Phänomene. Das trifft zu z. B. für die Opposition der Termini reale Norm (manchmal auch weniger glücklich als usuelle Norm bezeichnet) und kodifizierte Norm. Diese Termini erfassen explicite den Gegensatz zwischen Norm und Kodifikation als korrelativen Begriffen, mit denen die tschechische Normtheorie von Anfang an operierte. Nach ihrer Auffassung ist im Begriff der Norm das Merkmal der realen Existenz schon implizite enthalten, während mit dem Begriff der Kodifikation eindeutig die Vorstellung einer Vorschrift, einer Festlegung von Regeln verbunden ist, und zwar eben auf der Basis der Norm.

Unsere Aufmerksamkeit wird jedoch auf die Abgrenzung und Benennung der Normen gerichtet, die durch ihren Bezug zu Teilkomponenten der Sprachsituation (Existenzformen der Sprache, funktionale Kommunikationssphären und Kommunikationssituationen) bestimmt werden können. Der anfangs undifferenziert verwendete Terminus Sprachnorm (neuerdings durch den expliziteren Terminus sprach-kommunikative Norm ersetzt) wurde allmählich auch im engeren Sinne aufgefaßt, zum Unterschied von anderen Typen der Normen, und zwar der kommunikativen und Stilnormen. Angesichts dieser Uneindeutigkeit erscheint es günstiger in der engeren Bedeutung als Bezeichnung des speziellen Typs der Norm (im Gegensatz zu den sog. kommunikativen und Stilnormen) den Terminus existenzformspezifische Norm (tsch. útvarová norma) zu verwenden. Diese Bezeichnung ist dadurch motiviert, daß dieser Typ der Norm nicht nur an die Schriftsprache gebunden ist, sondern daß es spezielle Normen einzelner Existenzformen gibt, wie dies im Zusammenhang mit der Bestimmung des Begriffs alle neueren Arbeiten übereinstimmend betonen. Diese an konkrete Existenzformen gebundenen Normen unterscheiden sich allerdings in ihrem Charakter voneinander.

Die existenzformspezifischen Normen werden in Teilnormen differenziert, die auf einzelne Ebenen des Sprachbaus bezogen sind, und zwar die phonologische, grammatische (morphologische und syntaktische) und lexikalsemantische Norm. Diese Tatsache führt Hartung (1977) dazu, daß er diesen speziellen Normentyp mit dem Terminus grammatisch-semantische Normen bezeichnet. All diese Teilnormen als Komponenten der existenzformspezifischen Norm der Schriftsprache sind in normativen Grammatiken und Wörterbüchern kodifiziert. Jede von ihnen hat aber ihren spezifischen Charakter, auch vom Standpunkt ihrer Beziehung zur Kodifikation. Spezifischen Charakter haben auch orthographische und orthoepische Normen.

Eine weitere Differenzierung im Rahmen der Normentypologie hängt mit der Anwendung der Ergebnisse der Kommunikationstheorie bei der Erforschung der Spracherscheinungen zusammen. In seiner neuen Theorie der Differenzierung der Nationalsprache geht Horecký (1979) von der Typologie der Kommunikationsakte aus; mit den Unterschieden zwischen einzelnen Typen hängen auch die Anforderungen zusammen, in der Kommunikation entweder die Schriftsprache, oder die „weniger streng geregelte Form“ zu verwenden die Horecký in seiner Klassifikation als Standardform der Nationalsprache bezeichnet. Diese Abgrenzung einer speziellen Sprachform, die an bestimmte Typen der Kommunikationsakte gebunden ist, erweist sich auch für Überlegungen, die die Normentypologie betreffen, als anregend.

In der Theorie der Norm führt der kommunikative Aspekt zur Konstituierung des Begriffs kommunikative Norm (Nerius, 1980). In dem Sammelband *Problemy normy...* (1976, S. 54) verwendet Barnet diesen Terminus als übergeordnete Gesamtbezeichnung für soziale und sprachliche Normen. Versucht man den Inhalt

des Begriffs kommunikative Norm zu konkretisieren, so zeigt es sich als notwendig, hierbei zwei Komponenten zu unterscheiden: die des sprachlichen und die des nichtsprachlichen Verhaltens. Die sprachliche Komponente der kommunikativen Normen manifestiert sich a) in der Distribution der Existenzformen, durch die die Kommunikation als typische, dominierende Existenzform in den einzelnen situationskommunikativen Sphären realisiert wird (vom Standpunkt des Verfassers handelt es sich dabei um die Wahl der Existenzform), b) oft in Anwendung der sprachlichen Mittel verschiedener Existenzformen in konkreten Äußerungen, also im sprachlichen Mischcharakter der Äußerungen.

Dieser Mischcharakter ist z. B. der sog. Stadtsprache eigen, die zur Kommunikation im Bereich der Städte und Industriezentren, also in der lokalen Situationssphäre dient. Eine gewisse Gemischtheit als charakteristisches Merkmal weisen auch die Äußerungen aufgrund welcher Horecký die sog. Standardform der slowakischen Nationalsprache abgrenzt; von diesem Gesichtspunkt aus kann man hier eher von einer kommunikativen Norm, die im gegebenen Äußerungstyp zum Ausdruck kommt, sprechen, als von einer existenzformspezifischen Norm. Dadurch läßt sich auch der Unterschied zwischen der Schriftsprache und der sog. Standardform präzisieren.

Der sprachliche Mischcharakter der Äußerungen berührt auch die Problematik der Varianz sprachlicher Mittel innerhalb der Norm. Die Varianz der Sprachmittel in der Norm ist allerdings eine Eigenschaft der existenzformspezifischen Norm (und somit auch der Norm der Schriftsprache). In einzelnen konkreten Fällen ist es jedoch schwierig, eine genaue Grenze zwischen der Varianz der Mittel innerhalb der existenzformspezifischen Norm (hier kommt noch die Frage des Spannbogens und des Maßes der Varianz im synchronischen Durchschnitt hinzu) und der Gemischtheit der Elemente aus verschiedenen Existenzformen in den Äußerungen als Eigenschaft und Merkmal der kommunikativen Norm zu ziehen. Man kann noch hinzufügen, daß die Art und Weise, wie die Mittel einzelner Existenzformen in der funktionalen Kommunikationssphäre der Belletristik verwendet werden, ein Anliegen der künstlerischen Stilnorm ist. Somit sind gleichzeitig auch die Beziehungen verschiedener Typen von Normen angedeutet.

Aus unseren Überlegungen läßt sich folgendes schlußfolgern: Vom Standpunkt des jeweiligen Bezugs auf die Komponenten der Sprachsituation können drei Typen von Normen unterschieden werden:

a) existenzformspezifische Normen, die auch Sprachnormen genannt werden; sie sind an einzelne konkrete Existenzformen der Nationalsprache gebunden und als ihr bestimmendes Merkmal gilt die dominierende Beziehung zum Sprachsystem. Dies beweist auch ihre innere Gliederung nach einzelnen Teilebenen des Sprachsystems;

b) kommunikative Normen; sie beziehen sich auf das Kommunizieren und manifestieren sich in den zu einzelnen situationsbedingten und funktionalen Kom-

munikationssphären gehörigen Kommunikationsakten. Grundlegend und bestimmd ist ihre Beziehung zu den Situationssphären (zum Milieu und zur Situation der Kommunikation);

c) Stilnormen; sie manifestieren sich im inneren Aufbau der Kommunikate (in der Textgestaltung). Macht man das funktionale Prinzip (die Zugehörigkeit der Kommunikate zu einzelnen funktionalen Kommunikationssphären) zum Ausgangspunkt für ihre innere Gliederung, so kann man von funktionalen Stilnormen sprechen. Dies ist jedoch nur einer der Aspekte, unter denen die Stilnormen differenziert werden können. Aus dem Bezug auf die Kommunikate ergibt sich der enge Zusammenhang mit der Problematik der Typen und der Typologie der Kommunikate (Texte).

LITERATUR

- AVRORIN, V. A.: Problemy izučenija funkcionálnej storony jazyka. Leningrad, Nauka 1975, 275 S.
- BARNET, V.: Diferenciace národního jazyka a sociální komunikace. In: Govornite formi i slovenskite literurni jazici. Red. B. Koneski, B. Vidoeški, K. Tošev. Skopje, Makedonska akademija na naukite i umetnostite 1973, S. 21—29.
- BARNET, V.: Vztah komunikativní sféry a různotvaru jazyka v slovanských jazycích (K sociolingvistické interpretaci pojmu jazyková situace). *Slavia*, 46, 1977, S. 337—347.
- BUDOVÍČOVÁ, V.: Charakter dnešnej jazykovej situácie v Československej socialistickej republike. In: *Slavica Pragensia XVIII*, Praha, Univerzita Karlova 1977, S. 185—197.
- COSERIU, E.: Sprache, Strukturen und Funktionen. Tübingen 1970, 232 S.
- Govornite formi i slovenskite literurni jazici. Red. B. Koneski, B. Vidoeški, K. Tošev. Skopje, Makedonska akademija na naukite i umetnostite 1973, S. 184.
- HARTUNG, W.: Zum Inhalt des Normbegriffs in der Linguistik. In: Normen in der sprachlichen Kommunikation. Red. W. Hartung. Berlin, Akademie-Verlag 1977, S. 9—69.
- HAVRÁNEK, B.: Studie o spisovném jazyce. Praha, Nakladatelství ČSAV 1963, 371 S.
- HORECKÝ, J.: Východiská k teórii spisovného jazyka. In: Z teórie spisovného jazyka. Red. J. Ružička. Bratislava, Veda 1979, S. 13—22.
- JEDLIČKA, A.: Dnešní stav a úkoly studia spisovné češtiny v národním obrození. In: *Slavica Pragensia XIV*. Praha, Univerzita Karlova 1972, S. 7—21.
- JEDLIČKA, A.: Spisovný jazyk v současné komunikaci. Praha, Univerzita Karlova 1974, 227 S.
- JEDLIČKA, A.: Die Schriftsprache in der heutigen Kommunikation. Leipzig, VEB Verlag Enzyklopädie 1978, 218 S.
- JEDLIČKA, A.: Spisovný jazyk, jeho teorie a praxe, v pojetí J. Jungmanna. In: Slovanské spisovné jazyky v době obrození. Praha, Univerzita Karlova 1974, S. 147—165.
- JEDLIČKA, A.: Die Sprachsituation und der Typ der Schriftsprache (Standardsprache). In: Bereiche der Slavistik. Festschrift zu Ehren von Josip Hamm. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 1975, S. 113—121.
- JEDLIČKA, A.: Vztah současné spisovné češtiny a slovenštiny. In: *Slavica Pragensia XVIII*. Praha, Univerzita Karlova 1977, S. 163—174.
- JEDLIČKA, A.: Probleme der Sprachsituation aus vergleichender Sicht. *Zeitschrift für Slawistik*, 26, 1981, S. 108—116.

MICHEL, G.: Sprachliche Existenzformen und Funktionalstile — Überlegungen zur stilistischen Differenzierung der Umgangssprache. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, 33, 1980, S. 75—79.

NERIUS, D.: Zur Bestimmung der sprachlichen Norm. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, 33, 1980, S. 365—370.

NIKOL'SKIJ, L. B.: Sinchronnaja sociolingvistika. Moskva, Nauka 1976, 168 S.

SCHARNHORST, J.: Zur Sprachsituation in der Deutschen Demokratischen Republik. *Sprachpflege*, 27, 1978, S. 1—6.

SCHARNHORST, J.: Zum Status des Begriffs Sprachsituation. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, 33, 1980, S. 109—118.

SCHARNHORST, J.: Zu einigen Grundbegriffen bei der Analyse von Sprachsituationen. *Zeitschrift für Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, 33, 1980, S. 655—663.

SKVORCOV, L. I.: Teoretičeskie osnovy kul'tury reči. Moskva, Nauka 1980, 352 S.

Slovenská reč, 20, 1955, S. 193—279.

STICH, A.: Sprachnorm und Kodifizierung der Sprache in der sozialistischen Gesellschaft. In: *Linguistische Studien A 9*. Berlin, Akademie der Wissenschaften der DDR 1974, S. 1—17.

ŠVEJČER, A. D.: Sovremennaja sociolingvistika. Moskva, Nauka 1976, 175 S.

UTĚŠENÝ, S.: K rozrůznění českého národního jazyka (Metodologické a terminologické poznámky). Slovo a slovesnost, 41, 1980, S. 7—16.

Problemy normy v slavjanskich literaturnych jazykach v sinchronnom i diachronnom aspektach. Red. F. P. Filin, A. I. Gorškov. Moskva, Nauka 1976, 204 S.

Wariancja normy we współczesnych słowiańskich językach literackich. Red. St. Urbańczyk. Wrocław, Zakład Narodowy im. Ossolińskich, Wydawnictwo PAN 1977, 101 S.

Значение перевода Манассиевой хроники в развитии болгарского литературного языка в середине XIV века

ИВАН БУЮКЛИЕВ

Описание литературного языка требует четкого отграничения его функции от остальных языковых проявлений. У нас прочно утвердилось убеждение, что литературный язык эпохи средневековья по самой своей сущности является консервативным и что, чем старше тексты, тем в большей степени они обращены к прошлому и стремятся к какому-то эфемерному прасостоянию. Это убеждение, каким бы правдоподобным оно ни было на первый взгляд, является неправильным. Оно коренится в недостаточном понимании своеобразной связи прошлого с настоящим, архаического с новым в самой структуре и целостной организации литературного языка. Эти особенности очень точно отмечает большой знаток литературных славянских языков Б. Гавранек (1963).¹ Указывая на внешние (политические, социальные, экономические, религиозные и культурные) факторы утверждения литературного языка как типа, Гавранек говорит, что они все же не в состоянии показать нам, почему он существенно отличается от народного (разговорного) языка. «Это отделение литературного языка от народного и разговорного, — пишет автор, — нельзя видеть только в архаизирующем характере литературного языка, потому, что, с одной стороны, он создан как консервативный, но это касается грамматической системы, в то время как по словарному составу он всегда творческий. С другой стороны, литературный язык не соответствует какому-либо определенному местному наречию, застывшему в его прошлом состоянии, не только в области фонетики, но и морфологии и словообразования, а также и в синтаксисе, и тем более в своем речевом составе» (Havránek, 1963, с. 12). Это и будет ведущей мыслью при анализе рассматриваемого памятника. К этому следует добавить еще одно утверждение Б. Гавранека, в котором определяется сущность литературного языка: «Существенный признак литературного языка, — пишет автор, — я вижу в его функции, то есть в его роли, которая отличается от роли народного (общеразговорного) языка: литературный язык — это

¹ Подобным образом рассматривает специфику литературного языка и наш юбиляр Э. Паулин в своей замечательной книге (Pauliny, 1971).

языковое выражение культурной и общественной жизни, он отражает пути и результаты философско-религиозного, научного, политического и административно-юридического мышления, причем не только в целях практического общения, но и в целях специального обучения и кодифицирующего построения» (Havránek, 1963, с. 13).

Удовлетворимся этими двумя наиболее общими исходными положениями и вернемся к предмету наших рассуждений. Задача, поставленная в заглавии, может вызвать возражения в двух направлениях: 1. можно ли говорить о развитии литературного болгарского языка эпохи средневековья; 2. может ли памятник, который является не оригинальным, а переводным быть мерилом этого развития.

Как может показаться, первое возражение выглядит нелогичным: разве может возникнуть сомнение, что литературный болгарский язык развивался и обогащался в средние века? Для каждого человека, который привык мыслить исторически, такое развитие выглядит абсолютно естественным.

Но если мы повнимательнее всмотримся в наши (болгарские, и не только болгарские) исследования, у нас создается грустное впечатление, что болгарский литературный язык, блестящее начало которого относится к IX—X векам, в течение последующих столетий (независимо от различных внешних причин) медленно, но верно приближается к своей гибели.

И мы считаем, что это потому, что он все больше отрывается от своей первичной основы, обособляется, мы не находим в нем ожидаемых закономерностей, и по этой причине он становится неинтересным для исследователя.

Здесь мы наталкиваемся на один парадокс. Чем культурнее творцы и чем меньше «ошибок и отклонений» от нормы в каком-либо средневековом памятнике, тем меньше привлекает он внимание исследователей. Такой язык является для нас «мертвым» или «искусственным», мы не видим в нем никакого движения. Подобные высказывания можно встретить о памятнике, который нас интересует: Язык болгарского перевода Манассиевой хроники достаточно интересен с точки зрения старания переводчика соблюдать вычурный стихотворный стиль оригинала. В тексте встречаются и многочисленные неологизмы, созданные по византийскому образцу, например ДРЪЗОСРЬДОЕ *tolmēcardion*, ОТРОКОХРАНИТЕЛ *cúrotrófos*, ПЛЬТОСНЬДЕНЬ *sarcobóros*, ЛЮБОДАРОВИТЬ *filódōros*, ЛѢЖАВОУМЕНЬ *ropērognōtōn* и т. д. Несмотря на преобладающий искусственный характер языка, встречаются и некоторые новые черты, например, ПОСЬВНЬ, ЦЪВТѢЩИ, новые формы имперфекта — ЗОВѢХЖ вм. ЗЪВААХЖ, ТРЪПЬШЕ, вм. ТРЪПЛѢШЕ, развитие группы ЧРЬ- в ЧЕР- (ЧЕРЬША), форма множественного числа КОНЕ: ГРЬЧСТИЖЕ КОНЕ НАПОИШЖ СА ВОДЬ ЕФРАТСКЫИХЬ». Становится очевидным, что как раз в памятнике, в котором преобладает искусственный характер языка,

проявляются формы, которые живы и сейчас в современном болгарском литературном языке и в болгарских диалектах. В этом нет ничего странного. Именно памятники с более высокими литературными качествами (даже в самом узком смысле слова) отличаются стилевым многообразием, которое создается сознательно, а это в свою очередь порождает разнородные слои, отчего и возникает напряжение в тексте — между странным, или «искусственным» (а может быть это свойственно искусству?) и обычновенным, или разговорным, между архаическим и новым, между заимствованным и народным. Но наше внимание должен привлекать не один аспект, а все вместе, целостное построение сложного единства макро- и микроструктуры текста.

Пренебрежение к памятникам, которые написаны более грамотными литераторами, заставляет нас обращаться к текстам более примитивного характера. Мы удивляемся, встречая проявление малограмматности, потому что по нашему убеждению, именно здесь можно увидеть «чистый народный язык». Действительно, получается странное отождествление «народного языка» с неграмотным, бедным, нехудожественным языком, хотя каждый ужаснулся бы, доведя до конца вытекающие из этого логические выводы.

Указанный подход, который коренится прежде всего в недоверии младограмматического направления к литературным языкам не только на ранних этапах их развития, но также и в их современном состоянии, долгое время определял направление исторических исследований. Этот подход, как хорошо известно, возник как реакция на представления предшествующего поколения языковедов, которые возводили в куль старину, не видя в достаточной степени развития литературных языков (развития не только как изменения или искажения, но и как внутреннего совершенствования и обогащения возможностей выражения).

Представители младограмматического направления изучают преимущественно народные языки (или точнее разговорные языки) как единственное естественное их проявление. И несмотря на то что сравнительное языкознание сделало свои величайшие открытия, изучая старинные тексты (древнеиндийские, древнегреческие, латинские и поздние гетские, тохарские, критско-миненские и др.), оно использует их в большинстве случаев как проекцию состояний, которые лежат вне их.

Так порождается второй парадокс, который не разрешен еще и сейчас — данные литературных языков широко используются, но не для раскрытия их истинной сущности, а скорее в противовес ей. На наличие этого парадокса в славянском языкознании более двадцати лет назад указал Гавранек: «можно с полным правом сказать, что сравнительного исследования славянских литературных языков в настоящий момент нет. Славянская компаративистика, как я часто подчеркивал, использует обоснованно или без оснований материал литературных славянских языков, однако не для того, чтобы объяснить

специфику взаимоотношений между этими языками, а для сравнительного изучения славянских языков вообще, или же для раскрытия их древнего исходного состояния» (Havránek, 1963, с. 337).

Литературный язык развивается в известном смысле быстрее разговорного (народного) вследствие своего непосредственного общения с культурой и вследствие контактов с международными культурными процессами. Это в большой степени определяет и его специфический облик и требует особого подхода при изучении его истории. Его описание можно успешно осуществить только с учетом общего развития народной культуры и индивидуального влияния литераторов, которые накладывают свой отпечаток на его строение.

Но давайте вернемся ко второму возможному возражению – переводному характеру текста. Для мотивировки своего убеждения, что перевод Манассиевой хроники является показательным для развития болгарского литературного языка XIV-го века, я хотел бы припомнить две особенности средневековой литературы – анонимность ее творцов, являвшаяся не только книжной практикой, но и принципом, отсюда и приобщение произведений других культур к народной культуре. Эти особенности характерны не только для болгарской культуры и литературы, но и для других европейских (и не только европейских) литератур.

Динеков (1977, с. 7) выделяет три основных момента в роли переводов в национальной литературе:

«1. Переводы приобщают нас к великим достижениям мировой литературы и культуры.

2. Переводы оказывают влияние на развитие национальной литературы: они способствуют формированию читательской публики.

3. Переводы представляют собой творческую лабораторию, особенно в области литературного и поэтического языка, стиха, поэтики».

Третий момент в нашем случае имеет первостепенное значение. Появление перевода, бесспорно, обладающего художественными достоинствами, возможно только при условии определенной степени разработки и богатства выразительных возможностей литературного языка. Чтобы выяснить этот момент, надо определить и жанровую специфику текста.

Какие бы недостатки ни обнаруживали критики в произведении Константина Манассия, оно несомненно принадлежит к лучшим образцам византийской художественной литературы.

Хроника как жанр считается плодом средневековья и сочетает в себе две античные формы: анналы и историографию. Современные историки находят в этом жанре слишком мало правдивости, а современные поэты – недостаточно поэзии. Но для средневековых читателей и слушателей он, наверное, был и правдивым, и поэтическим. Выделение этих двух аспектов происходит, как убедительно показал выдающийся знаток средневековых европейских лите-

тур (главным образом скандинавских) Стеблин-Каменский, в эпоху романтизма: «Последний этап в процессе постепенного отграничения художественной литературы от историографии относится едва ли не к эпохе романтизма (который и в других отношениях был последним крупным сдвигом в процессе развития специфики литературы как формы идеологии). Только с появлением исторического романа окончательно оформилось различие между чисто научной и чисто художественной трактовкой истории: художественный вымысел стал способом обобщения исторических фактов, и художественная литература как бы вступила в соревнование с исторической наукой, применяя свои специфические средства» (Стеблин-Каменский, 1976, с. 108).²

Эти мысли дают нам надежный ключ для толкования Манассиевой хроники и ее болгарского перевода.

При рассмотрении Ватиканского списка, на основании которого сделаны и наши наблюдения, надо иметь в виду некоторые важные обстоятельства:

1. Включение рассказа о Троянской войне (отсутствующего в подлиннике);
2. Дополнение текста сведениями из болгарской истории;
3. Добавление гlossen, толкующих отдельные названия или события;
4. Непоследнее место занимает и богатое миниатюрное оформление, изображающее и сцены из болгарской истории.

Таким образом в эту панораму мировой истории (хотя и через окно, а не через дверь) входят и болгары. Национальное сознание находит свое яркое проявление.

Оно находит свое проявление и в языке перевода, что является главным объектом нашего наблюдения. Этот язык необыкновенно богат и своеобразен, он отличается во многих отношениях от языка остальных наших средневековых памятников письменности.

Перевод текстуально точен, дословен, но не буквalen. В незначительных случаях сокращены характеристики персонажей (напр., образ Елены, супруги Менелая). Встречаются и незначительные различия в деталях, которые однако не нарушают общего звучания текста. Срв. estilben helios lampron hōs óbruzon hrusíon ‘блестело солнце ярко, как благородное (чистое) золото’, переведено: СИААШЕ СЛНЦЕ ЯКО СВѢТЛОЕ И ДОБРОКОРЕННОЕ ЗЛАТО.

Хотя в общем болгарский переводчик добросовестно придерживается оригинала, он находит простор и для выражения своей творческой индивидуальности и своеобразия своего языка. В редких случаях он прибегает к рифме, точнее к хомоиотевтам, которые связаны с содержанием текста – дополн-

² Возникновение хроники как жанра рассматривает в таком же свете Тржештик (1972). Аверинцев (1977) считает ее предхристианским прототипом «Вавилонской истории» Бероса – III в. до н. э.

няют звуковой рисунок. Не случайно, например, наш переводчик прибегает к рифме, когда говорит о певчих птицах:

ОТ СЕГО ПТИЦА ПЬСНИВЫА. И БЫЛИА АДЖШЖА
МАЛЮПЕРЫА И ХОУДОТРОУПЫА. РАЗЛИЧНО ВЪЗГЛАШААЖ .
В РАЗДОЛИАХЪ КРИЧААЖ И ДРЪВЕСА ОГЛАШААЖ .

В греческом тексте рифмы нет, а если и есть, то она выражена слабее:

entēuthen dē strūtária lála, botanēfága
mikróptera, brahúbia poiqílos elalágün
kai lóhmais etítubízon kai dendra periéhun.

Укажу еще на одну стилистическую фигуру – повторение однокоренных слов, а также и различных грамматических категорий как особый вид тавтологии, что-то вроде этимологической фигуры:

ЗЕФИР ТИХОДЫХАТЕЛЬНЫЙ ПОДЫХОВААШЕ ОТ ВЪСЖДОУ
И ЦВЪТНЫМИ ВОНЬМИ НАПЛНЬШЕ ВЪЗДОУХ.

zéfuros hapolopnós erépsei pantahóten
kai tón anéon tēs osmēs eplerú ton area.

Но это своеобразие мы находим не только в «чистой поэтике». Говоря, что перевод дословен, но не буквalen, я имею в виду, что наш книжник не переводит, например, *heōfóros* как ‚утро несущая‘, а как ДЕННИЦА. Количество примеров может быть увеличено. Я обращаю внимание только на глаголы, выражающие ‚излучение света, блеска‘. Так, например, СИААШЕ/СИАШЕ передает *éstilben*, *én hrusízōn, elampterūhei*³ БЛЪЩАШЕ СА *élempre*, причем *én hrusízōn* не переводится им как ‚было золотящееся‘, а просто и естественно для болгарского языка: СИАШЕ.

Необыкновенно тонко использована возможность образования глаголов от имен существительных в симметричных периодах, что придает переводу необыкновенное поэтическое звучание:

КРОНЬБЫШЕ МОДРЬ //КРОНЬМОДРЬШЕ *ho Crónos en melanánteros// ho Crónos ekuánizen...*

Эти наброски не претендуют на раскрытие стилистического и языкового своеобразия памятника, о котором Вайнгарт писал, что это «самое замечательное произведение не только средневековой болгарской литературы, но и средневековых славянских литератур вообще» (Weingart, 1922, с. 47). Моим намерением было показать, что это один из наиболее надежных источников изучения болгарского литературного языка XIV-го века и средневековой болгарской поэтики.

ЛИТЕРАТУРА

- ДИНЕКОВ, П.: Переводите в историята на българската литература. Изкуството на перевода. 2. София 1977, с. 7.
- АВЕРИНЦЕВ, С.: Поэтика ранневизантийской литературы. Москва 1977, с. 90.
- СТЕБЛИН-КАМЕНСКИЙ, М. И.: Историческая поэтика. Ленинград, Издательство Ленинградского университета 1978, 176 с.
- HAVRÁNEK, B.: Studie o spisovném jazyce. Praha, Nakladatelství ČSAV 1963, 371 c.
- PAULINY, E.: Dejiny spisovnej slovenčiny. 1. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1971, 136 c.
- TŘEŠTÍK, D.: Kosmas. Praha, Melantrich 1972, с. 51—81.
- WEINGART, M.: Byzantské kroniky v literatuře církevněslovanské. Překlad a rozbor filologický. 1. Bratislava, Filozofická fakulta Univerzity Komenského 1922, 246 c.

³ Этот неологизм считается типичным для Манассия.

Syntaxe, théorie du texte, stylistique

On Some Recent Trends in Grammar and Semantics

PETR SGALL

The recent development of theoretical linguistics has been unusually rapid and partly even chaotic. However, since natural languages are too complex to be deeply understood without long years of a systematic investigation, every relatively adequate linguistic theory must have its predecessors and it must critically use their results. The danger of being called eclectic, which follows from an overt identification of different predecessors, thus should be preferred to the danger of cherishing new or old dogmas, which might follow from the ignorance of writings having challenged the given idea.

Among the dogmas which should be refuted, there are those concerning the overall usefulness of the trichotomy of syntax, semantics and pragmatics, as well as the belief in some intrinsic connection between word order and the syntactic relations, the conviction that topic and focus are absent from underlying structures, the tenet that there is no identifiable boundary between linguistic and factual knowledge, etc. First of all we stress Tesnière's dictum "*Timeo hominem unius linguae*" (cf. Baum, 1976, p. 136): no single language (not even English) may serve as the basis of a serious general linguistic theory without a typological comparison with other well-described languages. The idiosyncrasies of English—including also its typological characteristics, such as the "grammatical" word order, the abundant use of prepositions and auxiliary verbs, the paucity of inflectional endings, the different kinds of conversion, etc. — should be distinguished by the theory from general properties of natural languages, shared by languages of any type.

A new "paradigm" for linguistics is duly looked for in connection with the interplay of linguistics and cognition, esp. artificial intelligence (Winograd, 1976). However, also here there is a danger of dogmatic standpoints excluding useful linguistic results from being taken over into the new stage of research, and thus weakening this new stage beyond necessity. There are many issues in the experience of linguistics which deserve to live through the new revolution, once it comes.

First of all, syntax should not be excluded from the study of language; the slogan of "semantics without syntax", which was widely accepted as appealing ten

years ago, sounds rather old-fashioned today. Within syntax, America has discovered several points in the last few years, that in European linguistics were known since decades (though mostly not formulated with the Chomskyan methodological rigour). This concerns among other things the lexical data not having the form of mere terminal rules in grammar, but including also positive information about the given lexical item, esp. its appurtenance to a specific subclass marked as for certain aspects of grammar and word formation. It is possible to pursue this way further and to use lexical means to a great part also, e. g. in describing the relationships between tectogrammatical valency (Bresnan's "functional structures") and surface syntax (her "syntactic contexts", etc.), as is the case in some recent trends in transformational grammar (see e. g. Wasow, 1979).

The transformational rules now play a much more restricted role than in the first years of Chomsky's approach, having been replaced in part by formation rules (the necessity of which has been stressed in Europe before Chomsky's *Aspects*), in part by the mentioned lexical regularities, and, furthermore, by restrictions on rule application, by rules of semantic interpretation, by various filters, etc. The usefulness of an understanding of transformations (or rules assuming a similar position in the linguistic description) as being triggered by grammatical relations has been widely recognized.

In some recent approaches the role of transformational or transductive rules has been further reduced. In Montaguean grammar (now see esp. Partee, 1975), the problems connected with the difference between the two levels of syntax are left in the background, and only a single type of rules is used; formally these rules may be understood as transformational (see Stechow, 1979), but their role of course is that of formation rules. In Arc Pair Grammar (APG), presenting itself as a result of the development of Relational Grammar (Johnson and Postal, 1980), the whole grammatical structure of a sentence is represented in a single graph, the differences between levels or strata being denoted only by specific properties of the arcs of the graph. In this as well as in giving the dependency relation a central position, APG has much in common with some other theories. One of the advantages of dependency trees might be seen in the fact that their nodes correspond only to full words (autosemantic lexical units); function words may be described as entities of another rank (by means of parts of the complex labels of nodes), since they radically differ from full words in their syntactic properties. There are no nonterminal nodes, perhaps with the exception of those required to describe coordinated constructions (cf. Dahl, 1980; Hudson, 1980); but coordination brings difficulties for every type of syntactic description.

More attention than before is devoted in the recent years also to the necessity for a framework of the description of language not to exceed the minimal necessary generative power (Gazdar, 1979; Joshi and Levi, 1980).

It should be recalled that the difference between tectogrammatical structure,

connected in some way with meaning, and surface structure, connected with the morphemic patterns and the sound patterns, is no invention of Chomsky's. Such a distinction has been made in linguistics for many decades, and it was elaborated into a sequence of levels articulating the complex relation between meaning and sound. A framework giving the possibility to account in a systematic way for all different kinds of regular and irregular correspondences between meaning and sound is thus connected with representations of a single sentence on various levels. In this way the issues concerning "shooting of hunters", "a fellow easy to please", "the jury came in" (Sgall et al., 1969, p. 29), etc., can be handled by means similar to those that are familiar from such empirically thoroughly controlled domains as are the relations between morphemic, phonemic and graphemic representations or transcriptions of sentences. We do not consider the immediate semantic interpretation of surface (or shallow) structure to be optimal, since redundant 'traces' (see Chomsky, 1975; 1977) are then necessary to "reconstruct from derived P-markers the syntactic structure and lexical content that are in fact found in underlying P-markers" (Katz and Postal, 1964, p. 44).

It is widely accepted (in Montaguean grammar as well as by Hintikka and others) that a single level of sentence structure will do if every syntactic formation rule is accompanied by a rule of semantic interpretation. However, as Gazdar (1979) points out, it is then useful to work with ambiguous syntactic trees, i. e. with a framework in which "the same tree may be admitted by two distinct sets of rules, and these distinct sets of rules may induce different semantic representations" (p. 10). In other words, a syntactic rule is split into two or more whenever it should be connected with different semantic interpretations; with such a semantically oriented treatment of syntax we are not certain whether the ambiguity of syntactic constructions is handled adequately. Also the synonymy of syntactic constructions should be handled within a linguistic description, not just by means of translation to a formal language of intensional logic.

The system of language should be understood as an autonomous system, distinct from other kinds of knowledge, though in some of its parts (esp. in lexical semantics) the boundary may not be clearly outspoken. McCawley (mimeo) duly recalls that a language is not just a set of sentences, but consists rather in a system that has to be internalized, learned by its speakers. It should be noted that there are no clear reasons to claim that the belief in the existence of language systems belongs to the realm of dogmas, superstitions and traditional attitudes; especially it would not do to introduce the notion of communication as a basis of the empirical research (so that linguistics would be absorbed by the theory of communication rather than constituting one of its basic components). One of the main reasons of our conviction is that the notion of communication still remains rather unclear in several respects, whereas the traditional treatment of language systems has not lacked a relative success, both in the theoretical description and in pedagogical applications.

We do not claim anything more than that the knowledge of language system is a specific type of knowledge (or beliefs and other attitudes); if a native speaker of Czech or German learns that, e.g. the English word *squirrel* denotes the same animal as the Czech *veverka* or the German *Eichhorn*, he has not acquired any new information in biology. Certainly, if he learns also the meaning of *chimpunk* or *groundhog*, the matter is not so clear-cut as in the central area of the lexicon; however, it is then necessary to distinguish whether (or to what extent) the information about a biological kind was acquired, or the information about an English word, or both.

A systematic cooperation between linguistics and logic, which is necessary for an integrated description of meaning, became possible in the 1970s, thanks to the semantic writings by Montague, David Lewis, and others. The crucial point consists here in the semanticization of a small fragment of pragmatics (Schnelle, 1973, p. 237), namely in the inclusion of referential indices (as dependent from contexts) into semantic theories. Before this achievement logicians treated only general assertions and similar structures in their explicit theories of semantics and they did not provide a safe basis for the study of meaning of the usual types of sentences of natural languages. Linguists were not able to find such a basis by themselves, and thus even the Chomskyan paradigm of linguistic theory, so important for syntactic studies, did not bring a possibility to exploit fully the findings of truth conditional semantics in the description of natural language.

Linguistics cannot be reduced to a part of mathematics, since there is a major difference between natural languages and formal languages of logic: the former are natural, their existence is prior to the relevant research, while the latter belong to the results of research; the empirical questions of linguistics have no direct counterpart in mathematics or formal logic. To paraphrase freely a mathematical maxim by Kronacker, *Natural language was created by God, and every other thing is the work of man* (and woman). This does not contradict the view according to which natural language can be described by the same means as formal languages. The empirical investigations of the structure of natural language with its ambiguities and other irregularities cannot reach descriptive adequacy using only methods which (as Stechow, 1979, p. 3, puts it) lead to a use of too much of formalism also for small ideas.

Truth conditional semantics presents the single safe basis (Lewis, 1972, p. 169) for a systematic description of the semantics of the natural languages in its interplay with pragmatics; on the other hand, it is not realistic to expect that an "ordinary working" empirical linguist will directly connect his research in the specific areas of grammar and lexicon with a thorough knowledge of the discussions between Cresswell, Hintikka, Bigelow, Tichý and others (for such a linguist the writings of Jespersen and Sapir still appear to be of a more direct relevance).

We are convinced that these two aspects can be reconciled by means of

a restoration of the old linguistic concept of meaning, the theoretical status of which has received new clarification and justification (Lewis, 1972, esp. p. 182 f.). This concept, constructed as a linguistic counterpart of Carnap's (1947) intensional structure and characterized empirically with respect to its linguistic patterning (the level of meaning of sentences, or of tectogrammatics), can serve as an efficient interface between linguistics and logic, i.e. as a point of common interest and as the basis of a systematic cooperation in the two domains of research. Without such a level it seems impossible to find the means for a description of the meaning of sentences of a metalinguistic character, of those containing paradoxes and inconsistencies, or to account for the semantic properties of belief sentences (cf. Sgall et al., 1977; Sgall, 1978).

Meaning incorporates pragmatic as well as semantic phenomena. Referential indices, modalities, probably also tenses, belong to the layer of pragmatics, but, in the structure of natural language, they are included in the patterning of meaning. There are other pragmatic phenomena, not belonging to the system of language, which, however, are connected with regularities of behaviour that should not be treated only as phenomena of "performance"; it seems useful to distinguish between linguistic and communicative competence, the latter covering the phenomena known from Grice, Austin and Searle as conversational postulates and implicatures, preparatory conditions for illocutionary acts, etc. Also most kinds of what has been called presupposition belong to this domain, though there are genuine presuppositions, esp. those connected with implicative and factive verbs; these can be classed as conventional implicatures (Karttunen and Peters, 1977; Hajičová, in prep.). It does not seem possible to formulate a relatively complete theory of communicative competence before the study of the said phenomena is connected with a much better insight in the psychological mechanisms than we have today.

Meaning has to be delineated from (cognitive, ontological) content (factual knowledge). This distinction is well known since de Saussure's dichotomy of "the form" and "the substance" of content; Lyons (1977, pp. 235—238) is rather skeptical about this distinction, but he introduces the semantic structure as one of the main levels of analysis of sentences (p. 373), and his notion of descriptive meaning appears to correspond rather closely to the linguistically structured meaning of other linguists (cf. also Uhlenbeck, 1980). The analysis of meaning (i.e. of its structuring by language) cannot be substituted by analysing the extralinguistic reality itself (in its other structurings). Instead of arguing (e.g. with Fillmore, 1977) that in "The wind opened the door" the wind is spoken about as using its own energy and being the direct cause of the door's opening, etc., it is then necessary to find linguistic criteria for checking whether the subject in this sentence bears the same tectogrammatical relation to the verb as the first or as the last noun in "John opened the door with the key". Operational criteria are also used for drawing a borderline between ambiguous expressions (with which a speaker has to know which of their meanings is

present) and indistinct or vague meanings (Keenan, 1978). The indistinctness of meaning can be described by means of fuzzy logic, but accounts based on probability or statistics adapt the theory only superficially to fit inexplicated data (see Butterworth, 1978, p. 320); more adequate ways of descriptions have to be looked for, for which Goguen's L-fuzzy sets (based on comparative rather than quantitative concepts), and especially Putnam's (1975, 1978) approach including 'stereotypes' offer highly useful starting points.

The questions concerning the difference between linguistic meaning and cognitive content have attracted interest also among American linguists, and have been studied by logicians interested in the semantics of natural language (cf. e.g. Barwise, 1979, p. 53 f.). At least three approaches to semantics share with us the endeavour to find a framework appropriate for a description of meaning as distinct from content (with a more subtle division of the meanings of sentences than Carnap's propositions are). The main of them is Hintikka's (1973, 1975) recognition of epistemically possible but logically impossible worlds; "the meaning of a sentence" may probably be identified with the concept of proposition, if the latter is defined as a mapping from epistemically possible worlds into the set of truth values. Another such approach, having for the time being the form of a general logical theory, is that of Thomason's (1980) intentional logic with the proposition as a primitive notion. The third of these approaches has been formulated by Keenan (1980), who uses categories of expressions the types of which have the form of Boolean algebras.

The development of linguistic descriptions distinguishing a level of meaning or tectogrammatics from other levels, which had Pauliny's book on the intention of verbs (Pauliny, 1943) as one of its starting points, thus reached a stage in which the structure of language can be studied in a systematic cooperation between linguistics and logic.

REFERENCES

- BAUM, R.: *Dependenzgrammatik*. Tübingen, M. Niemeyer Verlag 1976.
 BARWISE, J.: On branching quantifiers in English. *Journal of Philosophical Logic*, 8, 1979, pp. 47—80.
 BUTTERWORTH, B.: Maxims for studying conversations. *Semiotica*, 24, 1978, pp. 317—339.
 CARNAP, R.: *Meaning and Necessity*. Chicago University Press, 1947, 258 pp.
 CHOMSKY, N.: *Reflections on Language*. New York, Pantheon 1975.
 CHOMSKY, N.: *Essays on Form and Interpretation*. New York, North-Holland 1977.
 DAHL, Ö.: Some arguments for higher nodes in syntax: a reply to Hudson's 'constituency and dependency'. *Linguistics*, 18, 1980, No. 5/6, pp. 485—488.
 FILLMORE, C. J.: The case for case reopened. In: *Kasustheorie, Klassifikation; semantische Interpretation*. Ed. K. Heger—J. S. Petöfi. Hamburg 1977, pp. 3—26.
 GAZDAR, G.: *Constituent Structures*, 1979 (mimeo).
 GUENTHNER, F.—GUENTHNER-REUTER, M.: *Meaning and Translation*. London, Duckworth 1978.

- HAJIČOVÁ, E.: Presupposition and Allegation Revisited (in prep.).
 HINTIKKA, J.: *Logic, Language-Games, and Information*. Oxford, Clarendon Press 1973.
 HINTIKKA, J.: Impossible possible worlds vindicated. *Journal of Philosophical Logic*, 4, 1975, pp. 475—484.
 HUDSON, R.: A Second attack on constituency: a reply to Dahl. *Linguistics*, 18, 1980, No. 5/6, pp. 489—504.
 JOHNSON, D. E.—POSTAL, P. M.: *Arc Pair Grammar*. Princeton 1980.
 JOSHI, A.—LEVI, L. S.: *Phrase Structure Trees Bear More Fruit than You Would Have Thought*, 1980 (mimeo).
 KARTTUNEN, L.—PETERS, S.: Requiem for presupposition. In: *Proceedings of the Third Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society*. Berkeley 1977, pp. 360—371.
 KATZ, J. J.—POSTAL, P. M.: *An Integrated Theory of Linguistic Description*. Cambridge (Mass.), M. I. T. Press 1964.
 KEENAN, E. L.: Some logical problems in translation. In: Guenthner and Guenthner-Reuter, 1978, pp. 157—189.
 KEENAN, E. L.: A Boolean Approach to Semantics, 1980 (mimeo).
 LEWIS, D.: General semantics. In: *Semantics of Natural Language*. E. D. Davidson—G. Harman. Dordrecht, D. Reidel 1972, pp. 169—218.
 LYONS, J.: *Semantics 1, 2*. Cambridge, Univ. Press 1977.
 McCAWLEY, J. D.: Some Ideas Not to Live by (mimeo).
 PARTEE, B.: *Montague Grammar*. New York 1975.
 PAULINY, E.: *Struktúra slovenského slovesa*. Bratislava Vydavatelstvo SAVU 1943.
 PUTNAM, H.: The meaning of meaning. In: *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, VII. Ed. K. Gunderson. Minneapolis 1975.
 PUTNAM, H.: Meaning, reference and stereotypes. In: Guenthner and Guenthner-Reuter, 1978, pp. 61—81.
 SCHNELLE, H.: *Sprachphilosophie und Linguistik*. Hamburg, Rowohlt, Reinbek 1973, 329 pp.
 SGALL, P. et al.: On the role of linguistic semantics. *Theoretical Linguistics*, 4, 1977, pp. 31—59.
 SGALL, P.: Towards a pragmatically based theory of meaning. *Prague Bulletin of Mathematical Linguistics*, 30, 1978, pp. 43—60.
 STECHOW, A. von: Wie interessant ist die Syntaxforschung heute? Konstanz Universität 1979, 52 pp.
 THOMASON, R. H.: A model theory for propositional attitudes. *Linguistics and Philosophy*, 4, 1980, pp. 47—70.
 UHLENBECK, E. M.: Observation in semantics is not easy. In: *Linguistic Studies Offered to Bethe Sietsma*. Amsterdam 1980 pp. 127—135.
 WASOW, T.: Major and Minor Rules in Lexical Grammar. 1979 (mimeo).
 WINOGRAD, T.: Towards a procedural understanding of semantics. *Revue int. de philosophie*, 1976, pp. 260—303.

Die Beziehungen zwischen grammatischer und semantischer Satzstruktur

JÁN KAČALA

1. Der Satz stellt eine Einheit grammatischer und semantischer Elemente bzw. eine Einheit von Ausdrucks- und Inhaltselementen dar. Wenn von Einheit gesprochen wird, so bedeutet dies allerdings nicht, daß zwischen diesen Elementen des Satzes vollkommene Harmonie herrscht. Es ist dies eine Einheit, die aus der Verbindung von Elementen verschiedener Art hervorgeht, und deshalb ist es natürlich, daß zwischen diesen Elementen eine dialektische Spannung herrscht, daß neben wechselseitigem Einklang auch eine gewisse Disharmonie zwischen diesen Elementen möglich und real ist. Ein geradezu klassisches Beispiel von Nichtübereinstimmung oder eher noch von Widersprüchlichkeit zwischen den Elementen des grammatischen und denen des semantischen Satzbaus stellen die Sätze mit passiver grammatischer Perspektive dar, für die die Nichtübereinstimmung bzw. Nichtidentität in der Gestaltung des Ausgangspunktes auf der Ebene des grammatischen und semantischen Satzbaus charakteristisch ist: Ausgangspunkt des grammatischen Aufbaus des Satzes (Subjekt) ist eine Benennung, die im semantischen Bau des Satzes die Funktion des Objekts der Handlung des Prädikatsverbs innehat. Es muß jedoch eindeutig konstatiert werden, daß für das normale Funktionieren des Satzes die Übereinstimmung zwischen den Elementen der grammatischen und semantischen Organisation des Satzes nicht nötig ist, weil in der sprachlichen Kommunikation üblicherweise Sätze, in denen zwischen den Elementen des grammatischen und semantischen Satzbaus Überenstimmung herrscht, und Sätze, in denen eine solche Übereinstimmung nicht vorhanden ist, nebeneinander fungieren. Die Nichtübereinstimmung zwischen den Elementen des grammatischen und denen des semantischen Satzbaus bildet also kein Hindernis für das normale Funktionieren des Satzes in der gesellschaftlichen Kommunikation.

Im Bau eines jeden Satzes kann man grammatische und semantische Elemente unterscheiden, jeder Satz hat also eine grammatische und eine semantische Struktur. Wichtig ist die genaue Abgrenzung dessen, was zur grammatischen Ebene in der Organisation des Satzes gehört, von dem, was zur semantischen Ebene in der Organisation des Satzes gehört, sowie ferner die Feststellung der gegenseitigen Beziehungen zwischen diesen Ebenen in den einzelnen Satztypen und der Hierar-

chie dieser beiden Ebenen im Satzbau sowohl im allgemeinen als auch in konkreten Satztypen. Die Problematik der semantischen Struktur des Satzes aufgrund der Theorie von der Intention der Verbalaktion wurde von uns in einer besonderen Studie behandelt (Kačala, 1981). In diesem Beitrag wollen wir uns auf einige Aspekte der Beziehungen zwischen der semantischen und der grammatischen Struktur des Satzes konzentrieren.

2. Grundsätzlich gilt, daß ein bestimmter Satztyp durch eine stabile Einheit der grammatischen und semantischen Elemente im Satzbau entsteht. Dabei verstehen wir unter stabiler Einheit Fälle von Übereinstimmung wie auch Fälle von Nichtübereinstimmung zwischen den Elementen des grammatischen und des semantischen Satzbaus. Eine entscheidende Rolle bei der Bestimmung des Satztyps als einer komplexen grammatisch-semantischen Einheit (vgl. im Projekt der tschechischen Grammatik das komplexe Satzmuster — s. Daneš u. Koll., 1975, S. 20) kommt im allgemeinen den grammatischen Elementen in der Organisation des Satzes zu, da durch eine Änderung der semantischen Perspektive des Satzes noch kein neuer Satztyp entsteht. So haben wir es z. B. im zweigliedrigen Satz mit Objekt vom Typ

(1) *Hrozno podporuje trávenie* (Trauben unterstützen die Verdauung)
mit aktiver grammatischer Perspektive zu tun und diese steht in Einklang mit der aktiven semantischen Perspektive. Anderseits handelt es sich im zweigliedrigen Satz ohne Objekt vom Typ

(2) *Hrozno sa kazí už na korení* (Die Trauben verderben bereits am Stock)
gleichfalls um aktive grammatische Perspektive (zur Realisierung der Beziehung zwischen dem Ausgangspunkt des zweigliedrigen Satzes und der Nennung mit der Funktion des Prädikats werden Ausdrucksmittel des Aktivs angewandt), die semantische Perspektive ist jedoch nichtaktiv (passiv), weil die Nennung *hrozno* (Trauben) nicht Agens, sondern Objekt der durch das Verb *kazí sa* (verderben) bezeichneten Handlung ist: Die Handlung verläuft nicht als eine von jemandem ausgeübte Tätigkeit, sondern als eine etwas betreffende Handlung (Vorgang). Die nichtaktive (passive) semantische Perspektive in diesem Satz hat jedoch keine Änderung in der Zugehörigkeit dieses Satzes zum Satztyp mit aktiver grammatischer Perspektive zur Folge.

2.1 Wie aus den analysierten Beispielen ersichtlich ist, ist bei der Beurteilung der Beziehungen zwischen dem grammatischen und semantischen Bau des zweigliedrigen Satzes die Analyse der Beziehungen zwischen der grammatischen und semantischen Perspektive von großer Bedeutung (Näheres über diese Begriffe s. Kačala, 1976). In eingliedrigen Sätzen macht es das Nichtvorhandensein des Ausgangspunktes des zweigliedrigen Satzes unmöglich, die grammatische und semantische Perspektive im angeführten Sinne zu bestimmen; deshalb sind die Beziehungen des grammatischen und semantischen Satzbaus nicht durch die Beziehungen der grammatischen und semantischen Perspektive bedingt. Da bei eingliedrigen Sätzen bloß die Beziehung der Verbalaktion zum Objekt (oder zu dem Objekt gleichgestell-

ten Substanz) in Betracht kommt, vereinfachen sich dadurch bis zu einem gewissen Grade der grammatische und der semantische Bau des eingliedrigen Satzes wie auch die gegenseitigen Beziehungen dieser beiden Ebenen in der Organisation des Satzes.

Wie wir bereits andeuteten, kann im zweigliedrigen Satz mit aktiver grammatischer Perspektive zwischen der grammatischen und semantischen Perspektive Übereinstimmung oder Nichtübereinstimmung herrschen, u. zw. je nachdem, ob die semantische Perspektive des Satzes aktiv — vgl. Beispiel (1) — oder nichtaktiv — vgl. Beispiel (2) — ist. Im zweigliedrigen Satz mit nichtaktivier (passiver) Perspektive herrscht dagegen zwischen grammatischer und semantischer Perspektive stets Einklang, weil die nichtaktive grammatische Perspektive mit der nichtaktiven semantischen Perspektive verbunden ist. Wie ersichtlich ist, hat in der Hierarchie der grammatischen und semantischen Perspektive eindeutig die grammatische Perspektive den Vorrang und sie bestimmt auch den betreffenden Satztyp. Die semantische Perspektive ist für die Bestimmung des Satztyps nicht entscheidend.

3. Diesem Satztyp nahe steht der Satztyp mit Genitivsubjekt. Wenn man einen Satz vom Typ

(3) *S rokmi mu ubúdajú sily* (Mit den Jahren nehmen seine Kräfte ab, ... schwinden seine Kräfte)
mit einem Satz mit Genitivsubjekt vom Typ

(4) *S rokmi mu ubúda súl* (*Mit den Jahren schwindet ihm der Kräfte)
vergleicht, sieht man, daß der Satz mit Genitivsubjekt durch eine besondere Konfiguration grammatischer und semantischer Elemente konstituiert wird. Die entscheidende Rolle bei der Konstituierung spielt der quantitative semantische Gehalt, der sich auch auf die grammatische Form des Subjekts (partitiver Genitiv) und auf die semantische Abgrenzung des Bereiches der im Prädikat auftretenden Verben projiziert. Mit der angeführten Form des Subjekts hängt unmittelbar auch die Form des Prädikats zusammen: Verbindlich ist die 3. Pers. Sing., evtl. Neutr. (eine eingehende Analyse von Sätzen mit Genitivsubjekt bietet Ružička, 1957). Die Auswahl der Personalformen des Verbs ist hier somit gegenüber dem vorhergehenden Satztyp auf eine einzige Person beschränkt. Diese Tatsachen in der semantischen und grammatischen Struktur des Satzes mit Genitivsubjekt berechtigen dazu, von einem besonderen Satztyp zu sprechen. Wie zu ersehen ist, hat die Semantik bei diesem Satztyp eine viel größere Bedeutung: Das Wesentliche des Satzes (4) im Vergleich zum Satz (3) bildet gerade der quantitative semantische Gehalt. Dieser verleiht zusammen mit den entsprechenden Elementen in der grammatischen Struktur eines solchen Satzes der Existenz des zweigliedrigen Satztyps mit Genitivsubjekt einen Sinn.

Der Satz mit Genitivsubjekt kann eine aktive grammatische Perspektive, z. B.

(5) *Desať brigádnikov postavilo celý mür* (Zehn Brigadeteilnehmer bauten die ganze Mauer auf)
oder eine passive grammatische Perspektive aufweisen, z. B.

(6) Niekoľko účastníkov bolo pozvaných na prehliadku ústavu (Einige Teilnehmer wurden zur Besichtigung der Anstalt eingeladen), wobei zwischen beiden Sätzen keine Transformationsbeziehung besteht, denn es handelt sich nicht um semantisch (inhaltlich) gleichbedeutende Sätze. Der Satz mit Genitivsubjekt, der die aktive grammatische Perspektive aufweist, kann nicht in einen entsprechenden Satz mit nichtaktiver (passiver) Perspektive transformiert werden. Dies folgt aus der grammatischen und semantischen Struktur des Satzes mit Genitivsubjekt. Einen wichtigen Faktor stellt auch der Umstand dar, daß Sätze mit Genitivsubjekt eigentlich nicht ursprünglich, sondern von ursprünglichen zweigliedrigen Sätzen (mit oder ohne Objekt) deriviert sind. In den angeführten Sätzen (5) und (6) steht die semantische Perspektive im Einklang mit der grammatischen Perspektive. In einem Satz mit aktiver grammatischer Perspektive kann jedoch auch Nichtübereinstimmung zwischen grammatischer und semantischer Perspektive herrschen, da die semantische Perspektive auch nichtaktiv (passiv) sein kann, wie dies Beispiel (4) zeigt. In dem Satz mit nichtaktiver (passiver) grammatischer Perspektive (6) ist auch die semantische Perspektive stets nichtaktiv (passiv).

4. Vom Gesichtspunkt der Beziehungen zwischen grammatischem und semantischem Bau des Satzes wollen wir ferner unter den zweigliedrigen Sätzen dem Paar gleichbedeutender Sätze vom Typ

(7) *Na chodníku narástla tráva* (Am Gehsteig wuchs Gras)

(8) *Chodník zarástol trávou* (Der Gehsteig bedeckte sich (verwuchs) mit Gras)
unsere Aufmerksamkeit widmen.

In beiden Fällen handelt es sich um aktive grammatische Perspektive und gleichzeitig um nichtaktive (passive) semantische Perspektive. Der Gesichtspunkt der grammatischen und semantischen Perspektive reicht hier freilich nicht aus, um die grammatische und semantische Struktur dieser Sätze zu erfassen. Zwischen beiden Sätzen sind nämlich deutliche Unterschiede in der grammatischen und semantischen Struktur feststellbar. Die grammatische (GS) und semantische Struktur (SS) dieser Sätze kann man schematisch folgendermaßen veranschaulichen:

(7) GS : Ad_L ← P ← S

SS : D ← T
 |
 L

(8) GS : S → P → O

SS : E ← D ← T

Erklärung der Symbole: Ad — Umstandsbestimmung, P — Prädikat, S — Subjekt, O — Objekt, L — Ort, D — dynamisches Merkmal, T — Träger des D, E — Betroffensein durch D.

Der Pfeil zeigt in der grammatischen Struktur die syntaktische Abhängigkeit, in der semantischen Struktur die Richtung des Wirkens des dynamischen Merkmals an.

Durch einen senkrechten Strich wird die Verbindung des dynamischen Merkmals mit seiner Umgebung, der Qualität oder dem Umstand, angedeutet.

Wie aus dem Schema zu ersehen ist, verlaufen die syntaktische Abhängigkeit und die Wirkung des dynamischen Merkmals im Satz (7) in gleicher Richtung, im Satz (8) dagegen in entgegengesetzter Richtung: Der entgegengesetzte Richtungsverlauf steht in Einklang mit dem Verlauf der grammatischen und semantischen Perspektive. Die Umstandsbestimmung in (7) ist verbindliches Glied der grammatischen Struktur des Satzes. Dies ergibt sich aus ihrer Relevanz in der semantischen Struktur des Satzes, da das Verb *narásť* (wachsen) in diesem Falle unbedingt eine Ortsbestimmung fordert. Der Satz *Narástla tráva* (Gras wuchs) wäre unvollständig und könnte seine kommunikative Funktion nicht erfüllen. Der Präpositionalausdruck *na chodníku* (am Gehsteig) tritt in der semantischen Struktur dieses Satzes als räumliche Bestimmung (Ortsbestimmung) auf; der inhaltlich entsprechende Nominativ *chodník* (Gehsteig) in der semantischen Struktur des Satzes (8) hat dagegen die Funktion, das Eingreifen des dynamischen Merkmals mit Ortsbedeutung zu realisieren und so die Richtung des Wirkens des dynamischen Merkmals im Raum abzugrenzen. Dies ist der wichtigste Unterschied in der semantischen Struktur beider Sätze. Unterschiede zeigen sich auch in der grammatischen Struktur der beiden Sätze, wobei auch die unterschiedliche Wortfolge in Betracht zu ziehen ist. Den Instrumental *trávou* (mit Gras) betrachten wir als ein gewöhnliches Glied und reihen ihn deshalb in die grammatische Struktur des Satzes ein. Den Grund für eine derartige Stellung dieses Gliedes hat man gleichfalls in der Semantik des Verbs *zarásť* (verwachsen) zu sehen (zur Interpretation des Instrumentals vgl. Miko, 1962, S. 216 f., *Morfológia slovenského jazyka*, 1966, S. 190—193 und 390—394 sowie Oravec, 1967, S. 167—179).

5. Der Unterschied in der grammatischen Struktur zweigliedriger und eingliedriger Sätze, der sich in den slawischen Sprachen auf den Unterschied zwischen persönlichen und unpersönlichen Verben stützt, ist zwar grammatisch grundlegend, doch kann man zwischen zweigliedrigen und eingliedrigen Sätzen einen fließenden Übergang namentlich bei Sätzen mit gleicher oder naher lexikalischer Besetzung, mit der ein gleicher oder naher sachlicher Inhalt und eine verwandte semantische Struktur zusammenhängen, beobachten. Im folgenden wird dies an je drei Sätzen illustriert:

(9) *Víno veľmi neubúda* (Der Wein schwindet nicht sehr; schwinden im Sinne „weniger werden, abnehmen“)

(10) *Vína veľa neubúda* (*Des Weines schwindet nicht viel)

(11) *Z vína veľa neubúda* (Vom Weine schwindet nicht viel)

(12) *Od jazera zavial chlad* (Vom See her wehte Kühle)

(13) *Od jazera zavialo chladom* (*Vom See her wehte es mit Kühle)

(14) *Od jazera zavialo* (Vom See her wehte es)

(15) *Slivovica dobre trávi* (Sliwowitz verdaut gut)

- (16) *Od slivovice jedlo dobre trávi* (Mit Sliwowitz verdaut sich die Speise gut)
 (17) *Od slivovice dobre trávi* (Mit Sliwowitz verdaut sich's gut).

5.1 Ein grundsätzlicher Unterschied in der grammatischen Struktur besteht zwischen je drei Sätzen, u. zw. zwischen den Sätzen (9), (10) und (11), ferner zwischen den Sätzen (12) und (13), (14) und schließlich zwischen den Sätzen (15), (16) und (17). Die Sätze (9), (10), (12), (15) und (16) sind zweigliedrig, wobei es sich im Satz (10) um ein Genitivsubjekt handelt; die übrigen Sätze sind einggliedrig. Grammatisch und auch semantisch beachtenswert ist der Übergang vom zweigliedrigen Satz mit Genitivsubjekt (10) zum einggliedrigen Satz (11), zu dem es dadurch kommt, daß gegenüber dem Genitivsubjekt in Satz (10) im Satz (11) ein präpositionaler Genitiv mit der Funktion einer Umstandsbestimmung des Ursprungs steht. Dieser Unterschied in der grammatischen Struktur ist im Einklang mit dem Unterschied in der semantischen Struktur beider Sätze: Während im Satze mit Genitivsubjekt die Nennung *víno* (Wein) Träger des durch das Verb *ubúdat* (schwinden, weniger werden, abnehmen) ausgedrückten Zustandes ist, wobei in der Semantik des Satzes die Quantität eine entscheidende Rolle spielt, nennt der präpositionale Ausdruck im einggliedrigen Satz die Materie, in der die Handlung des Verbs *ubúdat* ihren Ursprung hat. Es ist dies zwar ein feiner Unterschied, aber vom Gesichtspunkt der semantischen Struktur beider Sätze ist er wichtig. Im Hinblick auf die grammatische Struktur der verglichenen Sätze muß auch darauf hingewiesen werden, daß das Verb *ubúdat* im zweigliedrigen Satz als persönliches, im einggliedrigen Satz hingegen als unpersönliches Verb fungiert. Einen derartigen Zustand ermöglicht die Existenz intentioneller Homonyme (vgl. Kačala, 1980); im gegebenen Fall besteht zwischen persönlichem und unpersönlichem Verb kein Unterschied in der Semantik.

5.2 In den Sätzen (12) und (13) ist der grammatische Unterschied ebenfalls an den Unterschied zwischen persönlichem und unpersönlichem Verb sowie namentlich an das unterschiedliche Fungieren des Wortes *chlad* (Kühle) in beiden Sätzen gebunden: Im Nominativ ist es Subjekt eines zweigliedrigen Satzes, im Instrumental ist es Objekt des Verbs, das die Funktion der Satzbasis des einggliedrigen Satzes ausübt. Mit der grammatischen Struktur des zweigliedrigen Satzes steht die semantische Struktur in Einklang: *chlad* ist Ausgangspunkt der Handlung; die gleiche Position nimmt dieses Wort in der semantischen Struktur des einggliedrigen Satzes ein, obwohl es in der grammatischen Struktur als Objekt auftritt. Der präpositionale Ausdruck *od jazera* (vom See her) hat in beiden Sätzen die Funktion einer Umstandsbestimmung des Ortes, in der semantischen Struktur beider Sätze handelt es sich um den räumlichen Ausgangspunkt der Handlung. Schematisch kann man die grammatische und semantische Struktur beider Sätze so darstellen:

- (12) GS : $\text{Ad}_L \leftarrow P \leftarrow S$
 SS : $D \leftarrow T$

$$\begin{array}{c} | \\ L \end{array}$$

- (13) GS : $\text{Ad}_L \leftarrow F \rightarrow O$
 SS : $D \leftarrow T$

$$\begin{array}{c} | \\ L \end{array}$$

F = Satzbasis (Fundament) des einggliedrigen Satzes.

Der Satz (14) ist insofern interessant, als hier die Vorstellung der Kühle nicht explizite genannt wird. Trotzdem ist er gleichbedeutend mit den Sätzen (12) und (13); dies läßt sich dadurch erklären, daß diese Vorstellung implizite im Verb *zaviať* (wehen) enthalten ist. Während zwischen den Sätzen (12) und (13) eine gewisse Transformationsbeziehung besteht, kann man den Satz (14) gegenüber Satz (13) eher als reduziert ansehen. Er fungiert jedoch als grammatisch und semantisch vollwertiger einggliedriger Satz, seine kommunikative Geltung ist in keiner Weise beschränkt.

5.3 In den zweigliedrigen Sätzen (15) und (16) sind schließlich folgende Unterschiede bemerkenswert: Das Verb *trávíť* (verdauen) hat hier zwei Bedeutungen. Im Satz (15) handelt es sich um eine Tätigkeit (= die Verdauung bewirken, unterstützen), im Satz (16) handelt es sich um einen Zustand bzw. um eine Veränderung des Zustandes (= durch Verdauung verbraucht werden). Das Produkt, das der Verdauung unterliegt, die Speise, wird im Satz (16) besonders genannt und diese Nennung hat im grammatischen Bau des Satzes die Funktion eines Objekts. Im Satz (15) dagegen ist diese Nennung im Verb *trávíť* implizite enthalten (Verdauen kann sich nur auf irgendeine Art von Speise beziehen). Die Nennung des Agens der Handlung, *slivovica*, fungiert im Satz (15) als Subjekt des Satzes, im Satz (16) bezeichnet sie den als Urheber der Handlung auftretenden Stoff und im grammatischen Bau des Satzes fungiert sie in Form eines präpositionalen Ausdrucks als Umstandsbestimmung der Ursache. Die grammatische und semantische Struktur dieser beiden Sätze wird durch folgendes Schema veranschaulicht:

- (15) GS : $S \rightarrow P \rightarrow \text{Ad}_Q$
 SS : $A \rightarrow D$

$$\begin{array}{c} | \\ Q \end{array}$$

- (16) GS : $S \rightarrow P \nearrow$

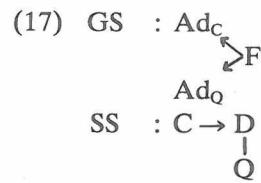
$$\begin{array}{c} \nearrow \text{Ad}_0 \\ \nearrow \text{Ad}_C \end{array}$$

 SS : $C \rightarrow D \rightarrow E$

$$\begin{array}{c} | \\ Q \end{array}$$

Q — Qualität, Art und Weise, A — Agens der Handlung, C — Ursache, Grund.

Der einggliedrige Satz (17) hat mit dem Satz (15) gemeinsam den Umstand, daß die Vorstellung der Speise implizite im Verb *trávíť* begriffen ist; mit Satz (16) hat er gemeinsam die Art und Weise, wie der Urheber der Handlung ausgedrückt wird. Seine grammatische und semantische Struktur sieht folgendermaßen aus:



6. Abschluß: Unsere kurze Analyse, in der wir vieles eher bloß andeuten als systematisch behandeln konnten, hat gezeigt, daß bei der Untersuchung des Satzes die grammatische Struktur von der semantischen Struktur zu unterscheiden ist. Diese Strukturen bilden im Satz eine Einheit, aber dennoch handelt es sich um zwei parallele Erscheinungen, die zwar im gegenseitigen Zusammenhang, jedoch relativ getrennt zu untersuchen sind. Aus den Beispielen, auf die wir unser Augenmerk richteten, ist ersichtlich, daß die semantische Struktur des Satzes sehr mannigfaltig ist und bei weitem nicht mit Fällen des Typs Agens — Handlung — Patiens, mittels welcher die semantische Struktur des Satzes meist illustriert wird, als erschöpft gelten kann. Auch deshalb verdient sie die systematische Aufmerksamkeit des Forschers. Ebenso mannigfaltig sind auch die Beziehungen der semantischen Struktur zur grammatischen Struktur. Die Einheit der semantischen und grammatischen Struktur in einem bestimmten Satztyp bedeutet also auch eine Einheit der Widersprüche. Diese Widersprüche stellen jedoch keinerlei Hindernisse beim Fungieren des Satzes in der Kommunikation dar.

LITERATUR

- DANEŠ, F. u. Koll.: Teoretické základy synchronní mluvnice spisovné češtiny. Slovo a slovesnost, 36, 1975, S. 18—46.
 KAČALA, J.: Gramatická a sémantická perspektíva vety. Jazykovedný časopis, 27, 1976, S. 9—18.
 KAČALA, J.: Intenčné homonymá. In: Jazykovedné štúdie. 15. Horeckého zborník. Red. J. Ružička. Bratislava, Veda 1980, S. 115—120.
 KAČALA, J.: Sémantická štruktúra vety. In: Jazykovedné štúdie. 16. Red. S. Ondrejovič. Bratislava, Veda 1981, S. 45—52.
 MIKO, F.: Rod, číslo a pád podstatných mien. Bratislava, Vydavatelstvo SAV 1962, S. 216—245.
 Morfológia slovenského jazyka. Red. J. Ružička. Bratislava, Vydavatelstvo SAV 1966, S. 185—193, 390—394.
 ORAVEC, J.: Väzbä slovies v slovenčine. Bratislava, Vydavatelstvo SAV 1967, S. 167—179.
 RUŽIČKA, J.: Podmet v genitíve. Slovenská reč, 22, 1957, S. 5—19.

Certain Aspects of a Semantic Interpretation of the Conversational Verbs *kupovať* — *predávať* (to Buy — to Sell)

SLAVO ONDREJOVIČ

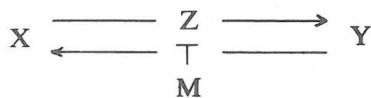
1. Our starting premise in this study is that sentences denote situations (cf. Gak, 1973) or that they portray, in some manner, real (but also fictive) situations in life. Related to this is also the fact that such an interpretation considers the sentence (statement) and not the word as the linguistic sign — the word functioning as the "subsign", the building block of the sentence with no communicative function of its own and not directly related to objective reality. Naturally, neither can an individual speech act encompass the whole situation in its concrete totality, hence, the speaker wishing to communicate something to someone singles out a certain part of the situation and constructs an elementary model of this "microsituation" (Serebrennikov et al., 1972, p. 56). He sets the constituent elements (certain objects) and by linguistic means expresses the connections among them. The basis of the above model are semantic predicates creating a structure of syntactic-semantic positions about themselves of the nature of participants of the portrayed situation, each participant being characterized by a certain semantic role (cf. Daneš and Hlavsa, 1978, p. 67).¹

2. The situation of a business transaction as reflected mentally in consciousness may be described in its basic traits as follows:

- a) A certain object Z passes from person X to person Y
- b) A certain sum of money passes from person Y to person X.

This is suitably illustrated by the following scheme

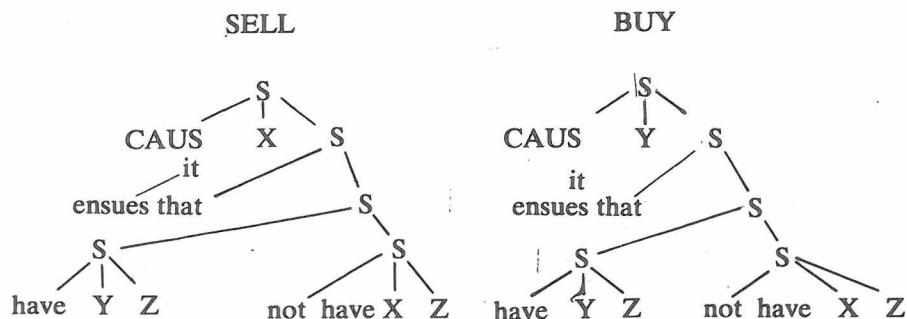
¹ On the contingencies related to the steadily growing investigation into the sentence structure it is also the fact that recognition of the central position of the predicate (verb) in both the semantic and the grammatical structures is coming to be accepted more and more as an axiom in modern linguistics. However, already E. Pauliny worked with such an axiom in his pioneering study on the intention of verbal action (1943) by which he anticipated the present-day broad range of interest on the part of linguists in the study of the so-called implicit syntax of the verb. Prof. E. Pauliny may also be considered the precursor of one of the trends in syntactic semantics assuming that one phrase may fulfil several functions (Fillmore, 1969, 1980; Jackendoff, 1972, etc.). According to E. Pauliny's original conception, each event has an agent and a patient, which, however, may fuse in certain intentional types, as for instance, Brother goes.



It may be of interest to note the way this situation is encoded by natural language. That is to say, these (if we leave aside marginal possibilities with expressions of the type "do business") do not dispose of any "pure", "objective", "basic" or "neutral" means of expression to state this and the given real situation is normally rendered in semantically qualified variants (1), (2):

- (1) *Peter sold a book to Charles*
- (2) *Charles bought a book from Peter*

Actually, this event which is seen as sale on the one hand and as purchase on the other, must be moulded in our and in many other languages with the aid of an action scheme in which only one of the participants is designated as the instigator (using the lexemes *sell X* and *buy Y*). This may be illustrated by means of the following trees:



And precisely the fact that only one of the participants in the given situation is presented as an active one, is at variance with reality. A transaction requires that both the human participants be active, although the activity of one of them would be confined to his expressing an accent. This gives the impression that occasionally a language forces its users to express themselves "tendentiously" and this even when the situation is quite neutral and the speaker's aim is to express himself about it neutrally. The existence of these "tendentious" means of expression in certain cases and the lack of current neutral turns of phrase makes it evidently difficult for users of the language to speak disinterestedly on occasion of relevant situations.

In all probability, this phenomenon may be related to an anthropomorphic structure of the sentence in natural languages (cf. Skalička, 1963), formed in the course of the development of the society and its communicative needs, where language figured and functioned as a social formation under the then prevailing conditions. These occasioned that formulae came to be worked out for certain situations in the underlying grammatical structure of languages, particularly such formulae which gave conspicuous prominence to man's activity (affecting some

object, intended to some addressee, leading to the production of some object, etc.). Such formulae, however, may be lacking to express some other (perhaps less important, or perhaps only subsequently important) activities in the life of the society, which evidently include also business transactions. Consequently in such cases, use has to be made of formulae originally designed for other occasions (Sgall, 1976, p. 190).

3. As a rule, in the case of the predicates *buy* and *sell* describing a given situation, four arguments are generally identified (cg. Apresian, 1974, p. 267; Wotjak, 1977, p. 326). It is true, that these verbs could acquire their meaning only since the time the concepts "ownership" and "money" came into being, but it is a fact that in a real situation involving buying/selling, besides an object (goods) also a certain sum of money changes hands. But this item appears in the utterance only facultatively (in contrast to the object) and moreover with the limitation that its occurrence with *buy* and *sell* is uniquely possible if it be specified in some detail:

- (3) ⁺*Peter bought/sold a book for money.*
- (4) *Peter bought/sold a book for ten Crowns (Kčs).*
- (5) *Peter bought/sold a book.*
- (6) ⁺*Peter bought/sold.*

This goes to show that the "sum of money" should not, in fact, be evaluated as a specific participant; it is a constant part, or a differential sum of the meaning of the verbs *buy* and *sell* in comparison with other verbs of the given type, e.g. *lend* and *borrow* (Wallin, 1978).

4. Sentences (1) and (2) capture one single discontinuous change from the preceding proprietary relationship (*Peter — book*) to the following one (*Charles — book*). Hence, in the case of the lexemes *buy* and *sell* it is not appropriate or even possible to consider one of them as basic and the other one as derived from it (which is which?). Either of them is deducible from an identical "hypersentence" or "hyperlexeme" that invariantly embodies both the surface realizations (cf. Katz, 1972, p. 345; Daneš and Hlavsa, 1978, p. 68; Wallin, 1978). As the pair has a common underlying structure, both members of the given pair affect each other.

Occasionally, the decisive factor for the choice of one or the other lexeme is judged to be the initiator of the given event. In fact, however, it is impossible to prove that initiative or origination be a decisive moment in this sense since, as has already been stated, this implies an event with two active participants who must reach an agreement; semantically it is irrelevant which of the two showed more initiative for the act of transaction to be carried through. A similar conclusion is also implied in an analysis of presuppositions of the conversational verbs *buy* and *sell* by Dobrichov (1977), who could establish only two equivalent relationships in terms of the participants' initiative, viz. *X is willing to have Z, Y is willing to have M* (p. 22).

All things considered, the choice of one or another verb seems to be conditioned by this circumstance: which variant of the hyperlexeme (noeme) appears more

important to the speaker, or, the use of which variant is required by the context of the discourse or of the situation? As a matter of fact, emphasis may be laid either on its ingressive variant (i.e. rise of a new relation — "buy"), or on its egressive variant (abolishment of the relation — "sell"). At the same time, the conversational lexeme also embodies the unrealized noemic variant. This is made evident also by the fact that the given variant cannot be negated unless its conversional correlate be negated simultaneously:

- (7) *+Charles did not buy the book from Peter, but Peter sold it to him.*
 (8) *+Peter did not sell the book to Charles, but Charles bought it from him.*

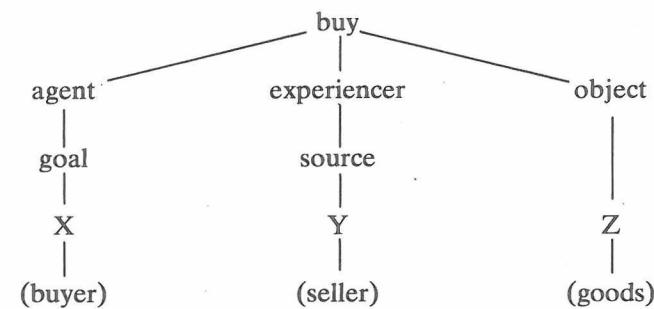
Conversational lexemes thus serve to focus on some aspect of a relation through a focusing of arguments. Studies on conversational problems make it clear that a subject position (nominative) has the greatest share in a hierarchization of the participants. It endows the relevant participant with "a semantic accent", sets him highest hierarchically, for the action expressed by the verb is always presented from the aspect of the subject participant, whatever be his semantic function. A subject position usually comprises also the instigator of the action, although this rule admits of exceptions. This may be illustrated by the example of sentence (9) where there it is stated that the proprietary relationship originates between the participant in the subject position and the object; this applies likewise to sentence (10) but the difference between the two is in that "who is presented as the instigator of the action?" While in sentence (10) he is the regular subject participant, in sentence (9) it is the argument, which takes the form of an indirect case, although both sentences concur in "emphasizing" the ingressive moment of the given change in the possessive relations. In sentence (11) describing the same event, accent is laid, on the contrary, on the egressive aspect:

- (9) *Peter got a book from Charles.*
 (10) *Peter took a book from Charles.*
 (11) *Charles gave a book to Peter.*

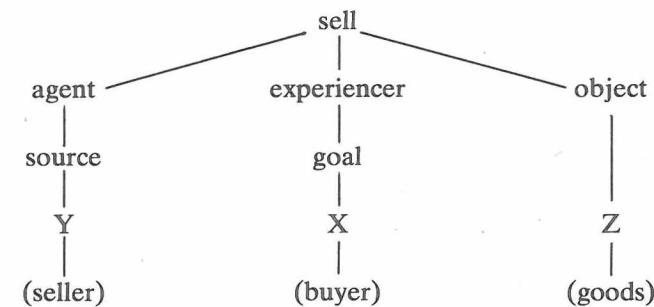
With the predicates buy and sell, on the other hand, the argument which is not considered as the instigator of the action, can come into the focus solely with the aid of changes in the word order and the intonation, eventually, in certain languages also through syntactic (passive) changes.

5. In the work *Types of Lexical Information*, Fillmore (1971, p. 378) sets down the proposition (so does also Pauliny, 1943, p. 23 f; cf. footnote 1 here), that the verb may be related to a greater number of "cases" than is present in the sentence of arguments. With the conversational verbs buy and sell, he takes into account the case roles of agent, experiencer, object, source, goal, but also that of buyer, customer and goods; what is not clear is that whether these roles are to be understood as equivalent, or whether various degrees of abstraction are involved here. A certain hierarchy is undoubtedly to be presumed, as is intimated in one of his subsequent works *Subjects, Speakers and Roles* (1970).²

Were we to accept role "doubling" in one argument — and this appears advantageous with conversational verbs — then with the aid of Fillmore's revised list of roles, the verb *buy* might be illustrated as follows:



With the verb *sell*, on the other hand, the buyer would be the goal and simultaneously also the experiencer, and the seller would be the agent and simultaneously the source:



Hence, with the lexeme *sell*, the goal is simultaneously also the agent, while with the lexeme *buy*, the source is the agent. From this it follows, as Fillmore explicitly states, that "buy and sell are not simply synonymous verbs that differ from each other only in the order in which the arguments are mentioned". According to Fillmore, there exists in fact a synonymy in the basic meanings of these verbs as descriptions of situations or events, in Apresian's terminology (1974, p. 267) in their "denotative meaning", but a fact that might be overlooked is that each of these verbs emphasizes

² The exposition, however, is rather obscured by some of Fillmore's not quite exact formulations, as for instance, "the verb *buy* is a four-argument (but a five-case) predicate" (1971, p. 378). Either also the instrument (sum of money) is here taken into account and then we have four arguments, but also six cases, or it is not, which would be a more adequate interpretation, but then we would have only three arguments and five cases (cf. Seyfert, 1976, p. 392).

the contribution to the event of one of the participants. Precisely because roles are different, this difference is reflected in the ways in which the actions of different participants in the same event can be qualified. The adverbs in examples (12), (13) are not related to the activity as a whole, but only to one of its aspects referring to one person, viz. to the one in the subject position:

- (12) *He sells eggs very skilfully.*
 (13) *He buys eggs very skilfully.*

Therefore, although sentences of type (1) and (2) correspond to similar probabilistic condition (their extensional validity is equal), they are not synonymous. Arguments might here be adduced from linguistic discussions to the effect that, for instance, the continuation... *in order to get money to buy flowers for Catherine*, might be added to sentence (1), but not to sentence (2). Expressions of the natural language, as shown by Sgall (1978, p. 26) are of an intensional nature and the concordance in their probabilistic conditions is not identical with that of their meanings (Sgall, 1976, p. 190; 1978, p. 26).

The mode illustrated in the above schemes may also be used to describe certain other pairs of conversational verbs, as for instance, *lend/borrow*, *give/take*, *hire/lease*, *teach/learn*, *let/rent*, etc. Hence pairs describing a situation with two different participants. The rationale for the nonexistence of a conversational pair of this type, for instance, to the verb *to steal*, is self-evident. In the case of a theft only one participant is active (goal), while the source is passive (cf. Seyfert, 1976, p. 210).

The above conversational pairs may be fitted into the above schemes, e.g. *lend* instead of *sell* and *borrow* instead of *buy*. The difference between them will refer primarily to what may be denoted as a) obligatory change in ownership of object — such is the case with *buy/sell* — (+Oblig.), b) absence of change in the proprietary relationship — in *lend/borrow* (−Oblig.), eventually c) facultative change of the proprietary relationships — e.g. in *give/take* — (±Oblig.).

Hence, the change in the possessive relationship expressed by the verbs *buy/sell* may be suitably illustrated as follows:

Initial state	Change	Terminal state
X has Z = Z belongs to X ³		Y has Z = Z belongs to Y
Y hasn't Z = Z doesn't belong to Y		Y hasn't Z = Z doesn't belong to X

³ One might consider whether the same (+Oblig.) holds also in the domain of presuppositional relations, in the initial state, Katz (1972, p. 338) does not admit such a relation, for as he says, a stolen object may also be sold. It is indeed known that if a seller is not the owner of the object he is selling, the sale — from a legal aspect — is null and void, but this contingency cannot be deduced directly from the semantics of the given verb.

In opposite to this, the change in the possessive relationship expressed by the verbs *lend/borrow*, is to be recorded as follows:

Initial state	Change	Terminal state
X has Z = Z belongs to X		Y has Z = Z doesn't belong to Y
Y hasn't Z = Z doesn't belong to Y		X hasn't Z = Z belongs to X

When the initial state in the two cases is the same, the difference in the terminal state consists in that *buy/sell* involves a true change in the possessive relationships, while the lexemes *lend/borrow* simply describe an "accidental" change (Bendix, 1966). But as shown by Wallin (1978), this entails certain interesting semantic consequences, i.e. while expressions of types (14), (15) are possible with the verbs *buy/sell*, they are absolutely inadmissible in the case of *lend/borrow*, as shown in (16), (17):

- (14) *I sold a cupboard to Peter a week ago, but he will come to fetch it tomorrow only.*
 (15) *I bought a cupboard from Peter last week, but I'll go and fetch it tomorrow only.*
 (16) ^{+I} borrowed a book from Peter a week ago, but I shall go and fetch it tomorrow only.
 (17) ^{+I} lent a book to Peter last week, but he'll come and fetch it tomorrow only.

Therefore, a purchase/sale transaction comes into vigour the moment it is completed, but the new owner need not necessarily gain direct control over the object immediately. In the case of *lend/borrow*, this is an indispensable condition.

6. The possibility of role-doubling in one argument appears to be of advantage and might result in a finer interpretation of the relationships between the verb and arguments than one involving a single unambiguous correspondence between the argument and the case role. The relevant relationships are thus conveyed in a more differentiated manner and an undue growth in the number of "cases" is obviated. Moreover, such an interpretation helps in our case to reflect adequately the real situation, i.e. that the sense of the transaction remains the same (source and goal do not change with the verbs *buy* and *sell*), and only the roles of the agent and the experiencer are interchanged; this, in turn, is a consequence of the fact that the activity of only one participant may be thematized.

7. A mutual comparison of the possibilities of a superficial patterning of the business transaction reveals them to reflect in a varying measure their own base — notation. When using the lexeme *sell*, besides a prominent subject (nominative) position in the relevant syntactic construction, we also encounter the dative in the position of an indirect object, of which E. Pauliny characteristically states that "it

expresses generally the person, but never the agent of the event. It expresses the possessor of the event insofar only as is required by the meaning of the predicate and thereby also of the subject" (Pauliny 1943, p. 49). With the use of the lexeme *buy*, on the other hand, the previous owner may not play the role of a dative object — recipient, but always only that of a prepositional object (with the preposition *from*). Naturally, the buyer (in the form of an object) is presented here as the instigator of the event, but the preposition "from" may here be interpreted as informing both on the co-instigator and the direction of transition of the item from the seller to the buyer. The noemic variant with *buy* reflects "cognitive experience" regarding the relevant real situation with less distortion than does its conversational variant.

REFERENCES

- APRESIAN, J. D.: Leksicheskaya semantika. Sinonimicheskie sredstva. Moscow, Nauka 1974, 348 pp.
- BENDIX, E. H.: Componential Analysis of General Vocabulary: The Semantic Structure of a Set of Verbs in English, Hindi and Japanese. Bloomington, Indiana University 1966, 190 pp.
- DANEŠ, F.—HLAVSA, Z.: Hierarchizace sémantické struktury věty. In: Československé přednášky pro VIII. mezinárodní sjezd slavistů v Záhřebu. Lingvistika. Ed. B. Havránek. Prague, Academia 1978, pp. 67—77.
- DOBRICEV, S. A.: K voprosu o presupozitsii konversnykh glagolov v angliiskom jazyke. In: Problemy semanticheskogo sintakksisa angliiskogo jazyka. Ed. M. F. Irteňeva et al. Pjatigorsk, MGPIJ 1977, pp. 20—29.
- FILLMORE, C. J.: Types of lexical information. In: Syntax and Semantics. Ed. F. Kiefer. Dordrecht 1969 — cit. according to Semantics. An Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology. Ed. D. D. Steinberg, L. A. Jakobovitz. Cambridge University Press 1971, pp. 370—392.
- FILLMORE, C. J.: Subjects, speakers and roles. Synthese, 21, 1980, pp. 251—274.
- GAK, V. G.: Vyskazyvanie i situatsiya. In: Problemy strukturnoi lingvistiki, 1972. Ed. S. K. Saumyan. Moscow, Nauka 1973, pp. 349—372.
- JACKENDOFF, L. S.: Semantic Interpretation in Generative Grammar. Cambridge, MIT Press 1972, 400 pp.
- KATZ, J. J.: Semantic Theory. New York—Evanston—San Francisco—London, Harper a Row 1972, 464 pp.
- PAULINY, E.: Štruktúra slovenského slovesa. Bratislava, Vydatelstvo SAVU 1943, 114 pp.
- SEREBRENNIKOV et al.: Obshchee yazykoznanie. Vnutennaya struktura yazyka. Moscow, Nauka 1972, 566 pp.
- SEYFERT, G.: Zur Theorie der Verbgrammatik. Tübingen, G. Narr 1976, 427 pp.
- SGALL, P.: K obecným otázkam semantiky věty. Slovo a slovesnost, 37, 1976, pp. 184—194.
- SGALL, P.: Synchronní srovnávání jazyků a jeho sématické východisko. Slovo a slovesnost, 39, 1978, pp. 25—32.
- SKALICKA, V.: Das Wesen der Morphologie und der Syntax. Slavica Pragensia, 4, 1963, pp. 123—128.
- WALLIN, U.: Veränderung der Haben-Relation. Die semantisch-syntaktische Struktur eines lexikalischen Paradigmas. Lund, GWK Gleerup 1978, 124 pp.
- WOTJAK, G.: Untersuchungen zur Struktur der Bedeutung. 2. Aufl. Berlin, Academie-Verlag 1977, 344 pp.

Zum Problem des possessiven Dativs

KLÁRA BUZÁSSYOVÁ

Ziel dieses Artikels ist es, zur Abgrenzung des Inhaltes und der grammatischen Bedeutung des possessiven Dativs beizutragen. Unser Beitrag hat vornehmlich den Charakter theoretischer Bemerkungen. Eine eingehendere Argumentation und Belegmaterial enthalten unsere beiden Studien, die der konfrontativen Analyse der Konstruktionen mit possessivem Dativ in der slowakischen Sprache mit äquivalenten ungarischen Konstruktionen gewidmet sind (Buzássyová, 1980, 1981). Hier fassen wir das Ergebnis unserer Analyse zusammen und unterziehen es bis zu einem gewissen Maß einer Umwertung vom Gesichtspunkt der neueren Literatur aus.

Im Verlauf des letzten Jahrzehnts gelangten mehrere Linguisten, obgleich sie an die syntaktische und semantische Struktur des Satzes von verschiedenen methodologischen Positionen aus herantreten, zu bemerkenswerter Übereinstimmung bei der Interpretation der sog. freien Dative einschließlich des possessiven Dativs. Sie sind sich einig in der Betonung des Umstandes, daß nur der gesamte Satzkontext und die lexikalische Besetzung der einzelnen Konstruktionen die Geltung des Dativs im Satz bestimmen und daß eine Unterscheidung der einzelnen Typen des Dativs nicht auf syntaktischer, sondern auf einer anderen Ebene zu suchen ist. Pifha (1971), der diesen Standpunkt in der tschechoslowakischen Linguistik am deutlichsten formulierte, gelangte zum Schluß, daß eine Unterscheidung zwischen den einzelnen Typen des Dativs nur auf der Ebene des Inhaltes, jedoch nicht auf der Ebene der grammatischen Bedeutung möglich sei. Der possessive Dativ könne nicht als spezifisches syntaktisches Mittel zum Ausdruck der Possessivität angesehen werden, da sich der possessive Dativ syntaktisch in keiner Weise vom Dativus commodi/incommodi und anderen Typen des Dativs unterscheidet; die possessive Bedeutung ergibt sich bloß aus der lexikalischen Besetzung und dem Kontext. Auch Helbig und Schenkel (1975) verschieben die Unterscheidung der einzelnen freien Dative auf eine andere Ebene, indem sie die freien Dative aus den valenzgebundenen Satzgliedern aussondern und sie als sog. freie Angaben ansehen, dies aufgrund der Möglichkeit, sie als reduzierte Sätze aufzufassen. Dabei ist für die genannten Autoren von sekundärer Bedeutung, daß die zugrunde liegenden Sätze von ver-

schiedener Art sind. Beim Dativus commodi handelt es sich um Prädikationen zum Prädikat: *Er wäscht seinem Vater das Auto — Er wäscht das Auto. Das Waschen ist (geschieht) für den Vater.* Beim possessiven Dativ handelt es sich um eine Prädikation zu einem Substantiv des ersten Satzes: *Sie wäscht ihrer Tochter die Hände — Sie wäscht die Hände. Die Hände sind (gehören) ihrer Tochter.*

Zu einem ähnlichen Schluß über den Status des freien Dativs wie Piňha gelangt von der Position der semantischen Kasusgrammatik her Rosengren (1978). Er liefert den Beweis für die Hypothese, daß verschiedene Typen des Freien Dativs — der possessive Dativ bzw. der Dativ der Zugehörigkeit (Pertinenzdativ), der Dativ des Interesses, der Dativ des Gelingens/Mißlingens (Dativus commodi/incommodi) — dieselbe kommunikative Gültigkeit haben und daß sie aus derselben Kasusbeziehung, nämlich vom Patiens, ableitbar sind. Alles übrige ist Folge der semantischen Beziehungen zwischen den Prädikaten und Argumenten sowie Folge gewisser pragmatischer Bedingungen. (Piňha spezifiziert den freien Dativ semantisch nicht eindeutig bzw. hält die Bedeutung *commodum/incommodum* für die primäre.) Mehrere Postulate, von denen Rosengren ausgeht und die seinen besonderen Beitrag gegenüber Fillmore und anderen Forschern aus dem Kreis der semantisch orientierten Kasusgrammatik darstellen, nähern sich — interessanterweise — bis zu einem gewissen Grad der Interpretation freier Dative und der Darlegung der syntaktischen und semantischen Struktur des Satzes überhaupt im Rahmen der auf dem Begriff der Intention der Verbalaktion gegründeten Theorie, wie sie in der slowakischen Linguistik seit dem bahnbrechenden Werk Paulinys (1943) in den Arbeiten Mikos (1962), in der Morphologie der slowakischen Sprache (*Morfológia slovenského jazyka*, 1966), aber auch in den Arbeiten anderer slowakischer und tschechischer Forscher tradiert wird.

Laut Rosengren sind die Tiefenkasus in Wirklichkeit Beziehungen von prinzipiell derselben Art wie die Satzgliedfunktionen der Oberflächenstruktur. Sie erfüllen nicht dieselbe Funktion und haben nicht denselben Status wie die Prädikate und Argumente der semantischen Theorie. Die Fälle betrachtet der Autor als Beziehungen auf verschiedenen Stufen, deren Aufgabe es ist, diese Prädikate und Argumente zu verknüpfen. Eine weitere wichtige Voraussetzung Rosengrens ist, daß die Beziehung von Agens und Patiens eine gegenüber den Beziehungen des Objekts, des Ursprungs (Source), des Ziels (Goal) übergeordnete Stellung einnimmt. Den freien Dativ hat man als Beziehung des Patiens zwischen einem Argument und der ganzen Proposition (und nicht einem einzelnen Prädikat) aufzufassen. Das Patiens betrachtet Rosengren hier nicht als Fillmores Dativ oder Experiencer, sondern als Fall, der ausdrückt, daß das Argument von einem Zustand oder Prozeß erfaßt ist. Man kann dies folgendermaßen paraphrasieren: Der Vorgang/Zustand betrifft X (X ist an dem Vorgang/Zustand beteiligt; vgl. op. cit., S. 382).

Rosengrens hierarchische Hervorhebung des Agens und Patiens korrespondiert mit Paulinys Grundvoraussetzung, daß jedes Verb als Prädikat ein Agens oder

Patiens seiner Handlung erfordert oder nicht erfordert; die einzelnen Klassen von Prädikaten unterscheiden sich voneinander durch den Grad, bis zu welchem es in dem betreffenden Satz erforderlich bzw. nicht erforderlich ist, Agens, Handlung und Patiens (die betroffene Substanz) durch einen besonderen Ausdruck explizite hervorzuheben. Unter Benützung der gegenwärtigen Terminologie könnte man sagen, daß Pauliny nämlich gerade durch diese Unterscheidung die Beziehung zwischen den Tiefen- und Oberflächenkasus im Satz bestimmt (vgl. dazu auch Běličová-Křížková, 1980a).

Einerseits korrespondiert Rosengrens Interpretation des freien Dativs als Patiens bzw. einer Person, die an einem Vorgang (Prozeß oder Zustand) teilhat, mit Poldaufs Ausführungen über den Dativ als den Fall der interessierten Person (Poldau, 1962, 1964), anderseits ist von ihr aus leichter zu verstehen, warum Miko den Dativ des Patiens bzw. der vermittelten Betroffenheit von jenen Konstruktionen absondert, in denen zwischen Person und Sache die Beziehung der Zugehörigkeit herrscht. Leichter begreiflich ist auch, daß einzelne Forscher den Dativ in denselben Konstruktionen manchmal unterschiedlich als possessiven Dativ, als Dativ des Patiens oder als Zustandsdativ bewerten (Miko, 1962; Oravec, 1975; Piňha, 1971). Auf die unterschiedliche Bewertung des Dativs in Sätzen des Typs

(1) *Ondrejovi Konôpka sekol žilu* (Den Ondrej ließ Konôpka zur Ader)

in tschechischen und slowakischen Arbeiten macht Piňha aufmerksam und zeigt, daß der Inhalt, jedoch nicht die grammatische Bedeutung dieser Konstruktionen unterschiedlich aufgefaßt werden kann, u. zw. je nachdem, ob der Nachdruck auf die possessive Beziehung zwischen dem Ganzen (der Person des Besitzers) und seinem Teil (Körperteil) gelegt wird, oder ob man die logische Folge dieser Beziehung, d. i. die Betroffenheit, das Erfaßtsein durch den Vorgang betont (Piňha, op. cit., S. 304). Auf die Patiensbedeutung (die Bedeutung des Betroffenseins) aller Dative in dem Sinne, daß sie eine an der Handlung (dem Zustand) irgendwie interessierte und von dem, was im übrigen Teil des Satzes gesagt wird, betroffene Person ausdrücken, verwies unlängst auch Běličová-Křížková (1980b).

Bei unserer Analyse gingen wir von der Voraussetzung aus, daß in gewissen Kontexten eine regelmäßige Implikation der possessiven Bedeutung vorliegt (Piňha, 1971). Wir machten uns zur Aufgabe festzustellen, in welchen Kontexten und unter welchen Bedingungen es zu dieser Implikation kommt. Unsere Voraussetzungen und Ergebnisse kommen den Voraussetzungen der Studie Rosengrens nahe und bestätigen deren Ergebnisse. Wir gehen — im Einklang mit Poldau (1962) — von der Voraussetzung aus, daß der Dativ im Satz ein Mittel zum Ausdruck der interessierten Person ist, und das Merkmal der Interessiertheit halten wir für allgemeiner, der Bedeutung der Possessivität, des Interesses, des Vorteils oder Nachteils hierarchisch übergeordnet. In Sätzen, in denen die possessive Bedeutung in Betracht kommt, war diese Person als inaktiver Teilnehmer am Vorgang die von einem Zustand oder Prozeß betroffene Substanz. In diesem Sinne kann man die

interessierte Person — ähnlich wie dies Rosengren tut — dem intentionellen Patiens (dem Patiens der Tiefenstruktur) gleichsetzen. Zu betonen ist allerdings, daß es sich hier nicht um ein Patiens, um Betroffenheit im Hinblick auf ein einzelnes Prädikat handelt, die Patiensbedeutung ergibt sich vielmehr aus dem ganzen Satz. Deshalb ist dieses Patiens nicht identisch mit dem intentionell-valenzgebundenen Patiens (dem Kontraagens) in Konstruktionen mit Fügungsobjekt vom Typ *Der Vater schlägt den Sohn*. Der Unterscheidung halber bezeichnen wir die interessierte Person als Experiens, jedoch unter Annahme von Vorbehalten gegen Fillmores Auffassung dieses Falles (vgl. Komlósy, 1974; Füredi, 1976) und mit dem Hinweis auf die Notwendigkeit, diesen Fall aufzugliedern.

Das Merkmal der Interessiertheit ist konstitutives semantisches Merkmal des possessiven Dativs, aber es ist zugleich differenzierendes Merkmal gegenüber Konstruktionen mit possessivem attributiven Pronomen oder possessivem Genitiv. Dies bedeutet, daß die semantische Opposition Possessivität + Interessiertheit : reine Possessivität (ohne Interessiertheit) durch die Opposition possessiver Dativ : possessiver Genitiv ausgedrückt wird. Dieselbe Opposition besteht auch zwischen Konstruktionen mit *esse* + Dativ, *habere* + Akkusativ in Sprachen, die diese Opposition kennen, wie z.B. das Slowakische im Unterschied zum Deutschen oder Ungarischen (vgl. auch Horák, 1970): *Tvár jej je zvráskavená* (deutsch ungramatisch *Das Gesicht ist ihr faltig). *Tvár má zvráskavenú* (Sie hat ein fältiges Gesicht). Vom Gesichtspunkt der konfrontativen Linguistik ist wichtig, daß die Übersetzungäquivalenz zwischen zwei Sprachen auch auf die Weise erreicht werden kann, daß eine Sprache die Possessivität als reine Possessivität, d.i. in der Form der Zugehörigkeit im Sinne des nichtentwendbaren Eigentums ausdrückt, während in der anderen Sprache derselbe kommunikative Inhalt sprachlich so stilisiert ist, daß die Possessivität zusammen mit der Interessiertheit ausgedrückt wird, wobei auf die Possessivität der in den ganzen Satz eingegliederte Dativ hinweist.

Die Richtigkeit der Voraussetzung, daß alle verschiedenen Typen freier Dative dieselbe kommunikative Geltung besitzen, kann man dadurch bestätigen, daß in der landläufigen Kommunikation oft zweideutige Sätze gebraucht werden, in denen sich die Bedeutung des Eigentums und des Interesses, des Eigentums und der Interessiertheit als die des Gelingens/Mißlingens überdecken. Auf diese Überdeckung wurde in der Literatur bereits mehrmals hingewiesen (vgl. z.B. auch Pitha, 1971). Es handelt sich um Sätze des Typs

(2) *Moja dcérka mi upratala izbu* (Mein Töchterchen räumte mir das Zimmer auf; mein Zimmer; Zimmer für mich)

Vgl. die analoge Zweideutigkeit bei Rosengren (1978): *Ihm zerbrach die Vase*. In slowakischen dativischen Konstruktionen stellten wir zum Unterschied vom Deutschen und Ungarischen auch zweideutige Identitätssätze mit Satzband fest, die man sowohl als Ausdruck der Possessivität als auch als Ausdruck der Qualifikation

auffassen kann; demzufolge wäre dann der Dativ als possessiver Dativ oder als Dativus respectivus zu werten. Das Merkmal der Interessiertheit ist dann als Bezug spezifiziert:

(3) *On mi je priateľom/On je mojím priateľom* (*Er ist mir Freund/Er ist mein Freund)

Der possessive Dativ kommt in slowakischen Identitätssätzen mit Satzband vor, in denen eine in verwandtschaftliche Beziehung stehende Person auf irgendeine Weise qualifiziert wird:

(4) *Brat mu je vojakom/Jeho brat je vojakom* (*Der Bruder ist ihm Soldat/Sein Bruder ist Soldat)

Hier wird die possessive Bedeutung durch die lexikalische Besetzung impliziert — zwischen den zwei Argumenten besteht die Beziehung in verwandtschaftlichem Verhältnis stehender Personen.

Wennleich wir mit Pitha und anderen tschechischen Forschern die Notwendigkeit, zwischen Inhalt und Bedeutung zu unterscheiden, anerkennen, halten wir dennoch Pithas Ansicht, die Possessivität bei dativischen Konstruktionen sei bloß eine Angelegenheit des Inhaltes, nicht der Bedeutung, und die possessive Bedeutung des Dativs sei in keiner Weise grammatisch gestützt, für einigermaßen einseitig. Wir ziehen es vor, den verschiedenen Grad der Grammatizität der possessiven Bedeutung in Abhängigkeit von der Akzeptabilität der Transformation der prädiktiven (dativischen) Konstruktion in eine Konstruktion mit possessivem Pronomen, Adjektiv oder Genitiv als Attribut (kurz: Dativ-T) anzuerkennen. Wir gehen von der Möglichkeit aus, dem Dativ eine besondere, durch den Kontext bedingte Bedeutung, die auch Pitha zugibt, zuzuerkennen, und als objektives Kriterium der Implikation der possessiven Bedeutung benutzen wir — ähnlich wie andere Autoren — die Transformierbarkeit der dativischen Konstruktion in eine possessive attributive Konstruktion. Wir stellten jedoch fest, daß es verschiedene Grade der Akzeptabilität der Dativ-T gibt, u. zw. in Abhängigkeit davon, ob beide Umformungen auch wirklich in der sprachlichen Kommunikation ausgenutzt werden oder ob sie bloß als Ergebnisse einer linguistischen Operation, deren Produkt in der üblichen Rede nicht verwendet wird (d.h. Norm ist die dativische Konstruktion) möglich bzw. unmöglich sind. So ist z.B. im Satz

(5) *Triasli sa mu nohy/*Jeho nohy sa triasli* (Die Beine zitterten ihm/Seine Beine zitterten)

der Dativ durch die grammatische Norm gegeben, die possesive attributive Konstruktion wird gewöhnlich nicht verwendet. Dagegen sind in Konstruktionen mit Verwandtschaftsnamen als inhärenten Eigentumsobjekten beide Umformungen geläufig in Gebrauch:

(6) *Otec mi zomrel/Môj otec zomrel* (Der Vater starb mir/Mein Vater starb). Für uns ist nicht entscheidend, ob wir die Dativ-T als Paraphrasenrelation interpre-

tieren, wo beide Glieder äquivalent sind (Fillmore, 1968), oder ob wir die Transformation in dem Sinne begreifen, daß die Genitivkonstruktion grundlegend und die Dativkonstruktion von dieser abgeleitet ist (Helbig und Schenkel, 1975, S. 46).

Wir prüften die Möglichkeit der Implikation der possessiven Beziehung bei Dativkonstruktionen, in denen in der Ebene des Inhaltes zwischen zwei Substantiven die Beziehung des Eigentümers und der von ihm geeigneten Gegenstände besteht (Buzássyová, 1980; vgl. auch Oravec, 1975). Wir stellten fest, daß die Akzeptabilität der Dativ-T bei den einzelnen Untertypen der Dativkonstruktionen abgestuft ist, u.zw. in Abhängigkeit davon, ob hier die semantische Opposition Possessivität + Interessiertheit : reine Possessivität, d.i. der Gegensatz Teilnahme : Nichtteilnahme an der Handlung, ausgenutzt wird. Vom Gesichtspunkt der üblichen Kommunikation erreicht die Akzeptabilität der Dativ-T die höchste Stufe in Konstruktionen, in denen inhärentes Eigentum (possessum) des durch Dativ ausgedrückten Beteiligten an der Handlung in verwandtschaftlicher Beziehung zu diesem stehende Personen sind. Vgl. die Sätze (4) und (6) wie auch Sätze, in denen der Dativ durch ein Substantiv, und nicht durch ein Pronomen ausgedrückt ist:

(7) *Petrovi zomrel otec/Petrov otec zomrel* ((Dem) Peter ist der Vater gestorben/ Peters Vater ist gestorben).

Akzeptabel ist die Dativ-T auch in Konstruktionen, die von allen slawischen Sprachen nur für das Slowakische und Serbokroatische charakteristisch sind, nämlich in Konstruktionen des Typs

(8) *Čakám si ženu/Čakám svoju ženu* (*Ich warte mir (meine) Frau/Ich warte auf meine Frau).

Ausdrucksmittel der Possessivität und Interessiertheit ist hier das dativische Pronomen *si* (sich — mir). Die Dativ-T ist möglich und akzeptabel auch in zweideutigen Konstruktionen, in denen die possessive Bedeutung und die Bedeutung Gelingen/ Mißlingen einander überdecken:

(9) *Zmárnil som ti všetky peniaze/Zmárnil som všetky twoje peniaze* (Ich vergeudete dir alles Geld/Ich vergeudete all dein Geld).

Wenn inhärentes Eigentum Körperteile oder Bestandteile des physischen oder psychischen Zustandes einer Person sind, ist die Situation vom Gesichtspunkt der Akzeptabilität der Dativ-T differenziert, angefangen von Fällen, wo die Dativ-T nicht angewandt wird, vgl. (5), über Fälle, in denen sie möglich ist, vgl.

(10) *Oči sa jej leskli/Jej oči sa leskli* (Die Augen glänzten ihr/Ihre Augen glänzten)

bis hin zu Fällen, in denen die Dativ-T überhaupt nicht möglich ist:

(11) *Slzy jej sústavne padali/*Jej slzy sústavne padali* (Die Tränen fielen ihr ununterbrochen herab/*Ihre Tränen fielen ununterbrochen herab)

(12) *Ondrejovi Konôpka sekol žilu/*Konôpka sekol Ondrejovi žilu.*
Einen interessanten Fall stellen unpersönliche Sätze des Typs

(13) *Hučalo mi v hlave* (Es brauste mir im Kopf)

dar. Bauer und Grepl (1972) behaupten, daß es sich hier um einen possessiven Dativ, und nicht um einen Subjektdativ handelt. Sie beweisen dies mittels der Transformation: *V hlave mi hučalo/V mojej hlave hučalo* (Es brauste mir im Kopf/In meinem Kopf brauste es) sowie aufgrund der Unmöglichkeit einer Transformation: *V hlave mi hučalo/*Ja som hučal v hlave* (Es brauste mir im Kopf/*Ich brauste im Kopf). Einer solchen Wertung stimmen wir unter dem Vorbehalt zu, daß es sich hier um eine Dativ-T handelt, die nur als linguistische Operation möglich ist; in der üblichen Kommunikation werden Umformungen mit Possessivpronomen nicht gebraucht, der Dativ ist unvermeidliche Charakteristik dieser Konstruktion. Die possessive Bedeutung wird hier durch die lexikalische Besetzung der Konstruktion impliziert, u.zw. dadurch, daß die Handlung einen Körperteil betrifft. Wenn anderseits andere unpersönliche Sätze vom Typ tschech.

(14) *Škytá se mi* (Ich schluckse/Ich habe den Schluckauf)

als Sätze mit Subjektdativ bewertet werden (Běličová-Křížková, 1980), so ist eine solche Wertung adäquat dank dem Umstand, daß der Satz (14) in Transformationskorrelation mit dem Satz mit Personalsubjekt steht: (*Ja*) *škytám*; vgl. auch das slowakische Paar *Dýchať mi nedá/Nemôžem dýchať* (Ich komme nicht zu Atem/Ich kann nicht atmen), aber auch deshalb, weil hier die lexikalische Besetzung die possessive Bedeutung nicht impliziert.

In unpersönlichen Sätzen des Typs

(15) *Otcovi trhalo viečkami/Otec potrhával viečkami* (Es zuckte in Vaters Augenlidern/Der Vater zuckte mit den Augenlidern)

wo es sich um eine unwillkürliche Bewegung eines Körperteiles des Menschen oder eines Lebewesens überhaupt handelt, wobei diese Bewegung Äußerung eines bestimmten psychischen Zustandes ist, werten wir den Dativ des Substantivs, obgleich die Handlung einen Körperteil betrifft, nicht als possessiven Dativ, weil unserer Ansicht nach im slowakischen Sprachbewußtsein hier eine Transformationskorrelation mit Konstruktionen, in denen der die Handlung Erlebende in der Oberflächenstruktur Pseudoagens (als Agens stilisiert) und als Satzglied Subjekt ist, als natürlicher empfunden wird als einer Dativ-T (Buzássyová, 1981). Bei Miko und in der Morphologie der slowakischen Sprache wird ein solcher Dativ als Zustandsdativ bewertet. Die bei Satz (15) angeführten Transformationen zeigen, daß das Substantiv im Dativ nicht als possessiver Dativ, als Aktant der possessiven Beziehung, sondern bloß als inaktiver Beteiligter an der Handlung, als Patiens (von einem Zustand oder Prozeß betroffene Person) qualifiziert werden kann, dies nicht nur auf der die Intentionsstruktur repräsentierenden Ebene, sondern auch auf der Ebene, die die einzelnen Spezifikationen des freien Dativs repräsentiert. In diesen Sätzen, in denen das Verb eine Bewegung eines Körperteils, die Äußerung eines bestimmten physischen oder psychischen Zustandes ist, ausdrückt, ist die Situation ähnlich der, die Komlósy (1974) bei Verben, die psychische

Prozesse ausdrücken, voraussetzt. Er führt bei der Untersuchung solcher Verben den Begriff des variablen Tiefenkasus (Agens/Experiens) ein. In der Oberflächenstruktur wird der Gegensatz zwischen diesen Tiefenkasus entweder in der Richtung zum Agens neutralisiert und als Subjekt der Objektverben realisiert, z.B. in der ungarischen Sprache, die nur eine aktive persönliche Konstruktion *Én akarok* (*Ja chcem*. Ich will) kennt, oder nicht neutralisiert, wie im Russischen (was aber übrigens auch vom Slowakischen gilt — K. B.). Hier besteht der Gegensatz zwischen der aktiven persönlichen Konstruktion *Ja choču*, *Ja chcem* (*Ja = A*) und der nichtaktiven unpersönlichen Konstruktion *Mne chočetsja*, *Mne sa chce* (*Mne = E*). Komlósy verwies darauf, daß eine von psychischen Prozessen erfaßte Person nicht immer Experiens sein muß, sondern auch Agens sein kann, u.zw. in Abhängigkeit davon, ob es sich um einen vom Willen gelenkten oder einen unwillkürlichen Prozeß handelt. Die Interpretation der Sätze vom Typ (15) erfordert eine Präzisierung in dem Sinne, daß der Aktant *otec* unter dem Einfluß der Form, die eine Rückwirkung auf die Interpretation der Tiefenfunktionen ausübt, abwechselnd als Experiens und als Agens (aktiver Aktant) aufscheint (Běličová-Křížková, 1980a). Tatsächlich ist er vom Standpunkt der Intentionsebene in beiden Fällen Träger der Handlung (des Zustandes).

Wenn wir der Auffassung beipflichten, daß die Bedeutung aller freien Dative als Ausdrucksmittel für eine Person, die an einer Handlung interessiert und einigermaßen durch das im übrigen Teil des Satzes Gesagte betroffen ist, die Bedeutung des Patiens ist, so müssen wir gerade aufgrund der Sätze des Typs (15), aber auch aufgrund der Sätze des Typs (13), wo gleichfalls die possessive Bedeutung ausgeschlossen wird, die Lösung akzeptieren, daß die Bedeutung des Patiens (der Betroffenheit von einem Zustand oder Prozeß) bei gewissen dativischen Konstruktionen nicht nur auf der Inhaltsebene, auf der sich die einzelnen Typen freier Dative differenzieren, sondern auch auf der Intentionsebene (Tiefenebene), auf der sich Agens und Patiens als hierarchisch höchstgestellte Aktanten unterscheiden, vorhanden ist. Das Kriterium der Akzeptabilität der Dativ-T, das wir hier an einigen Beispielen illustrierten, ermöglicht es dann, den inaktiven Beteiligten an einer Handlung als Aktant der possessiven Beziehung von den Patiens, den inaktiven Beteiligten einer Handlung, den von einem Zustand oder Prozeß betroffenen Personen zu unterscheiden.

LITERATUR

- BAUER, J.—GREPL, M.: Skladba spisovné češtiny. Praha, Státní pedagogické nakladatelství 1972, 337 S.
 BĚLIČOVÁ-KŘÍŽKOVÁ, H.: Sémantická struktura věty, tzv. hloubková struktura a intence slovesného děje (Na okraj subjekto-objektových vztahů v jazycích nominativního a ergativního typu). Slovo a slovesnost, 41, 1980a, S. 265—273.

- BĚLIČOVÁ-KŘÍŽKOVÁ, H.: Morfológická kategorie pádu a syntaktická funkce. In: Studie ze slovanské jazykovědy. 3. Red. H. Běličová. Praha, Kabinet cizích jazyků ČSAV 1980b, S. 5—62.
 BUZÁSSYOVÁ, K.: Posesívny datív v slovenčine a ekvivalentné maďarské konštrukcie. Slavica Slovaca, 15, 1980, S. 261—280.
 BUZÁSSYOVÁ, K.: Posesívny datív v slovenčine a ekvivalentné maďarské konštrukcie (datív vyjadrený substantívom a zvratnou morfémou si). In: Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského, Philologica 31, 1980. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1981, S. 87—104.
 FILLMORE, CH.: The case for case. In: Universals in Linguistic Theory. Red. E. Bach, R. Harms. New York, Holt, Rinehard and Winston, Inc. 1968, S. 1—88.
 FÜREDI, M.: Adalélok a magyar aktívum és passzívum leírásához esetgrammatikai keretben. In: Általános Nyelvészeti Tanulmányok. 11. Budapest, Akadémiai Kiadó 1976, S. 93—113.
 HELBIG, G.—SCHENKEL, W.: Wörterbuch zur Valenz und Distribution deutscher Verben. 3. Aufl. Leipzig. VEB Bibliographisches Institut 1975, 458 S.
 HORÁK, E.: K datívu posesívnemu v spisovnej slovenčine a srbochorvátcine. Slavica Slovaca, 5, 1970, S. 281—289.
 KOMLÓSY, A.: A mélyszerkezet bővitményei és az ergativitás néhány kérdése. Nyelvtudományi Közlemények, 75, S. 155—175.
 MIKO, F.: Rod, číslo a pád podstatných mien. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1962, 256 S.
 Morfológia slovenského jazyka. Red. J. Ružička. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1966, 896 S.
 ORAVEC, J.: Posesívny datív v chorvatskosrbskom a slovenskom jazyku. In: Bereiche der Slavistik. Festschrift zu Ehren von Josip Hamm. Red. K. Sturmschnabl. Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften 1975, S. 221—227.
 PAULINY, E.: Štruktúra slovenského slovesa. Bratislava, Vydatelstvo SAVU 1943, 112 S.
 PIŤHA, P.: Existuje datív posesívní? Slovo a slovesnosť, 32, 1971, S. 201—311.
 POLDAUF, I.: Místo datívu ve výstavbě věty. In: Acta Universitatis Carolinae. Slavica Pragensia. 4. Red. V. Barnet et al. Praha, Universita Karlova 1962, S. 335—345.
 POLDAUF, I.: The Third Syntactical Plan. In: Travaux linguistique de Prague. 1. Red. J. Vachek. Prague, Éditions de l'Academie Tchécoslovaque des Sciences 1964, S. 241—255.
 ROSENGREN, I.: Die Beziehung zwischen semantischen Kasusrelationen und syntaktischen Satzgliedfunktionen: Der freie Dativ. In: Valence, Semantic Case and Grammatical Relations. Studies in Language Comparison Series (SLCP). Vol. 1. Red. W. Abraham. Amsterdam, John Benjamins B. U. 1978, S. 377—398.

Correlation Between the Emitent and Percipient of Oratorical Speech

JOZEF MISTRÍK

Oratorical speech is one of the forms of speech communication. It is a special type of dialogue of an individual with a collective. Oratorical speech realizes a short circuit between two participants, as opposed to a potentially longer circuit, both in time and space, realized in writing. Thus, oratorical speech is a dialogue, yet not the classical dialogue of two individuals. The way between the emitent and the percipient is more complex here and the process of "conversation" in many respects specific.

Communication takes place between the speaker (emitent) and the listener (percipient). Outwardly it is a monologue of the emitent, nevertheless an active participation of the percipient, at the same time, is always evident. The text between the emitent and the percipient has a twofold character — it has its front and back, which are immanently different from the beginning to the end of the speech, and that with a diminishing discrepancy. The correlation between the emitent and the percipient is elastic, vivid, dynamic. In contrast to the dialogue, the replicas of the emitent and the percipient do not alternate but are grown into each other, live in one another, one for the other. There is a bar only between the speaker and the percipient but not between their "replicas".

The principal aim of the speaker's performance is to get as close as possible to the percipient, get him attached to himself, find a common language and enable him to accept his text. There are, however, many heterogeneous factors which in the fulfilment of this aim appear as obstacles, often as noises or white spots in the text, and make the course of communication process difficult.

First of all it is the official character of the partner. Oratorical speech in its essence is always public — official. The official character is not lost even if the speaker knows the individuals forming the set which we call percipient, and even if the individuals within this set know one another, since the character of intimacy is naturally lost by the presence of the third.

Since the percipient is, in fact, a set, there are two forces operating during the speech — one in the direction from the emitent to the percipient (vertical) and the

other, reciprocal among the members of the set of the percipient inside the set (horizontal). The listener, as a matter of fact, registers not only the behaviour of the elocutionist, but also the reactions of the rest of the audience. The attitude and the mood of the majority of the audience exert a unifying pressure on the minority. The relation of the vertical force to the horizontal force depends on the number of listeners — the more listeners there are the more perceptible is the pressure in horizontal direction.

An especially strong factor in oratorical speech is the social composition of listeners. If there are great differences among them in this respect, their mutual communication is weakened, which at the same time means an easier situation for the speaker. On the other hand, this means a more difficult situation for him in the fact that he has more difficulty in finding means of expression which by their level should be most optimal with respect to the heterogeneous percipient. In this connection we cannot leave unnoticed the force of mental affinity between the speaker and the percipient. The greater the differences in their mentality, the greater the difference between the emitted and the received text.

Similarly as in interpreting and translating, also in the transfer of information in oratorical speeches a special sphere of problems is the life-and-institutions' situation and the professional differences of the participants of the communication. People live in different conditions, have different occupations, interests, experience, and all this leads to the fact that the connotations of their words are also different. In the same way as the emitent introduces his own connotative elements in the source text, the percipient, too, applies his own connotative elements in the target text. In this respect, with the recipient it is necessary to take into account the great dispersion of stimuli, his varied and colourful associations, which in the end lead to a different identification of the emitent's text. Exemplifying this and with a little dose of exaggeration we could say that the communication between the emitent and the percipient in the speech process is realized on the principle of synecdoche and sometimes even on the principle of metonymy. The semantic dispersion of the texts on both sides is so great that the percipient's "reading", transformation of the text, appear more laborious than the emitent's transposition.

The degree of affinity or concord between the speaker and his listener is a factor which in the receiving of the text exists with the percipient as a certain predictability — expectation. In the process of every communication predictability lightens the text, so that it automatically eliminates from it elements which the recipient somehow counts on in his subconsciousness. Predictability applies in the perception of linguistic and extralinguistic means used by the speaker.

The correlation between the emitent and the percipient is considerably dependent on the stylistic shape of the verbal text. (It should be noted that the author of the delivered text need not always be the deliverer himself; this often happens with precomposed and read reports.) The text has above all its individual and special

compositional lay-out, with contingent digressions; it further has its own syntax with various parentheses and contact expressions and it also has its individual lexical shape with the factographic data. The author constructs the text according to his abilities and ideas, but his stylistics does not address all the listeners in the same way. There may even occur a situation when the author's stylistics is totally incompatible with the stylistic taste or level of all listeners. From the pragmatic point of view the author's stylistics of the performance may make the reception easier or more difficult. A freely worded text is always more "readable" than one delivered from a paper. Anyway, the shape of the text may by its force transcend the nature and qualities of the participants of the communication.

As far as the "discourse" between the emitent and the percipient is concerned, it is necessary to make a fundamental distinction between text in its verbal, i.e. linguistic shape, and text in oratorical, i.e. speech form. The former could be put in analogy with a script, the latter with the text for the stage containing also the motion and sound elements. A high quality of the lexical, i.e. base text is still not a guarantee of a high quality of the text for the stage perceived by the percipient. Extralinguistic communication elements, such as gesture, mimicry, intonation, may harmonize with the text for the stage, but may also distort and obstruct it. Oratorical speech is in many respects a theatrical performance in which the speaker is the dramatist, director and actor at the same time. The percipient is only a spectator. Thus, on the way from the emitent to the percipient the linguistic text may be reinforced but also debased. With a disharmony caused by extralinguistic elements, such as unusual gestures, unusual intonation, the percipient feels noises which make him tired and after a longer speech exhausted. The quality is also impaired by contingent defects in articulation, offences against the linguistic norm, disturbances caused by some bad habits in movements, an inadequate speed of performance or excessive use of accompanying extralinguistic means.

The correlation between the emitent and the percipient is closely connected with the situation and environment in which the communication takes place. Every man reacts in an individual way to the circumstances in which he exists. The feelings and moods evoked by momentary situation are different. This is valid for the speaker as well as for the receiver in the same way. The situation, mood, cannot be assessed beforehand, they only arise "hic et nunc", sometimes the environment is unknown to both the emitent and the percipient, so unforeseen impressions arise only in the place of communication. These factors more often play against the emitent than with him because they are hidden from him for a longer time.

Taking into consideration all the factors mentioned and those related to them we have to assume that during the "dialogue" the correlation between the emitent and the percipient develops and changes; it does not remain static. And it is not the same even in those cases when the emitent meets the same audience at the same place. The way between the emitent and the listener is always a living process. The duration of

the discourse usually has a positive influence on the rapprochement of the participants of this discourse, however distant they might be at the beginning of the talk, with time they get acquainted with one another, which has a positive effect on their understanding. The process of the rapprochement between the percipient and the emitent is similar to the process of reading, when the reader penetrating into the text gets acquainted with the author, with the problems, and the more he reads the more he believes the author. The feedback is null or very little in the beginning of the text or oratorical speech, but with time it necessarily increases. The performance, which in fact is a monologue in the beginning, changes into a dialogue in which with time more space is given to the listener. And the listener's reaction influences and directs the reaction of the speaker.

From what has been said it clearly results that the psychic space between the emitent and the percipient has a dynamic shape. It is a considerably complicated and changeable quantity, a vivid correlation. Sometimes it looks like a pleasant game, at some other time, like a furious battle of two opposed sides. For the emitent it is a psychically and physically exacting work, especially because in spite of any reactions of agreement or disagreement he must fulfil the programme set. It is a psychically exacting work because the emitent must in fact realize that it has two different component parts: one is the delivered text and the other is the extra-text contact with the percipient. Both are connected, they influence each other and create the atmosphere which we call correlation.

There is a question of whether the emitent can foresee the development of this relation and whether he has the possibility to prepare himself for the direction of its development. In essence, the emitent should, to a considerable extent, be present in the text from the beginning to its very end. His text is not only the verbal text but also all the rest that the text is concerned with, that forms the text and is formed by it. The correlation has a changeable character. It is an art to control it and this is also why rhetoric is considered an art.

The Expression Structure of the Matter-of-Fact Text

JÁN FINDRA

In recent years linguostylistics has been oriented towards the problems of production and reproduction of the text. In this point the interests are in many ways common with the programme of textual linguistics which investigates the structuring of texts with regard to the topical programme of the expedient (see Dressler, 1978) and it strives to describe the preconditions and conditions of human communication (see Weinrich, 1978), investigating at the same time regularities of the structuring of the text which would be inherent to texts in general (see Harweg, 1974). Investigations into the text are primarily a matter of theory, they are, however, motivated by practical needs of speech practice; the practice gives stimuli to theory, the theory influences the development of practical activity, in this case the development of the speech practice of the language community. The expedient produces the text in order to convey certain information to the percipient. Even in this sense it is a rule that the text becomes a text (a topical utterance) only when it is interpreted (decoded) by the percipient.

Following the basic communicative scheme "the expedient — the text — the percipient", in this work we shall consider the relationship between the information saturation and intelligibility of the text. At the same time we shall verify the thesis that even in matter-of-fact texts, and thus also in scientific prose style utterances, the expression synchronization of elements by means of which the author enciphers (encodes) information is applied. Thus it is assumed that, for example, a scientific work represents a functionally balanced structure on the level of expression. Of course, a scientific work does not represent such a balanced structure as a work of art in which the functional interplay works not only between linguistic and composition means but also inside the individual components. But also in the scientific prose style a tendency can be observed to balance (synchronize) the relationship between the conceptual and terminological saturation in lexis and the application of means of compact syntactic structure in syntax. By means of such a functional synchronization of the lexical and syntactical means the semantic

saturation of the text is balanced and at the same time the degree of its intelligibility becomes correct, regulated.

The matter now is that whether in this way the author of the scientific prose text synchronizes consciously the expression from the sphere of lexis and syntax, whether he thus intentionally grades the extent of the semantic saturation of the text having in mind its intelligibility as well. Before answering this question we shall delimitate the concepts: information saturation and text intelligibility.

Under the information saturation we understand the volume (the width and the depth) of the semantic content of the sentence and the whole linguistic utterance. In this respect we follow the thesis concerning the communicative function of the linguistic utterance (see Daneš, 1968), namely that the every well-structured linguistic utterance is always a bearer of certain information which is mediated to somebody through somebody else. The extent of the surface structure of the text need not, however, be in direct proportion to the volume of information (see Chomsky's explication concerning the relationship between the surface and deep structures of the sentence; Chomsky, 1970). This fact is well known even in everyday practice. It is proved by such statements as "he talks much but he says very little", "he is very talkative", "keep to the subject", etc. From the point of view of the linguistic form in this respect the width and economy of expression are mentioned (see Jedlička, 1970).

As far as the relationship between the linguistic form of expression and the content of information is concerned, under the information saturation of the text we understand the degree of semantic "monumentalization" of the expression. Thus an informationally saturated text is a text which, both as a whole and in its individual parts, is a bearer of maximum data (conceptual contents). A great volume of information is incorporated in an informationally saturated text (see Wells, 1965). It is a text which is rich in content, in ideas and at the same time compact as far expression is concerned. Its meaning (content) dominates over expression.

With regard to the concept of the intelligibility of the text we follow Mistrik's ascertainment that:

- a) the degree of the intelligibility of the text is subjectively conditioned, but the upper limit of intelligibility is determined namely by objective style-forming factors;
- b) the degree of the intelligibility of the text influences the frequency of certain lexical and syntactical means (see Mistrik, 1977; further literature *ibidem*).

The problem of the intelligibility of the text is primarily connected with the semantic aspect of the text but it is substantially connected with the pragmatics of the text as well. In this very respect it is useful to follow the scheme "the expedient—the text—the percipient." The expedient directs the flow of information also with regard to the percipient, e.g. even by the fact that he grades the components of information according to their significance, he forms a hierarchy from them, etc. (in this respect compare explications by van Dijk, 1978, concerning the

concept focus and the act of focusing as the function of selection). This fact is of decisive importance not only in matter-of-fact texts but also in texts in which the dominants of aesthetic information are encoded above all on the basis of the contrast principle (of course, in belles-lettres texts the problem of intelligibility is not so pressing, or it is determined by the aesthetic orientation of the expression). The regard to the percipient (in the theory of style-forming factors in this respect the regard to the addressee is mentioned, compare Mistrik, 1977) is important not only because of the fact that it is the aim of communication to provide him with appropriate (complete) information. The regard to the addressee exercises some influence also on the linguistic moulding of the information in the linguistic utterance. It is of consequence to the author that his text is liable to interpretation, because only in this way his information will reach the addressee in a relatively appropriate and rounded shape. Apparently for this reason the expedient becomes, through the feedback, simultaneously also the percipient; at the time of the formation of the linguistic utterance he becomes intuitively confronted with him and with regard to this he selects and applies linguistic composition means (a priori it is assumed that simultaneously his ideas which he wants to "transmit" are logically classed). In this sense the regard to the addressee, or the attempt of the expedient to form an utterance liable to interpretation (decoding, and thus intelligible) are evaluated from the point of view of the percipient as the intelligibility of the text.

As indicated above the relationship between the information saturation of the text and its intelligibility will be followed in linguistic utterances of the scientific and technical styles in which, in the above-indicated sense, the maximum identity between the expedient and the prospective percipient is assumed. The aim of a theoretical technical utterance is to communicate some technical information (results of research work) completely as to its content, unambiguously as to its semantic aspect and exactly as to its logical structure. Thus we deal here with a markedly informationally saturated text. In treating technical information, the author is predominantly concerned with the fact that as many as possible mediated facts, data and relationships should penetrate the mind of the addressee. In a theoretical technical text the intellectual treatment of information is concerned which assumes the formation of judgements (see van Dijk, 1978). Also according to Ingarden (1967) a theoretical technical text differs from a belles-lettres text in the respect that the prevailing part of sentences in a scientific work are judgements. At the same time the partial components of information are enclosed within a strict hierarchy; they are graded according to the significance not only within the framework of higher, hypersyntactic formations of the text but even at the sentence level: a more important element of the partial component of information appears syntactically on the first plane of the sentence (e.g., in sentences with condensers). These are also the reasons why in technical texts apart from lexis such a significance is attributed to the syntactic moulding of the utterance.

From the spheres of lexis and syntax means are applied in theoretical technical texts by agency of which the information saturation of the text is reinforced. In proportion to the increase of information density of the text its inherent intelligibility is weakened and it becomes more demanding for perception.

Theoretical technical lexis is characterized by conceptual and terminological saturation. The major role is played by the noun and technical term (see Ružička, 1970; Filipec, 1955; Hausenblas, 1963). From this it follows that the theoretical technical utterance becomes more concentrated as to its content, rich in information, but at the same time it is overloaded conceptually. Conceptual and terminological naming units are, especially from the point of view of their general intelligibility, a reason of the complicated, or even exclusive character of the theoretical technical text; to an expert they are, however, basic means of exact and rapid communication. Thus the regulation of the conceptual and terminological saturation of the text is of primary importance to the stylization of scientific-technical and popular scientific utterances. With regard to this Horecký (1956) speaks about the dependence of the terms on the context.

Even though the lexis is the decisive factor of the information saturation (and thus also intelligibility) of the theoretical technical text, it is also the syntax that participates in the conceptual exactness, content unambiguity and expressional explicitness of theoretical technical expression. These demands are met by a well-structured, logically built sentence which enables a classification and clear formulation of even more complicated conceptual contents (see Daneš, 1968). Therefore, the sentence is complicated owing to both the sentence part and the sentence level. Apart from more richly developed simple sentences and simple compound and complex sentences even more complicated sentence structures are applied here. In a compound or complex sentence there is a characteristic tendency to the explicitness of expression by means of links (see Ružička, 1972). It is necessary to stress, however, that the explicitness of expression "does not dilute" the information, because it serves the unambiguity of expression and the exactness of the idea.

Of special importance to the syntax of the theoretical technical style is the opportunity to regulate the depth of the text by means of syntactic forms applied in the condensation of the sentence structure (Mistrík, 1977). On the axis looseness — compactness of the expression of the relationships between two actions (ideas) scientific technical texts rather approach the latter pole (compactness). It is also connected with a higher frequency of condensation means (see Jelínek, 1966). But it is exactly the application of condensers which increases the exacting character of the theoretical technical text. On the other hand, condensers enrich its informative value, because in this way the number of nominal expressions (participles, substantives) which are bearers of fewer grammatical pieces of information is multiplied (see Mistrík, 1977). Especially verbal nouns and action nouns, similarly as conceptual naming units, reinforce the conceptual saturation of the text. Implicit predictions, in

turn, enable us to form a hierarchy of actions and ideas and within the sentence part determinations to guarantee the exactness of the content and conceptual relationships.

Thus functionally the conceptual and terminological density in lexis and means of a compact syntactic structure appear on the same level: they condense, deepen and determine the exactness of the theoretical technical expression. As far as the information is concerned they saturate it to the maximum, and in this way it is far removed from the ideal of general intelligibility.

Let us return to the idea expressed at the beginning of the present work.

The assumed functional interrelation (expressional synchronization) between the lexis and the syntax of the theoretical technical style has been verified mathematically — by means of statistics. Texts from different branches of science — medicine and literary science — have been analysed quantitatively and qualitatively, the branches representing the sphere of natural sciences and humanities, respectively. The occurrence of parts of speech, the frequency of terminological naming units and foreignisms, the terminological saturation of substantives, the index of recurrence of words, the average length of the sentence, the number of explicit and implicit predication and the occurrence of sentences according to their complicated character have been investigated. These statistical data and their interpretation have been published (see Findra, 1980). The results of our analysis are as follows:

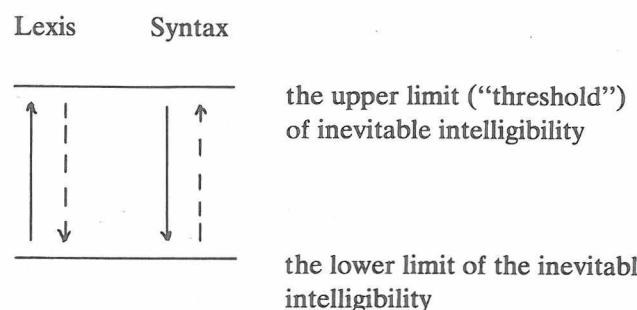
The quantitative and qualitative analysis has confirmed our assumptions concerning the relationship between the information saturation of the text and its intelligibility. It entitles us, with regard to the theoretical technical style (text) to speak about a certain expressional symmetry between the lexis and the syntax. The information (semantic) saturation of the text which can be graded by means of both levels is regulated with regard to the inevitable degree of intelligibility; the inevitable intelligibility is defined as the degree of intelligibility of the text from the point of view of an expert. The information saturation of the text cannot be graded to the maximum in both expressional constituents unless the possibility of perception of the text is affected. A negative "offshoot" of such a way of expression is what is called an expert way of expression.

Thus an inevitable degree of intelligibility "requires" functional bipolarization of lexical and syntactical means, deepening, as to the content, and semantically condensing scientific information of the theoretical technical text. In this very sense there exist the mutual determination and conditioning between intelligibility and information saturation of the text. At the level of expression this determination is reflected as an indirectly proportionate relationship between the lexis (the conceptual and terminological saturation of the text) and the syntax (the application of means of complex condensation to the syntactic structure). In concrete terms it means that if the intelligibility is weakened through the lexis in the theoretical technical text it becomes partially loosened in the syntax, and vice versa. To say it in

other words — with regard to the inevitable degree of intelligibility the relationship between the degree of the conceptual and terminological density of the text and the movement on the axis looseness — compactness of the syntactic structure becomes functionally (structurally) balanced: in texts with exacting lexis the syntax becomes partially simple, and vice versa.

It is necessary to stress, however, that from the point of view of the intelligibility of the text a decisive role is played by the lexis. Through the syntax the semantic depth of the theoretical technical information is only "attuned".

The conclusions of the analysis can, however, be generalized further. The expressional-semantic tendencies of the theoretical technical style based on the functional bipolarization of lexical and syntactical means can be expressed in schemes using the following vectors:



The inevitable degree of intelligibility of concrete texts oscillates between the upper limit ("threshold") and the lower limit of intelligibility, namely according to the way in which the relationship between the application of lexical and syntactical means of semantic density and information saturation of the text is balanced. If the semantic concentration of the text were onesided, reinforced by elements of both levels (if both isomorphic vectors were oriented downwards), the text could reach the lower level of intelligibility and it would be difficult to read. If, at the same time, the conceptually overloaded lexis and the exacting (complicated) syntax were not a means of a logical classification of the content and conceptual components of the utterance and of the distinct formulation of the relationships between them, we would deal with what is called an expert way of expression, which is qualified as verbalistic, superfluously complicated as to the way of expression, conceptionally shallow and informationally poor. And vice versa, if the author markedly loosened the expression in both components (if both isomorphic vectors were oriented downwards), the text could become semantically so diluted that it would reach the lower limit of inevitable intelligibility, or it would reach even more beyond the limit of the theoretical technical style and drop to the sphere of popular scientific style, or even lower (we would be dealing with the colloquial looseness). The latter case is possible in utterances of an essay structure if the author does not manage to balance

the relationship between the emotional (expressive) and notional (intellectual) means.

The graphic representation of the expression bipolarization signals the possibility to determine an average degree of inevitable intelligibility. It will, of course, be possible only on the basis of a quantitative analysis of an appropriate number of texts from the individual branches of science. On the basis of the average degree of the inevitable intelligibility it will be possible to consider typological and stylistic similarities and differences of such types of texts, as e.g., a theoretical technical utterance, a university study material, a popular scientific utterance, a secondary school textbook, non-fiction literature, etc. There also are opportunities to apply the results of these conclusions in the intrastylistic characteristic of texts from the individual branches of science and in historically oriented stylistics (e.g., in tracing the development of the theoretical technical style). In this way the possibilities will be given to verify the thesis that on the one hand the theoretical technical style is internally differentiated, but on the other, as a functional linguistic style it is outwardly homogeneous. Last but not least, it will be possible to apply the achieved results and conclusions in the study of individual differences in technical expression (e.g., the individual style of the author, or the style of a specific work). At the same time, the thesis concerning the minimum application in the technical utterance of style-forming factors will be verified, too.

REFERENCES

- DANEŠ, F.: Typy tematických posloupností v textu. Slovo a slovesnost, 29, 1968, pp. 125—141.
- DIJK, T. A., van: Voprosy pragmatiky teksta. In: Novoje v zarubežnoj lingvistike. Red. T. M. Nikolajeva. Moskva, Progress 1978, pp. 259—336.
- DRESSLER, W.: Syntaksis teksta. In: Novoje v zarubežnoj lingvistike. Red. T. M. Nikolajeva. Moskva, Progress 1978, pp. 111—137.
- FILIPEC, J.: Rozbor odborného stylu a jeho vnitřní diferenciace. Slovo a slovesnost, 16, 1955, pp. 37—52.
- FINDRA, J.: Funkčná vyváženosť výrazu v náučnom teste. Slovenská reč, 45, 1980, pp. 257—268.
- HARWEG, R.: Textlinguistik. In: Perspektiven der Linguistik. Bd. 2. Stuttgart, 1974.
- HAUSENBLAS, K.: Termíny a odborný text. Československý terminologický časopis, 2, 1963, pp. 7—15.
- HORECKÝ, J.: Základy slovenskej terminológie. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1956, 148 pp.
- CHOMSKY, N.: O některých konstantách lingvistické teorie. In: Dvanáct esejů o jazyce. Red. K. Hausenblas. Praha, Mladá fronta 1970, pp. 21—28.
- INGARDEN, R.: O poznávání literárniho díla. Praha, Československý spisovatel 1967, 270 pp.
- JEDLIČKA, A. et al.: Základy české stylistiky. Praha, Státní pedagogické nakladatelství 1970, 224 pp.
- JELÍNEK, M.: Funkce a vývoj syntaktických kondenzátorů v slovanských jazycích. In: Strukturní typy slovanské věty a jejich vývoj. Materiály pro syntaktické symposium Brno 19.—23. X. 1966 (mimeo).
- MISTRÍK, J.: Štýlistika slovenského jazyka. 2. vyd. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1977, 456 pp.

- MISTRÍK, J.: Kapitoly zo štýlistiky. Bratislava, Obzor 1977, 248 pp.
- MISTRÍK, J.: Frekvencia slov v slovenčine. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1969, 728 pp.
- RUŽIČKA, J.: Spisovná slovenčina v Československu. Bratislava, Vydavateľstvo SAV 1970, 256 pp.
- RUŽIČKA, J.: Syntaktické prostriedky odborného štýlu. Kultúra slova, 10, 1972, pp. 336—342.
- WELLS, R.: Mera sub'ektívnej informácií. In: Novoje v lingvistike. Red. V. A. Zvegincev. Moskva, Progress 1965, pp. 167—179.
- WEINRICH, H.: Tekstovaja funkcia francuzkogo artikla. In: Novoje v zarubežnoj lingvistike. Red. T. M. Nikolajeva. Moskva, Progress 1978, pp. 370—387.

From the Text to the Sentence

FRANTIŠEK MIKO

In the neo-positivistic approach to language which was based on the “non-overstepping” of the specific character of language the sentence was definable only immanently in the framework of the specificity of language itself. If, thus, the problems of the text have recently emerged, they have similarly been solved in the neo-positivistic way within language, in the form of what is called hypersyntax.

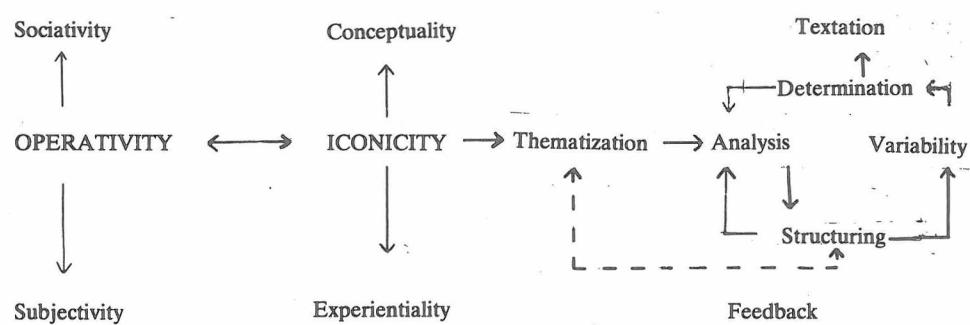
The systemic thinking has brought light to the problem of the mutual openness of systems, especially in the humanities, namely in the controversy with the image of a “series of coordinated systems” and with the argumentation in favour of the conception of the social system as a framework including all the social activities. These activities become stratified in it as its system segments or subsystems, as its “realizations”. Dealing with problems of the sentence and the text in this sense the traditional “from the text to the sentence” system is thus reflected as unmaintainable and there is a need to explain the system of the sentence within the framework of the superordinated system “the text”, as its subsystem. Moreover, if, at the same time, the system of the sentence as such includes the subsystem of inherent morpho-lexical structures it is necessary to regard the sentence as a point of intersection of the text and language, a unit including the textual and linguistic specification. While the former is general and foundation-laying, the latter has to be regarded as its realization.

This fact does not, however, mean that the transition from the text to language through the sentence is continually fluent. In this respect there are, within the framework of the sentence itself, qualitatively differentiated grades. All in all, however, the production of the text — including the linguistic level — is a complex process which requires a unified model. This model, in the sense of the process character of the structure of the text and within it the structure of the sentence, is both an algorithm of text-producing and sentence-producing operations and at the same time also a dynamic picture of the structural qualities of the text and the sentence which are products of those activities. The operationistic concept of

generating has thus to be reevaluated to a real creative process, namely due to the "descent", to the real authenticity of the text and the sentence.

The text-producing operations and the structural qualities of the text were a comparatively long time ago — in fact a very long time ago — the object of attention both of the intuitive and theoretical stylistics. In this connection mention is made of what is called expressive categories. If there is something missing in this respect it are the general, unifying categories which would present the text in its communicative unity and completeness. It is above all the foundation-laying link between the communicative-operative and expressing (iconic) dimensions of the text forming the axes of the model of communication which is missing here. At the same time the lateral span of operativeness, involving the sociative and subjective aspects of communication as well as the span of iconicity, involving its pregnant conceptual and experiential qualities are required here. In this way it has been possible to insert the gnoseological subsystem of iconicity into the conceived model (Miko, 1978). The connective role in this respect is played by the process of thematization and by the factor of the theme by means of which the content "germ" of the text is inserted into the outlined general model of the text. It is necessary to speak about "thematization" here because the theme is not fixed even in the entry. It becomes definitely constituted in the process of the production of the text, and namely, as it is required by the production as a directed process, by means of feedback corrections.

The theme is connected with the analytical activity and its products undergo further — structuring, informational and determinative — elaboration after which they are sent to the terminal branch for textation. At the same time the main stream of activity returns back to the level of analysis and the process is repeated:



At the same time the gnoseological core of iconicity does not represent — within the framework of other communicative concepts — some incompatible body. Its gnoseological specificity — which is fully valid — is superimposed in the text-producing process by the semiotic function "to be applied as part of the 'expressive'" (iconic)

activity"; at the same time by means of certain semiotic indicators it enters the text as its specific semiotic quality. Thus the model of the text represents a semiotically homogeneous system.

Stylistic observations show that in the first preparatory cycles the "expressive" activity does not interfere with the level of textation. It ceases at the level of structuring, its result being the segmentation of the theme into subthemes of the further main parts of the text (in traditional stylistics it was called "disposition"; the "disposition" is based on what is called "invention" which is only a different term for analysis).

The very text-producing process starts when analysis gives elementary thematic units which are later elaborated in the sentence. For these "sentence quanta" of analysis the traditional term "ideas" has been used. In the sense of the theory of information which in this case speaks about what is called "events" the synonymous concept "fact" will be used.

By means of the analysis of the theme we have thus obtained "facts" as implicit, internally undivided "germs" of future sentences. They form the searched-for link between the text and the sentence. Their "transition" through the information filter of variability should be understood in such a way that they become valid here from the point of view of the information fund of the recipient or a broader social situation while redundant facts from the point of view of information are "not let through" further.

To our sphere of problems the level of determination is of great significance. At the level of determination the potential division of the fact is materialized in language, namely through its syntactic-morphological, lexical and phonological-phonetic means. At the same time the binary principle is preserved — in the sense of the nature of information as a choice of one from among possibilities in the entropy of the system, thus including also the principle of hierachic succession, i. e. the principle of small steps.

The concept of fact becomes in this sense disintegrated into a system in which information (as its event) is formed, and into the event itself. The dichotomy is well known to us in the traditional pair of concepts: the subject — the predicate. Due to their logical, psychological and other associations these concepts are misleading, and apart from this, they do not correspond semiotically to the outlined state of the matter either.

For the purpose of our investigation we have therefore chosen such concepts which are derived from the root concept fact: factor — factum (Miko, 1982). In this way the textual connections have been extended up to the linguistic level of the sentence. As a matter of fact we consider the introduction of the thematic connections into the level of sentence parts to be correct. These parts of the sentence, in fact, have not yet descended to the level of morphological semantics and they remain, in their substance, still thematic "germs" which are necessary to be divided further (at the

same time we know which logical problems we had to face in this division, e. g. in the concepts' subject — predicate : bare subject, expanded subject, etc.; the generative grammar had to face the problem concerning the mere conception of these parts and it has solved the matter reductionistically evasively).

The level of linguistic semantics is entered only in the further step. It is, however, the step which has been problematic in as many as three aspects. One of them is the circumstance that semantics has been attributed even to the syntactic level, although it appears — in the categorial shape — at the morphological level. The second difficulty lies in the fact that at this level apart from the seme “thing” — as a word category meaning complement of substantives — a more global concept is required, namely in order to grasp that totality form which the “thing” itself and its “qualities” (or phenomena at its level) can be derived later. Similarly it concerns the meaning of “action” in verbs, in which in turn it is necessary to derive the concept “object” and “circumstances” and what is called “complement” (traditionally called the nominal predicate).

The third problem traditionally open to discussion in the conception of the sentence lay in the fact that it was unknown how the grammatical categories of substantives, verbs, adjectives (and also adverbs) should be derived. Although the case, number, gender, person, number, tense, mood, etc. are morphological entities as proprieties of word categories, it shows that they are motivated always from the higher plane: from the plane factor — factum, etc.

The first and the second problems have been solved by means of concepts "the system of thing", "the system of action" (and at the lower level "the system of quality" (q), "the system of circumstance" (cs), "the system of object" (ob), "the system of complement" (c). The third problem, in turn, has been solved in such a way that in the derivation, or division of these global categories we have simultaneously derived, as the second component, "the abstract function" for the future nominal and verbal (and further also adjectival and adverbial) grammatical categories. Thus:

fact → factor ^ factum

factor → $\hat{\text{fr}}$ the system of thing

factum → fm' the system of action

(\wedge — the mark of concatenation; fr — the exponent of the function “to be a system for an event”; fm — the exponent of the function “to be an event”).

The continuity with roof concepts — as required by the principle of the systemic continuity and small steps — is preserved in this derivation in the sense that categories *fr* and *fm* should be regarded as an abstract relic of roof categories *factor* and *factum*. In the first rule this identity is oscillating: at the structural level “*fact*” is identical with the category “*factor*” (“*factum*” is an event in the system “*factor*”) and at the communicative level with the category “*factum*” (as the core of “*fact*”).

We do not tackle here the morphological engagement of the categories *fr* and *fm*.

(and similarly other such categories q, cs, ob, c), because we present here a general consideration only.

The segmentation of the categories “the system of thing” and “the system of action” is presented below:

system of thing → { system of thing_i (system of quality) }
 thing

thing → nomen

system of quality → \hat{q} system of quality₁

system of quality₁ → { system of quality₂ (system of circumstance)
quality }

quality → { adjective
system of thing } [what is called the nominal attribute]

system of circumstance → cs' system of circumstance₁

system of circumstance₁ → { system of circumstance₂ (system of circumstance) }
 circumstance

circumstance → { adverb
system of thing } [circumstance expressed by a noun]

system of action → { system of action₁ (system of circumstance)
action

system of action₁ → action { system of object
system of complement } [in case of a copulative verb]

action → verbum

system of object → ob[†] system of object₁

object → system of thing

system of complement → ĉ complement

[() — facultativeness of the given member; {} — alternativeness of members; [] — explanation; q — function “to be a quality”; cs — function “to be a circumstance”; ob — function “to be an object”; c — function “to be a complement”.]

Indices 1, 2, 3 are used in such a case when the gradual derivation of several components from the same global category is concerned (abstract functions,

"attributes", "adverbial modifiers", "objects"). Thus they denote structurally lower (and narrower) units; at the same time they are subject to a recursive division as their corresponding non-indexed, i.e. supraordinated units.

In this respect it is evident that the categorical meaning of a thing is differentiated into several meanings in accordance with its function: thing—framework (with the function fr), thing—content (with functions q and c), thing—object (with the function ob) and thing—circumstance (with the function cs).

The meaning quality—thing (with all specific semes and functions: fr, q, c, ob, cs) can be derived from the quality by means of implicit substantivization. From action in the system of non-finite forms it is possible to derive meanings of action—circumstance (the transgressive), action—quality (the participle), action—thing (the verbal noun) and action with the negation of the function fm (the infinitive which can then stand in the function of thing, quality, circumstance and complement). Non-finite forms, however, do not serve at the primary level of the sentence but in its derivations and modifications.

This is the picture of the semantic realization of the category "fact" at the level of the sentence. It is also the above-mentioned qualitative transition from the level of the text to the level of language which is manifested here. This transition is an expression of both their connection and of the "cut" between them. At the same time the connection with the text overlaps the category "factor" even deeper, and from the point of view of the text at the same time even higher. The analysis of the theme gives the individual facts the "factor", components of which together with their substantival realizations are in the broad sense — directly or indirectly — identical with the theme itself (the theme determines "factors" of individual sentences, or their metonymical substitutes). On the one hand this is the basis of the unity of the theme and the language level, and on the other, of the unity of the text itself. It is an important circumstance of the structure of the text.

In the sphere of problems concerning the sentence from the point of view of its communicative and informative character there is one more fundamental aspect which is of great importance, especially in languages with a loose word order. V. Mathesius coined the pioneer term for this aspect — the functional sentence perspective (Firbas, 1962, 1964). The problem, however, is more complex, which can be observed, e.g. in the sentence: Yesterday my father met his old friend on the train. It concerns the arrangement of the flow of information with its gradation. At the same time every previous information is "a system in which the choice of the following information occurs", i.e. in this respect — in the relation of the adjacent members (with regard to the system of thing, quality, etc.) — there is the relation factor — factum. Contrary to this suprastructural, "topical" information the previous information appears to be foundation-laying, "structural". From the point of view of communication the former is of greater importance, it could not, however, be materialized without the latter. Thus the latter is of no direct communicative

importance (although the sentence cannot be realized without it), because it serves the "expression", "depiction" of reality (in this respect informativeness here serves the cognition of the "morphology" of the reality). Then on this "supporting wave" of depiction the secondary, topical, i.e. "the very" information can be modelled by means of the word order.

The gradation of the topical information (expressive and other derivations of the word order are not taken into consideration here) is then, naturally, also the means of intersentence connection (the position of "the most well-known" is the nearest to the place where the fact of "being known" became realized, i.e. to the preceding sentence, or — in the case of the constitutional speech — to the situation of communication). The topical information is applied, to a great extent, in elliptical sentences.

This very general consideration can be concluded with the repetition of the thesis that the sentence cannot be understood exclusively as a matter of the linguistic level because it is, above all, an integral unit of the text. This circumstance interferes deeply into its linguistic structure.

REFERENCES

- FIRBAS, J.: Notes on the function of the sentence in the act of communication. In: Sborník prací FFBU. A 10. Brno, Univ. JEP v Brně 1962, pp. 133—148.
FIRBAS, J.: On defining the theme in functional sentence analysis. In: TLP. I. Prague, Academia 1964, pp. 267—280.
MIKO, F.: The Programme of the Text. Nitra, Pedagogická fakulta 1978.
MIKO, F.: Znak, systém, proces. Litteraria 24. Bratislava, Veda (in press).

Substantive Demonstrative Pronouns and Text-Syntax

EUGÉNIA BAJZÍKOVÁ

From the viewpoint of semantic (primary delimitation), as well as from the viewpoint of grammatical description (secondary delimitation), pronouns have a particular position within the framework of the word classes. Their peculiarity is grounded in the fact that they are words with the highest degree of generalization and abstraction.

From the semantic point of view Slovak linguistics delimits pronouns on the basis of one function (pointing), or on the basis of two functions (deictic and anaphoric). As a common semantic-syntactic feature of pronouns Pauliny (1958, p. 22) considers the fact that they "formally (syntagmatically) substitute substantives, adjectives, adverbs, and they point to them". Thus, as the basic function of pronouns he specified their capacity or quality of pointing. Recently Pauliny (1978, p. 257) speaks of two 'functions of pronouns': they stand for substantives, adjectives and adverbs, or they point to them. From the semantic point of view he includes them in word classes with a full meaning.

Ružička (1961, p. 74) includes in pronouns "every word which has deictic and anaphoric function, i.e. deictic and anaphoric meaning". Ondrus (1978, p. 84) speaks about one (pointing) function of pronouns. On the basis of the general grammatical meaning of pointing he includes pronouns in the system of auxiliary word classes (adding them to prepositions, conjunctions, particles and modal words). Neither Miko (1980; p. 62) considers pronouns a word class on the level of the basic types of words (substantives, adjectives, verbs and adverbs), thus he qualifies them as "auxiliary means which mediate informatively between a given thing and the preceding context or situation" (*ibid.*, p. 62). He sees the anaphoric function of pronouns as their basic function, since pronouns "refer back to "things", "qualities" or "circumstances" in the situation or the proceeding context".

Morfológia slovenského jazyka (Morphology of the Slovak Language) (1966, p. 233) qualifies pronouns as a special level of deictic naming units within the word classes, since they point or refer to the phenomena of the reality and at the same time express grammatical meanings of concrete names. With demonstrative pronouns

Morfológia slovenského jazyka (1966, p. 256) evaluates their anaphoric meaning in comparison with their deictic meaning as secondary.

In this paper we delimit pronouns from the point of view of their function in text-syntax (hyper-syntax), i.e. we examine pronouns as a linguistic means of text construction — connector. We evaluate pronouns as a special word class which unifies in one level their basic meaning: as substitutes, or identifiers of the naming units with a full meaning or of real objects directly (Bajzíková, 1980). From this point of view pronouns have an auxiliary character. In the text construction, in the function of a means of construction (connector) pronouns appear in two basic functions: deictic and anaphoric. In text-syntax we view both these functions as tantamount. Thus we share the view of those writers who delimit two functions of pronouns, i.e. two meanings of pronouns.

We consider here pronouns taking part in the construction of the text in grammatical connectors (Bajzíková, 1979, p. 33). In comparison with the full-meaning naming unit which they substitute in the text, they form a higher degree of the linking capacity in text creation. We mean that function of the pronouns in the text with the aid of which they "support the coherence and economy of speech" (*Morfológia slovenského jazyka*, 1966, p. 234).

With the anaphoric function of pronouns there is a trinomial relation in the construction of the text:

$$R \leftarrow A \leftarrow D$$

and with the deictic function of pronouns there is a binomial relation:

$$R \leftarrow D$$

(R — referent, A — antecedent, D — deicticum, pronoun.)

Let us note the anaphoric function of pronouns in the construction of the text from the point of view of text-syntax. Considering the trinomial relation we shall limit our attention to two linguistic elements: A, D. We follow this anaphoric function in substantive demonstrative (variable) pronouns with the aim of identifying their semantics and describing their grammatical characteristics (Bajzíková, 1980a).

In studying the semantics of demonstrative (variable) pronouns we distinguish two degrees of identification:

a) without any relation to the antecedent (independently of it) the pronouns have the meaning "more proximate" tento, taký (this) or "more distant" tamten, onen (that). This semantic feature of demonstrative pronouns is also their general meaning, independent of the concrete text or situation;

b) the second degree of identification is formed by the concrete meaning of the pronoun (in the function of text synonym) dependent in the studied anaphore on the antecedent. In this second degree, too, identification proceeds in two degrees:

ba) on the basis of their grammatical properties (i.e. which word class they

represent) the pronouns used in a concrete text generally indicate substance, quality, etc. E.g., "Prečo by bola prekvapená?" chcem povedať Magdaléna... "Lebo tá si ťa ustačne ešte predstavuje ako chlapca, ktorý jej chytá pstruhu v potoku..." (Figuli)

The pronoun represents substance here.

bb) concrete (proper) semantic identification is determined only after recognizing the appropriate antecedent, in our example the pronoun tá refers to the naming unit *Magdaléna*.

On the basis of the first degree of the identification of pronouns in the text (*Morfológia slovenského jazyka*, 1966, p. 235) these are divided into substantive, adjective, adverbial and numeral pronouns. The basis for this division is the grammatical meaning of pronouns.

In the case of the semantic identification of a pronoun by the antecedent in the preceding or following text (we have a wide concept of reference and do include both anaphoric and cataphoric references) there need not be only a substantive, adjective, etc., but also the demonstrative pronoun may refer to a whole text unit, a whole preceding or following text, e.g.:

Ved' Magdaléna mohla vo svojom srdci nosiť niekoho tretieho. Nemusel som to byť ani ja, ani Zápotočný. Na to som prvej nemyslel. (Figuli)

The pronoun to refers to the whole preceding text.

Cases like this represent the substantive function (or position) of pronouns, but from the semantic point of view the pronoun to does not represent the substance but the content (semantics) of the whole text unit (or may even represent a larger part of a text).

From the point of view of their grammatical realization in the text we divide substantive demonstrative pronouns in two groups (Bajzíková, 1980b):

1. Demonstrative pronouns of the type ten, tento (this) referring to a naming unit in the appropriate gender, e.g. hovorím o tej — reference to a substantive of feminine gender, or to some other word class in its position.

2. The demonstrative pronoun to, toto (it), which in its use (often in a summational meaning) does not relate to a naming unit in the neuter gender but comprises the meaning of a whole preceding (or following) text unit, or a whole text, e.g. Rád navštievujem predstavenia. To je moja záľuba (colloquial text). *Morfológia slovenského jazyka* (1966, p. 256) speaks in such cases about the neutralization of the grammatical gender. It is necessary to see here the neutralization of the grammatical categories, i.e. gender and number, which in reference are dependent on the text relation (see further).

Within the first group of substantive demonstrative pronouns, the grammatical categories of gender, number and case are realized in the construction of the text in two ways:

a) in full concord with the antecedent (naming unit with a full meaning) which they refer to in the text, e.g.

Čaká, či sa Paťo ohlási. Ale ten mlčky berie do rúk liace a bič. (Mináč)

The pronoun *ten* referring to the naming unit *Paťo* agrees with it in gender, number and case.

b) in partial grammatical concord with the antecedent, realized in gender and number, e.g.

Totíž mal som v tomto kraji ešte jednu povinnosť. Tá ma hnala do dediny, kde som si od gazdu vypožičal koňa. (Figuli)

The pronoun *tá* referring to the naming unit *povinnosť* agrees with its gender and number.

The grammatical form of the used demonstrative pronoun in these two cases (a, b) depends in the construction of the text on two factors:

1. on the type of the syntagmatic relation within the sentence or within the elementary text unit (segment) of the text singled out of the whole (Bajzíková, 1977),

2. on the text (hyper-sentence) relation between two elementary text units.

For example:

Z viacerých domov povychádzali ľudia, / obstúpili hrušku, pomáhali mládencovi na nohy, / ale ten nie a nie prísť k slovu. (Habaj)

In the reference of the pronoun *ten* the text relation between the elementary text units (marked by slants) is that to the naming unit *mládencovi* and it is realized in the category of gender and number, the syntagmatic relation of the pronoun *ten* is realized within the elementary text unit in the category of case. In such cases, i.e. with the substantive demonstrative pronouns we speak of doubled grammatical dependence: hyper-sentence — text and inner-sentence — syntagmatic. In text syntax we study the hyper-sentence relation.

The study of pronouns from the point of view of text (hyper-sentence) syntax belongs to the further aspects in their delimitation within the framework of word classes, since in text construction pronouns belong to the basic means of connection.

REFERENCES

- BAJZÍKOVÁ, E.: Vymedzenie textovej jednotky. *Jazykovedný časopis*, 28, 1977, pp. 157—165.
BAJZÍKOVÁ, E.: *Úvod do textovej syntaxe*. Bratislava, Univerzita Komenského 1979, 81 pp. (internal textbook).
BAJZÍKOVA, E.: Sémantika ukazovacích zámen v textovej syntaxi. In: *Jazykovedné štúdie*. 16. Red. J. Ružička. Bratislava, Veda 1980a, pp. 123—126.
BAJZÍKOVÁ, E.: Ukazovacie zámená v textovej funkcií. In: *Zborník Filozofickej fakulty Univerzity Komenského — Philologica* 30, 1979. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1980b, pp. 19—24.
MIKO, F.: Súčasná jazykoveda a možnosti modernizácie jazykového vyučovania. In: *K modernizácii vyučovania slovenského jazyka*. Red. N. Ihnatková et al. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1980, 201 pp.

Morfológia slovenského jazyka. Red. J. Ružička. Bratislava, Vydatelstvo SAV 1966, 895 pp.
ONDRAŠ, P.: Kapitoly zo slovenskej morfológie. Bratislava, Slovenské pedagogické nakladatelstvo 1978, 189 pp.

PAULINY, E.: Systém v jazyku. In: *O vedeckém poznání soudobých jazyků*. Red. A. Dostál. Praha, Nakladatelství ČSAV 1958, pp. 18—28.

PAULINY, E.: K voprosu o súčnosti častei reči. *Slovo a slovestnosť*, 34, 1978, pp. 255—258.

RUŽIČKA, J.: Zo základnej problematiky slovných druhov. *Slovenská reč*, 26, 1961, pp. 65—84.

Dobšinský's Fairy Tales on the Road through the World

EVA RUŽIČKOVÁ

One of the most extensive and wide-spread collections of Slovak fairy tales were compiled in the second half of the 19th century by Pavol Dobšinský, the collector and editor, under the title *Prostonárodné slovenské povesti*. There have been published many editions of these fairy tales since then and one of the most complete ones in three volumes with representative illustrations by Martin Benka was edited by Prof. Eugen Pauliny in the year 1958.

Since that time there have been published some few academic editions as well, adapted for children. One of them is Anna Horáková-Gašparíková's adaptation for children with Ľudovít Fulla's illustrations. This adaptation was translated into many foreign languages. Among those which drew our attention was Ann Macleod's adaptation which, in fact, was based on Erich Bertleff's translation into German.

An adaptation of an adaptation may certainly bring about some unexpected results and this particular adaptation is no exception in this respect. Just for an illustration: In one of the tales The Three Trees (*Tri stromy*) the youngest son of a poor man, whom everyone calls the simpleton, came to a broad meadow in which there stood three trees. As a favour asked by a lovely girl he cut them down within three months and thus a spell was lifted under which the whole of the country had been put and the simpleton thought by everyone as a good-for-nothing became the king of the freed land.

So far, both the initial (i.e. both the Slovak and German texts) as well as the final texts coincide. But let us volunteer a step further. In the initial text the simpleton is being addressed by servants as Your Royal Highness and dressed into beautiful clothes:

“Čo rozkáže vaša kráľovská jasnosť?”

Janko vyvalil na neho oči, lebo sa nemohol spamätať, čo sa s ním robí. Mladenc sa poklonil a odišiel. Po chvíli príde druhý a napokon aj tretí a ten ho do krásnych šiat poobliekal.

(Slovenské rozprávky, p. 186)

Nach einem Weilchen trat ein Jüngling ein und fragte: "Was befehlen Königliche Hoheit?"

Hans sah ihn nur mit weitaufgerissenen Augen an, denn er konnte noch immer nicht begreifen, was da mit ihm geschehen war. Der Jüngling verbeugte sich und ging. Nach kurzer Zeit kam ein zweiter und schließlich auch ein dritter, und dieser legte ihm ein noch prunkvoller Gewand an.

(Slowakische Märchen, p. 376)

In the final text, on the other hand, the situation gets more elaborate and for our Slovak simpleton, no doubt, a bit exotic, too.

"Did Your Royal Highness call?" the man asked.

Jack opened his mouth and his eyes very wide and gaped at the man, for he could not understand what was happening to him. The servant bowed and went out, but he returned shortly with two other servants who were carrying a suit of magnificent clothes. Then the three servants began to dress Jack in the fine clothes, and one of them powdered his hair and tied it with a black bow. Another put enormous diamond ring on his finger. When Jack looked in the mirror this time, he truly could not recognize himself, but he was delighted. Who would have thought that the poor simpleton could have looked so fine!

(The Enchanted Castle, pp. 205—206)

The question raised by the comparison of those excerpts is rather delicate. Are all the accompanying attributes of the simpleton's new role as the king of the freed land indispensable, namely powdering his hair, tying it with a black bow, and a more acceptable enormous diamond ring on his finger? The image of the king in the mind of the English reader is surely different from that of the Slovak reader. Apart from different social backgrounds strengthened in the first case even by living representatives of the above-mentioned role, the image is nourished by traditional artistic creations of kings in British literature for children (cf. the image of King Arthur, Old King Cole, etc. in nursery rhymes) as compared to the image of young kings by Slovak artists Benka and Fulla in the already presented editions of Slovak fairy tales.

Comparing both texts a certain degree of independence on the part of the translation/adaptation may be observed. The introduced final text is independent to a certain degree on the level of pragmatics. As the adaptator wanted to present the work in a recognizable palette she found some linkage to the literature for children known to potential readers of the adaptation. Thus the adaptor allowed the final text get further from the cultural context in which the initial text originated.

One of the initiatives on the part of the adaptor may be noted in using a particular set of names. We would like to comment on it a bit later. Let us first note the pattern used in naming heroes in fairy tales. Wherever people communicate, they address each other. Addressing is usually performed through names which are considered to be attributes used for identification of individuals. Names are even thought of as "the badge of individuality" (Pei, 1965). And by acquiring a name by which a person can

identify himself he becomes conscious of his own individual existence, whereas he sinks into somebody's else consciousness only when that other person becomes aware of his name. Jack, the simpleton, from the fairy tale The Three Trees then enters conscious existence in an encounter with a beautiful girl that addresses him by his name, Jack. For the rest of his family he is only the simpleton. As if in the circle of his own family neither he himself nor his relatives have ever been aware of Jack's being an individual, an independent being.

Although the above-mentioned usage of names seems to be quite natural, the actual distribution of names in tales follows some specific pattern. In the fairy tales collected by Dobšinský, we may observe two types of tales. Traditionally (Marčok, 1978) they are grouped into fairy tales and realistic tales. The first group is filled with supernatural beings, being endowed with extraordinary gifts, or people with good hearts and virtuous minds, who could decipher practices of those enjoying the knowledge of black magic. The second group of tales, on the other hand, gives way to an unheroic hero interested mainly in solving his own private dilemma.

This difference brings about the change in naming the heroes. It is only in the second group that one may find "civil" proper names like Krajec and Rak. The name Rak is even used as the key word in solving the given problem which is an unheard of practice in fairy tales of the first group:

"Ej, Raku, Raku, s tebou je zle!" lebo ho volali Rakom.

A pán: "No, predsa si chlap!" I odkryje misu a tu na mise — veľký morský rak, uvarený na červeno.

(Slovenské rozprávky, p. 232)

"Oh, Krab, Krab," he groaned. "Now you have been too clever."

(The Enchanted Castle, p. 248)

As to the names of the heroes of the first group they strike us as highly unusual, exotic, as if the rare existence of the hero was underlined by his rare name.

The lad that had never been afraid of anything or anybody came to be known as Dreadnought. Not an ordinary horse that brought light for the people to work by was called the Sun Horse. The third son in the family always sitting by the kitchen fire thus covered with ashes and cinders came to be known as Cinderlad. Another man that would not give his own name came to be known as the Mantler, as he had a long green mantle wrapped round him. The Iron man, on the other hand, was the size of a mountain, as black as coal, and he was made completely of iron. Or once upon a time there lived a girl who was so beautiful that people called her the Golden Maid or the Sun Lady.

All these names of unusual people or animals were chosen with unambiguous motivation: the name itself would disclose why the bearer of the name was recognized as out of the ordinary. Semantic components composing the structure of given names coincide with individual characteristic features explicitly given in the text introducing each thus transparent name.

There is another group of exotic names, however, where the only motivation could be giving free space for the reader's imagination as these names are not transparent, so that the reader is not given any information about the character or the appearance of the hero, as it was in the previously mentioned group of names. Among these we can count names like Berona, Šurienka, Vintalko.

The last group of names brings us to the very nature of heroes of fairy tales. They are formed out of a restricted set of names that seemingly grow in number by variations allowed by diminution. In a surprisingly large number of tales, however, the heroes are not given any names at all, but they are being referred to by their roles. We are introduced to the king, the prince, the princess, the servant, the dragon or any other role which the hero masters on his way to salvation.

Ann Macleod's adaptation seeks to be as explicit as possible, she tries to go to meet the reader even in cases where the Slovak reader nurtured on somewhat out of the ordinary atmosphere of the fairy tales needs no explication by strangers or foreigners. In her choice of fairy tales Ann Macleod gives names in nine cases to people, or better to say, to roles where there are no first names introduced in the original. What makes this initiative on the part of the translator more interesting is the choice of inserted names. Annie and Kate in God's Greeting to You (Pamodaj šťastia, lavička) differentiates two half-sisters where names are chosen with a fine feeling for differentiation of the two roles. In the Slovak folk literature it is Kata, Katrena or Katuša, the name given to "negative" heroines. But other names allow us to conclude that a list of names at the translator's disposal would have been more adequate for Eastern Slavic tales, namely Mischa, a trusted servant of the king of The Sun Horse (Slncový kôň) and Elena, a beautiful maiden both in Dreadnought (Nebojsa) and The Proud Young Lady (Hrdopýška). The form of the first name, Mischa, is virtually unknown in our literature, whereas the second name, Elena, is to be found rather in non-folk literature.

Although Paul Hazard (1970) in his sharp analysis concludes that the English think only "the light-minded peoples ignite fairy tale fancy", we may add they are luckily broad-minded enough to tolerate adaptations of those light-minded ones. And thus Pavol Dobšinský's fairy tales are on the road through the world.

- DOBŠINSKÝ, P.: The Enchanted Castle and Other Tales and Legends. Adapt. A. Macleod. Feltham, Middlesex, Paul Hamlyn 1967, 248 pp.
HAZARD, P.: Knihy, děti a lidé. Praha, Albatros 1970, 108 pp.
MARČOK, V.: O ľudovej próze. Bratislava, Mladé letá 1978, pp. 15—21.
Nursery Rhymes. Illustrations F. Hamson. London, Ladybird Books Ltd 1966, 21 pp.
PEI, M.: The Story of Language. New York, Mentor 1965, p. 78.

REFERENCES

- Bedtime Nursery Rhymes. London, Golden Pleasure Books 1963, 16 pp.
DOBŠINSKÝ, P.: Prostonárodné slovenské povesti. 1. Ed. E. Pauliny. Bratislava, Slovenské vydavateľstvo krásnej literatúry 1958, 438 pp.
DOBŠINSKÝ, P.: Slovenské rozprávky. Adapt. A. Horáková-Gašparíková. Bratislava—Praha, Mladé letá 1961, 236 pp.
DOBŠINSKÝ, P.: Slowakische Märchen. Übersetzer E. Bertleff. Praha, Artia 1963, 263 pp.

Auteurs

- Doc. PhDr. Eugénia Bajzíková, CSc., Faculté des Lettres, Université de J. A. Komenský, 818 01 Bratislava, Gondova 2
- Doc. PhDr. Helena Běličová, DrSc., Section de Langues étrangères de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, 116 46 Praha 1, Valentinská 1
- Doc. PhDr. Vincent Blanár, DrSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Doc. PhDr. Ferdinand Buffa, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Prof. Ivan Bujukliev, Komplex Mladost, bl. 13, apart. 35, Sofia, Bulgarie
- PhDr. Klára Buzássyová, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- PhDr. Ladislav Dvonč, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Adriana Ferenčíková, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Doc. PhDr. Ján Findra, DrSc., Faculté pédagogique, Banská Bystrica, 975 49 Banská Bystrica, Podlavická cesta
- PhDr. Anton Habovštiak, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Prof. PhDr. Ján Horecký, DrSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- PhDr. Gejza Horák, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Prof. PhDr. Alois Jedlička, 100 00 Praha 10, Kišinevská 16
- PhDr. Ján Kačala, DrSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Doc. PhDr. Miroslav Komárek, DrSc., Faculté des Lettres, Université de F. Palacký, 770-00 Olomouc, Křížkovského 10
- Prof. Blaže Koneski, l'Académie Macédonienne des Sciences et des Arts, 91 000 Skopje, Yugoslavie

- Doc. PhDr. Rudolf Krajčovič, DrSc., Faculté des Lettres, Université de J. A. Komenský, 818 01 Bratislava, Gondova 2
- PhDr. Marie Majtánová, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Prof. PhDr. Ján Matejčík, CSc., Faculté pédagogique, Banská Bystrica, 975 49 Banská Bystrica, Podlavická cesta
- Prof. PhDr. František Miko, DrSc., l'Institut de science littéraire de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Konventná 13
- Prof. PhDr. Jozef Mistrík, DrSc., Faculté des Lettres, Université de J. A. Komenský, 818 01 Bratislava, Gondova 2
- PhDr. Slavo Ondrejovič, l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Prof. PhDr. Šimon Ondruš, CSc., Faculté des Lettres, Université de J. A. Komenský, 818 01 Bratislava, Gondova 2
- Prof. PhDr. Ján Oravec, DrSc., Faculté pédagogique, Nitra, 949 74 Nitra, Lomonossova 1
- Prof. PhDr. Ferenc Papp, Université de Lajos Kossuth, Chaire de la philologie slave, 4010 Debrecen, Pf. 38, Hongrie
- PhDr. Ivor Ripka, CSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Prof. PhDr. Jozef Ružička, DrSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- PhDr. Eva Ružičková, CSc., Faculté des Lettres, Université de J. A. Komenský, 818 01 Bratislava, Gondova 2
- PhDr. Ján Sabol, CSc., Faculté des Lettres, Université de P. J. Šafárik, 080 01 Prešov, Grešova 3
- Doc. PhDr. Petr Sgall, DrSc., Faculté de mathématiques et de physique de l'Université Charles de Prague, 118 00 Praha, Malostranské nám. 25
- Doc. PhDr. Ella Sekaninová, DrSc., l'Institut linguistique de L. Štúr de l'Académie Slovaque des Sciences, 813 64 Bratislava, Nálepkova 26
- Prof. PhDr. Josef Vachek, 130 00 Praha, Nám. krále Jiřího z Poděbrad 18

Recueil linguistique de Bratislava VII

Prebal a väzbu navrhol *Rastislav Majdlen*
Redaktorky publikácie *Klára Moravcová* a *Eva Zikmundová*
Korektorka *Zuzana Malíková*
Technická redaktorka *Tamara Harcegová*

Prvé vydanie. Vydala VEDA, vydavateľstvo Slovenskej akadémie vied,
v Bratislave roku 1984 ako svoju 2470. publikáciu. Strán 264.
AH 16,58 (text 16,29, ilustr. 0,29), VH 18,96. Náklad 300 výtlačkov.
Vytlačili Západoslovenské tlačiarne, n. p., závod Svornosť, Bratislava.

1197/I-1973

71-009-84
509/58 12/1
Kčs 38,— I